

Fièvre rouge

Moning, Karen Marie

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

KAREN MARIE MONING

Fièvre rouge

Les chroniques
de MacKayla Lane-2



Karen Marie Moning

Fièvre Rouge

Les chroniques de MacKayla Lane – 2

Traduit de l'américain par Cécile Desthuilliers



J'ai lu

Prologue

Nous avons tous nos petits problèmes et angoisses personnels. Moi comme les autres. Quand j'étais lycéenne, dans les moments de doute, je me rassurais en me disant que j'avais deux solides atouts dans mon jeu : j'étais jolie et mes parents m'adoraient. Avec cela, j'étais capable de tout surmonter.

Depuis, j'ai mesuré combien ma première carte était fragile, et combien la seconde résistait mal aux épreuves. Que nous reste-t-il de solide, tout compte fait ? Rien qui touche à notre apparence ni à la certitude d'être aimé ou haï. Notre intelligence – qui, comme la beauté, n'est qu'un cadeau plus ou moins mérité de notre héritage génétique – et nos déclarations d'intention ne valent guère plus.

Ce qui nous définit, ce sont nos actes et nos choix. Ce à quoi nous pouvons résister. Ce pour quoi nous donnerions notre vie.

Je m'appelle MacKayla Lane. Enfin, je crois. Certains affirment que mon vrai nom est O'Connor. En ce moment, c'est d'ailleurs l'un de mes sujets de préoccupation : savoir qui je suis – bien que, dans l'immédiat, je ne sois pas si pressée de connaître la réponse.

J'ai déjà assez de soucis avec cette autre question : comprendre *ce que* je suis.

Je viens d'Ashford, en Géorgie, dans le Sud des États-Unis. Du moins, j'en ai toujours été persuadée. Depuis quelque temps jaillissent du fond de ma mémoire des souvenirs aussi bizarres qu'inclassables.

Je vis actuellement en Irlande. Quand on a retrouvé le cadavre de ma sœur Alina dans une impasse sordide de la rive nord de la Liffey, à Dublin, la police locale a clos le dossier à une vitesse record. Alors, j'ai sauté dans l'avion et je suis venue ici pour essayer d'obtenir justice.

D'accord, mes intentions n'étaient peut-être pas aussi pures. Ce que je voulais, à l'époque, c'était me venger.

Aujourd'hui, après tout ce que j'ai vu, c'est devenu une véritable obsession.

Autrefois, je m'imaginais que nous étions simplement, ma sœur et moi, deux jolies filles du Sud dont l'avenir serait de nous marier et d'avoir des enfants. Nous aurions une vie tranquille – thé glacé à la pêche et balancelle sur la véranda à l'ombre des magnolias en fleur –

et élèverions ensemble notre progéniture, pas trop loin de la maison de nos parents.

Puis, j'ai découvert qu'Alina et moi n'étions pas les enfants chéries d'une vieille et honorable famille américaine, mais les héritières d'une ancienne lignée celtique de puissants *sidhe-seers*, des humains capables de voir les faës, ces effrayantes créatures d'un autre monde installées parmi nous depuis des millénaires et dissimulées sous des voiles d'illusion et de duperie. Gouvernés d'une main molle par leurs souverains, plus ou moins liés aux humains par un Pacte que peu d'entre eux respectent et que la plupart piétinent même joyeusement, ces êtres sont nos prédateurs depuis des temps immémoriaux.

Il paraît que je suis l'une des plus puissantes *sidhe-seers* jamais venues au monde. Non seulement j'ai le don de voir les faës, mais je peux percevoir la présence de leurs reliques sacrées, ces objets magiques dans lesquels ils ont concentré tout leur pouvoir.

Je peux les trouver.

Je peux les *utiliser*.

J'ai déjà mis la main sur la mythique Lance de Longin, l'une des deux seules armes au monde capables de tuer un faë immortel. Je suis aussi une *null* – une *sidhe-seer* capable de pétrifier un faë de façon temporaire et d'annuler ses pouvoirs d'un simple contact de la main. Cela m'est bien utile pour les calmer, ce que je suis assez souvent amenée à faire depuis quelque temps.

Mon univers a commencé à se fendiller à la mort de ma sœur, et j'ai l'impression que, depuis, il n'en finit plus de s'effondrer. Je ne parle pas seulement de mon petit monde personnel : il s'agit aussi du *vôtre*.

Les murs entre humains et faës sont en train de s'écrouler.

Je serais incapable de vous dire pourquoi ou comment. Tout ce que je sais, c'est que c'est vrai. Je le perçois dans mon sang de *sidhe-seer*. Tandis que se lève un vent mauvais en provenance du royaume des faës, je sens sur le bout de ma langue le picotement métallique de la guerre sanglante qui se prépare. Au loin, j'entends le martèlement des sabots acérés des étalons faës qui piétinent le sol, impatients de fondre sur nous, au mépris de la loi qui a interdit la Grande Chasse.

Je sais qui a tué ma sœur. J'ai plongé mon regard dans les yeux meurtriers de celui qui l'a séduite, abusée et assassinée. Ni tout à fait faë, ni tout à fait humain, il se fait appeler le Haut Seigneur, et il est en train de rouvrir les portes entre les royaumes pour faire entrer les *Unseelie* dans notre monde.

Les faës se divisent en deux cours rivales, possédant chacune quatre maisons royales ainsi que des castes inférieures. La Cour de Lumière est également appelée Cour *seelie*, et la Cour des Ténèbres,

Cour *unseelie*. Ne vous laissez pas bernier par ces appellations ! Claire ou obscure, chacune représente un danger mortel. Détail qui fait froid dans le dos : les *Seelie* se méfient tellement de leurs frères ténébreux, les *Unseelie*, qu'ils les ont jetés en prison voilà des millions d'années. Lorsqu'un faë commence à avoir peur de l'un de ses semblables, vous pouvez vous faire du souci.

En ce moment, le Haut Seigneur libère les plus noirs, les plus dangereux de nos ennemis, leur apprend à infiltrer notre société et les envoie dans notre monde. Si vous croisez l'un de ces monstres dans la rue, vous ne verrez que le charme qu'il répand autour de lui, son apparence d'homme, de femme ou d'adolescent à la beauté envoûtante.

Moi, je le vois tel qu'il est.

J'aurais sans nul doute connu la même fin tragique que ma sœur dès mon arrivée à Dublin si je n'étais pas entrée dans la librairie de l'énigmatique Jéricho Barrons. J'ignore qui il est, *ce qu'il est* ou *ce qu'il cherche*, mais il en sait plus sur moi et sur tout ce qui se trame dans l'ombre que n'importe qui d'autre ici, et j'ai un besoin vital de son immense érudition.

Quand j'ai eu besoin d'un abri, il m'a recueillie. Alors que j'étais perdue, il m'a éclairée de ses lumières. Lorsque j'étais en danger, il m'a aidée à survivre. D'accord, il l'a fait de très mauvaise grâce, mais depuis quelque temps, je suis beaucoup moins susceptible. Être encore en vie me suffit.

J'ai pris mes quartiers dans sa librairie, où je suis bien plus en sécurité que dans la minable chambre de la pension de famille que j'occupais auparavant. Grâce à tout un arsenal plus ou moins sympathique, l'immeuble de Barrons est très bien protégé contre la plupart de mes ennemis. C'est un bastion planté au bord de ce que j'appelle la Zone fantôme, une portion de territoire urbain colonisée par les Ombres, ces ectoplasmes *unseelie* qui prospèrent dans l'obscurité et se nourrissent d'êtres humains.

Barrons et moi avons conclu une alliance reposant sur un besoin mutuel : nous sommes tous deux à la recherche du *Sinsar Dubh*, un livre vieux d'un million d'années renfermant entre ses pages la magie la plus ténébreuse que l'on puisse concevoir. Le *Sinsar Dubh* aurait été écrit par le Roi Noir lui-même et contiendrait la clé du pouvoir sur les deux royaumes, humain et faë.

Je dois le trouver parce que ce sont les dernières volontés d'Alina, et parce que je le soupçonne de renfermer le seul moyen de sauver notre monde.

Barrons, lui, prétend le vouloir pour l'ajouter à sa collection d'incunables. Grand bien lui fasse.

À vrai dire, j'ai parfois l'impression que la plupart des gens que

j'ai croisés récemment sont à sa recherche. La quête est périlleuse, l'enjeu colossal.

Le *Sinsar Dubh* étant une relique faë, je perçois sa présence lorsqu'il se trouve dans les parages. Barrons en est incapable, mais, contrairement à moi, il sait où le chercher. Voilà comment nous sommes devenus associés – des associés un peu particuliers, qui n'ont pas la moindre confiance l'un dans l'autre.

Rien, dans ma vie si tranquille et si futile, ne m'avait préparée à ce que j'ai vécu ces dernières semaines. Sacrifiée, ma superbe chevelure blonde ! Pour plus de discrétion, j'ai coupé mes cheveux et les ai teints en noir. Oubliées, mes jolies tenues pastel ! Je les ai remplacées par des vêtements sombres sur lesquels les traces de sang ne se voient pas. Pulvérisée, ma bonne éducation ! J'ai appris à jurer, à voler, à mentir et à tuer. À deux reprises, j'ai été séduite par un faë de volupté fatale qui m'a obligée à me dévêtir en public. Puis j'ai découvert que j'étais une enfant adoptée. Puis j'ai frôlé la mort.

Avec l'aide de mon complice, Barrons, j'ai cambriolé un gangster notoire et l'ai mené à la mort, ainsi que quinze de ses fidèles. J'ai combattu et tué des douzaines d'*Unseelie*. Je me suis attaquée au vampire Mallucé lors d'un règlement de comptes sanglant avec le Haut Seigneur en personne.

En moins d'un mois, j'ai réussi l'exploit de me mettre à dos pratiquement tous les individus dotés de pouvoirs magiques de cette ville. La moitié de ceux dont j'ai croisé la route veut me voir morte ; l'autre rêve d'exploiter mes pouvoirs de *sidhe-seer* pour mettre la main sur le si convoité *Sinsar Dubh*.

Parfois, je me dis que je pourrais rentrer chez moi. Essayer de me cacher et d'oublier ce cauchemar...

Puis je pense à Alina et à ce qu'on lui a fait.

Son visage hante alors mon esprit – un visage que je connais aussi bien que le mien, puisqu'elle était ma sœur, mon double, mon alter ego – et il me semble l'entendre répliquer : « C'est ça, Junior. Pour entraîner jusqu'à Ashford un monstre comme Mallucé, un faë de volupté fatale ou je ne sais quel *Unseelie* ? Pour ramener dans tes valises deux ou trois Ombres qui engloutiront dans les Ténèbres, lampadaire après lampadaire, les rues où on jouait autrefois ? Et quand tu verras notre maison et tout notre quartier transformés en Zone fantôme, tu seras fière de toi, peut-être ? »

L'écho de sa voix ne s'est pas encore éteint que je sais déjà que je resterai ici jusqu'à la fin.

Jusqu'à ce qu'ils soient tous morts, ou bien qu'ils m'aient tuée.

Alina sera vengée.

— Vous êtes une femme difficile à trouver, mademoiselle Lane ! s'exclama l'inspecteur O'Duffy lorsque j'ouvris la porte de chez *Barrons – Bouquins & Bibelots*.

La boutique au charme délicieusement rétro était devenue mon second foyer, que cela me plaise ou non, et malgré ses meubles superbes, ses tapis luxueux et ses rayonnages sans fin de lectures de premier choix, je n'aimais pas cela.

Même dorée, une cage reste une cage.

Le policier me considéra d'un air intrigué tandis que je faisais un pas de côté, et je vis son regard s'attarder sur l'attelle qui immobilisait mon bras et mes doigts, mes lèvres fendues et les ecchymoses aux vilaines nuances de bleu et de jaune qui s'étendaient de mon œil droit jusqu'à la naissance de ma mâchoire. Il haussa un sourcil interrogateur mais s'abstint de tout commentaire.

Le temps épouvantable qui régnait dehors pénétrait en rafales dans la boutique par la porte ouverte. Une pluie opiniâtre tombait depuis des jours, un véritable torrent de fines gouttes d'eau poussées par un vent froid qui me glaçait tout entière jusque sous l'abri où je me trouvais, entre les deux colonnes qui flanquaient la majestueuse entrée voûtée de la boutique. Il était 11 heures du matin en ce dimanche, mais le ciel était si sombre et si couvert que les réverbères étaient encore allumés. Au demeurant, les tristes halos jaunâtres qu'ils projetaient peinaient à trouer le *fog* et me permettaient tout juste de distinguer les contours des immeubles de l'autre côté de la rue.

Je reculai et l'inspecteur entra, des courants d'air glacé dans son sillage.

Ayant refermé la porte, je retournai jusqu'au petit canapé où je m'étais installée pour lire, drapée dans un châle. La chambre que j'occupais se trouvait au dernier étage de l'immeuble, mais, les jours de fermeture de la librairie, j'établissais mes quartiers au rez-de-chaussée, bien plus confortable avec son coin lecture et son poêle en émail. Depuis quelque temps, mes goûts littéraires avaient pris un tour un brin excentrique. Consciente de la présence de l'inspecteur sur mes talons, je poussai du bout du pied quelques-uns des titres les plus

bizarres de ma sélection sous un élégant meuble vitré dans lequel étaient présentés des bibelots. *Le Petit Peuple : contes de fées ou réalité ?* fut chassé par *Les Vampires pour les nuls* et *Pouvoir divin, histoire des reliques sacrées*.

— Sale temps, fit-il observer en s'approchant du poêle pour réchauffer ses mains devant la flamme de gaz qui sifflait doucement.

J'approuvai d'un hochement de tête plus énergique que nécessaire, mais le déluge que le ciel déversait sans interruption commençait à me porter sur les nerfs. Encore quelques jours de ce régime, et je commencerais à construire une nouvelle arche ! On m'avait dit qu'il pleuvait souvent en Irlande, mais dans mon dictionnaire, « sans cesse » se situait quelques crans au-dessus de « souvent ».

Irlandaise malgré moi, touriste malheureuse en proie au mal du pays, j'avais commis l'erreur de consulter, le matin même, les prévisions météorologiques pour la région d'Ashford, Géorgie, États-Unis. Chez moi, il faisait 35 °C, le ciel était d'un bleu intense et les jardins regorgeaient de fleurs épanouies. C'était l'une de ces magnifiques journées d'été dont le Sud profond a le secret. Dans quelques heures, mes amies allaient prendre la route d'un de nos lacs favoris pour se dorer au soleil et lorgner les apollons de la plage en feuilletant des magazines de mode...

Ici, à Dublin, la température atteignait péniblement 10 °C, et l'air était si humide qu'on se serait cru à la Toussaint.

Pas un rayon de soleil. Pas un apollon en vue. Quant à mes préoccupations en matière vestimentaire, elles consistaient essentiellement à m'assurer que mes tenues étaient assez amples pour dissimuler la panoplie de guerre que je transportais en permanence. Même dans la relative sécurité de la librairie, je gardais toujours sur moi deux lampes torches et une paire de ciseaux, ainsi qu'une tête de lance longue d'une trentaine de centimètres, mortellement affûtée, dont la pointe était protégée par une boule de papier aluminium. J'avais parsemé les quatre étages de l'immeuble de douzaines de lampes de secours et autres articles du même type. Et pour faire bonne mesure, j'avais aussi dissimulé quelques croix et flacons d'eau bénite dans différents recoins. Barrons se serait bien moqué de moi s'il l'avait su.

On aurait pu croire que je me préparais à un siège des armées de l'Enfer... et c'était précisément le cas.

— Comment m'avez-vous retrouvée ? demandai-je à l'inspecteur.

La dernière fois que je m'étais entretenue avec le *garda*^[1] une semaine plus tôt, il avait insisté pour que je lui dise où il pourrait me joindre. Je lui avais donné mon ancienne adresse au *Clarín House*, la pension de famille où j'étais descendue lors de mon arrivée à Dublin.

J'ignore pourquoi j'avais fait cela ; peut-être parce que je ne faisais confiance à personne, police comprise. De ce côté de l'Atlantique, les bons et les méchants avaient une fâcheuse tendance à se ressembler comme deux gouttes d'eau. Ma sœur Alina aurait pu en témoigner, elle qui avait été sauvagement assassinée par le Haut Seigneur, l'un des plus beaux hommes que j'aie jamais croisés... mais aussi la créature la plus immonde qui soit.

— Je suis policier, mademoiselle Lane, me répondit O'Duffy avec un sourire froid.

Manifestement, il n'avait pas l'intention de m'en dire plus. Ses lèvres retombèrent tandis que, d'un léger froncement de sourcils, il semblait me lancer un avertissement. *Ne me mentez pas, jeune fille. Je m'en apercevrai immédiatement.*

Il ne m'impressionnait pas. Barrons avait un jour proféré les mêmes menaces à mon intention, et il était doté de pouvoirs autrement redoutables que le brave policier. Si Barrons n'avait rien deviné de ce que je lui cachais, O'Duffy n'avait aucune chance d'y parvenir. J'attendis, curieuse. Que me voulait-il ? Il avait été très clair : en ce qui le concernait, le dossier Alina Lane était clos et définitivement classé pour manque de preuves.

Il s'éloigna du poêle, fit glisser de son épaule le sac qu'il portait et le déposa sur la table placée entre nous. Toute une série de cartes de la ville s'éparpillèrent sur le plateau de bois brillant.

Je demeurai impassible, mais un frisson glacé me parcourut l'échine. Depuis quelque temps, les plans avaient cessé d'être à mes yeux d'innocents guides destinés aux touristes et aux voyageurs égarés. À présent, lorsque j'en déplaiais un, je m'attendais à y trouver des zones entières littéralement rayées de la carte car dévorées par les Ombres, transformées en quartiers fantômes. Ce n'était plus ce que montraient les plans mais ce qu'ils oubliaient qui m'inquiétait.

Lors de notre dernière conversation, j'avais demandé à O'Duffy de me résumer tout ce qu'il savait au sujet de l'indice que ma sœur avait laissé sur la scène du crime – des mots qu'elle avait gravés dans le pavé de l'impasse sordide où elle avait agonisé : 1247 LaRuhe.

Il m'avait répondu que ses services n'avaient localisé aucun bâtiment correspondant à cette adresse.

Moi, je l'avais trouvé.

Il m'avait fallu dépasser les cadres de réflexion habituels, mais c'était une pratique dans laquelle je m'améliorais de jour en jour, bien que je n'aie aucune raison de m'en vanter. Il n'y a rien de glorieux à sortir de ses vieux schémas de pensée quand le monde s'effondre autour de vous. Que sont ces schémas, au demeurant, sinon des croyances qui nous donnent un illusoire sentiment de sécurité ? Mes anciennes références m'étaient à peu près aussi utiles qu'une ombrelle

de papier sous l'orage.

O'Duffy s'assit sur le canapé, avec une relative légèreté pour un homme de sa corpulence.

— Je sais ce que vous pensez de moi, maugréa-t-il.

D'un geste las, il écarta mes protestations polies – les bonnes manières qu'on nous inculque dans le Sud ne se perdent pas facilement, voire pas du tout.

— Voilà vingt-deux ans que je suis dans le métier, mademoiselle Lane. Je comprends ce que ressentent les proches de la victime dans les cas non résolus. De la souffrance. De la colère contre moi.

Il émit un petit rire sans joie.

— Ils sont convaincus que je ne suis qu'un pauvre crétin qui passe trop de temps dans les pubs et pas assez sur ses dossiers, car, sinon, l'être cher pourrait reposer en paix pendant que son meurtrier moisirait derrière les barreaux.

Moisir derrière des barreaux ? Ce serait un sort bien trop doux pour l'assassin d'Alina ! D'ailleurs, je n'étais pas certaine qu'il existât une prison capable de le retenir longtemps... Le chef drapé de pourpre des *Unseelie* n'aurait qu'à tracer des symboles sur le sol et frapper la terre de son bâton pour disparaître à travers une porte entre les mondes. Certes, Barrons m'avait mise en garde contre les simples suppositions, trop hasardeuses à son goût, mais tout semblait désigner le Haut Seigneur comme responsable direct de la mort de ma sœur.

O'Duffy marqua une pause, peut-être pour me laisser le temps de protester, mais je n'en profitai pas. Il avait raison. J'avais ressenti tout cela, et bien plus, à une petite nuance près. Au vu de son monumental tour de taille et des taches de sauce qui constellaient sa cravate, j'aurais eu tendance à l'accuser de passer trop de temps au restaurant ou dans les boulangeries plutôt que dans les pubs.

Il choisit sur la table deux cartes de Dublin et me les tendit.

En réponse, je lui jetai un regard intrigué.

— La première date de l'an dernier, m'expliqua-t-il. L'autre a été imprimée voici sept ans.

Je haussai les épaules en feignant l'indifférence.

— Et alors ?

Autrefois, j'aurais été ravie d'obtenir l'aide du *garda*.

Depuis, j'avais effectué un certain nombre de découvertes au sujet du quartier fantôme qui s'étendait à la lisière de l'immeuble de *Barrons – Bouquins & Bibelots* – cette effrayante zone morte au cœur de laquelle j'avais trouvé le 1247 LaRuhe, eu un violent affrontement avec le Haut Seigneur et échappé de peu à la mort –, et je préférerais désormais que la police se tienne le plus possible à l'écart de mes affaires. J'avais assez de morts sur la conscience. D'ailleurs, le *garda* ne pouvait rien pour moi. Il fallait être doté de la vision d'un *sidhe-seer*

pour voir les monstres qui avaient envahi le voisinage à l'abandon et en avaient fait un piège mortel. Un être humain normal égaré dans la Zone fantôme ne comprenait le danger que trop tard, une fois que la mort avait refermé sur lui ses crocs avides.

— J'ai trouvé le 1247 LaRuhe, mademoiselle Lane. Il est indiqué sur la carte publiée il y a sept ans. Étrangement, il a disparu de celle qui date de l'an dernier, de même que Connelly Street, un pâté de maisons plus loin. Je sais, j'y suis passé avant de vous rendre visite.

Dieu du ciel ! Il s'était rendu dans la Zone fantôme, à un moment où le jour était à peine assez clair pour repousser les Ombres dans les sombres recoins où elles se dissimulaient chaque matin au lever du soleil ? Si la tempête avait soufflé ne fut-ce qu'un minuscule nuage de plus dans le ciel déjà obscurci par le brouillard, les plus audacieuses des Ombres n'auraient pas hésité à affronter la lumière diurne pour se repaître d'un festin humain. O'Duffy venait de danser un tango avec la Mort, et il ne s'en doutait pas un instant !

L'inconscient désigna d'un geste vague la pile de cartes. Toutes semblaient avoir été examinées à la loupe. L'une d'entre elles avait manifestement été froissée dans un geste de fureur ou d'incrédulité, avant d'être lissée du plat de la main. Une réaction que je ne comprenais que trop...

— En fait, poursuivit O'Duffy, aucune des rues que je viens de mentionner ne figure sur les cartes récentes.

Je lui décochai mon regard le plus innocent.

— Que voulez-vous dire, inspecteur ? Que la municipalité a rebaptisé les rues dans cette partie de Dublin ? C'est pour cette raison qu'on ne les retrouve pas sur les nouveaux plans ?

Une expression d'agacement contracta ses traits.

— Personne n'a changé le nom des rues, grommela-t-il en levant les yeux au plafond. Ou alors, on l'a fait sans en avertir les autorités.

Il baissa vers moi un regard irrité.

— J'ai pensé que vous ne m'aviez peut-être pas tout dit l'autre jour, mademoiselle Lane. N'auriez-vous pas oublié un détail... comment dire... inhabituel ?

C'est alors que je pris conscience de ce qui se passait. La lueur qui éclairait son regard ne trompait pas ! Un événement venait de se produire, un événement qui avait radicalement changé sa manière de voir. Je n'avais aucune idée de ce qui avait pu détourner cet inspecteur aguerri, un vieux de la vieille à qui on ne la faisait pas, de sa vision du monde terre à terre, pour ne pas dire simpliste, mais le fait était là. Lui aussi était sorti de ses anciens schémas de pensée.

Eh bien, il allait devoir y rentrer, et sans tarder ! Dans cette maudite ville, je ne donnais pas cher de la peau de ceux qui s'aventuraient hors du cadre.

Je réfléchis rapidement. Ma marge de manœuvre était étroite.

— Inspecteur... commençai-je en adoptant mon plus bel accent traînant du Sud.

Chez moi, on appelait cela « le glaçage sudiste », et cela consistait à enrober ses paroles d'une sorte de beurre de cacahuète verbal destiné à masquer l'amertume de la vérité que l'on s'apprêtait à énoncer.

— Inspecteur, je sais que vous avez dû me prendre pour une parfaite idiote. Cela ne rimait à rien de traverser l'Atlantique pour mettre en doute vos méthodes d'investigation. Vous êtes un expert dans votre domaine, alors que je n'ai pas la moindre idée de ce qu'est votre travail. Je vous suis très reconnaissante de votre patience envers moi, mais je n'ai rien à redire à votre enquête sur la mort de ma sœur. Je sais que vous avez fait tout ce qui était en votre pouvoir pour résoudre cette affaire. J'avais l'intention de passer vous dire au revoir avant mon départ, mais... comment dire... j'avais un peu honte de mon attitude lors de nos précédentes rencontres. Je suis retournée l'autre jour dans l'impasse, j'ai bien regardé autour de moi, sans pleurer ni me laisser déborder par mes émotions, et j'ai compris que ma sœur n'avait laissé aucun indice. Tout ceci n'était que le fruit du chagrin, de la colère et d'un espoir absurde. Il y a sans doute des années que ces mots sans queue ni tête ont été gravés dans le pavé.

— Ces mots sans queue ni tête ? répéta O'Duffy d'une voix incrédule.

Je savais qu'il pensait à l'insistance avec laquelle, une semaine plus tôt, j'avais souligné l'importance capitale des signes inscrits dans le pavé de cette impasse.

— En toute franchise, j'arrivais à peine à les déchiffrer. Ils auraient pu signifier n'importe quoi.

— Vous vous rétractez, mademoiselle Lane ?

— Absolument. Et je voulais aussi vous dire que ce n'était pas non plus la trousse de maquillage d'Alina. J'ai dû me tromper. Maman m'a dit que celle d'Alina était argentée et qu'elle n'était pas matelassée. Elle nous en avait offert une à chacune, mais elle n'avait pas pris les deux mêmes, pour qu'on puisse les distinguer – nous étions tout le temps en train de nous chamailler et de confondre nos affaires. La vérité, c'est que je voyais des indices partout et que je vous ai fait perdre votre temps. J'en suis désolée. Vous aviez raison quand vous affirmiez que je ferais mieux de rentrer chez moi pour aider mes parents à traverser cette épreuve.

— Je vois, dit-il, pensif.

Un instant, je craignis qu'il ne voie même un peu trop clair dans mon jeu.

Un fonctionnaire débordé et mal payé ne s'occupe en général que

des problèmes les plus criants ; comme on dit chez moi, on n'huile que la roue qui grince. À présent que j'avais cessé de hurler au scandale, O'Duffy aurait dû être ravi d'être débarrassé de moi. Pourtant, il ne semblait pas comprendre le message. Pourquoi ? Pour quelle raison ne remballait-il pas sa burette ? Le dossier d'Alina avait été clos avant mon arrivée en Irlande, O'Duffy avait catégoriquement refusé de le rouvrir, et désormais, j'étais déterminée à ce que les choses restent en l'état. Je n'avais pas envie d'envoyer un homme à l'abattoir !

— Écoutez, inspecteur, repris-je en abandonnant mon accent mielleux, je vous dis que j'ai renoncé. Je ne vous demande pas, ni à vous ni à qui que ce soit, de poursuivre les recherches. Je sais que votre service est débordé. Je sais qu'il n'y a aucune piste. Je sais que l'affaire est close, et j'accepte que l'assassinat d'Alina ne soit jamais résolu.

— Quelle soudaine maturité, mademoiselle Lane...

— La mort d'une sœur vous fait devenir adulte en un temps record, inspecteur.

Cela, au moins, était vrai.

— Je suppose que vous rentrez bientôt chez vous, dans ce cas ?

— Demain, mentis-je.

— Quelle compagnie ?

— La Continental.

— Quel vol ?

— Franchement, je n'en sais rien. J'ai noté cela quelque part, le papier doit être là-haut.

— Quelle heure ?

— 11 h 35.

— Qui vous a frappée ?

Je battis des cils, prise au dépourvu. Allez lui expliquer que j'avais poignardé un vampire qui tentait de m'assassiner !

— Je suis tombée, improvisai-je. Dans les marches.

— Soyez prudente, les escaliers peuvent être traîtres.

Il parcourut la pièce d'un regard acéré.

— Quels escaliers ?

— Ceux de derrière.

— Que vous est-il arrivé, au juste ? Vous vous êtes cogné le visage contre la rampe ?

— Exactement.

— Qui est Barrons ?

— Pardon ?

— Cette boutique s'appelle *Barrons – Bouquins & Bibelots*. Je n'ai trouvé aucune trace dans les archives d'un propriétaire de cet endroit, d'une date de vente de l'immeuble, ni même d'une inscription au registre du commerce. Pour tout dire, bien que cette adresse

apparaisse sur mes cartes, l'immeuble n'a aucune existence officielle. Alors, je vous pose la question : qui est Barrons ?

— Je suis le propriétaire de cette boutique. Quel est le problème ?

Je sursautai en réprimant un cri de surprise. Ce Barrons était un vrai serpent ! Il se tenait juste derrière nous avec un flegme olympien, une main négligemment posée sur le dossier du canapé. Ses longs cheveux noirs étaient rejetés en arrière, et il nous considérait de cet air de supériorité glaciale dont il avait le secret. Cela, en revanche, n'avait rien d'étonnant : Barrons était l'incarnation de l'arrogance et de la froideur. Il était également très fortuné et pourvu d'une force physique exceptionnelle, ainsi que d'une intelligence fulgurante. Mais surtout, il était le personnage le plus énigmatique que j'aie jamais connu. Pour compléter ce tableau, je dirais que la plupart des femmes semblaient le trouver follement séduisant. Par chance, je ne suis pas la plupart des femmes. Le danger ne me séduit pas. Ce qui me plaît, ce sont les hommes dotés d'une solide fibre morale. Le mieux que Barrons puisse faire en matière de fibres, c'est arpenter l'allée des céréales pour petit déjeuner à la supérette du coin.

Depuis combien de temps nous épiait-il ? Avec lui, aucun moyen de le savoir.

L'inspecteur se tourna vers lui, l'air un peu déconcerté. Je le vis jager l'homme à la silhouette bien découpée, puis baisser les yeux vers ses bottes à bouts d'acier, et enfin regarder le plancher de bois. Barrons est grand et solidement bâti. Manifestement, O'Duffy se demandait comment il avait pu approcher sans qu'il l'entende. Pour ma part, j'avais renoncé à perdre du temps avec de telles considérations. Tant que Barrons continuait à protéger mes arrières, je préférais ne pas voir qu'il semblait ne pas être gouverné par les mêmes lois physiques que vous et moi.

— Vos papiers ! grommela O'Duffy.

Je m'attendis à voir Barrons prendre l'inspecteur par l'oreille pour le jeter hors de son magasin. Il semblait rebelle à toute autorité et ne montrait aucune patience envers les imbéciles. En vérité, leur présence lui était tout simplement intolérable. Si j'étais l'exception qui confirmait la règle, je ne le devais qu'à mes dons, grâce auxquels il espérait se procurer le *Sinsar Dubh*. Je ne me considérais pas à proprement parler comme une imbécile. Mes seuls torts étaient d'être dotée des heureuses dispositions d'une enfant du Sud profond élevée dans la douceur de vivre entre deux parents aimants, et de n'avoir connu que la moite paresse des étés de Géorgie, la chaleur suffocante des après-midi sous les pales du ventilateur fixé au plafond et les menus drames de la vie d'une petite bourgade hors du temps. Si agréable qu'ait été cette existence, elle ne m'avait en rien préparée à ce qui m'attendait en Irlande.

Barrons décocha à l'inspecteur un sourire carnassier.

— Certainement, répondit-il en sortant un portefeuille de la poche intérieure de sa veste.

Il tendit l'objet à O'Duffy sans pour autant le lâcher.

— Et les vôtres, inspecteur ?

Les dents serrées, O'Duffy s'exécuta.

Tandis que les deux hommes échangeaient leurs papiers, je m'approchai du *garda* pour jeter un coup d'œil par-dessus son épaule.

Décidément, il n'y avait pas de limites aux miracles ! Comme tout le monde, Barrons possédait un permis de conduire. Cheveux : noirs. Yeux : bruns. Taille : un mètre quatre-vingt-dix. Poids : quatre-vingts kilos. Date de naissance – le croira-t-on ? – le jour de Halloween. Il avait trente et un ans, et l'initiale de son second prénom était Z. Était-il donneur d'organes ? C'était peu probable !

— Votre adresse est une boîte postale à Galway, monsieur Barrons. Est-ce là que vous êtes né ?

Un jour, je m'étais enquis des origines de Barrons. Il m'avait répondu être picte et basque. La ville de Galway se trouvait sur la côte ouest de l'Irlande, à quelques heures de voiture de Dublin.

— Non.

— D'où êtes-vous originaire ?

— D'Écosse.

— Vous n'en avez pas l'accent.

— Et vous, vous n'avez pas l'accent irlandais. Et pourtant vous êtes ici, à faire régner l'ordre, parce que depuis des siècles, les Anglais imposent leurs lois à leurs voisins. N'est-ce pas, inspecteur ?

Tiens ? Je n'avais jamais remarqué qu'O'Duffy avait un tic à la paupière.

— Depuis combien de temps êtes-vous à Dublin ?

— Quelques années. Et vous ?

— C'est moi qui pose les questions.

— Seulement parce que je le veux bien.

— Je peux vous emmener au poste, si vous préférez.

— Essayez.

Cette réponse laconique défiait le *garda* de mettre sa menace à exécution. Le sourire qui l'accompagnait prédisait son échec. Comment réagirait Barrons si l'inspecteur le prenait au mot ? Je ne m'inquiétais guère à ce sujet : mon hôte énigmatique semblait avoir plus d'un tour dans son sac...

O'Duffy soutint son regard plus longtemps que je ne l'en aurais cru capable. Un instant, je fus tentée de lui dire qu'il n'y avait pas de honte à détourner les yeux. Barrons possédait quelque chose de plus que n'importe lequel d'entre nous. J'ignorais ce dont il s'agissait, mais je le percevais à tout instant, en particulier lorsqu'il se tenait près de

moi. Derrière ses vêtements élégants, son indéfinissable accent et ses manières cultivées rôdait une entité insaisissable, un mystère qui refusait obstinément de se dévoiler.

Par sagesse ou par commodité, l'inspecteur décida apparemment d'en rester là.

— Sachez, monsieur Barrons, que je vis à Dublin depuis l'année de mes douze ans. Après la mort de mon père, ma mère a épousé un Irlandais. J'ai rencontré au *Chester* un homme qui affirme vous connaître. Son nom est Ryodan. Cela vous rappelle quelqu'un ?

— Mademoiselle Lane, veuillez monter dans votre chambre, m'ordonna aussitôt Barrons d'une voix douce, sans même me regarder.

— Je suis très bien ici.

Qui était ce Ryodan, et pourquoi Barrons ne voulait-il pas que je le sache ?

— J'ai dit, là-haut.

Son timbre avait soudain pris une inflexion nettement moins affable. Je laissai échapper un soupir de dépit. Je n'avais pas besoin de regarder O'Duffy pour savoir qu'il devait m'observer avec beaucoup d'intérêt... et un brin de pitié. Sans doute se disait-il que mon escalier s'appelait Barrons. Je déteste la pitié. La compassion me gêne moins. Manifester de la compassion à quelqu'un, c'est une façon de lui dire : « Je sais ce que vous ressentez. Je sais combien ça fait mal », tandis que regarder l'autre avec pitié, c'est le considérer comme une victime.

— Il ne me bat pas, marmonnai-je, irritée. Je le tuerais s'il essayait.

— Elle en serait capable, renchérit Barrons. Elle a un caractère impossible et elle est plus têtue qu'une mule, mais nous travaillons à corriger ça. N'est-ce pas, mademoiselle Lane ?

Il se tourna enfin vers moi et me désigna la cage d'escaliers d'un coup de menton autoritaire, tandis qu'un sourire carnassier étirait ses lèvres.

Un jour, me promis-je, je pousserais Jéricho Barrons dans ses derniers retranchements, juste pour voir sa réaction. Ce n'était qu'une question de temps. Dès que je serais plus forte... dès que j'aurais une carte gagnante dans mon jeu...

On m'avait peut-être obligée à entrer en guerre, pensai-je en m'éloignant, mais j'avais appris à choisir mes batailles.

Je ne revis pas Barrons de la journée.

En bon petit soldat, je me retirai dans mes quartiers, comme on me l'avait ordonné, et j'y restai sagement. Là, j'eus une révélation : si vous autorisez les gens à vous maltraiter, ils le font.

Le mot-clé était « autoriser ».

Certaines personnes font exception à cette règle : vos parents, vos meilleurs amis et votre conjoint si tout va bien – quoique j’aie vu, à l’époque où j’étais barmaid au *Brickyard*, des gens mariés se dire en public des horreurs que je n’aurais pas osé proférer en privé à mon pire ennemi. Conclusion, vos contemporains ne vous respectent que si vous les y obligez. Barrons m’avait peut-être envoyée dans ma chambre, mais j’avais été assez sottre pour lui obéir. De quoi avais-je peur ? Qu’il me brutalise ? qu’il me tue ? C’était peu probable. Il m’avait sauvé la vie, pas plus tard que la semaine précédente. Il avait besoin de moi. Pourquoi m’étais-je laissée intimider ?

J’avais honte de moi. Je continuais à me comporter comme la gentille MacKayla Lane, barmaid et adepte de bains de soleil à mi-temps, et belle du Sud à plein-temps. Comme me l’avait appris mon récent combat contre la mort, il n’y avait pas de place ici pour les poulettes ingénues ; mes ongles brisés et dénués de toute trace de vernis en étaient la preuve la moins glamour. Hélas ! Le temps que je tire les conclusions de cet éclair de lucidité et que je dévale l’escalier, prête à en découdre avec Barrons, O’Duffy et lui avaient disparu.

En revanche, pour ne rien arranger à mon humeur de chien, l’employée de la librairie était arrivée. Âgée d’une cinquantaine d’années, superbe et voluptueuse, Fiona vouait un véritable culte au beau Jéricho. Elle m’avait détestée dès le premier regard. Mon petit doigt me disait que si elle apprenait que Barrons m’avait embrassée quelques jours plus tôt, sa haine envers moi redoublerait, si cela était possible. J’étais presque inconsciente lorsque Barrons m’avait donné ce baiser, mais je m’en souvenais fort bien. On n’oubliait pas une telle expérience.

Quand Fiona leva les yeux du portable sur lequel elle était occupée à composer un numéro, je songeai que, tout compte fait, elle le savait peut-être. Son regard était chargé de venin et ses lèvres s’étiraient en une moue haineuse que flétrissaient d’imperceptibles rides. À chacune de ses respirations haletantes, son chemisier de dentelle se tendait sur sa gorge généreuse, comme si elle venait de s’enfuir de je ne sais où, ou qu’elle était sous le coup d’une douloureuse émotion.

— Pourquoi Jéricho est-il venu ? me demanda-t-elle d’un air pincé. Il ne vient pas, d’habitude, le dimanche. Je ne vois pas pourquoi il est passé ici.

Elle me scruta attentivement, sans doute à la recherche d’indices d’ébats amoureux récents tels qu’une mèche en désordre, un bouton défait ou, pire, un slip oublié dans la hâte de se rhabiller et dépassant, roulé en boule, de la jambe d’un jean. Cela m’était déjà arrivé. Alina m’avait sauvée de justesse avant que maman ne s’en aperçoive.

Je ravalai un éclat de rire. Barrons et moi ? Elle rêvait !

— Et vous ? répliquai-je. Qu'est-ce que vous faites ici ?

Terminé, le bon petit soldat. La librairie était fermée, et ni Fiona ni Barrons n'avaient le droit de venir empoisonner mon existence, qui l'était déjà suffisamment.

— En faisant mes courses, j'ai vu Jéricho sortir d'ici, expliqua-t-elle d'un ton accusateur. Combien de temps est-il resté ? Où étiez-vous, juste maintenant ? Et que fabriquiez-vous, tous les deux, avant que j'entre ?

Jamais l'expression « crever de jalousie » ne m'avait paru aussi appropriée. Pour un peu, il m'aurait semblé voir de petits nuages d'orage sortir de ses lèvres peintes ! À ces paroles pleines de sous-entendus, une vision s'imposa à mon esprit.

Jéricho Barrons dans le plus simple appareil, auréolé de sa ténébreuse et troublante beauté.

Une vision diablement érotique, faut-il le préciser.

Mal à l'aise, j'effectuai un rapide calcul mental. Si je ne me trompais pas dans les dates, j'étais en pleine ovulation. Ceci expliquait cela. Tous les mois, mon corps entraînait dans un état d'intense excitation à cette période de mon cycle. La veille, le jour J, et le lendemain. Un petit tour de Mère Nature pour assurer la survie de l'espèce, je présume. Dans ces moments-là, j'oubliais toute ma bonne éducation et laissais mon regard errer vers des hommes que je n'aurais même pas vus en temps normal... surtout si leurs jeans étaient moulants. Portaient-ils à gauche ou à droite ? ne pouvais-je m'empêcher de me demander. « Si tu ne peux pas le dire, Junior, répondait ma sœur en riant, tu n'as pas besoin de le savoir ! »

Alina. Bon sang, qu'elle me manquait...

— Rien du tout, j'étais dans ma chambre.

Elle tendit vers moi un doigt menaçant. En voyant ses yeux s'embuer, je m'alarmai. Et si elle fondait en larmes ? C'était sûr, je perdrais tous mes moyens. Je ne supportais pas de voir pleurer une femme plus âgée que moi : j'avais l'impression qu'il s'agissait de ma mère.

Ce fut donc avec soulagement que je l'entendis s'écrier d'un ton vibrant de mépris :

— Vous ne croyez tout de même pas qu'il a soigné vos blessures parce qu'il tient à vous ? Il se fiche bien de votre petite personne. Vous n'êtes rien pour lui ! Comment pourriez-vous comprendre cet homme et ses sentiments ? ses besoins ? ses désirs ? Vous n'êtes qu'une gamine stupide et égoïste. Rentrez chez vous !

À la fin de sa tirade, sa voix n'était plus qu'un sifflement haineux.

— Rentrer chez moi ? répétai-je. J'aimerais bien, figurez-vous. Le problème, c'est qu'on ne me laisse pas le choix.

Elle ouvrit la bouche pour répliquer mais je n'entendis pas sa

réponse. J'avais pivoté sur mes talons et quitté la pièce en claquant la porte pour passer dans la partie privée de l'immeuble. Je n'étais pas d'humeur à me laisser entraîner dans la dispute qu'elle essayait avec insistance de provoquer. Derrière moi, il me sembla l'entendre pester qu'elle non plus n'avait pas le choix.

Je montai à l'étage. La veille, Barrons m'avait recommandé de retirer mon attelle. Je lui avais répondu que mon bras ne pouvait être déjà guéri, mais ça me démangeait tant que je me rendis dans la salle de bains attenante à ma chambre, impatiente de me débarrasser de l'appareil.

Je commençai par gratter frénétiquement mon poignet, puis j'étirai ma main engourdie. Mon bras n'avait pas été cassé, c'était manifeste ; il ne devait s'agir que d'une entorse. Il me semblait même en excellent état, voire plus fort qu'avant. J'ôtai les attelles qui immobilisaient mes doigts et m'aperçus qu'eux aussi allaient pour le mieux. Remarquant une sorte de tache d'encre rouge et noir sur mon avant-bras, j'ouvris le robinet pour me laver. Tout en frottant ma peau, je levai les yeux vers le miroir. Si seulement mes bleus au visage avaient pu guérir aussi rapidement ! Toute ma vie, j'avais été une blonde sexy. La fille qui me regardait dans la glace était une brune à la tignasse taillée à la diable et au visage tuméfié.

Je détournai les yeux.

Pendant mon séjour au lit, Barrons avait équipé ma chambre de l'un de ces mini-réfrigérateurs de chambres d'hôtel qu'il avait rempli de canettes de soda et de barres chocolatées. Je pris une boisson, l'ouvris et m'étendis sur mon lit.

Je passai le reste de la journée à lire et à surfer sur le Net, dans le vain espoir de rattraper vingt-deux années de mépris pour le paranormal.

Cela faisait maintenant près d'une semaine que je montais la garde, dans l'attente d'une offensive des bataillons de l'Enfer. Je n'étais pas naïve ; je savais bien que ces quelques jours de répit n'étaient que le calme qui précède la tempête.

Mallucé était-il vraiment mort ? Certes, j'avais poignardé le vampire aux yeux jaunes, au cours de mon bref affrontement avec le Haut Seigneur. Certes, la dernière vision qui s'était imprimée dans mon esprit, avant que je ne perde conscience, victime des blessures qu'il m'avait infligées en retour, était celle de Barrons le projetant de toutes ses forces contre un chariot élévateur. Toutefois, je n'aurais pas juré qu'il était bel et bien décédé, et rien ne me permettrait de l'affirmer tant que je n'aurais pas eu de ses nouvelles par les adorateurs aux yeux hagards qui squattaient son antre gothique, dans le sud de Dublin.

Officiellement au service du Haut Seigneur – mais conservant par-

devers lui de puissantes reliques qu'il aurait dû confier au maître des *Unseelie* –, Mallucé avait tenté de me tuer dans l'espoir de me faire taire avant que je ne révèle son double jeu. S'il était toujours de ce monde, il me retrouverait tôt ou tard, je n'en doutais pas.

Le vampire n'était pas mon seul souci, loin de là. Le Haut Seigneur était-il vraiment incapable de franchir les anciennes protections inscrites dans le sang et dans la pierre autour de l'immeuble, comme me l'avait affirmé Barrons ? Quel mystérieux conducteur était au volant de la voiture qui était passée sous les fenêtres du bâtiment la semaine précédente, le terrifiant *Sinsar Dubh* dans son habitacle ? Où le livre sacré avait-il été emporté ? À quelles fins ? Que faisaient, en ce moment même, les cohortes d'*Unseelie* que venait de libérer le Haut Seigneur ? Question subsidiaire : en quoi l'irruption de ces créatures était-elle mon problème ? Le fait d'être l'une des seules personnes au monde capables de régler une question fait-il de vous le responsable de sa résolution ?

Minuit avait sonné lorsque je m'endormis dans ma chambre soigneusement verrouillée, volets clos, lumières allumées.

Dès l'instant où j'ouvris les yeux, je compris qu'il se passait quelque chose d'anormal.

Ce ne furent pas seulement mes perceptions de *sidhe-seer* qui me réveillèrent en sursaut en me criant qu'une présence faë rôdait dans l'ombre, tout près de moi.

Il y avait un plancher dans ma chambre, et pas de bande d'isolation en bas de la porte. J'avais pris l'habitude de coincer une serviette dans l'interstice – et même plusieurs – que je calais avec une pile de livres consolidée par une chaise et surmontée d'une lampe dont la chute, si quelque monstre s'infiltrait par là, était censée me réveiller afin que j'aie au moins le temps de voir qui m'assassinait.

Cette nuit-là, j'avais oublié d'installer mon système d'alarme.

D'ordinaire, mon premier réflexe en ouvrant les yeux était de m'assurer que mon dispositif en équilibre instable n'avait pas bougé pendant la nuit. C'était ma façon de m'assurer qu'aucune créature ne m'avait rendu de visite nocturne et que je vivrais une nouvelle journée à Dublin, quel qu'en soit l'intérêt par ailleurs. Ce matin-là, deux constatations s'imposèrent à moi. *Primo*, j'avais oublié de calfeutrer le bas de la porte. *Secundo*... Je crus que mon cœur s'arrêtait de battre. L'espace sous le battant était noir.

Aussi noir qu'un puits.

La nuit, je laissais les lampes allumées. Non seulement dans ma chambre, mais dans tout le bâtiment, y compris à l'extérieur. Les quatre façades de l'immeuble abritant *Barrons – Bouquins & Bibelots* étaient équipées de puissants projecteurs destinés à tenir à l'écart les Ombres qui hantaient la Zone fantôme toute proche. La seule fois où Barrons les avait éteints durant la nuit, seize hommes avaient trouvé la mort, juste devant la porte de service située à l'arrière du bâtiment.

Quant à l'intérieur, il était tout aussi soigneusement éclairé, par des spots encastrés dans le plafond et des dizaines de lampes à pied et lampadaires disposés dans les moindres coins et recoins de chaque pièce. Depuis ma rencontre avec le Haut Seigneur, je les laissais tous allumés vingt-quatre heures sur vingt-quatre, du lundi au dimanche.

Jusqu'à présent, Barrons ne m'avait fait aucune remarque sur la note d'électricité astronomique qu'il allait recevoir. S'il le faisait, je lui répondrais de prélever la somme sur mon compte en banque, ou

plutôt sur celui que j'aurais mérité qu'il m'ouvre en remerciement de mes bons et loyaux services en tant que détecteur d'OP. Car ce n'était pas une sinécure d'être utilisée – que dis-je, exploitée ! – pour mes talents de *sidhe-seer*, qui me permettent de localiser les reliques sacrées des faës, ou Objets de Pouvoir, ou encore OP pour faire bref.

Dans mon nouveau job, le code vestimentaire se résumait à un total look noir assorti de talons aiguilles, un style auquel je n'arrivais pas à m'habituer. Ma préférence allait plutôt aux couleurs pastel et aux tons nacrés. Et je ne vous parle pas des horaires de travail ! Il fallait être debout toute la nuit, hanter des endroits aussi sombres qu'effrayants en jouant les radars psychiques et dérober des objets précieux chez des gens en général très mal lunés. Je songeai que, puisque Barrons puisait sur mon compte pour payer mes repas et mes factures de téléphone, il pourrait m'accorder une prime vestimentaire pour compenser les dégâts qu'avait subis ma garde-robe. Les taches de sang et autres substances verdâtres non identifiées étaient désespérément rebelles aux détergents.

Me tordant le cou, je regardai par la fenêtre. Il pleuvait toujours à verse. Les carreaux étaient sombres et, pour ce que je pouvais en voir sans quitter la tiédeur douillette de mon lit, les projecteurs extérieurs n'étaient pas allumés. Une constatation qui me fit à peu près le même effet que si on m'avait jetée dans une fosse de requins affamés.

Je *hais* l'obscurité.

Tel un caillou propulsé par un lance-pierres, je jaillis de mon lit. En moins d'une seconde, j'étais au milieu de la pièce, une lampe torche dans chaque main, tous mes sens aux aguets.

Bon sang ! Il faisait nuit dehors, dans ma chambre, et de l'autre côté de ma porte !

— Et m... ! marmonnai-je avant de murmurer : Pardon, maman.

Élevées dans la *Bible Belt*, ce Sud profond qui ne prend pas à la légère les Saintes Écritures, par une mère qui avait fait sien l'adage bien connu chez nous selon lequel « une jolie bouche ne prononce pas de vilains mots », Alina et moi avions dès le plus jeune âge inventé toute une série d'équivalents pour les jurons. « Fesses » était devenu « fleurs », « m... » s'était transformé en « mélasse », « f... » avait avantageusement été remplacé par « friser », etc.

Seul petit problème : en grandissant, nous avons eu les plus grandes difficultés à nous débarrasser de ce réflexe, de sorte que nos jurons de substitution nous venaient spontanément aux lèvres dans les situations de stress, anéantissant aussitôt notre crédibilité. Des injonctions telles que « Frise le camp ou je te botte les fleurs ! » laissaient parfaitement indifférents les représentants de la faune que je croisais ces derniers temps, et mes bonnes manières sudistes n'impressionnaient que moi-même à Dublin. J'avais entrepris de

réformer mes habitudes en la matière, mais les progrès étaient lents.

Y avait-il eu pendant mon sommeil une coupure de courant – ma pire crainte depuis quelque temps ? Je n'avais pas fini de formuler cette pensée que mes yeux se posèrent sur mon réveil, qui affichait l'heure – 4 h 01 – en chiffres orange vif. De plus, notai-je, confuse, le spot au-dessus de mon lit était toujours allumé.

Rassemblant mes deux lampes torches dans une paume, je décrochai le téléphone d'une main tremblante... avant de m'immobiliser, indécise. Qui pouvais-je appeler ? Je n'avais pas d'amis, ici. Quant à Barrons, même s'il paraissait avoir établi son domicile dans l'immeuble, il n'y venait que rarement, et je n'avais aucun moyen de le joindre. Et, bien entendu, il n'était pas question de téléphoner à la police.

Je ne pouvais compter que sur moi-même. Je raccrochai, l'oreille aux aguets. Le silence de tombe qui régnait dans le bâtiment éveillait dans mon imagination terrifiée les scénarios les plus angoissants. Quelle sorte de monstre se tenait en embuscade derrière ma porte ?

J'enfilai mon jean à la hâte, échangeai l'une de mes lampes contre la pointe de lance et me dirigeai à pas de loup vers le couloir.

Quelque chose de faë s'y trouvait, j'en aurais mis ma main au feu, mais de quoi s'agissait-il ? Je ne parvenais pas à en discerner la nature, le nombre ou le degré de proximité. Mes seuls indicateurs étaient le nœud qui me tordait l'estomac et une sensation de dégoût si puissante que j'en avais mal à la tête. Si j'avais été un chat, j'aurais arrondi le dos, hérissé le poil et sorti mes griffes.

Barrons me disait souvent que les perceptions des *sidhe-seers* s'affinaient avec l'expérience. J'avais intérêt à ce que les miennes s'améliorent rapidement, sinon je ne survivrais pas une semaine de plus. Je braquai mon regard sur la porte et songeai soudain que je devais être plantée là depuis déjà cinq bonnes minutes, à tenter désespérément de me convaincre de l'ouvrir – rien de plus paralysant que la peur de l'inconnu. J'aimerais pouvoir vous dire que le monstre tapi sous votre lit est bien moins effrayant dans la réalité que dans votre imagination, mais mon expérience tendrait plutôt à démontrer le contraire.

Je fis coulisser le verrou, entrouvris le battant le moins possible et braquai devant moi le faisceau de ma lampe, qui transperça les ténèbres.

Une douzaine d'Ombres reculèrent prestement, avant de s'arrêter, surnoises, juste à la lisière du rayon de lumière. Galvanisée par une bouffée d'adrénaline, je refermai brusquement la porte avant de pousser le verrou d'un geste sec.

Des Ombres rôdaient à l'intérieur !

Comment cela était-il possible ? Avant de monter me coucher,

j'avais vérifié que toutes les lampes étaient bien allumées.

Je m'appuyai contre la porte, tremblant de tous mes membres. Étais-je vraiment réveillée ? Tout ceci n'était-il pas un cauchemar ? J'en faisais souvent ces temps-ci, et ce que je venais de voir y ressemblait furieusement. J'avais beau être une *sidhe-seer*, faire partie des mythiques *nulls* et posséder l'une des plus mortelles armes des faës, je n'en étais pas moins vulnérable contre les *Unseelie*, même ceux des plus basses castes. Cruelle ironie du sort...

— Barrons ? appelle-je.

Par un mystère que mon taciturne associé refusait de me révéler, les Ombres le laissaient en paix. Penser que les monstrueuses créatures avides de chair humaine évitaient avec soin Jéricho Barrons me déstabilisait profondément, mais en cet instant précis, j'aurais volontiers promis à ce dernier de ne plus jamais lui en demander la raison s'il voulait bien charger à travers la horde massée dans le couloir pour me sauver la vie.

Je hurlai son nom jusqu'à en avoir mal à la gorge, mais aucun chevalier errant ne vint à mon secours.

Si les Ombres étaient restées à l'extérieur de l'immeuble, comme d'habitude, l'aube aurait chassé ces vampires aux silhouettes d'ectoplasmes jusqu'aux recoins où ils se terraient pendant le jour, mais le ciel était si couvert que je craignais que le peu de lumière qui pénétrait par les profondes fenêtres du magasin ne suffise pas à les mettre en fuite. Au demeurant, même si l'épais manteau nuageux se dissipait pour laisser passer les rayons du soleil, la lumière du jour n'entrerait dans le rez-de-chaussée du bâtiment qu'en début d'après-midi.

Fiona, en revanche... Je laissai échapper un cri d'effroi. Fiona serait là bien avant midi ! Durant la semaine précédente, son temps de présence à la boutique s'était accru. Elle avait expliqué que la clientèle augmentait et qu'il fallait donc ouvrir plus tôt dans la journée. Arrivée à 8 h 45 précises, elle ouvrait la librairie chaque matin à 9 heures.

Il fallait que je l'avertisse avant qu'elle vienne se jeter dans la gueule du loup... ou, plus exactement, des Ombres !

D'ailleurs, maintenant que j'y pensais, elle devait savoir où joindre Barrons. Je décrochai de nouveau le téléphone et composai le numéro des renseignements.

— Adresse ? demanda l'homme.

— Toute la ville de Dublin.

Fiona devait habiter non loin du magasin. Si je ne la trouvais pas à Dublin même, j'essaierais la banlieue.

— Nom ?

— Fiona... Fiona...

Oh, non ! Dans ma panique, j'avais oublié que j'ignorais le

patronyme de Fiona. Je coupai la communication en laissant échapper un gémissement de frustration.

J'étais de retour à la case départ.

Si je ne me trompais pas, j'avais deux solutions. Soit j'attendais dans ma chambre, protégée par la lumière de mes lampes torches, et je laissais les Ombres dévorer, d'ici quelques heures, Fiona et je ne sais combien d'innocents clients entrés par la porte qu'elle aurait ouverte.

Soit je me prenais par la main et j'empêchais que cela se produise.

Très bien, mais comment ?

Je ne disposais que d'une arme contre les Ombres : la lumière. Au risque de voir Barrons se fâcher tout rouge, il me restait la ressource d'incendier sa boutique. J'avais des allumettes, et je ne doutais pas que cela mettrait les Ombres en fuite. Toutefois, je n'éprouvais aucune envie de me trouver à l'intérieur du bâtiment lorsqu'il s'embraserait. Étant peu disposée à sauter du dernier étage, et ne disposant ni d'un escalier de secours ni d'une pile de draps que j'aurais pu nouer pour en faire une corde, je classai donc cette option dans la catégorie « remèdes désespérés ».

J'avais bien une autre idée, qui, je dois le dire, n'éveillait pas en moi un enthousiasme excessif. Je dardai sur la porte un regard maussade.

Le défi qui se présentait était de taille, mais avais-je vraiment le choix ?

Pour commencer, j'avais besoin de savoir comment les Ombres étaient entrées dans l'immeuble. S'étaient-elles glissées par une fente du mur dans une partie du bâtiment où un fusible avait sauté ? Étaient-elles responsables de cette panne ? Les lampes s'étaient-elles éteintes pour quelque raison inconnue ? Si ce n'était que cela, je pouvais les rallumer en progressant d'un interrupteur à l'autre, protégée par le halo lumineux de ma lampe torche.

Avez-vous déjà joué à « Gare à l'alligator » ? Quand maman était trop occupée pour faire attention à nous, c'était l'un de nos jeux favoris, à Alina et moi. Cela consistait à sauter du canapé du salon vers les beaux coussins recouverts de dentelle, avant de rebondir sur l'affreux fauteuil que Granny avait tapissé aux couleurs des rideaux, etc. Le principe du jeu était simple : le sol grouillait d'alligators, et la première qui posait le pied par terre se faisait dévorer. Il fallait donc se rendre d'une pièce à l'autre sans jamais toucher le sol.

C'était un peu la même chose qui m'arrivait maintenant, sauf que ce n'était plus un jeu. J'allais devoir me rendre du dernier étage au rez-de-chaussée en me tenant le plus possible éloignée de l'obscurité. Barrons m'avait affirmé que les Ombres ne pouvaient s'emparer des humains qu'en pleine nuit, mais cela signifiait-il qu'elles risquaient de

me croquer, voire de me dévorer en totalité, si, l'espace d'une seconde, l'un de mes orteils entrait dans la pénombre ? À ce jeu-là, le risque n'était pas de me râper un genou sur la moquette ou de me faire gronder par maman... J'avais vu de mes yeux les tas de vêtements et les enveloppes humaines parcheminées que laissaient les Ombres après un festin.

Tout en frissonnant, je chaussai mes bottes, enfilai une veste par-dessus mon haut de pyjama et calai deux de mes six lampes torches dans mon jean, à la hauteur de ma taille, une devant et une derrière, l'ampoule vers le haut. J'en fixai deux autres à la ceinture élastique de ma veste, tournées vers le sol de façon à éclairer mes pieds, tout en sachant qu'elles risquaient fort de glisser au moindre mouvement un peu brusque. Mais je n'avais que deux mains, et elles étaient déjà occupées par mes deux dernières lampes. Je fourrai une boîte d'allumettes dans ma poche et glissai la pointe de lance dans l'une de mes bottes. Je n'en aurais pas l'usage contre les Ombres, mais je risquais de croiser en chemin d'autres créatures. Qui me disait que les Ombres ne constituaient pas l'avant-garde d'une armée autrement menaçante ?

Je pris une profonde inspiration, redressai les épaules et ouvris la porte. Lorsque le faisceau lumineux de mes torches troua l'obscurité qui régnait dans le couloir, les Ombres se dispersèrent dans les coins sombres.

Ces créatures ont différentes tailles et formes : certaines sont menues et longilignes, d'autres grosses et volumineuses. Elles n'ont pas de réelle épaisseur, de sorte qu'il est difficile de les voir dans l'obscurité, mais une fois que vous savez à quoi elles ressemblent, vous les localisez facilement – à condition, bien sûr, d'être *sidhe-seer* : certaines zones de l'espace qui vous entoure vous paraissent plus sombres, plus denses et dégagent une impression malsaine. Affamées et impatientes, les Ombres ne tiennent pas en place. Elles sont parfaitement silencieuses. Selon Barrons, elles sont tout juste dotées de sensations, mais il m'était arrivé de menacer l'une d'elles de mon poing fermé, et elle avait frémi sous l'insulte. Ce niveau-là de conscience suffit à m'inquiéter. Elles dévorent tout ce qui vit : passants, chats errants, passereaux, jusqu'aux vers de terre. Lorsqu'elles envahissent un quartier, elles en font vite une ville morte. J'ai baptisé Zones fantômes ces lieux déserts.

— Je peux le faire, déclarai-je à mi-voix. Fastoche !

Encouragée par mes fanfaronnades, je braquai mes lampes vers la pénombre et posai le pied dans le couloir.

Ce fut effectivement fastoche. Il s'avéra que le courant n'avait pas disjoncté : les lampes avaient été éteintes. J'avais commencé par

progresser avec mille précautions, passant d'un interrupteur au suivant tout en jetant des regards méfiants autour de moi, puis je m'étais aperçue que les Ombres restaient obstinément hors de portée de tout éclairage direct, et j'avais pris de l'assurance.

Même dans un couloir aveugle plongé dans le noir, les torches inondaient mon corps d'une luminosité blanche qui me protégeait. À chaque lampe que je rallumais, je voyais les Ombres se tasser les unes contre les autres, si bien qu'elles furent bientôt une cinquantaine, voire plus, groupées dans l'obscurité que je chassais devant moi.

Lorsque je parvins au palier du rez-de-chaussée, j'étais plutôt fière de moi. J'aurais bientôt débarrassé le magasin de l'invasion *unseelie* !

Pratiquement arrivée au terme de mon périple, j'entrai dans le salon de derrière, me dirigeai vers un interrupteur placé sur le mur opposé... et stoppai net à trois pas de la porte lorsqu'une rafale chargée d'humidité souleva mes cheveux. Je braquai une torche devant moi. Une fenêtre était ouverte sur l'allée qui courait le long de la façade arrière de l'immeuble ! Les preuves s'accumulaient : les éclairages intérieur et extérieur éteints, une ouverture béante... Quelqu'un essayait de me tuer.

Je courus à la fenêtre, mais je trébuchai sur un tabouret bas qui n'aurait jamais dû se trouver là et roulai sur le sol la tête la première. Mes lampes volèrent dans toutes les directions avant d'atterrir sur le plancher, où elles tournoyèrent sur elles-mêmes en projetant d'aveuglants éclairs lumineux. Autour de moi, les Ombres bondirent tels des pigeons affolés et s'enfuirent par la baie grande ouverte, vers la sécurité de l'obscurité.

Bon débarras ! Il ne me restait plus qu'à refermer la fenêtre derrière elles, et le tour serait joué.

Je me redressai péniblement sur mes mains et mes genoux... avant de me figer, parcourue d'un frisson glacial. Je me trouvais nez à... *rien* avec une Ombre qui n'avait pas fui. Et pas un petit modèle, qui plus est. L'énorme créature s'était contorsionnée de façon à n'occuper que les zones sombres entre les faisceaux des torches, se faufilant telle une hydre autour des rayons projetés par mes lampes. Je refusai de songer à l'effrayante rapidité de réflexe dont elle devait être dotée pour accomplir un tel prodige. Longue d'au moins six mètres, elle s'élevait en plusieurs endroits jusqu'au plafond. Ses contours, animés d'une pulsation haineuse, se pressaient avec impatience contre les bords du champ lumineux...

Je laissai échapper un hoquet de stupeur. J'en avais déjà vu une se comporter de la sorte – *tâter* la lumière. Inutile de préciser que je ne m'étais pas attardée pour attendre le résultat de son examen. En mon for intérieur, je priai pour que celui-ci obtienne la plus mauvaise note, un E comme échec. Mes lampes étaient toujours éparpillées sur le

plancher ; deux d'entre elles étaient braquées dans ma direction, une de chaque côté de moi. J'en étais suffisamment éloignée pour que leurs halos, en se rejoignant, m'éclairaient tout entière, mais si je devais ramper vers l'une ou l'autre, le diamètre de son faisceau se réduirait à mesure que je progresserais, plongeant dans le noir une bonne partie de mon corps. C'était un risque que je refusais de courir en présence de cette Ombre gigantesque penchée sur moi, vibrante d'agressivité.

Tandis que je me recroquevillais, elle tendit vers moi de sinistres volutes, l'une en direction de ma chevelure, qu'auréolaient faiblement les torches, l'autre vers mes doigts déployés sur le plancher dans une flaque de lumière.

Je retirai ma main, saisis en hâte le paquet d'allumettes dans ma poche et en frottai une. L'odeur âcre du soufre s'éleva dans l'air humide.

Les vrilles obscures se rétractèrent.

Même si cela est difficile à affirmer à propos d'une créature qui n'a pas de visage, j'aurais juré que l'Ombre me scrutait, me jaugeait, comme pour évaluer mon degré de vulnérabilité. L'allumette que je tenais entre elle et moi se consuma rapidement. Je la laissai tomber par terre et en allumai une autre. Je ne pouvais pas ôter ma veste pour la faire brûler, car cela m'aurait obligée à laisser momentanément mes bras et une partie de mon torse dans l'obscurité. Quant au tabouret sur lequel j'avais buté, il était trop loin derrière moi pour m'être d'une quelconque utilité.

Le magnifique tapis persan sur lequel j'étais à moitié étendue, en revanche... En voyant quelques mèches rougeoyer, je soufflai avec d'infinies précautions sur les minuscules braises de l'allumette qui finissait de se consumer, dans l'espoir de les raviver.

Elles s'éteignirent.

Si les Ombres étaient capables de ricaner, celle-ci ne s'en priva pas. Je la vis se dilater et se contracter, comme secouée par un rire moqueur. Je priai pour m'être trompée. Pour que les Ombres ne soient pas capables de sentiments élaborés.

— On dirait que tu as besoin d'un coup de main, *sidhe-seer* !

Ces paroles, prononcées d'une voix de baryton aux inflexions sensuelles et mélodieuses, provenaient de la fenêtre. Elles furent ponctuées par un formidable rugissement de fauve.

Un chevalier venant à mon secours ? Hélas ! C'était V'lane. Dire qu'une seconde plus tôt, je pensais que ma situation ne pouvait pas être pire !

V'lane n'était pas un chevalier, mais un prince de la Cour de Lumière – si je pouvais me fier à ses propres affirmations – et un faë de volupté fatale. Il n'était pas en quête d'aventures amoureuses, mais de victimes qu'il ferait succomber sous ses ardeurs aussi érotiques que meurtrières.

Je baissai les yeux pour m'assurer que mes vêtements étaient toujours sur moi et constatai avec soulagement que c'était le cas. Les princes faës ont un pouvoir de séduction si puissant que les malheureuses qui croisent leur chemin en perdent pratiquement l'esprit. Face à eux, elles deviennent la proie d'une violente excitation sexuelle qui les rabaisse au rang de bêtes en chaleur, prêtes à tout pour assouvir leur soif de jouissance. Leur premier réflexe, à la vue de l'un de ces démons, est de se déshabiller.

Dans un roman, cela pourrait sembler un peu osé, ou même coquin, voire franchement érotique. Dans la réalité, c'est une expérience terrifiante. La plupart du temps, de telles rencontres se soldent par la mort des malheureuses. Quant à celles, très rares, qui survivent à une telle épreuve, elles deviennent des *pri-ya*. Des êtres décérébrés. Des esclaves sexuelles pour faës.

Jetant un coup d'œil rapide à l'Ombre, je frottai en hâte une nouvelle allumette. L'ectoplasme semblait me regarder plus intensément encore, si c'était possible.

— Eh bien, il vient, ce coup de main ? m'impatientai-je.

— Dois-je en déduire que tu acceptes mon présent ?

Lors de notre première rencontre, quelques semaines plus tôt, V'lane m'avait offert une relique mythique connue sous le nom de Bracelet de Cruce. Un gage de sa bonne volonté, avait-il affirmé. En échange, j'étais censée l'aider à trouver le *Sinsar Dubh* pour sa reine, Aoibheal, souveraine de la Cour de Lumière. Selon V'lane, le bracelet protégeait celui qui le portait contre un certain nombre de nuisances, dont les Ombres faisaient partie.

D'après mon hôte et mentor, avec les faës, *seelie* ou *unseelie*, il ne faut jamais cesser de se méfier : ils nous cachent toujours quelque chose. Dévoilons-nous nos intentions au bœuf que nous nous apprêtons à abattre pour le manger ?

Peut-être ce maudit bracelet me protégerait-il. Peut-être ferait-il de moi une esclave.

Peut-être me tuerait-il...

Lors de notre dernière rencontre, V'lane avait tenté d'abuser de moi dans un lieu public. Non qu'un viol en toute intimité eût été moins ignoble, mais ses méthodes ajoutaient l'humiliation à l'agression. Reprenant à temps le contrôle de moi-même, je m'étais aperçue que j'étais presque nue au milieu d'une foule de voyeurs. Cette expérience, comme tant d'autres depuis quelque temps, resterait pour moi un souvenir cuisant.

Maman ne m'a pas élevée comme cela, et je tiens à ce qu'on le sache : Rainey Lane a toujours été une mère admirable et respectable.

Oubliant vingt ans de parfaite éducation, je ne me privai pas de faire savoir à V'lane, avec un luxe de détails, ce que j'avais l'intention de lui infliger à la première occasion, et en quel endroit précis de son anatomie je planterais ma lance à la pointe affûtée, mortelle pour un faë, une fois que j'en aurais terminé avec lui. J'assortis mes menaces d'une série de jurons plus colorés les uns que les autres – un langage qui ne m'est pas coutumier mais qu'une barmaid finit toujours par apprendre, qu'elle le veuille ou non.

Il me restait quatorze allumettes. J'en allumai une nouvelle.

Dans l'encadrement de la fenêtre, je vis s'élever la silhouette de V'lane. Avec son teint d'or en fusion et ses prunelles d'ambre liquide, il était d'une beauté surhumaine. Il me sembla qu'il flottait dans les airs. Il rejeta en arrière sa fabuleuse chevelure, une crinière de soie blonde où scintillaient mille reflets précieux, et ses épaisses mèches ondulées retombèrent en cascade sur un corps d'athlète d'une telle perfection, d'une sensualité si tentatrice que Satan avait dû éclater de rire le jour où il avait été créé – offrant sans doute une furieuse ressemblance avec V'lane en cet instant précis. Lorsque son hilarité se fut calmée, le prince faë murmura :

— Toi qui étais une si fragile petite chose quand tu es entrée dans cette pièce...

— Comment savez-vous cela ? ripostai-je. Depuis combien de temps étiez-vous en train de m'espionner ?

V'lane haussa les sourcils mais ne répondit pas.

J'imitai sa mimique. Il était à la fois Pan et Dionysos, Lucifer en personne, et tous les mâles que l'on pouvait mettre sous la rubrique « beau à se damner ».

Soudain, un soupçon se fit jour dans mon esprit, et je lui

demandai d'un ton faussement naïf :

— Pourquoi n'entrez-vous pas ?

En voyant V'lane esquisser un sourire pincé, je ne pus réprimer un éclat de rire. Décidément, ce Jéricho Barrons était très fort.

— Vous êtes incapable de franchir les protections qui entourent l'immeuble, n'est-ce pas ? Est-ce à cela que je dois d'avoir encore mes vêtements sur moi ?

Je laissai tomber l'allumette qui me brûlait les doigts et en frottai une autre.

— Est-ce que cette barrière diminue d'une façon ou d'une autre vos pouv...

Je n'eus pas le temps d'achever ma phrase qu'un brasier de pur désir déferla sous ma peau, embrasant l'air dans mes poumons, se propageant jusqu'au cœur des fibres les plus intimes de mon être, consumant mes pensées pour n'en faire qu'une seule et longue supplique – *Je-brûle-je-suis-en-feu-je-vais-mourir-si-tu-ne-me-donnes-pas-tout-de-suite-ce-dont-j'ai-tant-besoin !*

Je m'effondrai sur le sol en un petit tas de cendres tout juste humaines.

Aussi soudainement qu'il s'était déclaré, et contre toute attente, le brasier de volupté qui consumait chaque atome de mon corps s'éteignit, me laissant frissonnante et glacée, traversée par des éclairs d'une douleur sans nom, l'insupportable nostalgie d'ivresses et de jouissances que je ne pourrais connaître qu'en m'asseyant à la table d'un banquet auquel les humains n'étaient pas conviés. Oh, l'attrait du fruit défendu ! L'appel du fruit empoisonné ! Pour lui, une femme pourrait vendre son âme, voire trahir l'humanité tout entière !

— Prudence, *sidhe-seer*. J'ai choisi de t'épargner. Ne joue pas avec le feu.

Je réprimai un éclat de rire nerveux. *Qui* jouait avec le feu, ici ? Serrant les mâchoires, je me redressai pour allumer une nouvelle allumette et, dans la lumière vacillante de sa flamme, jaugeai mes ennemis. Tous deux étaient prêts à me dévorer ; seules leurs façons de procéder différaient. Si je devais choisir, ce serait l'Ombre vorace.

— Que me vaut cette soudaine mansuétude ? m'enquis-je, méfiante.

— Je veux que nous soyons... Comment appelez-vous cela, vous autres ? Amis.

— Les violeurs psychopathes n'ont pas d'amis.

— Je n'avais pas remarqué que c'était ton cas, sinon je ne t'aurais pas fait une telle proposition.

— Très drôle, ricanai-je en regrettant amèrement que les choses ne soient pas aussi simples.

En le voyant sourire, j'eus un pincement au cœur. Comme j'aurais

voulu croire que tout était merveilleux dans le monde où j'évoluais ! Les princes faës sont dotés d'une redoutable « force de frappe » psychique. D'après Barrons, ils sont nés pour séduire, sur tous les plans. Un énorme mensonge ambulant drapé d'un magnifique voile d'illusion et nimbé d'un charme aveuglant, voilà ce qu'ils sont. Moralité : ne croyez pas un mot de ce qu'ils vous disent.

— Je n'ai pas l'habitude de fréquenter des humains, aussi ai-je tendance à sous-estimer mon impact sur eux. Je n'avais pas mesuré l'effet que le *Sidhba-jai* aurait sur toi. Donne-moi une seconde chance.

Je laissai tomber mon allumette et en frottai une nouvelle.

— Commencez par me débarrasser de l'Ombre, répliquai-je.

— Avec le bracelet, tu pourrais te promener parmi elles sans la moindre crainte. Tu ne serais plus aussi vulnérable. Pourquoi refuses-tu un tel pouvoir ?

— Bonne question. Peut-être parce que j'ai encore moins confiance en vous que dans les Ombres ?

Ces dernières, elles, étaient trop stupides pour mentir. Du moins, je l'espérais.

— Qu'est-ce que la confiance, *sidhe-seer*, sinon le fait de s'attendre à ce que l'autre se comporte d'une certaine façon, cohérente avec ses actes antérieurs ?

— Voilà une excellente définition. Et si vous l'appliquez à l'attitude que vous avez eue envers moi dans le passé, vous en déduisez...

— J'en déduis que tu n'as pas compris mes intentions. Je suis venu à toi avec un cadeau destiné à protéger ta vie. Tu es une très belle femme et tu t'habilles de façon à attirer les regards masculins ; ne me reproche pas de t'avoir remarquée. Je ne pensais pas que le *Sidhba-jai* exercerait sur toi un tel ascendant. Lorsque je t'ai proposé de te donner du plaisir sans contrepartie, tu m'as éconduit ; il est normal que j'en aie conçu une certaine amertume. Et voilà que tu me menaces avec une arme dérobée aux miens. Que tu affirmes avoir des raisons de ne pas me faire confiance, alors que tu m'as donné mille occasions de me méfier de toi. Tu es une créature soupçonneuse et voleuse, affligée de graves tendances meurtrières. Pourtant, malgré tes menaces répétées de me faire du mal, je reste à tes côtés, m'interdisant tout ce qui pourrait t'offenser, et je t'offre mon aide désintéressée.

Ma réserve d'allumettes commençait à fondre. Avec quelle intelligence V'lane retournait la situation ! À le croire, il était aussi innocent que l'agneau qui vient de naître, et moi, j'étais une brute en puissance !

— Arrêtez, Caliméro ! Commencez par régler mon problème ; ensuite, on parlera.

— On parlera ? Tu me le promets ?

Méfiance, je grattai une nouvelle allumette. Il y avait un piège, mais où ?

— Puisque je vous le dis, répliquai-je prudemment.

— Nous discuterons en amis ?

— Les amis ne couchent pas ensemble, si c'est là que vous espérez en venir.

Ce n'était pas l'exacte vérité, mais il l'ignorait peut-être. J'appartiens à la génération « on baise, et alors ? », et je déteste ça. On couche avec ses amis, et même avec ses ennemis. Je me rappelle avoir vu une certaine Nathalie, qui détestait cordialement un certain Rick, s'envoyer en l'air avec lui dans les toilettes du *Brickyard*. Quand je lui avais demandé ce qui avait changé entre eux, elle avait haussé les épaules en me disant qu'elle ne pouvait toujours pas le voir en peinture, mais qu'elle l'avait trouvé furieusement appétissant ce soir-là. Personne ne voit donc que le sexe est ce qu'on en fait et que si on ne lui accorde aucune valeur, il n'en a aucune ? À partir de ce jour, j'avais cessé d'effectuer le ménage dans les toilettes. Je laissais ce soin à ma collègue Val, qui se situait plus bas que moi sur l'échelle d'ancienneté.

Ces dernières années, j'avais cherché en vain un petit ami à l'ancienne, le genre de garçon qui prend l'initiative de vous appeler, organise la soirée, passe vous chercher au volant d'une voiture qui n'est ni celle de son père ni celle de son autre petite amie et vous emmène voir un film dont le choix prouve qu'il a compris vos goûts – c'est-à-dire pas le dernier navet dont le nombre d'actrices au décolleté vertigineux est inversement proportionnel à la qualité de l'intrigue. J'avais rêvé de rendez-vous qui commenceraient par une conversation agréable, se poursuivraient par un intermède langoureux avant de s'achever sur un long baiser passionné, et dont je sortirais avec l'enivrante sensation de marcher sur un petit nuage rose. Cela ne s'était jamais réalisé.

— Ce n'est pas ce que je sous-entendais. Nous nous assiérons, toi et moi, pour discuter d'autre chose que de menaces, de peurs ou des différences qui nous séparent. Nous serons amis pendant l'une de tes heures.

Oh, que je n'aimais pas les précautions oratoires avec lesquelles il formulait cela !

— L'une de *mes* heures ? répétai-je, méfiante.

— Les nôtres sont bien plus longues que les vôtres, *sidhe-seer*. Mais voilà que j'oublie toute réserve devant toi ! Voilà que je te révèle qui nous sommes ! Ne sont-ce pas les prémices d'une véritable amitié ?

Quelque chose dans le comportement de l'Ombre attira alors mon attention. Il me fallut quelques instants pour mettre le doigt sur ce qui avait changé. Son attitude était différente ; elle était toujours à l'affût,

mais elle semblait furieuse. Je ressentais sa colère, de la même manière que j'avais perçu ses moqueries quelques instants auparavant. Je compris aussi que sa fureur n'était pas dirigée contre moi. Je frottai une nouvelle allumette, pensive. Il ne m'en restait que trois, et j'avais l'angoissante impression que seule la présence de V'lane interdisait à l'informe prédateur de se jeter sur moi.

Devais-je en déduire que cette Ombre anormalement grande m'aurait dévorée, malgré la lumière, si V'lane n'avait pas été présent ?

— Une heure, concédai-je, mais je ne prends pas le bracelet. Et vous n'essayez plus de m'allumer. Ah ! Et je veux une tasse de café, d'abord.

— Pas maintenant. C'est moi qui choisirai le moment, MacKayla.

Il m'appelait par mon prénom, à présent. Comme si nous étions amis. Je n'aimais pas du tout cela. Je frottai la première des trois allumettes qui me restaient.

— Parfait. Réglez mon problème, maintenant.

J'étais en train de me demander à quoi exactement je venais d'acquiescer, et combien d'autres conditions poserait V'lane avant de me débarrasser de l'Ombre – je ne doutais pas un instant qu'il ferait durer les pourparlers jusqu'à l'ultime seconde, histoire de porter mon effroi et mon humiliation à leur comble –, lorsqu'il s'écria d'une voix mélodieuse :

— Que la lumière soit !

En un éclair, toutes les lampes de la pièce s'allumèrent.

L'Ombre explosa en milliers de lambeaux noirâtres qui rampèrent vers la nuit, tels des cafards fuyant une pièce enfumée, et il me sembla percevoir l'indicible détresse de l'*Unseelie*. Si la lumière ne tuait pas les créatures de son espèce, elle paraissait être leur version personnelle de l'Enfer.

Une fois que le dernier lambeau se fut carapaté en tremblant, je me hâtai de refermer la fenêtre. L'allée était de nouveau brillamment éclairée. Et déserte.

V'lane avait disparu.

Je rassemblai mes torches, les remis dans la ceinture de mon jean et me dirigeai vers le magasin, à la recherche d'Ombres rôdant dans les coins sombres ou se dissimulant dans les placards. Je n'en trouvai aucune. Toutes les lampes s'étaient rallumées, à l'intérieur comme à l'extérieur.

Tout ceci me perturbait. Si V'lane avait remis la lumière sans le moindre effort apparent, il devait avoir aussi le pouvoir de me plonger dans le noir si l'envie lui en prenait, sans même avoir besoin de pénétrer dans l'enceinte de l'immeuble.

Que pouvait-il faire d'autre ? Jusqu'où s'étendaient les pouvoirs

d'un prince faë ? Les protections n'étaient-elles pas censées lui interdire toute intervention physique sur l'espace qu'elles délimitaient ? D'ailleurs, pourquoi n'avaient-elles pas empêché les Ombres d'entrer dans le bâtiment ? Barrons n'avait-il protégé sa demeure que contre le Haut Seigneur ? S'il avait le pouvoir d'accomplir un tel exploit, pourquoi n'avait-il pas mis l'ensemble des lieux à l'abri de toute intrusion ? Je ne parle pas, bien entendu, des clients, même s'il devenait évident que la librairie n'était qu'une couverture. Barrons n'avait pas besoin de ce gagne-pain. Il souffrait à peu près autant du manque d'argent que l'Irlande de la sécheresse !

Moi, en revanche, j'avais besoin de réponses, et je commençais à me lasser de ne pas en obtenir. J'étais entourée d'égoïstes prétentieux et lunatiques. Dans ces cas-là, ma politique tient en une phrase : « Si tu ne peux pas être plus forte qu'eux, fais comme eux. » Après tout, moi aussi, je pouvais me comporter comme une égoïste prétentieuse ! Ce n'était qu'une question d'entraînement.

J'étais de plus en plus intriguée par Barrons. Il fallait que je sache s'il vivait ou non dans cet immeuble et ce qu'il trafiquait dans son mystérieux garage. Quelques jours plus tôt, il avait laissé échapper une allusion à une crypte située trois étages en dessous. Que pouvait-il conserver dans cette crypte ?

Je commençai par explorer le magasin. La partie de l'immeuble donnant sur la rue n'était rien de plus que ce qu'elle paraissait : une librairie aux rayonnages regorgeant d'ouvrages en tous genres. Je m'en détournai rapidement pour me diriger vers la partie résidentielle, située sur l'arrière. Le rez-de-chaussée était aussi impersonnel qu'un musée. Malgré la somptueuse collection d'antiquités et d'œuvres d'art qui l'ornait, rien ne révélait le moindre indice sur la personnalité de celui qui l'avait décoré. Quant au cabinet de travail, sur lequel j'avais misé pour en découvrir plus sur le maître des lieux, il se reflétait, froid et sans âme, dans un grand miroir au cadre de bois fixé au mur entre des étagères en cerisier, derrière un bureau d'apparence fort ancienne. Je ne trouvai pas de chambre, ni de cuisine, ni de salle à manger.

Au premier et au deuxième étage, toutes les portes – de lourds et épais panneaux de bois équipés de serrures impossibles à forcer ou à crocheter – étaient fermées à clé. Je commençai par tourner discrètement leurs poignées, craignant que Barrons ne se trouve dans l'une des pièces, mais à mesure que je progressais, je finis par les secouer sans ménagement, avant de les frapper à coups de pied, furieuse. Je m'étais réveillée dans l'obscurité, et je n'en pouvais plus d'avancer à tâtons dans le noir. Je ne supportais plus que ce soient les autres, toujours eux, qui aient le contrôle de la lumière.

Hors de moi, je dévalai les escaliers, me ruai à l'extérieur et courus au garage. La pluie s'était calmée mais le ciel était toujours

chargé de nuages d'orage, et j'aurais eu du mal à croire que l'aube se profilait à l'horizon si je n'avais pas déjà vu se lever le soleil chaque matin depuis vingt-deux ans. En bas de l'allée, sur ma gauche, des Ombres vibraient dans l'obscurité, dessinant de rapides pulsations à la lisière du voisinage abandonné. D'un geste impatient des deux mains, je les chassai.

Je tournai la poignée de la porte du garage. Elle était verrouillée, bien entendu.

Alors, je me dirigeai vers la première fenêtre, que je fracassai avec la base de ma torche. J'écoutai avec jubilation le tintement du verre qui se brisait. Aucune alarme ne se déclencha.

— Et alors, mon petit Barrons ? murmurai-je. On dirait que votre forteresse n'est pas aussi imprenable qu'elle en a l'air !

Je songeai que, de même que le magasin, le garage devait être équipé de protections contre un certain nombre d'intrus, dont je ne faisais pas partie. Après avoir cassé les bords coupants de la vitre pour ne pas me blesser, je me hissai sur le rebord de la fenêtre et sautai à l'intérieur.

Puis j'appuyai sur les interrupteurs près de la porte... et restai un long moment immobile, en extase devant le spectacle qui s'offrait à mes yeux. J'avais déjà eu l'occasion de jeter un rapide coup d'œil à la collection de Barrons et de rouler à bord de certains de ses bolides, mais la vue de ces engins rutilants soigneusement alignés, tous plus fabuleux les uns que les autres, était une expérience quasi mystique.

Je vouais une véritable passion aux voitures.

Félines et racées ou compactes et puissantes, berlines de luxe ou coupés de compétition, modèles dernier cri ou grands classiques de l'histoire automobile, elles me faisaient rêver... et Barrons les possédait toutes. Enfin, *presque* toutes. Je ne l'avais pas encore vu conduire une Bugatti, mais, entre nous, à un million de dollars le caprice (un moteur de mille trois chevaux, ça a un prix), ça ne m'étonnait guère. À ce détail près, il possédait pratiquement toutes les voitures qui me faisaient fantasmer, jusqu'à la Corvette Stingray 1964 à la carrosserie, ça ne s'invente pas, vert bolide anglais.

Ici, tapie telle une panthère au pelage lustré, la Maserati noire côtoyait la Countach Wolf. Et là, la Ferrari rouge semblait presque ronronner, non loin de là... Oh, non ! Mon sourire s'évanouit lorsque mes yeux se posèrent sur la Maybach de Rocky O'Bannion, et je songeai aux seize hommes qui avaient trouvé la mort, en partie à cause de moi. Seize décès dont je m'étais même félicitée à l'époque, car ils m'avaient offert un répit momentané.

Comment peut-on nourrir des sentiments aussi contradictoires ? En devenant adulte, en « compartimentant » ses émotions ? N'est-ce pas une façon de fractionner ses fautes en petits morceaux, afin de

répartir leur poids de façon à ce qu'elles soient supportables ?

Oubliant la fantastique collection, je me mis à la recherche d'une porte. Il devait bien y en avoir une !

Le garage avait autrefois servi d'entrepôt commercial, et je n'aurais pas été surprise d'apprendre qu'il occupait tout un pâté de maisons. Le sol était en béton ciré, les murs en béton coffré et les poutres et poutrelles en acier. Toutes les fenêtres avaient été peintes en noir, depuis les impostes comblées de pavés de verre près du plafond jusqu'aux deux ouvertures équipées de double vitrage dans la partie basse. C'était l'une de ces deux fenêtres, situées près de la lourde porte de garage à bascule qui donnait sur l'allée, que j'avais fracturée pour entrer.

Hormis les fenêtres et les voitures, je ne trouvai rien. Pas d'escaliers, pas de placard, pas de trappe dissimulée sous des tapis. Et pourtant, je fouillai chaque recoin avec un soin maniaque.

Où étaient ces fichus étages inférieurs, et par quel moyen était-on censé y accéder ?

Je marchai jusqu'au centre du vaste garage, parmi ce qui était sans doute l'une des plus extraordinaires collections au monde, bien qu'elle fût cachée au fond d'une banale allée de Dublin, et je tentai de réfléchir comme son étrange propriétaire. Un exercice aux résultats d'autant plus aléatoires que je commençais à me demander si celui-ci, à la place d'un cerveau, n'était pas plutôt doté d'une puce électronique à la froide et redoutable puissance de calcul.

Puis j'entendis un bruit – ou, plus exactement, je le perçus. Une sourde vibration grondait sous mes pieds.

Je penchai la tête, tous mes sens aux aguets... avant de me laisser tomber sur mes mains et mes genoux et de poser mon oreille sur le béton glacé – non sans l'avoir rapidement épousseté du plat de la main. De très loin au-dessous, des entrailles mêmes de la terre, me sembla-t-il, monta un hurlement assourdi.

Ce cri furieux, bestial me donna la chair de poule. Fermant les yeux, je cherchai de quelle gueule pouvait provenir un hurlement aussi effrayant. Du fond de son tombeau de béton, la créature répéta son sinistre appel qui me glaçait jusqu'à l'âme et semblait ne jamais devoir cesser.

Qu'y avait-il là-dessous ? Quel être monstrueux possédait une telle capacité pulmonaire ? Pourquoi criait-il ainsi ? Son rôle était aussi lugubre qu'un gémissement de détresse absolue, plus noir qu'une lamentation funèbre. C'était celui d'une bête folle de terreur et de désespoir, partagée entre la rage et le renoncement, se sachant abandonnée, condamnée à l'agonie d'un interminable enfer.

Un frisson de peur me parcourut.

Soudain retentit un nouveau rugissement, dans lequel je discernai

plus d'effroi que de souffrance. Il s'éleva dans l'air, affreux écho du hurlement de damné qui continuait à monter de la terre.

Puis ils cessèrent tous les deux.

Un silence de plomb tomba sur le garage.

Furieuse et impuissante, je donnai un coup de poing rageur sur le sol de béton. Tout ceci dépassait mon entendement, et de très loin !

Renonçant au côté arrogant de mon nouveau personnage d'égoïste prétentieuse, je me redressai en me frottant les mains et quittai le garage. Au moment où je sortais dans l'allée, une rafale poussa des ordures le long du trottoir. L'épais manteau de nuages se déchira, révélant un pan de ciel obscur. Le jour était sur le point de se lever, mais une lune ronde et brillante flottait au firmament. Sur ma droite, dans la Zone fantôme, les Ombres ne hantaient plus l'obscurité. Elles avaient fui devant une menace inconnue, qui n'était ni la lueur de l'astre lunaire ni celle de l'aube imminente. Ces derniers temps, j'avais longuement observé leur manège de ma fenêtre. Au matin, elles reculaient comme à contrecœur devant l'arrivée du jour, les plus audacieuses d'entre elles attendant le dernier instant pour battre en retraite.

Je tournai les yeux sur ma gauche et ravalai un cri de surprise.

— Non ! murmurai-je, comme pour conjurer l'apparition.

Juste au-delà du halo de lumière des projecteurs extérieurs se tenait une haute silhouette drapée de noir, les pans de son linceul couleur de nuit bruissant dans le vent.

À plusieurs reprises déjà, au cours des dernières semaines, j'avais cru apercevoir une vague silhouette par les fenêtres, tard dans la nuit – celle d'une figure si ridiculement convenue que j'avais refusé d'en croire mes yeux. Je la chassai hâtivement de mes pensées.

Les faës me donnaient déjà assez de fil à retordre.

— Tu n'existes pas ! maugréai-je dans sa direction.

Je traversai l'allée, gravis les marches du perron quatre à quatre, ouvris la porte à la volée et me ruai à l'intérieur. Lorsque je regardai dehors, l'apparition s'était volatilisée.

Un rire hystérique m'échappa. Je le savais bien !

Elle n'avait jamais existé.

Je me douchai, me séchai les cheveux, m'habillai, pris une briquette de lait aromatisé au café dans le réfrigérateur de ma chambre et descendis au rez-de-chaussée. À temps pour voir entrer Fiona, suivie de la police qui venait m'arrêter.

— Je vous l'ai dit, c'est lui qui a enquêté sur l'assassinat de ma sœur.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Ça aussi, je vous l'ai dit. C'était hier matin. Il a fait un saut au magasin.

— Pour quelle raison ?

— Pour l'amour du Ciel, je vous l'ai déjà dit ! Il venait me confirmer qu'il avait examiné de nouveau le dossier, qu'il ne pouvait pas le rouvrir faute de preuves supplémentaires et qu'il était désolé.

— Vous voulez vraiment me faire croire que l'inspecteur O'Duffy, qui avait une femme adorable et trois enfants qu'il emmenait tous les dimanches à l'église avant d'aller prendre le brunch dans sa belle-famille – un rituel qu'il n'a manqué que quatre fois en quinze ans pour cause d'obsèques –, aurait failli à ses obligations dominicales pour rendre une visite personnelle à la sœur d'une victime et lui annoncer qu'un dossier déjà clos resterait fermé ?

Diable ! Même moi, je mesurais les faiblesses de ma défense...

— Pourquoi ne vous a-t-il pas téléphoné ?

Je haussai les épaules, évasive.

Mon tortionnaire, l'inspecteur Jayne, fit signe aux deux agents postés de part et d'autre de la porte de sortir, quitta son siège et vint se placer derrière moi. Je percevais sa présence dans mon dos, son regard posé sur moi. J'avais toujours ma pointe de lance glissée dans ma botte, sous le bas de mon jean. Si le *garda* décidait de me soumettre à une fouille en règle, je risquais de me retrouver dans de très sales draps.

— Vous êtes une jeune femme séduisante, mademoiselle Lane.

— Et ?

— Parlez-moi de la nature exacte de vos relations avec l'inspecteur O'Duffy.

— Quoi ? Vous vous imaginez qu'il est mon type d'homme ?

— Qu'il *était*, mademoiselle Lane. Il est mort.

Je levai les yeux vers le *garda* qui me dominait de toute sa taille, espérant sans doute m'intimider. Comment aurait-il pu deviner à quel

point ma journée avait mal commencé, ou se douter qu'il ne restait plus grand-chose dans le monde des humains capable de m'effrayer ?

— Je suppose que vous avez l'intention de m'arrêter ?

Il ne répondit pas à ma question.

— Son épouse affirme qu'il était distrait, depuis quelque temps, et tellement soucieux qu'il en perdait l'appétit. Elle n'a aucune idée de ce qui le préoccupait autant. Et vous ?

— Non, et ça aussi, je vous l'ai déjà dit. Combien de fois encore allez-vous me poser la question ?

Je me faisais l'effet d'une mauvaise actrice déclamant un mauvais texte dans un mauvais polar.

— Autant de fois que je le jugerai utile. Reprenons depuis le début. Racontez-moi votre première rencontre avec lui au poste de police.

Je fermai les yeux et pris une profonde inspiration.

— Regardez-moi et répondez.

Entrouvrant les paupières, je dardai sur lui un œil noir. Je ne parvenais pas à croire que ce pauvre O'Duffy soit mort. Et il n'avait rien trouvé de mieux que de se faire trancher la gorge alors qu'il serrait dans son poing un bout de papier où avaient été écrits mon nom et l'adresse de la librairie ! Il n'avait pas fallu longtemps à ses frères d'armes – façon de parler puisque la police de Dublin n'était pas armée – pour venir me trouver.

Voilà pourquoi, après avoir passé la première partie de la matinée à combattre les Ombres, à négocier avec un faë de volupté fatale et à chercher la trace de la créature monstrueuse qui hurlait à la mort dans les sous-sols du garage de Jéricho Barrons, je me trouvais à présent dans les locaux des *gardai*, soupçonnée d'avoir assassiné un représentant des forces de l'ordre.

Certes, les policiers n'avaient pas formulé d'accusation officielle, mais un peu plus tôt, à la librairie, ils s'étaient arrangés pour me faire croire que c'était le cas. Et ils n'avaient pas caché qu'ils saisiraient le moindre prétexte pour me coller contre un mur et me photographier de face et de profil, comme n'importe quel prévenu. Je n'étais pas d'ici, mes réponses semblaient évasives (et pour cause !) et la visite dominicale que m'avait rendue l'inspecteur O'Duffy était des plus suspectes.

Je répondis donc pour la énième fois aux questions que m'avait déjà posées l'inspecteur Jayne, ainsi que deux de ses collègues, qui les avaient formulées de façon différente dans l'espoir de me déstabiliser. Cela avait duré toute la matinée et une partie de l'après-midi, avec une pause d'environ trois quarts d'heure pendant laquelle ils m'avaient laissée mariner, avant de revenir, traînant dans leur sillage d'appétissants effluves culinaires. Le peu de caféine de mon lait

aromatisé du matin s'était dissipé de mon organisme depuis longtemps, et j'étais au bord de la crise d'hypoglycémie.

D'une certaine façon, j'appréciais le zèle de l'inspecteur Jayne. C'était son job, il le maîtrisait à la perfection, et il était manifeste que Patrick O'Duffy avait été pour lui un véritable ami. J'aurais aimé que la police se montre aussi consciencieuse dans le cas d'Alina. Mais j'étais surtout furieuse.

J'avais d'autres chats à fouetter, et tout cela était une exaspérante perte de temps. En outre, j'étais probablement en danger. À l'exception de ma visite de l'autre côté de l'allée ce matin-là, je n'avais pas mis les pieds hors de la boutique depuis mon expédition au 1247 LaRuhe, une semaine plus tôt. J'avais l'impression d'être une proie à découvert, avec une cible peinte en rouge sur le front.

Le Haut Seigneur savait-il où me trouver ? Où me situais-je sur sa liste de problèmes à éliminer ? Était-il toujours là où il était allé lorsqu'il avait franchi cette porte surnaturelle ? Surveillait-il la librairie ? Avait-il envoyé ses rhino-boys, ces chiens de garde des faës – d'affreux malabars à la peau grisâtre, au corps massif, au menton prognathe et au front proéminent, issus d'une des plus basses castes des *Unseelie* –, m'attendre à la sortie du poste de police ? Devais-je essayer de me faire arrêter ? À peine cette idée m'eut-elle traversé l'esprit que je la repoussai. Les humains ne pouvaient rien pour moi. *Les humains* ? Je faillis sursauter en prenant conscience que je ne me considérais plus comme faisant partie de leur camp.

— C'était mon beau-frère, me dit-il soudain.

Je tressaillis.

— Même si vous n'avez rien à voir avec tout cela, je dois expliquer à ma sœur ce qu'il pouvait bien fabriquer avec vous le matin de sa mort, poursuivit l'inspecteur, amer. Que fichait-il donc, mademoiselle Lane ? Nous savons aussi bien l'un que l'autre que votre histoire ne tient pas debout. Patty ne manquait jamais la messe. Il ne travaillait pas pendant ses jours de congé. Et jusque-là, il s'était toujours débrouillé pour rester en vie, parce qu'il aimait trop sa famille pour se faire tuer.

Indécise, je regardai mes mains docilement croisées sur mes genoux en songeant qu'elles auraient eu bien besoin d'une manucure. Que penserait la veuve d'un policier mort quelques heures après avoir rendu visite à une jolie jeune femme, en entendant l'explication inepte que je venais de fournir ? Que ressentirait-elle ? Elle comprendrait immédiatement qu'on lui mentait. Or, ce que l'on vous cache prend toujours des proportions plus importantes, plus effrayantes, que la vérité, quelle qu'elle soit. La veuve d'O'Duffy croirait-elle, comme son frère, que son Patty chéri l'avait trahie, qu'il avait brisé ses vœux de fidélité au matin de sa mort ?

J'essayais d'être toujours honnête. Maman nous avait élevées, Alina et moi, dans la croyance que chacun de nos mensonges créait, quelque part dans le monde, un déséquilibre qui nous retomberait dessus un jour ou l'autre.

— Je suis incapable d'expliquer le comportement de l'inspecteur O'Duffy. Tout ce que je peux vous dire, c'est ce qu'il a fait. Il est passé me dire que le dossier d'Alina resterait clos. Je ne sais rien d'autre.

Pour me donner du courage, je me raccrochais à la certitude qu'il me croirait encore moins si je lui disais la vérité, si je lui avouais absolument tout, y compris mon hypothèse sur l'assassinat de son beau-frère – à savoir que celui-ci avait découvert que quelque chose de terrifiant et d'inhumain était en train d'envahir Dublin, et qu'il en était mort.

L'après-midi fut interminable. *Qui possède la librairie ? Comment dites-vous que vous l'avez rencontré ? Pourquoi logez-vous chez lui ? Est-il votre amant ? Puisque le dossier sur la mort de votre sœur est clos, pourquoi n'êtes-vous pas rentrée chez vous ? D'où viennent ces bleus que vous avez au visage ? Travaillez-vous quelque part ? De quoi vivez-vous ? Quand envisagez-vous de repartir en Amérique ? Savez-vous quelque chose au sujet des trois véhicules abandonnés dans l'allée derrière la librairie ?*

Durant tout ce temps, je nourris le vague espoir que Barrons viendrait à ma rescousse – conséquence, je suppose, des innombrables contes de fées qu'on m'avait lus dans mon enfance, et dans lesquels le Prince Charmant venait immanquablement au secours de sa belle. Dans le Sud, les hommes se conformaient volontiers à ce cliché.

Mais dans le monde étrange où j'évoluais désormais, les règles avaient changé. Les princesses ne pouvaient compter que sur elles-mêmes.

Peu avant 18 heures, les *gardai* consentirent enfin à me laisser partir.

Le beau-frère de feu l'inspecteur O'Duffy m'escorta jusqu'à la porte.

— Je vous ai à l'œil, mademoiselle Lane. Chaque fois que vous ferez un pas, je serai derrière vous. Je ne vous lâcherai pas d'un pouce.

— À votre guise, répondis-je en étouffant un bâillement. Est-ce qu'on peut me ramener en voiture jusqu'à la librairie ?

Vu son expression, la réponse était non.

— Bon. Puis-je au moins téléphoner ?

Comme il fronçait les sourcils, je protestai :

— Vous vous fichez de moi ? Vous ne m'avez même pas laissée prendre mon sac à main, ce matin ! Je n'ai pas de quoi me payer un taxi. Et si on m'agresse ?

L'inspecteur Jayne s'éloignait déjà.

— Pourquoi voudriez-vous qu'on vous agresse, mademoiselle Lane, puisque vous n'avez pas de sac à voler ? lança-t-il par-dessus son épaule.

Je regardai ma montre, inquiète. Lorsqu'ils m'avaient embarquée, à la librairie, les policiers m'avaient obligée à ôter mes lampes torches de mon Jean et les avaient confiées à Fiona.

Un grondement de tonnerre fit trembler les vitres.

Déjà, le ciel s'assombrissait.

— Hé ! Toi, là-bas, attends !

Je ne ralentis pas l'allure.

— Un instant, ma belle ! Je désespérais de te revoir !

Les mots « ma belle » passèrent un nœud coulant autour de ma cheville ; le timbre masculin acheva de le resserrer. Instinctivement, je passai ma main dans ma chevelure récemment tailladée et regardai mes vêtements sombres et sans charme. Ces paroles étaient comme un baume sur mon âme. Et cette voix ! Jeune, virile, sensuelle... Malgré moi, je m'arrêtai. Je sais, tout cela est bien futile.

Le passant qui venait de me héler de la sorte n'était autre que Beau Gosse, mon grand brun aux yeux rêveurs que j'avais croisé au National Muséum le jour où j'avais parcouru les salles en quête d'Objets de Pouvoir faës.

Mes joues s'empourprèrent à ce souvenir.

C'était également l'après-midi où, sous l'emprise de la mortelle séduction de V'lane, je m'étais livrée à un show érotique au beau milieu de l'exposition sur l'or des Celtes, sous les regards ébahis de la foule.

Rougissant de plus belle, je me remis à marcher sans même contourner les flaques d'eau. Il pleuvait à verse – de mémoire de grenouille, jamais on n'avait vu un tel déluge – et les trottoirs de Temple Bar, haut lieu de plaisir et de fête à Dublin, étaient presque vides. J'avais un abri à rejoindre avant la nuit noire, des ténèbres à prendre de vitesse... et un témoin de ma déchéance à fuir de toute urgence.

Celui-ci me rattrapa et se mit à marcher d'un pas vif à mes côtés. Malgré moi, je levai les yeux vers lui. Grand, brun, le regard magnétique, c'était un tout jeune homme, mais un homme tout de même. Il était à cet âge d'absolue perfection où la peau des garçons est encore souple et douce mais leur corps déjà musclé, sans une once de graisse. Dix contre un qu'il avait un abdomen en tablettes de chocolat ! Dernier détail, il portait à gauche. Dans une vie antérieure, j'aurais tout donné pour un rendez-vous avec lui. J'aurais mis une tenue rose et or, j'aurais rassemblé mes longs cheveux blonds haut sur ma tête pour les faire retomber en boucles espiègles et j'aurais choisi

la nuance Cœur de Guimauve pour mes ongles.

— Bon, alors laisse-moi courir avec toi, dit-il avec bonhomie. Où vas-tu d'un si bon pas ?

— Ce n'est pas ton affaire.

Sauve-toi, Beau Gosse ! Tu n'as rien à faire dans mon monde... mais si tu savais comme je le regrette !

— J'avais peur de ne plus jamais te revoir.

— Tu ne me connais pas. D'ailleurs, je pense que tu en as assez découvert sur moi l'autre jour, répliquai-je amèrement.

— Pardon ?

— Ne fais pas l'innocent.

Il me jeta un regard d'incompréhension.

— Je ne sais pas de quoi tu parles. J'ai quitté le musée juste après t'avoir croisée. Je devais aller travailler.

Était-il possible qu'il n'ait pas assisté à mon strip-tease ? À cette pensée, il me sembla qu'un petit coin de ciel bleu venait d'apparaître dans l'horizon grisâtre de mon quotidien.

— Où travailles-tu ?

— Au département des Langues anciennes.

Non seulement il était sexy, mais il était cultivé.

— Où cela ?

— Au Trinity College.

— Super. Tu es étudiant ?

— Oui. Et toi ?

Je secouai la tête.

— Tu es américaine ?

Je répondis d'un signe affirmatif, avant de lui retourner la question. Il n'avait pas l'accent irlandais.

— Oh, je suis d'un peu partout, et de nulle part en particulier.

Il me décocha un sourire ravageur. Et en plus, il avait de longs cils noirs sensuels...

C'était officiel, ce type était à croquer. J'étais définitivement séduite ! Je brûlais de mieux le connaître, de l'embrasser, de laisser courir mes lèvres sur ses paupières closes... mais bien sûr, cela ne devait pas arriver. Je n'avais pas envie qu'il finisse assassiné à cause de moi. Je tuais des monstres que les autres ne voyaient pas, et je venais de passer une journée au poste, soupçonnée d'un meurtre que je n'avais pas commis, mais sans être inquiétée pour les seize morts dont j'étais responsable.

— Laisse-moi tranquille, dis-je d'un ton abrupt. Je ne peux pas être ton amie.

— Je suis bien trop intrigué pour te laisser partir comme ça. Si tu me racontais ton histoire, beauté ?

— Je n'ai pas d'histoire. J'ai une vie, et il n'y a pas de place pour

toi dedans.

— Un fiancé ?

— Des dizaines.

— Juré ?

— Craché.

— Allez, donne-moi une chance.

— Ni une ni deux. Fiche-moi la paix, répliquai-je d'un ton glacial.

Il s'immobilisa et leva les mains en signe de reddition.

— Très bien, dit-il. J'ai compris.

Je poursuivis mon chemin d'un pas décidé, sans jeter un regard en arrière. J'avais les larmes aux yeux.

— J'attendrai ! l'entendis-je crier. Si tu changes d'avis, tu sais où me trouver.

Tout à fait. À Trinity College, département des Langues anciennes. Je me promis de ne jamais y mettre les pieds.

— Je crois qu'elles savent qui je suis, déclarai-je en entrant dans le magasin.

Ce n'était pas Fiona mais le maître des lieux qui tenait la caisse, et l'effet était des plus étranges. Jéricho Barrons encaissant un achat, comme une personne normale accomplissant un travail normal. Il me décocha un regard d'avertissement – *fermez-la, mademoiselle Lane* – tout en désignant le client d'un signe de tête à peine perceptible.

— Tournez la pancarte, m'ordonna-t-il une fois l'homme parti.

Puis il déposa un panonceau de carton sur le comptoir et commença à écrire dessus.

— *Qui sait qui vous êtes ?*

— Les Ombres. Elles deviennent... comment dire... agitées lorsqu'elles me voient arriver. Comme si elles me reconnaissaient et que je les dérangeais. Je suis persuadée qu'elles sont plus conscientes que vous ne le pensez.

— Et moi, je suis persuadé que vous vous laissez emporter par votre imagination. Avez-vous tourné cette pancarte ?

J'obtempérai. C'était tout lui : autoritaire et droit dans ses bottes à bouts d'acier.

— On ferme tôt, ce soir ?

Il acheva son travail d'écriture et me tendit le panonceau pour que je le suspende à côté de la pancarte. Je lus ce qu'il y avait inscrit.

— Pour longtemps ? demandai-je sans cacher ma surprise.

Le magasin était notre couverture, et il le fermait !

— Au moins quelques semaines. Sauf si vous voulez tenir la caisse, mademoiselle Lane.

— Où est Fiona ?

— Fiona a éteint toutes les lumières et laissé une fenêtre ouverte

hier soir.

La nouvelle me fit l'effet d'un coup de poing en pleine poitrine. Je vacillai et reculai d'un pas, avant de me retenir à une table, renversant les bibelots et les piles de livres qui y étaient exposés.

— Elle a essayé de me *tuer* ?

Je savais qu'elle ne m'aimait pas, mais à ce point... C'était un peu excessif, non ?

— Elle affirme qu'elle cherchait seulement à vous faire peur pour vous chasser. Elle voulait vous renvoyer chez vous, et je commençais à croire qu'elle avait réussi. Où étiez-vous, toute la journée ?

Profondément choquée par la trahison de Fiona, je ne lui répondis pas. Avec tous les ennemis déclarés qui me poursuivaient, j'avais déjà assez de mal à surveiller mes arrières. Je n'étais pas assez aguerrie en matière de rivalité féminine pour démasquer les traîtres déguisés en alliés.

— Elle est revenue en cachette à la nuit tombée, alors ? dis-je dans un souffle. Mais comment est-elle sortie ?

— De la même façon que vous, j'imagine. Avec des lampes torches. Je dois avouer, mademoiselle Lane, que je suis très impressionné par la façon dont vous avez nettoyé l'immeuble. Il devait y avoir des Ombres partout !

— C'était effectivement une véritable invasion, mais ce n'est pas moi qui les ai chassées. Enfin, pas toutes. J'ai commencé, V'lane a fait le reste, rectifiai-je, pensive.

Dire que j'avais risqué ma vie pour sauver Fiona des monstres qu'elle avait envoyés à mes trousses !

Après un silence glacial, Barrons s'écria :

— Que dites-vous ? V'lane est venu ici ? Dans mon magasin ?

Tout en parlant, il avait refermé la main autour de mon bras, qu'il serrait avec énergie.

— Aïe ! criai-je. Vous me faites mal !

Il desserra aussitôt ses doigts.

Jéricho Barrons était doté d'une telle force physique que je le soupçonnais de devoir veiller en permanence à ne pas briser ce qu'il touchait. Je frottai mon bras douloureux. J'allais avoir un bleu. Un de plus.

— Désolé, mademoiselle Lane. Eh bien ?

— Il n'est pas entré dans le magasin, évidemment. Avec toutes les protections que vous avez disposées autour... Au fait, pourquoi ne repoussent-elles pas aussi les Ombres ?

— La boutique n'est protégée que contre un certain nombre d'indésirables.

— Pourquoi pas contre tous ?

— Cela a un prix. Et il est élevé. Pour éloigner les Ombres, les

projecteurs suffisent bien. Elles sont tellement stupides !

— À votre place, je n'en jurerais pas.

Je lui parlai de l'Ombre qui m'avait toisée avec défi dans le petit salon sur l'arrière, de la chute qui m'avait fait lâcher mes torches, du paquet d'allumettes que j'avais presque vidé, puis de V'lane, qui était apparu dans l'allée de derrière et avait chassé l'importune.

Barrons m'écouta avec attention, puis me posa toute une série de questions sur mon échange avec le prince faë avant de conclure :

— Bref, vous avez couché avec lui ?

— Barrons ! m'exclamai-je. Pour qui me prenez-vous ?

Je plongeai mon visage entre mes mains. Puis je me redressai.

— Si je le faisais, demandai-je, je deviendrais son esclave, n'est-ce pas ?

Il me scruta d'un regard froid.

— Sauf s'il vous protège.

— Ah ? demandai-je, toute innocence. C'est possible ?

— Essayez de ne pas avoir l'air aussi intriguée, mademoiselle Lane.

— Je ne le suis pas, maugréai-je.

— Tant mieux. J'espère que vous n'avez pas confiance en lui ?

— Je n'ai confiance en personne. Ni en lui, ni en vous, ni en qui que ce soit.

— Alors, vous avez des chances de rester en vie. Où étiez-vous passée, toute la journée ?

— Fiona ne vous a rien dit ?

Je commençais à connaître ses trucs par cœur : répondre à une question par une autre question, distraire l'attention, rester dans le flou.

— Elle ne s'est pas montrée très bavarde quand je l'ai virée.

Il avait marqué une hésitation – imperceptible pour qui ne le connaissait pas – avant ce dernier mot.

— Et si elle revient et qu'elle tente encore de s'en prendre à moi ?

— Aucun risque. Où étiez-vous ?

En quelques mots, je lui résumai ma journée : l'irruption des *gardai*, l'interminable interrogatoire que j'avais subi au poste, la mort de l'inspecteur O'Duffy.

— Ces idiots s'imaginent que vous avez tranché la gorge d'un homme deux fois plus corpulent que vous ? ricana Barrons.

Un calme étrange envahit soudain mon esprit, occupant toutes mes pensées. Je n'avais pas dit à Barrons comment était mort O'Duffy.

— Je... Eh oui, balbutiai-je. Vous connaissez les flics. À propos, et vous ? Où étiez-vous ? J'aurais eu bien besoin d'aide, ces dernières vingt-quatre heures.

— Vous avez l'air de vous en être très bien sortie toute seule.

Votre copain *V'lane* vous a donné un bon coup de main, non ?

Il avait prononcé le nom de celui-ci avec des inflexions précieuses, comme si le viril prince faë était une fée des bois.

— Au fait, qu'est-il arrivé à la fenêtre du garage ?

N'ayant guère envie d'admettre devant cet homme manifestement très bien informé sur la mort d'O'Duffy que je le soupçonnais de garder je ne sais quelle créature infernale dans les sous-sols de son garage, je me contentai d'un haussement d'épaules évasif.

— Aucune idée. Pourquoi ?

— Elle a été brisée. Vous n'avez rien entendu, la nuit dernière ?

— J'étais occupée, Barrons.

— Avec les Ombres, ou avec *V'lane* ?

— Mêlez-vous de vos affaires.

— Je ne fais que ça. Vous êtes sûre de ne pas être entrée dans mon garage ?

— Certaine.

— Vous ne me mentiriez pas, n'est-ce pas ?

— Mais non !

« Pas plus que vous ne me mentez », m'interdis-je d'ajouter. Entre malfrats, on se comprenait.

— Parfait. Eh bien, bonne nuit, mademoiselle Lane.

Il m'adressa un hochement de tête et disparut par la porte qui donnait sur la partie résidentielle de l'immeuble.

Avec un soupir de lassitude, j'entrepris de remettre en place les piles de livres et les bibelots que j'avais renversés. Je ne parvenais pas à croire que Fiona s'était introduite cette nuit dans la librairie pour éteindre toutes les lampes. Me faire peur pour que je déguerpisse ? À d'autres ! Elle avait voulu me tuer ! Comment pouvait-on nourrir des sentiments aussi intenses pour Barrons ? Mystère. Je savais que Fiona et lui étaient très proches, ne serait-ce que parce qu'ils avaient longtemps travaillé ensemble, mais tout de même !

Un hurlement de fureur s'éleva soudain dans la partie privée de l'immeuble. Un instant plus tard, je vis Barrons émerger de la porte de communication, tirant derrière lui un tapis persan.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? hurla-t-il.

— Un tapis ? suggérai-je, déconcertée.

— Je le sais. Je parle de *ceci* !

Il agita le tapis sous mes yeux, tout en pointant du doigt une douzaine de marques noires. Je les examinai.

— Des brûlures ?

— Exact, mademoiselle Lane. Des brûlures. Causées par des allumettes jetées sans avoir été éteintes, sans doute par quelqu'un qui était trop occupé à se laisser conter fleurette par un prince faë pernicious ! Avez-vous seulement idée de la valeur de ce tapis ?

Ses narines palpaient, ses yeux noirs lançaient des éclairs.

— *Pernicieux ?* répétai-je. On dirait que vous avez appris à parler dans les livres ! L'anglais est votre deuxième langue ? La troisième ?

— La cinquième, grommela-t-il. Répondez-moi.

— Ce tapis ne vaut pas plus que ma peau, Barrons. Rien n'a plus de prix que ma vie.

Il me décocha un regard assassin, mais je relevai le menton pour le toiser en retour.

Barrons et moi avions notre façon à nous de communiquer. Nous tenions des conversations silencieuses lors desquelles nous pouvions exprimer par le regard tout ce que nous ne formulions pas à haute voix, et nous nous comprenions à la perfection.

Vous êtes le personnage le plus imbu de lui-même que j'aie jamais rencontré ! ne m'exclamai-je donc pas.

Si vous massacrez un autre de mes tapis de collection, j'aurai votre peau, s'abstint-il de rétorquer.

Je ne peux pas vous empêcher de fantasmer, ne répliquai-je pas.

Je n'ai que faire d'une gamine comme vous dans mon lit, mademoiselle Lane, garda-t-il pour lui.

Rassurez-vous, ne répondez-je pas. Même si c'était le seul endroit dans tout Dublin à l'abri du Haut Seigneur, je ne voudrais pas y aller !

— Vous pourriez bien finir un jour par changer d'avis sur ce point.

Il avait parlé d'une voix si basse qu'elle en était presque inaudible, mais si rauque qu'un frisson nerveux me parcourut.

— Pardon ? m'écriai-je dans un souffle.

Dans ces échanges muets d'amabilités, nous avions pour règle tacite de ne jamais formuler la moindre réplique à haute voix, élémentaire précaution sans laquelle aucun de nous deux n'aurait accepté d'y participer.

Il m'adressa un sourire désabusé.

— Si vous croyez que rien ne compte plus que votre vie, mademoiselle Lane, vous faites erreur. Certaines choses sont plus importantes. Ne surestimez pas votre propre valeur, vous pourriez le regretter.

Sur ce, il pivota sur ses talons et s'éloigna, traînant le tapis dans son sillage.

Je montai me coucher.

Le lendemain, à mon réveil, je démontai mon improbable dispositif anti-créatures nocturnes, ouvris la porte de ma chambre... et découvris sur le seuil un petit poste de télévision, avec lecteurs de DVD et de cassettes vidéo intégrés.

Un cadeau du Ciel ! J'avais vaguement envisagé de subtiliser celui

de Fiona, caché sous le comptoir, puisque celle-ci était partie. C'était désormais inutile.

Je remarquai alors une cassette vidéo posée à côté.

Ayant emporté l'appareil dans ma chambre, je branchai la prise, insérai la cassette dans le lecteur et allumai le poste. La bande avait été calée sur une scène bien précise.

Trois secondes plus tard, je sursautai, éteignis la télévision et donnai un coup de pied rageur dans la chaise la plus proche.

Chaque fois que je me crois devenue un peu plus maligne, je m'aperçois que je viens de commettre une superbe bourde. Papa dit qu'il y a trois sortes de gens dans le monde. Ceux qui ne savent rien et ne savent pas qu'ils sont ignorants. Ceux qui ne savent rien mais savent qu'ils sont ignorants. Et ceux qui savent mais mesurent à quel point ils sont encore ignorants.

Pas évident, je sais. Je pense que je venais de passer du camp de ceux qui ne savent pas qu'ils sont ignorants au camp de ceux qui savent qu'ils sont ignorants.

Barrons avait des caméras de sécurité dans le garage. Il m'avait donné un enregistrement de mon effraction de la nuit.

Je retournai la pancarte sur laquelle j'avais inscrit au feutre rose « *Barrons – Bouquins & Bibelots*. Ouvert de 11 heures à 19 heures, du lundi au vendredi » et verrouillai la porte de la librairie avec la satisfaction du devoir accompli.

Je venais d'achever la première journée de mon nouveau job.

Jusqu'à présent, mon seul savoir-faire monnayable avait été de servir dans un bar. Je venais d'élargir mon horizon professionnel et pourrais désormais ajouter « vendeuse en librairie » à mon *curriculum vitae*. L'occasion de gagner de l'argent s'était présentée, et je l'avais saisie. Barrons m'avait proposé le poste – « Sauf si vous voulez tenir la caisse, mademoiselle Lane », avait-il dit. Je l'avais pris au mot.

Il m'avait suffi d'une journée pour comprendre que le travail ne se résumait pas à encaisser les achats. Je devais aussi gérer les stocks, passer des commandes et tenir la comptabilité, sans parler des clients, qu'il fallait aider à trouver ce qu'ils ne savaient pas qu'ils cherchaient. Tout cela prenait un temps fou.

Il y avait des articles intéressants dans les rayonnages, mais aussi des choses qu'il fallait changer. Je me promis d'éliminer un certain nombre de revues – mon temps était trop précieux pour que je le gaspille à faire la chasse aux gamins qui traînaient autour des revues pour messieurs avertis. En revanche, côté presse féminine, c'était la disette. J'allais ajouter un certain nombre de titres consacrés à la mode, ainsi que des magazines plus légers. Quant au rayon des fournitures de papeterie, il était tout simplement déprimant. Il était urgent d'y remédier ! J'avais dû puiser dans ma réserve personnelle pour trouver le stylo rose avec lequel j'avais rédigé la nouvelle pancarte. Pour l'instant, *Barrons – Bouquins & Bibelots* n'offrait que des articles si basiques qu'ils en étaient sinistres, ainsi que d'impayables kits de calligraphie avec lesquels il devait falloir des heures pour tracer une seule lettre. Apparemment, Jéricho Barrons n'avait pas compris que l'on était au siècle de la vitesse, du sans-fil, des SMS – *GKC mon stylo* – et de MSN.

J'avais deux bonnes raisons d'accepter cette place. D'une part, j'avais pratiquement épuisé mes maigres réserves ; d'autre part, si les

gardai se montraient trop curieux, ce job justifierait que je prolonge mon séjour à Dublin. Je pourrais toujours prétendre que j'apprenais à tenir une librairie, en prévision de celle que je comptais ouvrir aux États-Unis.

Les nouveaux horaires que Fiona avait établis étaient absurdes. Je n'avais pas l'intention de travailler onze heures par jour ! En tant que nouvelle responsable, j'avais pris une première décision et modifié les plages d'ouverture du magasin. J'ouvrirais plus tard le matin, afin de dormir plus longtemps ou de m'occuper de mes affaires personnelles.

Je n'avais qu'un but : venger ma sœur – à ma connaissance l'unique personne à laquelle j'étais unie par les liens du sang, bien que rien ne me permît d'en jurer. Mais je refusais de m'aventurer dans les eaux troubles de ma généalogie, de même que j'avais renoncé à téléphoner à mes parents, de l'autre côté de l'Atlantique.

Plus exactement, j'avais deux buts : venger ma sœur *et* rester en vie.

Malgré les vingt-sept clients du jour, sans compter les gamins que j'avais dû chasser, j'avais commencé à ranger dans un album relié de cuir (déniché, et dûment payé, au rayon des articles faits main de *Barrons – Bouquins & Bibelots*) les photos que j'avais trouvées chez le Haut Seigneur et qui représentaient Alina dans Dublin et ses environs.

Alina !

Pourquoi, pourquoi ? avais-je envie de hurler. Pourquoi elle ? Il y avait des millions d'individus détestables à travers le monde, et il avait fallu qu'il la choisisse, elle ! Depuis que j'avais appris que j'étais une enfant adoptée, ma colère et ma souffrance avaient redoublé d'intensité. La plupart des gens avaient toute une famille autour d'eux. Moi, je n'avais eu qu'elle.

La douleur finirait-elle par s'apaiser ? Cesserais-je un jour de pleurer ma sœur ? Arriverais-je jamais à vivre sans cette plaie à vif dans mon âme, sans ce manque impossible à combler, et que rien d'autre qu'Alina ne pourrait remplir ?

C'était peu probable. Cet effroyable vide en moi avait la forme exacte de ma sœur ; elle seule pouvait s'y loger. En revanche, peut-être la vengeance me permettrait-elle d'en adoucir les contours. Sans doute parviendrais-je, après avoir éliminé le monstre qui l'avait rayée du monde des vivants, à en rendre supportables les bords acérés et à cesser de m'y blesser.

Le simple fait de coller les photos d'Alina sur les pages de l'album avait cruellement ravivé ma douleur. Les événements survenus ces derniers temps avaient au moins eu un bon côté : il m'était arrivé à une ou deux reprises de m'éveiller le matin sans que la pensée : « Alina est morte. Comment supporter de vivre une nouvelle journée sans elle ? » s'impose immédiatement à moi. Ce qui me venait à

l'esprit ressemblait plutôt à : « J'ai dévalisé le repaire d'un gangster hier soir, et maintenant, il me cherche pour m'assassiner. » Ou bien : « Les vampires existent bel et bien, le croiriez-vous ? » Ou encore : « J'ai bien peur que Barrons n'ait été l'amant de ma sœur... », quoique j'eusse récemment écarté cette dernière hypothèse, à mon grand soulagement.

Mais maintenant que je m'étais habituée à cette nouvelle vie où le surnaturel était la norme, la colère et le chagrin m'assaillaient de plus belle, et leur violence devenait incontrôlable.

En moi apparaissait une autre Mac dont je n'avais jamais soupçonné l'existence. Elle n'aimait pas les fanfreluches, ne se pomponnait pas et ne sortait jamais en boîte. Ses préoccupations étaient aux antipodes des miennes, et je priais pour qu'elle ne prenne pas un jour le commandement des opérations.

C'était une créature sauvage et primitive, assoiffée de sang.

Et elle détestait le rose.

Je fis halte en secouant la tête.

— Pas question, Barrons. Je n'irai pas. La profanation de tombes, très peu pour moi. Je ne franchirai pas la ligne jaune.

— Ce n'est pas vous qui la tracez.

— Pardon ?

De quoi parlait-il ? J'avais cru que nous parlions de tombes en ruine, de sanctuaires consacrés, et d'un vol qui était un crime contre la religion. Nous avions terminé pendant le trajet notre discussion sur la sélection d'articles de papeterie ringards qu'il fallait de toute urgence remplacer par quelque chose de plus tendance. En fait de discussion, ç'avait plutôt été un monologue. Barrons avait accueilli mes bavardages par un silence perplexe. À se demander s'il existait une seule femme au monde avec qui il goûtât les charmes de la conversation !

— Et combien demandez-vous pour tenir la caisse ? s'était-il finalement enquis.

Au dernier instant, j'avais légèrement augmenté mes prétentions salariales. Lorsque nous avons conclu l'affaire, j'avais failli crier de joie... avant de m'apercevoir qu'il venait de garer la Viper.

En regardant autour de moi, j'avais découvert que nous nous trouvions au sud de Dublin, dans une étroite allée, juste devant un cimetière très sombre et très ancien. La dernière fois que je m'étais rendue dans ce genre d'endroit, c'était pour les obsèques d'Alina.

Je refermai les mains autour des barreaux en fer de l'entrée et parcourus d'un regard morose les alignements de pierres tombales.

— Définir la ligne jaune n'est pas votre prérogative, mademoiselle Lane, mais la mienne. En matière d'Objets de Pouvoir, vous êtes le détecteur, et c'est moi qui vous dirige. Vous allez inspecter ce

cimetière. Je suis particulièrement intéressé par les sépultures sans nom situées derrière l'église, mais vous passerez au peigne fin toutes les constructions, ainsi que le terrain.

Je laissai échapper un soupir de lassitude.

— Que suis-je censée chercher ?

— Je ne sais pas. Rien de particulier. Cette église a été bâtie sur le site d'un ancien lieu de culte géré autrefois par la Grande Maîtresse des *sidhe-seers* elle-même.

— Bref, marmonnai-je, c'est du temps perdu.

— Vous vous souvenez du bracelet que V'lane a offert de vous donner ?

— Y a-t-il quelque chose dont vous ne soyez pas au courant ?

— D'après la légende, il en existe de nombreux exemplaires, chacun ayant une fonction différente. Il paraît aussi que dans les temps anciens, les *sidhe-seers* rassemblaient toutes les reliques faës qu'ils pouvaient trouver et que si celles-ci s'avéraient indestructibles, ils les cachaient dans un endroit où ils pensaient que les humains ne viendraient jamais les chercher. Certains affirment qu'à l'avènement du christianisme en Irlande, les *sidhe-seers* ont encouragé la construction d'églises dans des endroits bien spécifiques, quand ils ne les ont pas financées, sans doute afin de garder leurs secrets enfouis en toute sécurité dans des sols consacrés. Les lois réglementant l'exhumation et le transfert de reliques ont été considérablement durcies.

Cela paraissait crédible.

— Ces *sidhe-seers*, demandai-je, étaient-ils regroupés en... comment dire... en clubs, autrefois ?

— En quelque sorte. Le monde était différent, mademoiselle Lane. Les voyages et les échanges étaient longs et difficiles. Cela leur prenait parfois des semaines, voire des mois, mais en temps de crise, tous se retrouvaient en des lieux convenus d'avance – cet endroit, par exemple – afin d'y accomplir des rituels magiques.

— Où sont partis les *sidhe-seers* ? Vous avez dit qu'ils étaient un certain nombre.

— Lorsque les faës se sont retirés de nos royaumes, le monde n'a plus eu besoin des *sidhe-seers*. Leur statut autrefois envié est devenu obsolète du jour au lendemain, et eux qui étaient tenus en haute estime sont très vite tombés de leur piédestal. Rapidement, leur héritage a sombré dans l'oubli. Au fil des siècles, les capacités des *sidhe-seers* sont restées en friche. Mais il en existe encore, et si vous les cherchez, vous les trouverez. La prochaine fois que vous irez en ville, ouvrez les yeux. Soyez attentive. Et lorsque vous croiserez une créature en provenance de Faery, ne regardez pas le faë, mais repérez ceux qui, dans la foule, l'ont également remarqué. Parmi eux, certains

savent à quoi ils ont affaire. D'autres sont soignés pour troubles psychiques. Quelques-uns se trahissent devant le premier faë qu'ils aperçoivent et sont tués sur le coup. Voilà comment j'ai su ce que vous étiez. Je vous ai surprise en train d'observer les Ombres.

Troubles psychiques ? Je tentai de m'imaginer enfant, voyant les monstres que j'avais rencontrés ces derniers temps, n'ayant aucune explication à leur sujet et comprenant que j'étais la seule à les voir. Mon premier réflexe aurait été d'en parler à ma mère... et elle m'aurait aussitôt emmenée consulter un psychiatre. Et si j'avais dit la vérité au praticien ? On m'aurait passé la camisole chimique. Tout cela m'apparaissait avec une effrayante limpidité. Combien y avait-il de *sidhe-seers* à travers le monde assommés par les psychotropes, indifférents à ce qui se tramait autour d'eux ?

— Et vous disiez qu'il y avait une Grande Maîtresse à la tête des *sidhe-seers* ?

Barrons hocha la tête.

— En existe-t-il encore une, aujourd'hui ?

— On peut raisonnablement supposer que la lignée qui a guidé les *sidhe-seers* pendant des millénaires a su préserver l'héritage des siens.

On ne pouvait se montrer plus évasif ! songai-je, frustrée.

— Que voulez-vous dire ? Savez-vous, oui ou non, s'il y en a une et, dans l'affirmative, qui elle est ?

Il haussa les épaules d'un geste insouciant.

— Si c'est le cas, son identité est bien gardée.

— Il existe donc des choses que vous ignorez ? Fascinant !

Il m'adressa un léger sourire.

— Au travail, mademoiselle Lane. Vous êtes peut-être d'une jeunesse criminelle, mais la nuit, elle, n'est plus si jeune.

Mon travail, en l'occurrence, consistait à passer au peigne fin la petite église, une chapelle d'un dépouillement monacal, puis à arpenter les allées du cimetière pour examiner les pierres tombales et autres mausolées à l'aide de l'antenne psychique intérieure dont j'avais récemment découvert l'existence, afin de chercher des objets dont j'aurais nié la réalité quelques semaines auparavant.

Je décidai de garder pour la fin les tombes sans inscription situées derrière l'église. Je m'étais armée jusqu'aux dents de lampes torches, mais l'évidence s'imposa rapidement : aucune Ombre ne rôdait dans les parages. Dans les lieux hantés par ces créatures, on n'entendait pas le chant des grillons, on ne voyait pas un seul brin d'herbe, et les arbres étaient nus et blancs comme de vieux ossements.

J'avais frémi d'effroi à la perspective de cette promenade à travers le cimetière, mais, contre toute attente, l'univers silencieux des

morts s'avéra apaisant, sans doute en raison de l'harmonie qui régnait ici. La mort naturelle est la conclusion logique de la vie. Seul un décès brutal et inexpliqué, comme celui d'Alina, trouble l'ordre naturel des choses et demande une réparation, un rééquilibrage à l'échelle cosmique.

En passant, je lus les épitaphes gravées dans la pierre. Celles que le temps n'avait pas effacées étaient ferventes et chaleureuses. Je comptai un nombre surprenant d'octogénaires, et même quelques centenaires. La vie, par ici, avait autrefois été simple et douce, et la longévité exceptionnelle, en particulier pour les hommes.

Barrons m'attendait dans la voiture. Je pouvais le voir de profil qui parlait dans son téléphone portable.

Il faut savoir que tous les *sidhe-seers* ne peuvent pas percevoir la présence d'Objets de Pouvoir. D'après Barrons, nous sommes même très peu à posséder ce don. C'était cependant le cas d'Alina, ce qui explique l'intérêt que lui avait porté le Haut Seigneur.

Si vous vous imaginez que je n'ai pas remarqué les similitudes entre ma sœur et moi, je vous arrête tout de suite. Le Haut Seigneur et Alina, Barrons et moi... Oui, mais la différence, c'est que je ne croyais pas que le but de mon mentor fût de détruire l'humanité. Je n'aurais pas été jusqu'à le qualifier de philanthrope, mais il ne semblait pas nourrir un désir maladif d'anéantir les hommes jusqu'au dernier. Autre détail, il n'avait jamais tenté de me séduire et je n'étais pas éprise de lui. Je savais très bien ce que je faisais, et pourquoi. Et si j'apprenais un jour qu'il avait assassiné O'Duffy pour l'empêcher de fourrer son nez dans ses affaires, si je découvrais qu'il appartenait au mauvais camp, eh bien... j'aviserais en temps et en heure.

On dit parfois que la vengeance est un plat qui se mange froid. Je commençais enfin à comprendre le sens de cette maxime. Pour l'instant, j'étais encore jeune et inexpérimentée. J'avais encore beaucoup à découvrir sur les faës – et sur moi-même. Il me fallait apprendre la ruse et le détachement. Devenir plus implacable, plus endurante. Renforcer ma panoplie d'Objets de Pouvoir tels que la pointe de lance. Ce n'était qu'ensuite que je pourrais prendre ma revanche. En outre, je devrais m'appuyer sur Barrons, une inépuisable source d'informations, en particulier sur les endroits à prospecter. Prenez ce cimetière, par exemple. Sans Barrons, jamais je n'aurais deviné son existence, ni soupçonné ce qu'il avait été autrefois. J'ignorais presque tout de mon héritage et de l'histoire de ce pays. J'étais d'une jeunesse criminelle, avait dit Barrons ? Peut-être, mais cela pouvait changer.

Tout en balayant les alentours du faisceau de mes lampes, je m'enfonçai dans la pénombre qui régnait au-delà de l'église. Cette partie du cimetière était entourée d'un muret de pierres qui tombait

en ruine. Elle semblait à l'abandon depuis des années. De toute évidence, aucun jardinier ne l'entretenait : l'herbe poussait, haute et drue, et aucune fleur ne venait égayer la pâleur malade des monticules de pierre disséminés sous les lourdes branches des chênes et les troncs élancés des ifs. Un gémissement de métal rouillé s'éleva lorsque je poussai le portail de fer forgé, si usé qu'il ne tenait plus au pilier que par un gond.

J'entrai... et faillis trébucher sur un obstacle invisible. C'était bien la peine de me vanter de mes talents ! J'étais dans l'herbe jusqu'aux cuisses, à piétiner allègrement une créature dont je n'avais pas perçu la présence.

Il faut dire, pour ma défense, qu'il n'en restait plus grand-chose.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je à Barrons, horrifiée.

En manquant de trébucher sur la monstrueuse apparition, j'avais poussé un hurlement à réveiller les morts. Barrons m'avait rejointe au pas de course.

À nos pieds gisait une créature réduite à l'état de loque, immobile à l'exception d'un violent tremblement de temps à autre.

— Je suppose que c'est ce qu'il reste d'un rhino-boy, dit Barrons, pensif.

— Que lui est-il arrivé ?

— Je dirais qu'on l'a... croqué, mademoiselle Lane.

— Qui aurait envie de manger du rhino-boy ? demandai-je en frissonnant. Et pourquoi ?

Lorsqu'il leva les yeux vers moi, je découvris avec stupeur qu'il manifestait une certaine perplexité. Pour ce flegmatique que rien ne semblait jamais troubler, c'était une première !

— Qui ? Un autre faë, j'imagine, répondit-il, manifestement interloqué. Aucun humain ne pourrait mettre à terre l'une de ces créatures, encore moins avoir envie de la dévorer. Pourquoi ? Alors là, je n'en sais rien. C'est contraire à tous les principes *sidhe*. Les faës ne se dévorent pas entre eux. Même les plus vils de leur espèce considéreraient cela comme une atrocité, une abomination, et la plupart s'en prendraient violemment à celui qui commettrait un acte aussi sacrilège.

— Est-ce qu'il va mourir ? demandai-je.

Il ne restait presque rien de la pitoyable créature. Elle vivait encore, mais le spectacle de son agonie était insoutenable.

— Non, à moins que vous ne le transperciez de votre lance, mademoiselle Lane.

— Finira-t-il par se régénérer, d'une façon ou d'une autre ?

De larges... parties du monstre avaient disparu.

— Non plus. Seuls les membres des plus hautes castes possèdent

ce pouvoir. Il survivra sous cette apparence, à moins que l'un de ses semblables ne le croise et n'ait assez pitié de lui pour l'achever, ce qui est improbable. L'un de ses semblables... ou vous.

Il me scruta d'un regard intense !

— Est-ce le cas ? Éprouvez-vous de la compassion pour lui ?

Je plongeai dans son regard plus noir que la nuit. Parfois, ses iris insondables prenaient un éclat inhumain.

C'était le cas en cet instant précis.

— Dites-moi, mademoiselle Lane, que comptez-vous faire ? Vous détourner de cet être, le laisser souffrir pour l'éternité... ou, tel un ange de miséricorde, lui assener le coup de grâce ?

Je me mordis les lèvres, indécise.

— Que décidez-vous, sachant que c'est l'un de ces monstres qui a assassiné votre sœur ? Peut-être pas un rhino-boy, mais l'un de ses semblables.

— Son meurtrier est le Haut Seigneur, rectifiai-je, sûre de moi.

— C'est votre avis. Je vous rappelle qu'il n'est pas faë et que les marques sur le corps de votre sœur l'étaient.

Possible, mais même s'il n'avait pas porté lui-même le coup fatal à Alina, le Haut Seigneur restait le commanditaire de son meurtre. Je fronçai les sourcils, mal à l'aise sous le regard inquisiteur de Barrons. Me mettait-il à l'épreuve ? Je n'avais aucune idée de la conception – sans nul doute retorse – qu'il avait d'un rituel de passage, mais je savais ce que j'avais à faire. Ce que je voyais à nos pieds était en totale contradiction avec l'harmonie naturelle qui doit relier la vie à la mort.

Je sortis la pointe de lance de ma botte et la plantai dans ce qu'il restait du rhino-boy. Barrons sourit, mais je n'aurais su dire s'il se moquait de ma faiblesse ou s'il louait ma compassion. Qu'il aille au diable ! J'avais une conscience, dont la voix comptait plus que la sienne.

Alors que nous quitions le cimetière, je commis l'erreur de regarder en arrière.

Le spectre drapé de noir se tenait là, les pans de son suaire bruisant doucement, une main osseuse sur le portail rouillé, le regard fixé sur moi. Les ténèbres qui émanaient de lui étaient aussi sombres que la nuit, et tout comme elle, elles m'entouraient, me cherchaient, me palpaient.

Dans un cri d'effroi, je hâtai le pas et butai sur une pierre tombale qui dépassait à peine du sol. Aussitôt, Barrons me prit par le bras, m'épargnant une chute certaine.

— Qu'avez-vous, mademoiselle Lane ? des regrets ? déjà ?

Je secouai la tête.

— Regardez derrière nous, murmurai-je d'une voix blanche. Le portail.

C'était la première fois que l'apparition se manifestait alors que j'étais avec quelqu'un. Barrons se retourna, scruta un long moment l'enclos des tombes anonymes, puis il posa les yeux sur moi.

— Eh bien ? demanda-t-il. Je ne vois rien.

Je pivotai sur moi-même et inspectai les alentours. Il disait vrai : le spectre s'était volatilisé. J'aurais dû m'en douter !

— Je dois être un peu secouée, dis-je dans un soupir. C'est bon, rentrons à la maison. Il n'y a rien, ici.

— À la maison ? répéta-t-il.

Sa voix au timbre grave avait pris une inflexion amusée.

— Il faut bien que je donne un nom à cet endroit, expliquai-je, un peu maussade. Il paraît que notre foyer est là où se trouve notre cœur. Je suppose que le mien est capitonné de satin et enfoui six pieds sous terre.

Barrons m'ouvrit la portière – côté conducteur.

— Peut-être pouvons-nous dissiper une partie de vos angoisses juvéniles, mademoiselle Lane ? demanda-t-il en me tendant les clés de la voiture. Non loin d'ici passe une route qui traverse des étendues désertes à perte de vue.

Une lueur de malice pétilla au fond de ses yeux sombres.

— Des virages diaboliques, et jamais un chat. Si vous nous emmeniez faire un tour ?

J'ouvris des yeux ronds de surprise.

— Vraiment ?

D'un geste inattendu, il écarta une boucle de mon front. Je sursautai. Barrons avait de solides mains, des doigts longs et fuselés, et il devait posséder je ne sais quelle puissance magnétique car, chaque fois qu'il m'effleurait, une inquiétante décharge électrique me parcourait. Je pris les clés en veillant à ne pas toucher sa peau. S'il le remarqua, il fit mine de n'avoir rien vu.

— Essayez de ne pas nous tuer, mademoiselle Lane.

Je me glissai derrière le volant.

— Coupé Viper, SR10. Six vitesses, moteur V-10, cinq cent dix chevaux à cinq mille six cents tours-minute, passe de zéro à quatre-vingt-quinze kilomètres-heure en trois secondes neuf centièmes, récitai-je en jubilant.

Il éclata de rire.

Je nous ramenai vivants. De justesse.

Je suppose que l'envie de faire son nid est dans la nature humaine. Même les sans-abri élisent pour domicile tel banc, tel coin sous un pont, qu'ils garnissent de trésors volés dans les poubelles des autres. Nous avons tous besoin d'avoir un coin bien à nous, rassurant et chaleureux, et ceux qui n'en ont pas en bricolent un avec ce qui leur

tombe sous la main.

Pour ma part, j'avais fait mon nid au rez-de-chaussée de *Barrons – Bouquins & Bibelots*. Après avoir changé les meubles de place et caché un affreux plaid brunâtre dans un placard pour le remplacer par un boutis de satin doré, j'avais apporté de ma chambre deux bougies parfumées à la pêche, installé sous le comptoir ma nouvelle minichaîne, sur laquelle je passais une sélection de chansons qui mettent de bonne humeur, et placé des portraits de ma famille sur le petit poste de télévision de Fiona.

En un mot, j'avais mis mon empreinte personnelle sur les lieux.

Pour le détecteur d'Objets de Pouvoir et la tueuse de monstres que j'étais la nuit, ce job de vendeuse en librairie le jour offrait un agréable répit. J'appréciais les effluves fruités des bougies allumées, l'odeur d'encre et de papier glacé des nouveaux journaux et magazines, le cliquetis de la caisse lorsque j'enregistrais un achat, et le rituel immuable qui consiste à recevoir de l'argent en échange de marchandises. J'adorais recommander mes lectures préférées et en découvrir de nouvelles grâce aux clients. J'aimais la brillance que prenaient les parquets et les rayonnages de bois dans la lumière dorée de l'après-midi, et parfois, lorsque j'étais seule, je m'étendais sur le dos sur le comptoir pour essayer de distinguer les fresques qui ornaient le plafond, trois étages plus haut. Cette routine m'aidait à reconstituer autour de moi un cocon où je me sentais en sécurité.

Vers 16 heures, le mercredi, je me surpris à fredonner tout en m'activant dans la boutique, le cœur léger, l'humeur... il me fallut un moment pour identifier cette sensation... presque *joyeuse*.

C'est le moment que choisit l'inspecteur Jayne pour entrer.

Et comme si cela ne suffisait pas, il était accompagné de mon père.

— C'est bien votre fille, monsieur Lane ? demanda l'inspecteur.

Papa fit halte sur le seuil de la boutique, le regard braqué sur moi.

Instinctivement, je portai la main à ma chevelure massacrée, douloureusement consciente des bleus qui meurtrissaient mon visage, soudain gênée par la présence de la pointe de lance dans ma botte.

— Mac, mon petit... dit papa d'une voix blanche.

Il semblait si choqué, si incrédule et si soulagé à la fois que les larmes me montèrent aux yeux.

— Salut, p'pa ! dis-je après avoir toussoté.

— Salut, p'pa ? répéta-t-il. Tu ne trouves rien d'autre à me dire, après tout le mal que je me suis donné pour te retrouver ?

Bon. Le moment des explications était venu. Quand il prenait ce ton, mieux valait faire le gros dos. Avec son mètre quatre-vingt-neuf et l'assurance que lui donnait son statut d'avocat fiscaliste chargé des déclarations de revenus de ses clients, dont il défendait les intérêts avec succès, Jack Lane était doté d'un charme fou. Il était brillant, séducteur... mais plus dangereux qu'un tigre pour qui s'amusait à l'irriter. Or, si j'en jugeais par la façon dont il ramenait nerveusement ses cheveux poivre et sel en arrière et par la lueur qui brillait au fond de ses yeux bruns, il était très, très irrité.

Pourtant, il aurait dû s'estimer heureux que je sois encore là pour le saluer d'un « salut, p'pa » insouciant, songeai-je avec amertume.

Je le regardai fondre sur moi, l'air furieux.

— MacKayla Evelina Lane, que diable as-tu fait à tes cheveux ? Et à ta figure ? Ce sont des bleus ? À quand remonte ta dernière douche ? As-tu perdu tes bagages ? Et tu ne portes jamais... Oh, Mac ! Je te reconnais à peine ! Peux-tu me dire ce que tu...

Il s'interrompt et secoua la tête, avant de me menacer de l'index.

— Sache, jeune demoiselle, que j'ai confié ta mère à ses parents voici quatre jours. J'ai abandonné mes dossiers pour traverser l'Atlantique et te ramener à la maison. As-tu seulement idée du choc que j'ai eu en apprenant que tu avais quitté *The Clarin House* depuis plus d'une semaine ? Et personne ne savait où tu étais partie ! Tu ne

pouvais pas au moins consulter tes e-mails ? décrocher un téléphone ? J'ai parcouru tout Dublin sous la pluie à ta recherche, arpenté je ne sais combien de rues crasseuses et pleines d'ivrognes, exploré toutes les ruelles sordides de cette ville en priant pour ne pas te trouver étendue face contre terre dans l'une d'elles, comme ta sœur ! Si tu avais été morte, je crois que j'aurais préféré me tuer plutôt que d'avoir à *assassiner* ta pauvre mère en lui apprenant la nouvelle !

Incapable de me contenir, je fondis en larmes. Cet homme ne m'avait peut-être pas transmis son patrimoine génétique, mais il était bel et bien mon père.

En trois grandes enjambées, il traversa l'espace qui nous séparait et me serra avec force contre sa large poitrine. Entourée de ses bras solides, je humai sa familière odeur d'après-rasage et de menthe poivrée, et j'eus un instant l'impression d'être dans l'abri le plus sûr au monde.

Une impression trompeuse, hélas ! Il n'existait désormais plus aucun sanctuaire pour moi, et encore moins pour lui. Du moins, pas ici.

Quand je songeais qu'il avait erré dans toute la ville à ma recherche ! J'adressai une prière muette de remerciement au destin qui l'avait épargné, l'éloignant de la Zone fantôme, le sauvant des griffes *unseelie*. S'il lui était arrivé quelque chose, j'en aurais été doublement responsable. Que m'étais-je imaginé, en négligeant de consulter mes e-mails et en « oubliant » d'appeler à la maison ? Papa ne pouvait faire autrement que de venir à ma recherche. Il en aurait fallu plus, bien plus, pour le décourager !

Je devais lui faire quitter Dublin en vitesse, avant qu'il lui arrive quelque chose d'épouvantable, et qu'un autre morceau de mon cœur disparaisse à son tour six pieds sous terre dans un cercueil capitonné de satin.

J'allais le renvoyer par le premier avion, sans ce qu'il était venu chercher : moi.

— Qu'est-il arrivé à ton visage, Mac ?

Voilà la première question que mon père me posa après le départ de l'inspecteur Jayne. Il restait encore deux heures avant la fermeture de la librairie, mais j'avais retourné la pancarte, sur laquelle j'avais ajouté au stylo, sur un Post-it : « Désolé, on ferme tôt ce soir. S'il vous plaît, revenez demain ! », puis j'avais entraîné papa vers le salon aménagé au cœur du magasin, là où les passants ne pouvaient pas nous voir.

D'un geste nerveux, je jouai avec une mèche de mes cheveux. C'était une chose de mentir à la police, c'en était une autre de mener en bateau l'homme qui m'avait élevée et n'ignorait rien de ma phobie

des araignées ni de ma passion pour les crèmes glacées au caramel nappées de beurre de cacahuète et de crème fouettée.

— L'inspecteur Jayne m'a dit que tu étais tombée dans l'escalier.

— Que t'a-t-il dit d'autre ? demandai-je prudemment.

— Que l'officier de police chargé du dossier d'Alina avait été assassiné. Qu'on lui avait tranché la gorge. Et qu'il t'avait rendu visite le matin même de sa mort. Mac, que se passe-t-il ? Que fais-tu ici ? Quel est cet endroit ?

Il parcourut le magasin d'un regard circulaire.

— Est-ce que tu y travailles ?

Je me lançai dans une longue explication, dans laquelle je parlais de tout mais ne disais rien. J'avais pris conscience que j'aimais profondément Dublin. On m'avait offert un job avec une possibilité d'hébergement, alors j'avais saisi l'occasion au vol et déménagé aussitôt. En restant en Irlande, je pourrais maintenir la pression sur le nouvel inspecteur chargé du dossier d'Alina. Oui, j'étais effectivement tombée dans l'escalier. J'avais bu quelques bières, en oubliant que de ce côté-ci de l'Atlantique, la Guinness était bien plus forte que chez nous. Non, je ne voyais pas pourquoi l'inspecteur Jayne avait une si piètre opinion de moi. Je donnai à mon père les mêmes raisons qu'à l'inspecteur pour expliquer la visite d'O'Duffy et, pour faire bonne mesure, je brodaï sur la bonté quasi paternelle de ce dernier, qui avait eu la gentillesse de passer me voir. Le taux de criminalité était élevé dans cette ville, expliquai-je. J'étais désolée pour le malheureux O'Duffy, mais il n'était pas le premier policier à décéder en service, et il ne serait pas le dernier. Quant à ce butor de Jayne, s'il avait décidé de me faire payer pour la mort de son collègue, je n'y étais pour rien.

— Et tes cheveux ? demanda-t-il sans transition.

— Tu n'aimes pas ma coupe ? m'exclamai-je d'un ton faussement surpris.

J'eus toutes les peines du monde à feindre la surprise, moi qui détestais tant ma nouvelle apparence. Ma longue chevelure blonde me manquait. Je regrettais son poids sur mes épaules, son bruissement lorsque je marchais, et les innombrables coiffures que je m'inventais. Au demeurant, je pouvais m'estimer heureuse : papa ne m'avait pas vue avec mon attelle.

Il cligna des yeux, perplexe.

— Tu plaisantes ? Mac, ma chérie, tu avais de si jolis cheveux ! Longs et blonds, comme ceux de ta mère...

Sa voix s'étrangla dans sa gorge.

Il y eut un silence tendu. Je regardai papa dans le blanc des yeux.

— Quelle mère ? Maman, ou l'autre ? Celle qui m'a élevée ou celle qui m'a abandonnée pour que je sois adoptée ?

— Et si on mangeait un morceau, Mac ?

Les hommes ! Pourquoi faut-il qu'ils se défilent à la première difficulté ?

Nous commandâmes des pizzas. Cela faisait une éternité que je n'en avais pas mangé, la pluie tombait de nouveau à verse, et je n'avais aucune envie de braver les éléments pour sortir dîner. Je choisis, et ce fut papa qui paya. Comme au bon vieux temps, lorsque la vie était simple et qu'il me tenait compagnie le vendredi soir quand mon petit ami du moment m'avait fait faux bond. Je pris des assiettes en carton et des serviettes en papier dans le placard de Fiona sous le comptoir. Avant d'entamer ma pizza, je veillai à mettre en marche tous les projecteurs extérieurs, et j'allumai un feu dans le poêle à gaz. Pour l'instant, nous étions en sécurité. Tout ce que j'avais à faire, c'était garder papa sain et sauf pendant la nuit, puis je l'accompagnerais à l'avion qui le ramènerait au pays.

Dans les moments les plus sombres, j'avais pris l'habitude de me reconforter en me disant que lorsque tout cela serait terminé, je rentrerais à Ashford, et que je ferais comme si rien n'était arrivé. Je trouverais l'homme de mes rêves, je me marierais, j'aurais des enfants. Il fallait que mes parents m'attendent tous les deux à la maison, parce que j'avais bien l'intention de mettre au monde de nouvelles petites Lane, pour que nous soyons de nouveau une famille.

D'un accord tacite, nous évitâmes les sujets qui fâchent au cours du dîner. Il me parla de maman, qui ne se remettait pas de son chagrin et refusait d'adresser la parole à qui que ce soit. Il avait eu du mal à la quitter, mais il l'avait confiée à Granny et Grand'Pa, qui l'entouraient de toute leur affection. Penser à maman était trop dur, alors je déviai la conversation sur les livres. Je le soupçonnais d'avoir été secrètement soulagé de découvrir que je travaillais dans une librairie plutôt que, par exemple, dans un autre bar. Nous évoquâmes les derniers romans qui nous avaient plu, et je lui dévoilai mes projets pour le magasin.

Puis nous repoussâmes nos assiettes, rassasiés, avant d'échanger un regard méfiant.

Il tenta alors de se lancer dans un speech à sa façon sur le thème « Tu sais que ta mère et moi t'aimons de tout notre cœur », mais je le fis taire rapidement. Je n'avais aucun doute sur ce sujet. Ma vie était devenue un tel chaos depuis quelque temps que j'avais appris à relativiser bien des choses. Ceux que j'avais toujours appelés papa et maman n'étaient pas mes parents biologiques ? Certes, la nouvelle m'avait choquée sur le moment, mais je m'y étais habituée plus rapidement que je ne l'aurais cru. Après tout, qu'ils m'aient ou non transmis leur patrimoine génétique, Jack et Rainey Lane m'avaient élevée avec plus d'amour et de soutien que bien des gens n'en donnent à leurs enfants. Si mes géniteurs étaient encore de ce monde, ils ne

seraient jamais que ma seconde famille.

— Écoute, papa, je suis au courant. Je veux juste te l'entendre dire.

— Comment l'as-tu découvert, Mac ?

Je lui parlai de la vieille femme qui s'était obstinée à me prendre pour quelqu'un d'autre, du fait que des parents aux yeux bruns et bleus ne pouvaient avoir un enfant aux yeux verts, et de mon enquête par téléphone auprès de Christ Hospital, à Ashford, afin de vérifier le registre des naissances.

— Nous savions que ce jour devait arriver... dit-il dans un soupir.

Il passa sa main dans ses cheveux d'un geste las.

— Que veux-tu savoir, Mac ?

— Tout. Jusqu'au moindre détail.

— Cela ne fait pas grand-chose.

— Alina était bien ma sœur biologique ?

Il hocha la tête.

— Elle avait presque trois ans, et toi près de douze mois, lorsque vous êtes arrivées chez nous.

— D'où venions-nous ?

— Nous ne le savons pas ; ils ne nous ont donné pratiquement aucune information. En revanche, ils avaient une liste d'exigences longue comme le bras...

« Ils », comme je l'appris alors, étaient des gens d'une paroisse d'Atlanta. Papa et maman ne pouvaient pas avoir d'enfants, aussi avaient-ils fait une demande d'adoption, mais ils attendaient depuis si longtemps qu'ils avaient presque renoncé. Un jour, pourtant, on les avait appelés pour les informer que deux fillettes avaient été abandonnées dans une église de la ville. Une relation de la sœur du pasteur connaissait quelqu'un qui lui avait suggéré le nom des Lane. Un certain nombre de couples ne souhaitaient pas accueillir deux orphelins à la fois, ou bien n'en avaient pas les moyens. Or, parmi ses innombrables conditions, la mère biologique avait stipulé que les deux fillettes ne devaient pas être séparées. De plus, elle avait précisé que si les parents adoptifs ne vivaient pas en milieu rural, ils devaient s'installer dans un petit bourg de province et s'engager à ne jamais déménager dans une grande ville, ni même à proximité.

— Pourquoi ?

— On ne nous en a pas dit plus, Mac. C'était à prendre ou à laisser.

— Vous n'avez pas trouvé ça bizarre ?

— Si, bien sûr. Extrêmement ! Seulement, ta mère et moi désespérions d'avoir un jour un enfant. Nous étions jeunes, très amoureux... Nous étions prêts à tout pour fonder une famille. Comme nous venions tous les deux d'une petite ville, nous avons pris cela

comme un signe du destin : nous devions revenir à nos racines. Après avoir visité une douzaine de patelins, nous avons arrêté notre choix sur Ashford. J'étais avocat, j'avais des relations. J'ai fait jouer mes contacts pour que la procédure d'adoption aboutisse. Nous avons signé tout un tas de documents, y compris la fameuse liste de conditions, et en un rien de temps, nous avons deux adorables fillettes dont tout le monde, dans cette charmante petite bourgade, nous prenait pour les parents biologiques. Nous pouvions enfin vivre la vie dont nous avions toujours rêvé.

Un sourire nostalgique éclaira son visage.

— Nous vous avons adorées dès le premier regard, ta sœur et toi. Alina portait un petit ensemble jaune canari – une jupe et un pull assortis – et toi, Mac, tu étais habillée en rose de la tête aux pieds, avec un ruban couleur arc-en-ciel pour attacher tes petites mèches blondes.

Je tressaillis. Garde-t-on la mémoire de sa toute première enfance ? Jusqu'à ce jour, le rose et les nuances de l'arc-en-ciel étaient restés mes couleurs préférées.

— Quelles étaient les autres conditions posées par cette femme ?

Je ne parvenais pas à l'appeler « ma mère ». Elle ne l'était pas. Elle nous avait abandonnées.

Papa ferma les yeux.

— J'en ai oublié un certain nombre. Nous avons toujours cette liste, rangée dans un carton d'archives je ne sais où. Il y a une condition, pourtant, que je n'ai jamais oubliée.

Je me redressai, intriguée.

Papa rouvrit les paupières.

— Le premier engagement qu'on a exigé de nous, avant même de nous inscrire sur la liste des parents susceptibles de vous accueillir, était que jamais, sous aucun prétexte, vous ne deviez poser le pied sur le sol irlandais.

J'eus beau insister, impossible de décider papa à rentrer au pays.

Il ne voulait rien savoir.

À ses yeux, il avait violé la plus sacrée de ses promesses le jour où, cédant au sourire radieux d'Alina qui lui annonçait qu'elle venait de décrocher une bourse d'un an pour étudier à l'étranger – à Trinity College, le saint des saints ! –, il n'avait pas trouvé le courage de l'enfermer dans sa chambre pour lui interdire de partir. Il aurait dû la menacer, lui enlever sa voiture, lui promettre de lui offrir un nouveau modèle plus sportif si elle restait à la maison... Il avait mille solutions pour la retenir, et il avait échoué sur toute la ligne.

Elle était si excitée à cette perspective, m'expliqua-t-il d'un ton désolé, qu'il n'avait pas pu se résoudre à s'opposer à ses projets. Les

conditions qu'il avait acceptées une éternité auparavant lui avaient soudain semblé aussi irréelles que des fantômes dans la chaude et vibrante lumière de midi. Plus de vingt ans avaient passé sans la moindre anicroche. Quel poids avaient désormais les exigences incongrues d'une femme à l'article de la mort ? Elles n'étaient plus que le souvenir d'absurdes frayeurs oubliées depuis longtemps.

— Alors, elle est décédée ? demandai-je dans un souffle.

— On ne nous l'a jamais dit, mais nous l'avons supposé. C'était plus facile comme ça. Cela permettait de tourner la page. De cesser d'avoir peur qu'un jour, quelqu'un se ravise et vienne nous reprendre nos petites filles chéries. Ce genre de cauchemar arrive tout le temps, tu sais.

— Maman et toi n'avez jamais essayé d'en savoir plus sur nos origines ?

Papa hocha la tête.

— Si. Tu ne t'en souviens peut-être pas, mais l'année de ses huit ans, Alina a été très malade. Les médecins nous ont posé des questions sur son passé médical, mais nous étions incapables d'y répondre. Nous avons appris que l'église où vous aviez été abandonnées avait été détruite par un incendie et que l'association qui s'était occupée de l'adoption avait été dissoute. Le détective privé que j'ai engagé n'a pas retrouvé un seul de ses employés.

Il dut remarquer mon expression stupéfaite, car un faible sourire éclaira son visage.

— Je sais. Cela aussi, c'est étrange. Comprends bien ceci, Mac. Vous étiez nos enfants. Au fond, peu nous importait de savoir d'où vous veniez. Tout ce qui comptait, c'était que vous soyez là. Et maintenant, tu vas rentrer à la maison avec moi, ajouta-t-il d'un ton résolu. Combien de temps te faut-il pour boucler tes bagages ?

Je laissai échapper un soupir de lassitude.

— Je reste ici, papa.

— Mac, je ne partirai pas sans toi.

— Vous devez être Jack Lane, fit une voix masculine derrière moi.

Je sursautai. Barrons ? Que fabriquait-il ici ?

— J'aimerais que vous cessiez de faire cela, chuchotai-je en lui jetant un regard noir par-dessus mon épaule.

Comment un homme aussi athlétique pouvait-il se déplacer ainsi, sans faire le moindre bruit ? Une fois de plus, il s'était approché de moi pendant que je discutais avec quelqu'un d'autre, et je ne l'avais pas entendu arriver. Et comme si cela ne suffisait pas, il connaissait le prénom de mon père... que je ne lui avais jamais dit.

Papa déplié son mètre quatre-vingt-neuf avec une aisance tranquille et carra ses larges épaules. Il me parut plus grand, tout à

coup. Son expression était neutre, mais je vis une lueur d'intérêt s'allumer au fond de ses yeux. Même s'il avait décidé que mon contrat de travail touchait à sa fin, il était manifestement curieux de rencontrer mon nouvel employeur.

Dès que son regard se posa sur Barrons, son visage changea. Ses traits se durcirent, tandis qu'un éclat hostile passait dans ses iris.

— Jéricho Barrons, dit mon mentor en lui tendant la main.

Papa le regarda si longuement que je crus qu'il ne répondrait pas à son geste. Puis il le salua d'un bref hochement de tête, et les deux hommes échangèrent une virile poignée de main. Qui dura. S'éternisa.

Comme s'il s'agissait d'une lutte : le premier qui cède perd.

Mon regard passa de l'un à l'autre, et je compris qu'ils tenaient l'une de ces conversations silencieuses que Barrons et moi avions parfois. Leur langage de mâles m'était par nature étranger, mais j'ai grandi dans le Sud profond, où les hommes sont en général dotés d'un ego dont la taille est directement proportionnelle à celle de leur pick-up, et où les femmes apprennent très tôt à décoder les rugissements induits par la testostérone.

C'est ma fille, pauvre type. Si tu la regardes d'un peu trop près, je t'arrache les bijoux de famille et je te les fais avaler tout crus.

Essaie.

De toute façon, tu es trop vieux pour elle. Laisse-la tranquille.

J'aurais voulu dire à mon père qu'il n'était pas de taille à lutter, mais en dépit de mes efforts pour m'immiscer dans leur échange oculaire, aucun d'entre eux ne daigna tourner les yeux vers moi.

Ah, oui ? Eh bien, moi, je ne parierais pas là-dessus. Pose-lui donc la question !

Barrons ne disait cela que pour le contrarier. Bien sûr qu'il était trop vieux pour moi ! Enfin, cela aurait été mon avis si j'avais pensé à lui de cette façon-là.

Je la ramène à la maison.

Essaie.

(Barrons peut parfois se montrer d'un laconisme très irritant.)

Entre nous deux, c'est moi qu'elle choisira, poursuivit papa sans se laisser impressionner.

Barrons lui répondit par un éclat de rire dédaigneux.

— Mac, mon petit, dit papa sans détacher son regard de Barrons. Va chercher tes affaires, on s'en va.

Je réprimai un gémissement de frustration. Bien sûr, c'était lui que j'aurais choisi... si j'avais eu le choix. Seulement, je ne l'avais pas. Voilà un bon moment que je ne l'avais plus. J'étais consciente que mon refus allait lui faire du mal, mais là encore, je n'avais pas d'autre possibilité. S'il fallait cela pour le décider à rentrer au pays...

— Je te demande pardon, papa, répondis-je aussi doucement que

possible. Mais je reste ici.

Mon père tressaillit. Son regard quitta Barrons pour se poser sur moi, vibrant de reproches. Avant qu'il ne reprenne son masque d'avocat impassible, j'eus le temps d'apercevoir, le temps d'un éclair, l'expression de souffrance et de confiance trahie sur son visage.

Une lueur de triomphe passa dans les yeux de Barrons. Le débat était clos... du moins, de son point de vue.

Le lendemain matin, j'accompagnai papa à l'aéroport.

La veille, je n'aurais jamais cru que je parviendrais à le persuader de s'en aller, et entre nous, je ne jurerais pas que c'était moi qui l'avais convaincu, en définitive.

Il avait passé la nuit dans l'une des chambres du troisième étage après m'avoir tenue éveillée jusqu'à 3 heures du matin en m'assenant tous les arguments qu'il pouvait trouver dans l'espoir de me faire changer d'avis, et croyez-moi sur parole, un avocat est un véritable requin en matière de négociation. Il nous était arrivé quelque chose de totalement inédit : nous étions allés nous coucher fâchés l'un contre l'autre.

Au matin, toutefois, son comportement avait changé du tout au tout. En me levant, je l'avais trouvé au rez-de-chaussée, prenant un café avec Barrons dans le cabinet de travail de celui-ci. Après m'avoir accueillie par une de ces chaleureuses accolades qui me réconfortaient tant, il s'était montré détendu, affectueux et aussi charmeur que d'ordinaire. J'avais retrouvé l'homme solide, souriant et infiniment séduisant devant qui mes camarades de classe, bien que trois fois plus jeunes que lui, gloussaient comme des demeures. Jamais je ne l'avais vu d'aussi bonne humeur depuis la mort d'Alina.

Avant de partir, il avait même adressé un sourire à Barrons, avant de lui serrer la main avec ce qui semblait être de l'amitié, voire de l'estime.

Barrons avait-il confié à papa quelque secret personnel révélant une infaillible droiture morale dont, pour ma part, je n'avais guère vu de preuves, afin d'apaiser son âme éprise de justice et de respect des lois ? Je n'en avais aucune idée, mais quel qu'ait été le sujet de leur conversation, celle-ci avait opéré un miraculeux retournement de situation.

Après un rapide détour par l'hôtel de papa pour récupérer ses bagages et prendre un petit déjeuner sur le pouce, nous nous mîmes en route pour l'aéroport. Pendant le trajet, la conversation roula sur l'un de nos sujets favoris : les voitures et les tout nouveaux modèles présentés au dernier Salon de l'automobile.

Une fois au terminal, je me jetai dans ses bras, lui demandai de dire à maman que je l'aimais et promis d'appeler très vite pour donner

de mes nouvelles. Je rentrai juste à temps pour ouvrir le magasin à l'heure habituelle.

Ce fut une bonne journée dans l'ensemble, mais je commençais à comprendre que c'est en général dans ces moments-là, lorsque vous commencez à vous détendre et à relâcher votre vigilance, que la vie prend un malin plaisir à vous faire un croche-pied.

À 18 heures, j'avais eu cinquante-six clients, enregistré un chiffre d'affaires record et découvert que j'adorais mon job de libraire. J'avais trouvé ma vocation ! Au lieu de servir des boissons et de voir des gens comme vous et moi se transformer en brutes avinées, j'étais payée pour apporter aux autres des heures d'évasion, de mystère, d'amour et d'action. Je ne proposais plus d'alcools aux effets avilissants, mais des cocktails littéraires aux puissantes vertus euphorisantes et antistress.

Je n'encourageais plus personne à malmener son foie. Je n'étais plus obligée de regarder, impuissante derrière mon comptoir, des messieurs au crâne dégarni faire des avances à de jolies étudiantes dans l'espoir de retrouver un peu de leur jeunesse perdue. Je n'avais plus à supporter les jérémiades des éconduits, qui avaient d'ailleurs souvent mérité leur sort. J'oubliais les grossiers personnages qui médisaient de leurs épouses, urinaient sur le plancher ou se querellaient au moindre prétexte.

À 18 heures, j'aurais dû fermer en me réjouissant du tour plaisant qu'avait pris ma vie professionnelle.

Je commis l'erreur de ne pas le faire. Et au moment précis où je commençais à retrouver le goût du bonheur, je tombai de nouveau en Enfer.

— Jolie boutique ! s'exclama le client qui venait d'entrer, tandis que la porte se refermait derrière lui avec un tintement. De dehors, on ne dirait pas que c'est aussi grand.

Je m'étais fait la même réflexion la première fois que j'étais entrée chez *Barrons – Bouquins & Bibelots*. L'immeuble, vu de l'extérieur, ne semblait pas assez vaste pour contenir un tel volume.

— Bonsoir et bienvenue chez *Barrons* ! Vous cherchez quelque chose de particulier ?

— À vrai dire, oui.

— Alors, vous avez frappé à la bonne porte. Si nous n'avons pas en stock le livre que vous recherchez, nous pouvons le commander. Nous avons aussi des articles de collection aux premier et deuxième étages.

Le nouveau venu avait plutôt belle allure. Vingt-cinq ans, trente tout au plus, une superbe chevelure noire et un corps solide et musclé. Décidément, j'étais entourée d'hommes séduisants.

Lorsque je sortis de derrière le comptoir, il me parcourut d'un regard intéressé. Je me félicitai intérieurement d'avoir soigné mon apparence ce jour-là. De peur que papa ne ramène au pays une image déprimante de moi – échevelée, couverte d'ecchymoses et fagotée comme l'as de pique –, j'avais décidé de porter une jolie tenue et sorti de ma garde-robe une jupe légère couleur pêche qui soulignait mes courbes lorsque je marchais, un petit top assorti près du corps et des sandales dorées, lacées autour des chevilles. J'avais noué en serre-tête, autour de mes courtes boucles teintées en noir, un long foulard de soie lumineux dont les extrémités descendaient entre mes épaules nues. En outre, j'avais pris le temps de me maquiller, dissimulant mes bleus et illuminant mon visage et ma gorge de poudre dorée. De longues boucles d'oreilles dansaient autour de mon visage à chacun de mes pas, et un pendentif en goutte d'eau se nichait au creux de mon décolleté.

Glam'Mac était de retour.

Primitive Mac, elle, devait se contenter de la pointe de lance maintenue par une lanière à l'intérieur de sa cuisse droite, ainsi que

d'un court poignard fixé sur sa cuisse gauche – poignard trouvé sur une console dans le bureau de Barrons et emprunté à son propriétaire. Et de la petite lampe torche glissée dans sa poche. Et des quatre paires de ciseaux dissimulées sous le comptoir. Elle avait également effectué des recherches dans la journée, pendant ses heures creuses, sur les lois concernant le port d'armes en Irlande et sur la façon de s'en procurer. Conclusion : les semi-automatiques représentaient le meilleur choix.

— Américaine ? me demanda l'homme.

Au lycée, lorsqu'on rencontrait quelqu'un, la question rituelle était : « Quelle est ta discipline principale ? » Ici, quand on était un touriste, le jeu consistait à deviner votre nationalité. Je hochai la tête.

— Vous, en revanche, vous êtes un vrai Irlandais, répondis-je en souriant.

Sa voix était grave, son accent chantant, et il semblait né pour porter ce gros pull de laine écrue, ce jean usé et ces bottes au cuir râpé. Il se déplaçait avec une grâce virile et musclée, un brin macho. Et il portait à droite, ne pus-je m'empêcher de remarquer. Me sentant rougir, je fis mine de remettre de l'ordre dans la pile de journaux sur le comptoir.

Durant quelques minutes, nous sacrifiâmes à l'agréable rituel auquel se livrent un homme et une femme qui se trouvent séduisants et s'accordent quelques instants de flirt sans conséquence. Tout le monde ne maîtrise pas les subtilités de cet art, qui, à mon avis, tend à se perdre. Flirter ne mène nulle part, et certainement pas dans un lit. J'aime considérer cela comme une façon de se saluer, plus chaleureuse qu'une poignée de main, moins intime qu'un baiser. C'est une façon de se dire : « Salut, tu es charmant(e), à une autre fois, peut-être ! » qui, effectuée avec élégance par des gens qui en comprennent les règles, suffit à vous mettre de bonne humeur pour la journée.

En tout cas, pour ma part, j'étais sur un petit nuage lorsque je ramenai la conversation sur un plan professionnel.

— Eh bien, que puis-je vous aider à trouver, monsieur...

— O'Bannion, répondit-il en me tendant la main. Derek O'Bannion. J'aimerais que vous m'aidiez à retrouver mon frère, Rocky.

Avez-vous connu ces moments effrayants où le temps se fige ? Ces instants où le monde interrompt sa course, où vous pourriez entendre le son d'une aiguille tombant à terre malgré votre cœur qui bat si fort qu'il en est assourdissant, et où il vous semble que vous vous noyez dans votre propre sang, tandis que vous restez pétrifié dans cette éternité immobile, souffrant mille morts, renaissant mille fois, avant de revenir soudain à la réalité, bouche bée, un tableau noir effacé à la place du cerveau ?

Je devais avoir regardé trop de vieux films récemment, pour meubler mes nuits d'insomnie, car la voix d'outre-tombe qui résonna

alors dans mon esprit ressemblait furieusement à celle de John Wayne.

« Du nerf, cow-boy », me recommanda le vieux briscard avec cette intonation rocailleuse qui était sa marque. Vous n'imaginez pas le nombre de situations que ce conseil m'a aidée à surmonter, depuis. Quand on a tout perdu, il ne nous reste que notre fermeté d'âme, la question étant alors de savoir si l'on est fait de chair et de sang, ou bien d'acier trempé.

Lorsque je pris la main que me tendait Derek O'Bannion, il me sembla que la pointe de lance que j'avais volée à son frère avant de le mener vers la mort, à mon corps défendant, me marquait la cuisse au fer rouge. Je m'efforçai de l'ignorer.

— Il a disparu ? demandai-je en battant des cils.

— Oui.

— Depuis longtemps ?

— Deux semaines.

— C'est affreux ! m'écriai-je. Qu'est-ce qui vous a amené jusqu'ici ?

Je me demandai alors comment la ressemblance physique avait pu m'échapper. Le long regard inquisiteur qu'il posait sur moi était le même que celui, glacial, du magnat de la pègre qui m'avait dévisagée deux semaines auparavant, dans son repaire secret aux murs recouverts de crucifix et d'images pieuses. On aurait pu croire que Rocky et son frère Derek étaient des Irlandais au teint basané mais Barrons, qui savait tout sur tout le monde, m'avait appris que le sang d'un farouche ancêtre maure coulait dans les veines des O'Bannion.

— J'ai interrogé tous les commerçants de la rue. Il y a trois voitures dans l'allée qui passe derrière cet immeuble. Cela ne vous dit rien ?

Je secouai la tête.

— Non, pourquoi ?

— Elles appartiennent à des... associés de mon frère. Je pensais que vous sauriez peut-être depuis quand elles sont là, et pourquoi. Que vous auriez vu ou entendu quelque chose... comme un quatrième véhicule, par exemple. Un modèle très luxueux...

De nouveau, je fis signe que non.

— Je ne vais jamais derrière l'immeuble, et je ne fais pas très attention aux voitures. C'est mon patron qui sort les poubelles. Je ne suis qu'une employée, vous savez, je reste tout le temps à l'intérieur. Et puis, je ne suis pas vraiment rassurée, dans les petites allées désertes.

Je parlais à tort et à travers. De peur d'en dire trop, je me mordis l'intérieur des joues pour m'obliger à me taire.

— Vous êtes allé voir la police ? suggérai-je.

« Vas-y donc ! lui ordonnai-je en mon for intérieur. Et fiche le camp d'ici ! »

Il me décocha un sourire carnassier.

— Chez les O'Bannion, on n'ennuie pas les *gardai* avec nos problèmes. On les résout nous-mêmes.

Il m'étudia avec un détachement glacial. Manifestement, l'heure n'était plus aux œillades brûlantes.

— Il y a longtemps que vous travaillez ici ?

— C'est mon troisième jour, répondis-je, ce qui était l'exacte vérité.

— Alors, vous êtes nouvelle en ville.

— Hu-hum.

— Quel est votre prénom ?

— Mac.

Il éclata de rire.

— Mac ? Ça vous va très mal.

Il changeait de sujet de conversation ? Tant mieux !

— Comment devrais-je m'appeler, selon vous ? demandai-je d'un ton léger.

Je m'appuyai d'une hanche contre le comptoir en me cambrant un peu, façon de l'inviter à me conter de nouveau fleurette. Il dut capter le message, car il me parcourut d'un long regard.

— Ennuis en perspective ! répondit-il avec un sourire gourmand.

J'éclatai de rire.

— Vous me trouvez ennuyeuse ? rétorquai-je en faisant mine de m'offusquer.

— Au contraire...

Je voyais bien qu'il avait l'esprit ailleurs. Il pensait à son frère ; il était habité par un sentiment que je ne comprenais que trop bien. La recherche de la vérité. La vengeance. Curieux caprice du destin que de nous avoir, lui et moi, unis dans le chagrin...

Non, me ravisai-je, le responsable n'était pas le destin. C'était moi.

Je le vis sortir une carte de visite de son portefeuille et prendre dans sa poche un stylo pour y inscrire un numéro de téléphone.

— Si vous apprenez quoi que ce soit, prévenez-moi. Vous me le promettez, Mac ?

Tout en parlant, il avait pris ma main et l'avait retournée pour déposer un baiser au creux de ma paume, avant d'y placer la carte.

— À n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Et pour n'importe quoi, même un détail qui vous paraîtrait insignifiant.

Je hochai la tête.

— Je pense que Rocky est mort, ajouta-t-il. Et je pense aussi que je vais tuer le salaud qui a fait ça.

Je répétais mon geste.

— C'était mon frère.

Pour la troisième fois, je fis signe que je comprenais. Et soudain, je m'entendis répondre :

— Ma sœur a été assassinée.

Un intérêt nouveau brilla dans son regard. Tout à coup, je devenais bien plus, à ses yeux, qu'une simple jolie fille.

— Alors, vous savez ce que c'est que la soif de vengeance, dit-il dans un murmure.

— Oui.

— Appelez-moi quand vous voulez, Mac. Vous commencez à me plaire.

Je le regardai s'éloigner en silence.

Une fois qu'il eut quitté le magasin, je me ruai dans les toilettes, tournai le verrou et m'adossai contre la porte. Puis je cherchai mon reflet dans le miroir en essayant désespérément de concilier deux images contradictoires.

Celle de la victime à la recherche du monstre qui avait tué sa sœur.

Et celle du monstre qui avait tué le frère de Derek O'Bannion.

En sortant de la petite pièce, je regardai autour de moi et constatai avec soulagement qu'aucun nouveau client n'était entré pendant mon absence. Dans mon trouble, j'avais oublié de retourner le panonceau « De retour dans cinq minutes » que j'avais préparé la veille, en vue de mes brèves incursions aux toilettes.

Je me dirigeai vers la porte pour retourner la pancarte. Une fois de plus, je fermais en avance. Tant pis pour Barrons, je ne lui demandais pas son avis. Au demeurant, il commençait à se faire tard, et mon patron n'était pas sur la paille.

Au moment où je tournais l'affichette, je commis une erreur. Je regardai par la vitre de la porte.

Le soir tombait. C'était cette heure incertaine, entre chien et loup, où les dernières lueurs du jour se font crépusculaires.

Je ne saurais dire ce qui me glaça le plus. La vue de l'inspecteur Jayne assis sur un banc, légèrement sur ma droite, qui ne se donnait même pas la peine de faire semblant de lire son journal ? Celle du spectre drapé de noir qui se tenait sur le trottoir d'en face, dans la lumière vacillante d'un lampadaire, et me regardait ? Ou encore celle de Derek O'Bannion quittant une boutique située un peu plus bas dans la rue et tournant dans une ruelle adjacente... droit vers la Zone fantôme ?

— Où diable étiez-vous passée ?

Barrons ouvrit à la volée la portière de mon taxi et me tira par le bras, si violemment que je fus soulevée dans les airs.

— Ah, ne commencez pas ! ripostai-je, furieuse et épuisée.

Je le repoussai sèchement et m'éloignai d'un pas rapide. Au même instant, le taxi de l'inspecteur Jayne se gara derrière le mien. Sa famille ne lui manquait-elle donc pas ? Quand rentrerait-il chez lui, fatigué de me filer ?

— Je vais vous acheter un téléphone portable, mademoiselle Lane ! aboya mon irascible patron dans mon dos. Vous l'aurez sur vous en toutes circonstances, de même que la lance. Vous ne vous en séparerez jamais. Dois-je vous dresser la liste de tout ce que vous ne ferez pas sans l'avoir à portée de main ?

Je répliquai en lui disant à quel endroit de son anatomie il pouvait mettre l'appareil, qu'il n'avait d'ailleurs pas encore acquis, et je ne parlai pas de « fleurs » pour désigner la zone en question.

J'entrai en trombe dans le magasin, suivie de près par Barrons, qui ne décollerait pas.

— On dirait que vous oubliez les dangers qui rôdent dans Dublin à la nuit tombée, mademoiselle Lane ! Que diriez-vous d'une petite promenade, histoire de vous rafraîchir la mémoire ?

Par le passé, à court d'arguments, il m'avait déjà menacée de me traîner de force dans la Zone fantôme pour une virée nocturne. Ce soir, j'étais trop anéantie pour réagir. Les verrous claquèrent comme des balles contre l'acier lorsqu'il les poussa d'un geste sec.

— Auriez-vous perdu de vue, poursuivit-il, le but de votre présence ici ?

— Comment le pourrais-je ? répliquai-je avec amertume. Chaque fois que je suis tentée de le faire, il se passe quelque chose d'horrible.

Je n'étais qu'à quelques pas du sas qui menait à la partie privée du bâtiment lorsqu'il referma sa main sur mon bras, m'obligeant à pivoter sur moi-même. Il me parcourut d'un regard courroucé, s'attardant quelques secondes de trop sur le pendentif qui descendait entre mes seins. À moins que ce ne fût sur ma poitrine ?

— Et vous vous exhibez dans les bistrots déguisée en demi-mondaine ! Bon sang, à quoi pensez-vous ?

— Bistrots ? Demi-mondaine ? Mettez votre vocabulaire à jour, Barrons ! Je ne suis pas une demie quoi que ce soit. Figurez-vous que je suis presque trop élégante selon les critères actuels, et en tout cas, bien plus couverte que dans cette ridicule petite robe noire que vous m'avez obligée à porter lorsque nous avons...

Ma voix s'étrangla dans ma gorge. Le simple fait d'évoquer l'endroit dans lequel je m'étais exhibée vêtue de ce minuscule bout de chiffon à peine plus couvrant qu'un bikini me donnait la chair de poule.

— Et pour votre information, ajoutai-je d'un ton guindé, je n'ai pas bu une goutte d'alcool.

— Ne me mentez pas, mademoiselle Lane. J'en sens l'odeur sur vous... entre autres choses.

Son visage mat aux traits exotiques arborait une expression glaciale, mais ses narines palpaient, telles celles d'un prédateur sur une piste brûlante.

Jéricho Barrons était doté de sens extraordinairement affûtés. Je n'avais pas avalé une seule gorgée d'alcool.

— Je vous répète que je n'ai pas bu.

En revanche, j'avais passé une soirée épouvantable, l'une des pires de mon existence.

— Alors, qu'avez-vous pris ?

— Un baiser parfumé à l'alcool. Deux, pour être exacte.

Et uniquement, précisai-je en mon for intérieur, parce que je n'avais pas reculé à temps pour éviter le second ! Je me détournai, furieuse contre moi-même et contre mes mauvais choix.

D'une soudaine détente, il me prit par le bras et, de nouveau, me fit décrire une brusque volte-face. Il avait imprimé une telle violence à son geste qu'il dut me retenir par les épaules pour m'empêcher de tourner sur moi-même. Puis, au moment où je m'apprêtais à le gifler, il parut s'apercevoir qu'il me serrait à me briser les os et relâcha légèrement la pression de ses doigts sur moi. Tout le reste de son corps, en revanche, semblait tendu à l'excès. Son regard s'égarait de nouveau vers la perle de cristal nichée entre mes seins.

— Qui ?

— *De* qui, rectifiai-je. La formulation correcte est « de qui ».

— Très bien. *De* qui avez-vous reçu ces baisers, mademoiselle Lane ?

— Derek O'Bannion. D'autres questions ?

Il me regarda un moment, puis un léger sourire étira lentement ses lèvres. De même que l'Irlandais un peu plus tôt, il semblait me trouver très intéressante, tout à coup.

— Tiens, tiens...

D'un geste pensif, il effleura de son pouce ma lèvre inférieure, puis il me souleva le menton, m'obligeant à lever le visage vers la lumière, et chercha mon regard. L'espace d'un instant, je crus qu'il allait m'embrasser à son tour – comme pour goûter sur moi le subtil mélange de complexité et de complicité, ou peut-être de duplicité, qui semblait soudain le troubler.

— Alors, vous flirtez avec le frère de l'homme que vous avez tué... Pourquoi ? demanda-t-il avec une surprenante douceur.

— Je ne l'ai pas tué, répondis-je, amère. C'est vous qui l'avez fait, sans ma permission.

— Balivernes, mademoiselle Lane. Si je vous avais demandé cette nuit-là votre autorisation de le tuer afin d'assurer votre sécurité, vous me l'auriez donnée sans la moindre hésitation.

Je me souvenais très bien de cette soirée ; elle me hanterait toute ma vie. J'étais alors effarée par la rapidité avec laquelle ma vie avait plongé dans le chaos, par la personnalité de Rocky O'Bannion, et par ce qui risquait de nous arriver si nous ne prenions pas les devants. Il n'aurait pas hésité à nous infliger une lente et effroyable agonie, et je ne nourrissais aucune illusion quant à mes capacités de supporter la torture. Barrons avait raison : je l'aurais supplié de me sauver des griffes de ce fou sanguinaire, par quelque moyen que ce soit, y compris le plus expéditif. Seulement, je n'étais pas obligée d'en être fière, et je n'avais aucune envie de l'admettre.

Je m'éloignai de lui, maussade.

— Demain matin, vous irez faire une course pour moi, mademoiselle Lane. Vous vous rendrez à Trinity Collège, au département des Langues anciennes.

Je pilai net, comme si un lien invisible m'avait retenue, et levai les yeux au plafond en gémissant. Était-ce encore un tour que le destin, facétieux, s'amusait à me jouer ? Des forces cosmiques s'étaient-elles liguées contre ma personne ? Le département des Langues anciennes de Trinity College était le seul endroit dans tout Dublin où je m'étais promis de ne jamais aller.

— Bien entendu, c'est une plaisanterie ?

— Pas du tout. Pourquoi ?

— Laissez tomber, marmonnai-je. Que suis-je censée y faire ?

— Vous demanderez une dénommée Elle Masters. Elle aura une enveloppe pour vous.

— Pourquoi n'y allez-vous pas vous-même ?

Que faisait-il de ses journées, d'ailleurs ?

— Je suis occupé, demain.

— Alors, allez-y maintenant.

— Elle n'aura pas l'enveloppe avant le matin.

— Demandez-lui de vous la poster.

— Qui est le patron, ici, mademoiselle Lane ?

— Je suis détecteur d'Objets de Pouvoir, lui rappelai-je. Pas garçon de courses.

— Y a-t-il une raison pour que vous refusiez d'aller à Trinity College ? répliqua-t-il.

— Aucune.

Je n'étais pas d'humeur à évoquer un certain beau brun aux yeux rêveurs avec qui je ne pourrais jamais sortir.

— Dans ce cas, mademoiselle Lane, quel est votre problème ?

— Le Haut Seigneur ne risque-t-il pas de me retrouver, si je sors

me promener ?

— Cela ne semblait pas vous préoccuper tout à l'heure, quand Derek O'Bannion vous enfonçait sa langue dans la gorge.

Je me redressai, piquée au vif par ses sarcasmes.

— Il allait entrer dans la Zone fantôme, dis-je pour ma défense.

— Et ensuite ? Ça aurait été un problème de moins à régler. Vous trouvez que nous n'en avons pas assez ?

Je secouai la tête.

— Je ne suis pas comme vous, Barrons. Moi, je ne suis pas morte à l'intérieur.

Son sourire se fit plus froid qu'un vent arctique.

— Alors, qu'avez-vous fait ? Vous avez couru après lui pour vous offrir sur un plateau d'argent, dans l'espoir de détourner son attention ?

C'était un assez bon résumé. J'avais dansé et flirté avec Derek pendant plus de trois heures dans une boîte de nuit en essayant sans succès de décourager ses ardeurs, sous le regard perplexe de l'inspecteur Jayne, tout cela dans le seul but d'empêcher le jeune O'Bannion de retourner dans la Zone fantôme poursuivre ses recherches.

À l'instar de son aîné, Derek avait l'habitude de parvenir à ses fins. Lorsqu'il n'obtenait pas ce qu'il voulait, il devenait un peu plus insistant. Dans mon empressement à m'épargner la culpabilité d'un nouveau décès, j'avais oublié qu'il était le frère d'un homme qui avait fait assassiner vingt-sept personnes en une nuit, dans le seul but d'accéder à ses rêves de puissance et de gloire.

Il n'était pas minuit que je n'en pouvais déjà plus. À chaque verre qu'il avalait, Derek se montrait un peu plus entreprenant, et un peu moins délicat. Désespérant de l'éconduire poliment, je m'étais rendue aux toilettes dans l'espoir d'y trouver une sortie de secours par laquelle m'éclipser. Je pensais l'appeler le lendemain en prétendant que j'avais été malade et, s'il me proposait de sortir ensemble une autre fois, de reporter notre rendez-vous aux calendes grecques, quitte à mentir de façon éhontée. Je n'avais aucune envie de m'attirer les foudres d'un autre O'Bannion. Un seul m'avait suffi.

Hélas ! M'ayant vue sortir des toilettes, il m'avait rattrapée et plaquée contre le mur pour m'embrasser, si brutalement que j'en avais eu le souffle coupé. Écrasée entre son corps massif et la paroi de brique, le souffle coupé, j'avais été saisie de vertiges. Quant à mes lèvres, elles étaient encore gonflées et tuméfiées. La lueur qui s'était allumée dans ses yeux ne trompait pas : ce qui l'excitait, c'était de me voir sans défense. Je n'avais pas oublié le restaurant de son frère, les femmes à l'allure impeccable et plus dociles que des poupées, et la façon dont les garçons ne leur servaient rien que leur homme n'ait

commandé pour elles... Les O'Bannion se comportaient comme des rustres.

Lorsque j'avais réussi à m'arracher à son étreinte, j'avais déclenché un esclandre en l'accusant à haute voix de me harceler alors que je lui avais clairement dit qu'il ne m'intéressait pas. S'il avait été n'importe qui d'autre, les videurs l'auraient aussitôt mis à la porte, mais à Dublin, on ne levait pas la main sur un O'Bannion. C'était moi qu'on avait chassée comme une malpropre. Quant à l'inspecteur pot de colle, il avait observé toute la scène les bras croisés, sans lever une seule fois le petit doigt pour me venir en aide.

Je m'étais fait un nouvel ennemi dans cette ville. Comme si je n'en avais pas déjà assez !

Cela dit, je pouvais me féliciter d'avoir accompli ma B.A., et cela n'avait pas été une promenade de santé.

Au moment où, regardant par la vitre, j'avais vu Derek O'Bannion se diriger droit vers un rendez-vous mortel avec les Ombres, je n'avais pas eu d'autre envie que de retourner la pancarte, de verrouiller la porte et de me blottir dans un fauteuil avec un bon roman, comme s'il ne se passait rien dehors, et que rien de mal ne pouvait arriver. Mais je possédais apparemment en moi une balance virtuelle dont je n'avais jamais soupçonné l'existence et dont je me sentais obligée d'équilibrer les plateaux, sous peine de subir une perte irréparable.

Voilà pourquoi je m'étais obligée à quitter la boutique pour m'enfoncer dans l'obscurité qui s'épaississait à vue d'œil. Jetant un regard agacé en direction de l'inspecteur, j'avais serré les dents pour lutter contre la terreur qui me glaçait jusqu'aux os chaque fois que je voyais l'effrayant spectre noir, les yeux fixés sur moi avec la patience de qui a l'éternité devant soi. Redressant le menton, j'avais fait appel à tout mon courage pour croiser l'apparition comme si elle n'existait pas – ce qui était d'ailleurs le cas, à ma connaissance, comme le prouvait l'attitude de Jayne à son égard, qui n'avait pas plus semblé la remarquer que Derek O'Bannion. Il faut dire à la décharge de ce dernier que j'avais tiré mon top vers le bas pour révéler mon décolleté, dans l'espoir de capter son regard et de l'inciter à revenir sur ses pas.

En un mot, j'avais fait pour un O'Bannion ce que je n'avais pas fait pour un autre, dans le but de rétablir, ne fut-ce qu'un peu, l'équilibre de ma balance intérieure.

J'espérais qu'il poursuivrait ses recherches le lendemain, au grand jour, de préférence sans s'arrêter au magasin en chemin. Et si, malgré mes efforts, il retournait à la nuit tombée dans le quartier à l'abandon, je renoncerais à le sauver une fois de plus. J'aurais fait mon possible et, en toute franchise, la présence d'un O'Bannion de plus ou de moins parmi les vivants ne comptait peut-être pas tant que cela. Papa dit qu'il y a en Enfer un endroit spécial pour les hommes qui violentent

les femmes. Tous les monstres ne sont pas *unseelie*, certains sont humains...

— Est-ce qu'il embrasse bien, au moins ? demanda alors Barrons, m'arrachant à mes pensées.

En levant les yeux, je vis qu'il m'observait avec attention. Je frissonnai au souvenir des baisers de Derek et essayai mes lèvres du dos de ma main.

— J'ai eu l'impression d'être un objet.

— Certaines femmes aiment ça.

— Moi pas.

— Cela dépend peut-être du propriétaire ?

— Permettez-moi d'en douter. Je ne pouvais même pas respirer.

— Peut-être qu'un jour, mademoiselle Lane, vous embrasserez un homme sans qui vous ne pourrez plus respirer, et vous vous apercevrez que ce n'est pas si important que cela.

— C'est ça, et un jour, mon prince viendra.

— Il n'en sera peut-être pas un. Les hommes le sont rarement.

— Bon, je vous rapporte votre enveloppe. Et ensuite ?

Quel virage absurde mon existence allait-elle encore prendre ?

— Je me suis permis de déposer des vêtements neufs dans votre chambre. Nous décollons demain soir pour le pays de Galles.

Elle Masters était absente le lendemain, de même, à mon grand soulagement, que Beau Gosse.

En revanche, je fis la connaissance d'un étudiant en maîtrise qui travaillait pour Elle et avait une enveloppe pour moi. Il était grand avec des cheveux bruns, un délicieux accent écossais et une insatiable curiosité à l'endroit de Barrons, dont, supposai-je, il avait entendu parler par sa supérieure. En outre, ce qui ne gâchait rien, il avait lui aussi un beau regard rêveur dont les iris couleur d'ambre en fusion évoquaient irrésistiblement ceux d'un tigre, et ses yeux étaient ourlés d'une épaisse frange de cils noirs.

L'Écossais m'expliqua qu'Elle Masters avait dû rester à la maison pour garder sa fille de six ans, trop malade pour aller à l'école, et qu'il était passé chez elle pour prendre l'enveloppe en se rendant au travail.

Pressée de m'en aller pour commencer ma journée de travail, je saisis l'enveloppe et me ruai vers la porte, l'Écossais dans mon sillage. Le jeune homme me suivit jusque dans le couloir pour me faire la conversation, en roulant les « r » de façon charmante, et il me sembla nettement qu'il essayait de me proposer un rendez-vous. Deux beaux garçons dans le même service, deux types *normaux* ! Non, il ne fallait pas y songer. À quoi bon me torturer ? Le département des Langues anciennes de Trinity College n'était pas un endroit pour moi. À l'avenir, Barrons devrait effectuer ses courses lui-même, ou passer par

une société de livraison.

Sur le chemin qui me ramenait au magasin, j'ignorai superbement la douzaine de rhino-boys que je croisai. Ils escortaient leurs nouvelles recrues dans les rues, leur apprenant à s'infiltrer parmi les humains. Tout en parlant, ils désignaient je ne sais quoi de la main, et leurs protégés acquiesçaient. Manifestement, les premiers préparaient les seconds à la vie dans leur nouveau monde – *mon* monde. Je leur aurais volontiers plongé ma pointe de lance dans le cœur, en admettant qu'ils en aient un, mais je m'interdis tout mouvement d'humeur. Je n'avais pas de temps à perdre en petites batailles ; j'étais là pour la guerre, la vraie.

Tous se drapaient de voiles d'illusion pour ressembler à des humains plus ou moins séduisants, mais soit leurs efforts étaient insuffisants, soit j'avais progressé, car à part une brève impression de flou, un rapide flash de contours vacillants accompagnée d'une variation de couleurs, je les voyais sous leur véritable apparence. Aucun n'était aussi répugnant que l'Homme Gris, qui traquait les femmes et absorbait leur beauté par les plaies béantes de sa chair et de ses mains, mais tous déclenchaient en moi la même nausée – comme, du reste, tout ce qui est faë.

Mes sens de *sidhe-seer* réagissaient instantanément à l'approche de ces créatures : c'était mon système d'alarme personnel. Mon antenne intérieure me signala ainsi la présence d'une dizaine d'entre elles deux pâtés de maisons avant que je ne les croise effectivement. Je comptai trois nouvelles variétés d'*Unseelie* dont je me promis de consigner la description dans mon journal, par exemple pendant le vol à destination du pays de Galles ce soir-là.

Une fois de retour au magasin, je décollai l'enveloppe à la vapeur. Le bord adhésif se détacha rapidement, comme s'il n'y restait presque plus de colle. Devais-je en déduire que je n'étais pas la première à ouvrir le pli ?

Celui-ci contenait une invitation strictement personnelle de la part d'un mystérieux expéditeur qui se contentait de signer d'un symbole et n'indiquait aucune adresse. Au dos du carton se trouvait une liste d'objets sans doute destinée à appâter le client. Parmi ceux-ci figuraient un article longtemps considéré comme mythique, deux icônes que le Vatican, paraît-il, convoitait activement, et une œuvre d'un célèbre peintre censée avoir été détruite dans un incendie des siècles plus tôt.

Barrons et moi devons assister à des enchères très privées, le genre de vente au marché noir que tous les agents d'Interpol et du FBI dotés d'un minimum d'ambition rêvent de démanteler.

Le pays de Galles est l'une des quatre nations qui constituent le Royaume-Uni, avec l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande du Nord. La république d'Irlande, à ne pas confondre avec l'Irlande du Nord, est un État souverain et un membre de l'Union européenne.

Le Royaume-Uni, avec une superficie d'environ deux cent quarante mille kilomètres carrés, est légèrement plus petit que l'Oregon. L'île irlandaise, c'est-à-dire l'Irlande du Nord et la république d'Irlande, est à peu près de la même taille que l'Indiana. Le pays de Galles s'étend sur vingt mille modestes kilomètres carrés. Pour comparaison, l'Écosse est quatre fois plus étendue, et le Texas trente-trois fois plus !

N'allez pas croire que j'avais la science infuse ; je m'étais renseignée avant notre départ. Quand, à la mort de ma sœur, j'avais été arrachée à mon nid douillet d'Ashford, Géorgie, moi qui n'avais jamais déployé mes ailes, mes yeux s'étaient dessillés à plus d'un titre. En faisant le point sur ma vie, j'avais pris conscience que, entre autres lacunes, je ne connaissais rien du vaste monde. Aussi ne ménageais-je pas mes efforts ces derniers temps pour doter la provinciale inculte que j'étais d'une vision plus globale des choses. Si savoir rimait avec pouvoir, je devais acquérir autant de connaissances que possible.

Le vol de Dublin à Cardiff dura un peu plus d'une heure. Notre avion atterrit à Rhoose, à une dizaine de minutes de la capitale, à 23 h 15. Là, un chauffeur nous aborda et nous guida jusqu'à une voiture garée un peu plus loin, une Maybach 62 gris métallisé. Je n'ai aucune idée du trajet que nous empruntâmes ensuite, car c'était la première fois que je montais à bord d'un tel véhicule, et j'étais trop occupée à examiner son luxueux habitacle pour prêter attention aux lumières de la ville qui défilaient derrière les vitres ou au ciel nocturne qui se déployait au-dessus du toit en verre panoramique. J'inclinai mon siège jusqu'à être presque allongée ; je testai l'option massage ; je caressai le cuir à la douceur sensuelle, les boiseries brillantes et lisses ; j'étudiai les instruments de navigation pour savoir à quelle vitesse le bolide fendait l'obscurité.

— À notre arrivée, vous vous assiez et ne bougez plus, me

recommanda Barrons pour la cinquième fois. Ne grattez pas votre nez, ne jouez pas avec vos cheveux, ne frottez pas votre visage, et quoi que je dise, ne hochez jamais la tête. Parlez-moi, mais à voix basse. Les gens autour de nous écouteront s'ils le peuvent. Soyez discrète.

— Je serai sage comme une image, répondis-je en parcourant la sélection de films que proposait mon poste de télévision personnel à écran plat.

Cette voiture était capable de ce que les spécialistes appellent des performances ébouriffantes. Elle passait de l'arrêt à cent soixante kilomètres-heure en cinq secondes chrono. Barrons devait avoir une sacrée réputation de collectionneur pour que notre hôte lui ait fait envoyer un tel engin !

Lorsque je prêtai de nouveau attention à mon environnement immédiat, Barrons me tendait la main pour m'aider à descendre de voiture. Une fois que je fus sortie, il me tint par le coude. La tenue qu'il avait choisie pour moi me plaisait nettement plus que tout ce qu'il m'avait imposé auparavant. Je portais un tailleur Chanel noir – très strict –, des talons aiguilles – pas du tout stricts –, et de faux diamants brillaient à mes oreilles, à mes poignets et sur ma gorge. Quant à mes boucles sombres, je les avais lissées en crans réguliers, délicieusement rétro.

Le parfum de l'argent flottait dans mon sillage, et je m'en enivrais. Quoi d'étonnant à cela ? Jusqu'alors, je n'avais pas porté de tenue plus coûteuse que ma robe de gala du bal de fin d'année au lycée. J'avais toujours pensé que la prochaine serait celle que papa m'offrirait pour mon mariage et que, si la vie me souriait, j'en arborerais une demi-douzaine d'autres entre celle-ci et mes funérailles. Quoi qu'il en soit, je n'aurais pas parié un kopeck sur les tailleurs de grands couturiers, les voitures de luxe, les enchères illégales et les hommes en costume italien, chemise de soie et boutons de manchette en platine et diamants.

Un rapide coup d'œil autour de moi m'apprit que nous nous trouvions sur une petite route de campagne déserte. Des hommes à l'allure sévère nous escortèrent le long d'un sentier ombragé à travers bois, avant de faire halte devant un bosquet touffu.

Je demeurai perplexe jusqu'à ce qu'ils écartent le feuillage dense, révélant une porte d'acier percée dans une muraille. Nous la franchîmes à leur suite avant de descendre un étroit escalier en béton qui me parut interminable. Puis nous suivîmes un long tunnel sur les parois duquel couraient des tuyaux et des câbles électriques, et enfin nous arrivâmes dans une salle rectangulaire.

— Nous sommes dans un abri antiatomique, environ trois étages en dessous du niveau du sol, murmura Barrons à mon oreille.

Je le dis tout net, la seule idée de me trouver aussi loin sous la

terre, avec pour seule issue le chemin que nous avions emprunté à l'aller, escortés par une douzaine de types lourdement armés, me donnait la chair de poule. Je ne suis pas claustrophobe mais je préfère être à l'air libre, ou au moins savoir que le ciel est juste de l'autre côté des murs qui m'entourent. Ici, j'éprouvais la désagréable sensation d'être enterrée vivante. Je crois que je préférerais mourir dans une explosion nucléaire plutôt que de devoir survivre pendant vingt ans dans un caveau en béton armé.

— Charmant, répondis-je sur le même ton. Est-ce qu'il règne la même ambiance dans votre sous-s... Aïe !

La botte de Barrons venait de s'écraser sur mes orteils, et s'il lui imprimait un soupçon de pression supplémentaire, mon pied serait rapidement aussi plat qu'une crêpe.

— Il y a des moments pour la curiosité, mademoiselle Lane. Celui-ci n'en est pas un. Ici, tout ce que vous direz pourra être – et sera, n'en doutez pas – utilisé contre vous.

— Désolée, répondis-je.

J'étais sincère. Je comprenais fort bien qu'il ne veuille pas révéler à ceux qui nous entouraient l'existence de sa crypte, mais, déstabilisée par l'incongruité du lieu où nous nous trouvions, j'avais parlé sans réfléchir.

— Vous me faites mal au pied, repris-je.

Il me jeta l'un de ces regards plus qu'éloquents dont il semblait s'être fait une spécialité, et qui défiaient toute tentative de description.

— Je vais faire attention, promis, ajoutai-je en serrant les dents.

J'avais soudain l'impression d'être un tout petit poisson échoué sur le sable devant un banc de requins affamés.

— Et je m'engage à ne plus dire un mot à moins que vous ne m'adressiez la parole, poursuivis-je d'un ton docile.

Il me décocha un petit sourire satisfait, libéra mon pied et m'entraîna vers nos sièges.

Dénuee de tout ornement, la pièce était en béton du sol au plafond. Des gaines de toutes sortes couraient le long des murs. De part et d'autre d'une étroite allée centrale avaient été disposées, en rangées de quatre, une quarantaine de chaises en métal pliantes. La plupart étaient déjà occupées par des gens en tenue de soirée. Ceux qui discutaient n'échangeaient que des murmures étouffés.

Sur le devant se trouvait une estrade flanquée de tables sur lesquelles étaient placés un certain nombre d'objets recouverts de velours. D'autres articles, également enveloppés de velours, étaient alignés le long du mur situé derrière.

Barrons chercha mon regard. J'eus le réflexe de ne pas hocher la tête.

— Oui, répondis-je simplement pendant que nous prenions place

dans la troisième rangée, côté droit.

J'avais perçu la vibration désormais familière dès notre entrée dans l'abri, mais je ne savais pas alors s'il s'agissait d'une relique faë ou d'un faë en personne. Il me fallait d'abord scruter avec attention tous ceux qui nous entouraient. Voyant qu'aucun d'entre eux ne se dissimulait derrière un voile d'illusion et que tout le monde autour de nous était humain, j'en déduisis qu'un puissant Objet de Pouvoir était caché quelque part sous les flots de velours.

Sur une échelle de nausée allant de un à dix – le score maximal étant atteint par le *Sinsar Dubh*, dont la seule présence me faisait perdre conscience, tandis que la plupart des autres objets faës tournaient autour de trois ou quatre –, je lui donnai cinq. Je sortis de ma poche une des pastilles contre le mal de mer dont j'avais toujours une réserve sur moi afin de lutter contre les effets de la pointe de lance que je portais en permanence – et que, à titre exceptionnel, j'avais confiée à Barrons, sur les instructions de celui-ci. Je détestais m'en séparer, mais ma jupe près du corps ne me permettait pas de la dissimuler, aussi Barrons l'avait-il fixée à sa propre jambe. Malgré la méfiance qu'il m'inspirait, je savais qu'il me la rendrait promptement en cas de besoin.

— Les portes ferment à minuit.

Le frôlement de ses lèvres sur mon oreille me fit frémir, ce qui parut l'amuser.

— Ceux qui ne seront pas entrés à ce moment-là se verront interdire l'accès à la salle. Il y a toujours un ou deux retardataires qui arrivent à la dernière minute.

Je jetai un coup d'œil à sa montre. Il restait encore trois minutes et demie à attendre, et une demi-douzaine de sièges étaient toujours vides. Cinq personnes se présentèrent dans les soixante secondes qui suivirent, ne laissant plus qu'une chaise sans occupant, au premier rang. Je regardai autour de moi, scrutant chaque visage, tandis que Barrons, à mes côtés, demeurait impassible.

— Vous devrez être plus que mon détecteur d'Objets de Pouvoir, ce soir, m'avait-il dit dans l'avion. Vous serez mes yeux et mes oreilles. Je veux que vous observiez chaque invité, que vous entendiez chaque conversation. Je veux savoir qui montre de la convoitise pour quel article, qui est soucieux de remporter une enchère, qui est mauvais perdant.

— Pourquoi ? Vous remarquez toujours plus de choses que moi.

— Là où nous nous rendons, s'intéresser à autrui est considéré comme un signe de faiblesse. Vous devrez donc voir pour moi.

— Qui le faisait, avant ? Fiona ?

Barrons m'avait ignorée, comme toujours lorsqu'il n'avait pas envie de me répondre.

Voilà pourquoi j'étais la naïve, celle qui regardait autour d'elle avec curiosité. Ce n'était pas aussi gênant que je m'y étais attendue, car personne ne semblait remarquer mon manège. Au pire, certains clignèrent des yeux, manifestement gênés d'être observés alors que les règles du jeu leur interdisaient de témoigner le moindre intérêt aux autres participants.

Je trouvais un peu ridicules ces gens qui s'étaient aussi bien habillés pour venir s'asseoir sur des chaises pliantes dans un abri antiatomique poussiéreux, mais je compris rapidement que pour les plus fortunés, l'argent n'est pas quelque chose que l'on a. C'est quelque chose que l'on *est*, jusque dans la tombe.

Hormis Barrons et moi, il y avait là vingt-six hommes et onze femmes. Toutes les classes d'âge adultes étaient représentées, depuis les plus jeunes, d'une trentaine d'années, jusqu'au doyen de l'assistance, un vieillard probablement centenaire en chaise roulante, équipé d'une bouteille d'oxygène et flanqué de gardes du corps. Sa peau décolorée était si fine et translucide que je pouvais voir le réseau veineux de son visage. Il semblait dévoré vivant par je ne sais quelle effroyable maladie, mais il fut le seul à répondre à mes regards. Ses yeux me donnaient des frissons. Que pouvait désirer avec autant d'énergie un être si proche de la mort ? Pour ma part, j'espérais bien qu'à cet âge-là, je ne rechercherais que des plaisirs gratuits tels que l'amour des miens ou un bon repas fait maison.

Dans l'ensemble, les conversations de nos voisins roulaient sur l'inconfort de cette salle, les dommages que la boue avait fait subir à leurs chaussures pendant le bref trajet à travers bois, la mauvaise conjoncture politique et le temps calamiteux qui régnait sur le pays. En revanche, je n'entendis pas une allusion aux articles sur le point d'être mis aux enchères. À croire que cette vente était le cadet de leurs soucis !

Et pourtant, tout en feignant de ne s'intéresser à rien – ni à personne, ils ne cessaient d'inventer des prétextes afin de jeter de brefs regards avides autour d'eux. Deux femmes sortirent des poudriers beaux comme des bijoux pour vérifier leur rouge à lèvres, mais ce ne fut pas leur bouche qu'elles regardèrent dans le miroir. Quatre personnes laissèrent tomber divers objets de leurs genoux dans le seul but de se baisser pour les ramasser ; c'était pitoyable de les voir plonger ainsi sous leurs sièges pour jeter des coups d'œil furtifs alentour. Sept autres se levèrent pour aller aux toilettes ; toutes furent éconduites par les hommes en armes, mais du moins eurent-elles le temps d'avoir un aperçu de l'auditoire.

Jamais je n'avais vu un tel assortiment de paranoïaques. Barrons n'avait pas sa place parmi eux, et moi non plus. Si j'étais un petit poisson et eux des requins, il était l'une de ces créatures aquatiques

qui rôdent dans les profondeurs abyssales de l'océan, là où les rayons du soleil n'arrivent jamais et où l'homme ne s'aventure pas.

Un élégant gentleman aux cheveux argentés et à la barbe taillée avec soin entra alors dans la pièce. Je le pris pour le dernier invité, jusqu'à ce que je le voie se diriger droit vers l'estrade. Sur son chemin, il salua chaleureusement la plupart des personnes présentes, qu'il appela par leur nom dans un anglais à l'accent nettement marqué, les yeux pétillants d'intelligence.

Une fois sur l'estrade, il nous souhaita la bienvenue et se mit à énumérer la liste des conditions auxquelles, par notre simple présence, nous acceptions de nous soumettre, avant de préciser que ceux qui le souhaitaient pouvaient encore s'en aller. Ensuite, il indiqua les modes de paiement acceptés. Au moment précis où les enchères allaient commencer, une célébrité de la télévision se glissa dans le dernier siège encore vacant.

La vente s'ouvrit sur un tableau de Monet, et dès cet instant, elle devint de plus en plus surréaliste. J'appris cette nuit-là que quelques-uns des plus beaux chefs-d'œuvre de l'humanité ne seraient jamais dévoilés au commun des mortels, mais continueraient à traverser l'histoire à l'abri d'un réseau discret de collectionneurs à la fortune colossale. Je vis des tableaux dont le monde ignorait l'existence, des objets dont je peinais à croire qu'ils fussent parvenus jusqu'à notre époque, le manuscrit d'un drame théâtral qui, pour notre plus grande perte, n'a jamais été joué et ne le sera jamais. Je découvris qu'il y avait des gens prêts à débours des sommes folles pour le seul plaisir de posséder un objet unique en son genre et d'exciter la jalousie d'une poignée d'initiés.

Les enchères atteignirent des sommets vertigineux. Une femme paya vingt-quatre millions de dollars pour un tableau pas plus grand que ma main. Une autre acheta une broche de la taille d'une noix pour trois millions deux cent mille dollars. La star du petit écran rafla un Klimt pour quatre-vingt-neuf millions de dollars. Je vis défiler devant mes yeux des bijoux qui avaient appartenu à des reines, des armes qui étaient passées par les mains des plus tristes personnages de l'histoire, et même une vaste propriété urbaine, assortie d'un jet privé et d'une collection de voitures de luxe. Barrons, lui, se contenta d'acquérir deux dagues anciennes et un journal rédigé par le Grand Maître d'une société secrète.

Pour ma part, assise sur mes mains afin de m'empêcher de les agiter, le souffle court, je regardais avec impatience les trésors que l'on exhumaient les uns après les autres de leurs draperies de velours. J'avais le plus grand mal à contrôler mes gestes – c'est bien plus ardu qu'il n'y paraît. Bientôt, l'envie d'écarter de mon front une mèche de cheveux rebelle se fit si pressante que ce fut une véritable torture.

Jusqu'alors, je n'avais jamais mesuré combien mon langage corporel trahissait mes émotions. À plusieurs reprises, je faillis hausser les épaules, hocher ou secouer la tête. Pas étonnant que Barrons lise si facilement dans mes pensées, me dis-je alors. Dans l'ensemble, ce fut une nuit éprouvante, mais fort instructive. Jamais je n'oublierais cette expérience !

Lorsque vint le moment de dévoiler l'Objet de Pouvoir, je n'avais aucune idée de ce dont il s'agissait. Barrons, lui, le savait très bien, et il le désirait âprement. Moi aussi, j'avais appris à lire en lui...

Il s'agissait d'une amulette incrustée de pierres, de la taille approximative de mon poing – j'ai de petites mains –, ornée d'or, d'argent, de saphirs, d'onyx, ainsi que, selon le livret explicatif, de plusieurs alliages non identifiés et de gemmes également d'origine inconnue. Sous un riche couvercle en or finement travaillé, l'amulette abritait une énorme pierre translucide dont la composition restait mystérieuse, et le tout était accroché à une longue et solide chaîne. L'amulette avait connu une histoire mouvementée, remontait à une époque bien plus ancienne que cela semblait possible au regard de ce que nous savons de l'évolution de l'*Homo sapiens*, et était censée avoir été forgée pour la favorite d'un roi mythique connu sous le nom de Cruz.

Chaque invité avait reçu un dossier détaillant la provenance des pièces présentées. L'amulette avait connu une longue suite de propriétaires et de gardiens dont la liste me fit ouvrir des yeux ronds lorsque je la lus par-dessus l'épaule de Barrons. Chacun des héritiers successifs de l'amulette figurait parmi les plus célèbres personnages de l'histoire... voire de la mythologie. Même moi, qui ne brillais guère par ma culture, je les connaissais ! Certains avaient été d'immenses bienfaiteurs de l'humanité, d'autres d'authentiques monstres. Tous avaient détenu un pouvoir extraordinaire.

Les yeux brillants d'excitation, le commissaire-priseur vanta les vertus surnaturelles de l'amulette, laquelle pouvait, selon lui, exaucer les vœux les plus secrets de son propriétaire.

— Souhaitez-vous recouvrer la santé ? demanda-t-il doucement au vieillard au souffle rauque, incapable de quitter sa chaise roulante. Connaître une exceptionnelle longévité ? L'un de ses possesseurs, un Gallois tout comme vous, *sir*, a paraît-il vécu des centaines d'années.

À la célébrité cathodique, il suggéra :

— Aimeriez-vous être à la tête de votre grande nation ? Ou bien accroître votre fortune ?

Pouvait-on être plus riche ? me demandai-je. Je ne voyais pas ce que j'aurais pu désirer de plus à sa place, sauf peut-être une meilleure coupe de cheveux...

— Et si votre espoir secret était de retrouver la jeunesse et la

séduction ? roucoula le commissaire-priseur à l'intention d'une beauté fanée assise à quelques sièges de nous. De voir votre mari revenir, et sa nouvelle épouse... disons... payer pour ses fautes ?

Un sourire faible creusa des rides autour des lèvres trop fardées de la femme, tandis qu'un éclat de braises mourantes jetait ses derniers feux dans son regard éteint.

— Et vous, susurra-t-il à l'adresse d'un homme assis dans le fond, et qui arborait le visage le plus anxieux, le plus ravagé que j'eusse jamais vu, vous rêvez peut-être d'anéantir vos ennemis ?

De toutes parts, les offres explosèrent.

Pendant ce temps, Barrons demeura impassible, le regard fixe. En revanche, moi qui n'étais nullement concernée, je me dévissais le cou sans vergogne pour suivre la hausse des enchères tandis que mon cœur cognait sourdement dans ma poitrine.

J'attendais que Barrons enchérît et constatais avec un affolement croissant qu'il n'en faisait rien. Cruz ne pouvait être que Cruce, le légendaire créateur du Bracelet que V'lane m'avait offert. L'amulette était une relique faë dotée d'une incommensurable puissance ; même si nous n'avions pas l'intention de nous en servir, nous ne pouvions la laisser circuler dans ce monde. Il s'agissait d'un Objet de Pouvoir, rien de moins ! Tous mes instincts de *sidhe-seer* me criaient qu'elle n'avait rien à faire parmi les humains, qui n'auraient d'ailleurs jamais dû la posséder. Entre de mauvaises mains, elle pouvait contribuer à l'accomplissement des pires horreurs, comme l'avait démontré un certain dictateur allemand de sinistre mémoire.

Je me penchai vers mon voisin pour murmurer à son oreille :

— Dites quelque chose ! Enchérissez !

Pour toute réponse, il posa sa main sur la mienne et la serra si fort que je crus qu'il allait me broyer les os. Je me tus.

Les offres atteignirent des montants astronomiques. Je comprenais que Barrons ne puisse pas suivre, mais je ne parvenais pas à croire que nous allions laisser l'amulette nous filer entre les doigts.

Il ne resta bientôt plus que cinq enchérisseurs à se battre, puis deux : la star de télévision et le vieillard. Lorsque l'offre frôla les cent millions de dollars, le premier, dans un éclat de rire, renonça soudain.

— J'ai déjà tout ce que je peux désirer, déclara-t-il.

J'eus l'agréable surprise de constater qu'il était sincère. Dans cette salle emplie de gens aigris et dévorés par la jalousie, il semblait sincèrement comblé par son Klimt, et par l'existence en général. Il grimpa considérablement dans mon estime, et je décidai finalement que sa coiffure lui allait très bien. Mieux, j'admirais sa totale insouciance en matière capillaire. L'heureux homme !

Cinquante minutes plus tard, la vente s'achevait. Encore quelques heures et nous étions de retour – via un avion privé, puisqu'il était

fortement déconseillé de transporter des pièces illégales dans un vol régulier. Lorsque nous nous retrouvâmes devant le magasin, l'aube était sur le point de se lever. Exténuée, j'avais sommeillé dans l'avion et ne m'étais réveillée qu'à notre atterrissage, les lèvres entrouvertes sur un léger ronflement, sous le regard amusé de Barrons.

Je n'en revenais pas qu'il ait laissé passer l'Objet de Pouvoir. J'aurais tellement voulu éprouver la puissance de la relique faë ! M'aurait-elle mieux protégée que le bracelet que V'lane m'avait offert ?

— Pourquoi n'avez-vous même pas essayé d'encherir ? lui demandai-je d'un ton hargneux, pendant qu'il déverrouillait la porte.

Il me suivit à l'intérieur.

— J'achète le minimum d'articles nécessaire pour soigner mon image et continuer à recevoir des invitations. Dans de telles ventes, on remarque ce que vous acquérez, et on s'en souvient. Je ne tiens pas à ce qu'on sache ce que je possède. Ce que je veux, je l'obtiens sans délier ma bourse.

— Eh bien, c'est stupide. Comment vous procurez-vous ce que vous désirez, alors ?

Je fronçai les sourcils, en proie à une soudaine inquiétude.

— Barrons ? Vous ne comptez pas sur moi pour voler cet objet, n'est-ce pas ?

Il haussa un sourcil interrogateur.

— Et moi qui croyais que cette relique vous intéressait ! Le commissaire-priseur s'est trompé, mademoiselle Lane. Il ne s'agissait pas de l'Amulette de Cruce, mais de celle forgée par le Roi Noir lui-même. L'amulette qui a été vendue ce soir n'est autre que l'un des quatre Piliers des Ténèbres.

Quelques mois plus tôt, je n'aurais pas cru un mot de cette histoire de Piliers des Ténèbres. En fait, à cette époque-là, je ne m'imaginai pas non plus capable de tuer de sang-froid...

Les Piliers étaient les reliques les plus sacrées, les plus puissantes des Faës, et à ce titre, ils étaient extrêmement convoités. Il y avait quatre Piliers de Lumière : la Lance Brillante, l'Épée de Lumière, le Chaudron de clarté et la Pierre Blanche, ainsi que quatre Piliers des Ténèbres : l'Amulette Maléfique, la Casette Obscure, le Miroir Sombre et le plus terrible d'entre eux, le Livre Noir, ou *Sinsar Dubh*.

— Vous avez vu la liste de ses précédents propriétaires, poursuivit Barrons. Même si vous n'en voulez pas, pouvez-vous accepter qu'un Pilier des Ténèbres demeure entre des mains humaines ?

— C'est de la triche ! Vous jouez sur ma nature *sidhe-seer* pour m'entraîner à commettre un vol.

— La vie se moque bien des règles du jeu, mademoiselle Lane. Et pour ce qui est de l'illégalité, vous êtes déjà dedans jusqu'à votre joli

cou.

— Et si on nous prend sur le fait ? Je pourrais être arrêtée. Jetée en prison !

Je ne survivrais jamais derrière les barreaux. Le gris des uniformes, des murs, des jours... Tout cela me ferait perdre la raison en quelques semaines.

— Je vous ferais sortir, répondit-il simplement.

— Pour que ma vie ne soit plus qu'une longue cavale ? Génial !

— C'est déjà le cas, mademoiselle Lane. Depuis la mort de votre sœur, vous fuyez.

Sur ces mots, il pivota sur ses talons et disparut par la porte de communication.

Je restai figée sur place, muette de saisissement. Y avait-il des choses qu'il ignorât ? Certes, j'étais bien consciente que ma vie n'était qu'une fuite éperdue, mais comment l'avait-il deviné ?

Après l'assassinat d'Alina, j'avais eu l'impression de devenir invisible. Il me semblait que mes parents ne me voyaient plus. Souvent, je les surprénais en train de m'observer avec un mélange de souffrance et de nostalgie qui me brisait le cœur. J'avais fini par comprendre que c'était Alina qu'ils traquaient sur mon visage, à travers ma silhouette, dans mes gestes. Ils la cherchaient de toutes leurs forces, invoquaient son fantôme.

Moi, j'avais cessé d'exister.

Je n'étais plus Mac, j'étais celle qui avait survécu.

Barrons avait raison. En quittant Ashford, je n'avais pas obéi qu'à ma soif de justice et de vengeance, j'avais fui mon chagrin, la douleur de mes parents et la souffrance de n'être plus que l'ombre d'une autre qu'ils avaient aimée plus que moi, puisqu'ils la regrettaient tant.

Parce que j'avais fui, je me retrouvais entraînée dans une course folle pour sauver ma peau, une course dans laquelle j'étais obligée d'avoir toujours une longueur d'avance sur les monstres lancés à ma poursuite. Et je courais sans voir la moindre ligne d'arrivée se profiler à l'horizon.

À propos de celle que l'on avait aimée plus que moi, je me rendis compte brusquement qu'il ne me restait plus qu'une journée pour vider son appartement. À minuit, toutes les affaires d'Alina devaient avoir été enlevées, faute de quoi le propriétaire aurait le droit de les jeter sur le trottoir. J'avais déjà tout emballé quelques semaines auparavant. Il ne me restait plus qu'à traîner les cartons jusqu'à la porte, appeler un taxi et proposer un généreux pourboire au chauffeur pour qu'il m'aide à les charger, avant de les apporter jusqu'au magasin, d'où je pourrais les faire réexpédier aux États-Unis.

J'étais surprise de voir à quel point j'avais perdu le compte des jours, mais il faut dire à ma décharge que j'avais dû combattre des monstres, subir un interrogatoire policier, fouiller un cimetière, convaincre mon père de rentrer à la maison, sauver la vie du frère d'un gangster, apprendre un nouveau métier et assister à une vente aux enchères illégale.

Voilà comment, dans l'après-midi du dimanche 31 août, date à laquelle expirait le bail d'Alina et jour où elle aurait dû appeler un taxi pour se rendre à l'aéroport, direction la Géorgie, pour reprendre avec moi nos interminables après-midi à la plage pendant l'été indien, je me retrouvai en train de secouer un parapluie ruisselant sur le palier de son appartement, tout en essuyant mes chaussures sur le paillason posé devant sa porte. Je restai là quelques instants, dansant d'un pied sur l'autre, prenant de longues inspirations, avant de chercher mon poudrier dans mon sac pour ôter de mon œil la poussière qui le faisait larmoyer.

L'appartement d'Alina se trouvait au-dessus d'un pub dans Temple Bar District, non loin de Trinity College, qu'elle avait fréquenté pendant les premiers mois qui avaient suivi son arrivée à Dublin. Par la suite, elle avait cessé d'assister à ses cours, était peu à peu devenue soucieuse, avait commencé à perdre du poids et à se renfermer sur elle-même.

Certes, je comprenais que j'aie renâclé à faire le ménage dans son studio, mais à présent que j'étais devant sa porte, je ne m'expliquais pas comment j'avais pu oublier son journal. Alina était une diariste

acharnée. Elle ne pouvait vivre sans son carnet de bord – elle en tenait un depuis sa plus tendre enfance –, et pas un jour ne passait sans qu'elle y consigne ses impressions et les menus événements de sa vie. Je le sais, j'avais toujours fureté dans ses affaires pour trouver son journal et le lire sans vergogne, avant de lui reprocher amèrement de choisir pour confident un stupide cahier plutôt que sa sœur unique.

Pendant son séjour irlandais, elle avait dû confier le plus important secret de sa vie à son journal, sans m'en dire un seul mot. Je devais impérativement retrouver ce carnet. Soit quelqu'un m'avait doublée et l'avait détruit, soit il existait encore, quelque part dans Dublin, une trace écrite de tout ce qui était arrivé à Alina dans ce pays.

Ma sœur était d'une précision presque maladive. Dans ces pages se trouvait forcément le compte rendu de tout ce qu'elle avait vu et ressenti, des endroits qu'elle avait visités, de ce qu'elle avait appris, de la façon dont elle avait découvert ce que nous étions, elle et moi, du piège que lui avait tendu le Haut Seigneur pour la séduire, ainsi, je l'espérais, qu'une solide piste menant au *Sinsar Dubh* : qui le détenait, qui le transportait, et pour quelles mystérieuses raisons. « Je sais à quoi cela ressemble, avait-elle dit dans son dernier message téléphonique, affolée, et où... » L'appel se terminait abruptement.

C'était évident, Alina était sur le point de dire qu'elle savait où se trouvait le *Sinsar Dubh*. J'espérais qu'elle aurait noté l'endroit dans son journal et dissimulé celui-ci en un lieu où elle estimait que moi seule pourrais le retrouver – un petit jeu auquel j'avais toujours excellé. Elle m'avait forcément laissé un indice pour me mener à la cachette de ce cahier, le plus important de tous ceux qu'elle ait jamais tenus !

J'insérai la clé dans la serrure, fis jouer la poignée pour la tourner – l'ouverture était toujours un peu difficile –, poussai la porte... et regardai, bouche bée, la fille qui se tenait à l'intérieur et brandissait une batte de base-ball d'un air résolu.

— Donnez-moi ça, ordonna-t-elle en tendant la main vers moi et en désignant la clé du regard. Je vous ai entendue ; j'ai déjà appelé la police. Où avez-vous eu ce double de chez moi ?

Je glissai la clé dans ma poche.

— Qui êtes-vous ?

— La locataire de cet appartement. Et vous ?

— Vous ne pouvez pas habiter ici, c'est chez ma sœur ! En tout cas, jusqu'à ce soir, minuit.

— Impossible. J'ai signé le bail il y a trois jours et payé d'avance. Si cela vous pose un problème, débrouillez-vous avec le propriétaire.

— Vous avez vraiment appelé la police ?

Elle me jaugea d'un regard froid.

— Non, mais je n'hésiterai pas à le faire.

Je réprimai un soupir de soulagement. Je n'avais pas encore vu l'inspecteur Jayne ce jour-là, et ce répit était bienvenu. Il aurait été trop heureux de pouvoir m'arrêter pour être entrée par effraction dans un lieu privé, ou je ne sais quel chef d'accusation ! Je regardai derrière la fille.

— Où sont les affaires de ma sœur ?

Tous les cartons que j'avais préparés avec soin avaient disparu. Il n'y avait plus trace de poudre à empreintes sur le plancher, plus un seul morceau de verre brisé, plus le moindre débris de meuble réduit en allumettes, plus un lambeau de tenture déchirée. Toute trace de vandalisme avait disparu. L'appartement, à présent dans un état impeccable, avait été repeint et décoré avec goût.

— Que voulez-vous que j'en sache ? L'endroit était vide quand j'ai emménagé.

— Qui vous l'a loué ? demandai-je, abasourdie.

Je m'étais laissé dépasser. Pendant que j'hésitais à détruire les murs et le plancher afin de retrouver le journal, pendant que mon attention était accaparée par d'autres urgences, j'avais perdu toutes les affaires personnelles de ma sœur.

Quelqu'un s'était installé dans son appartement. Ce n'était pas juste. J'avais encore droit à une journée !

J'aurais pu argumenter jusqu'à ce que le soleil se couche, que l'horloge sonne minuit et que l'écho du douzième coup s'éteigne si la nouvelle locataire n'avait soudain déclaré :

— Le patron du bar s'occupe de l'appartement, mais il vaudrait mieux vous adresser directement au propriétaire.

— Qui est-ce ?

Elle esquissa un geste évasif.

— Je ne l'ai jamais rencontré. C'est un type dénommé Barrons.

Un rat de laboratoire enfermé dans un labyrinthe de verre, courant frénétiquement dans des couloirs sans s'apercevoir qu'il s'agissait d'impasses, sous le regard de gens hilares en blouse blanche. Voilà comment je me sentais en cet instant précis.

Sans un mot, je quittai la fille et dévalai l'escalier. Je remontai l'allée qui longeait l'arrière du pub, me blottis dans un renforcement du mur pour me protéger du crachin et appelai Barrons sur le téléphone portable qu'il avait déposé pendant la nuit devant ma porte, avec trois numéros déjà programmés.

Le premier était identifié par les lettres JB ; c'était celui que je venais de composer. Les deux autres défiaient ma sagacité : SVNPPMJ et SVEETDM.

Il décrocha, manifestement contrarié.

— Oui ? grommela-t-il.

Derrière lui, il me sembla entendre des bruits d'objets fracassés et de verre brisé.

— Parlez-moi de ma sœur, ordonnai-je.

— Eh bien... elle est morte ? dit-il avec une pointe de sarcasme.

Un nouveau craquement résonna près de lui.

— Où sont ses affaires ?

— En haut, dans la chambre à côté de la vôtre. À quoi rime cet interrogatoire, mademoiselle Lane, et ne pourrait-il pas attendre ? Je suis un peu occupé, pour l'instant.

— En haut ? répétai-je. Alors, vous avouez que c'est vous qui les avez ?

— Où est le problème ? Je suis le propriétaire de l'appartement, et vous n'avez pas remis les lieux en ordre à temps.

— J'aurais pu. J'avais encore la journée.

— Vous étiez blessée, et vous aviez autre chose à faire. Je m'en suis occupé à votre place.

Un fracas assourdissant ponctua ses paroles.

— Je vous en prie, ajouta-t-il, ne me remerciez pas.

— Vous êtes le propriétaire de l'appartement où logeait ma sœur et vous ne vous êtes jamais donné la peine de me le dire ? Comment avez-vous pu prétendre que vous ne la connaissiez pas ?

Je criais pour me faire entendre par-dessus le grésillement de l'appareil. Peut-être aussi parce que j'étais furieuse. Il m'avait menti comme un arracheur de dents ! À quel autre sujet me menait-il en bateau ? Un coup de tonnerre au-dessus de ma tête me fit sursauter. Un jour, je m'enfuirais loin de Jéricho Barrons et de cette maudite pluie. Un jour, je trouverais une plage au soleil, j'y poserais mes f... leurs, et j'y prendrais racine.

— Et d'abord, pourquoi votre nom ne figurait-il pas sur la lettre que nous avons reçue au sujet des dégâts commis dans l'appartement ?

— C'est le gestionnaire des appartements que je loue qui l'a envoyée. Quant à votre sœur, je ne la connaissais pas. Je n'ai appris que j'étais son propriétaire que quand mon chargé d'affaires m'a appelé il y a quelques jours pour m'informer d'un problème dans l'une de mes propriétés.

J'entendis un coup étouffé, puis Barrons laissa échapper un gémissement.

— Il a téléphoné chez vos parents, à Ashford, mais personne n'a répondu. Il n'a pas voulu prendre la responsabilité de faire mettre sur le trottoir les affaires d'une locataire. Quand il a prononcé le nom de celle-ci, j'ai fait le rapprochement et pris les choses en main.

Un nouveau cri de douleur résonna, et il me sembla que le téléphone que tenait Barrons venait d'être projeté à terre.

Étrangement, toute ma colère était retombée. Quelques instants

auparavant, j'étais persuadée d'avoir mis le doigt sur un secret fondamental. Sur le moment, il m'avait paru évident que Barrons me cachait je ne sais quelle relation personnelle entre Alina et lui, dont je venais de découvrir la preuve, et je m'étais convaincue que cela démontrait sans conteste sa responsabilité dans mes malheurs. Tout allait s'expliquer comme par enchantement ; ma vie allait reprendre un cours à peu près normal. Seulement, ses arguments étaient imparables. Deux de mes clients du *Brickyard* possédaient eux aussi plusieurs appartements qu'ils ne géraient pas eux-mêmes, sauf en cas de problème. Ils ne mettaient jamais le nez dans la paperasse à moins d'un litige important et se fichaient comme d'une guigne de l'identité de leurs locataires.

— Vous ne trouvez pas que c'est une sacrée coïncidence ? demandai-je lorsqu'il fut de nouveau en ligne.

Son souffle était saccadé, comme s'il courait ou qu'il se battait, ou les deux. Je tentai de me représenter avec qui – ou quoi – Barrons pouvait être aux prises pour peiner autant, puis je me ravisai. Je n'avais aucune envie de le savoir.

— Je ne compte plus le nombre de coïncidences que j'ai dû avaler. Et vous ?

— Moi non plus, répondis-je, mais j'ai bien l'intention de comprendre ce qui se passe.

— Excellente idée, mademoiselle Lane.

Il avait parlé d'un ton glacial. Manifestement, il était impatient de raccrocher.

— Encore une minute. Qui est SVNPPMJ ?

— Composez ce numéro au cas où vous ne pourriez pas me joindre, répondit-il d'un ton sec.

— Et SVEETDM ?

— Au cas où vous seriez en train de mourir, mademoiselle Lane, mais un petit conseil : n'utilisez ce numéro que si vous êtes positivement certaine que c'est bien le cas, sinon je me chargerai de vous achever moi-même.

Derrière lui résonna le rire d'un autre homme.

Puis la communication fut coupée.

— Toi aussi, tu les vois, dis-je à voix basse, le cœur battant.

Tout en parlant, je m'étais assise sur le banc à côté de la fille, une rousse au visage constellé de taches de rousseur. Je venais tout juste de la repérer. Une *sidhe-seer*, comme moi ! Sur le campus de Trinity College !

Alors que j'étais en chemin pour rentrer au magasin, le ciel s'était éclairci, et j'avais décidé de faire un détour par Trinity College pour observer les passants. Les rayons du soleil peinaient à percer l'épaisse

couverture nuageuse, mais l'après-midi était doux, et de nombreux étudiants avaient envahi les vastes pelouses, les uns pour réviser leurs cours, les autres pour discuter et rire.

« Lorsque vous croiserez une créature en provenance de Faery, m'avait suggéré Barrons, ne regardez pas le faë, mais repérez ceux qui, dans la foule, l'ont également remarqué. »

Un conseil qui s'était révélé plein de bon sens. Après deux heures d'attente, ma patience avait été récompensée. Certes, l'arrivée massive de faës dans la ville m'y avait aidée : toutes les demi-heures en moyenne, un rhino-boy passait, accompagné de l'une des nouvelles recrues *unseelie*. Ou alors, je voyais apparaître une créature d'un type nouveau, comme celle que ma voisine et moi venions d'observer à la dérobée.

La fille leva les yeux de son livre et me jeta un regard de parfaite incompréhension. Un halo de boucles cuivrées encadrait son visage aux traits fins, au nez petit et droit, aux lèvres doucement renflées et au menton un peu pointu et volontaire. Je lui donnais quatorze ans, quinze tout au plus, mais elle dissimulait admirablement sa nature de *sidhe-seer*. En comparaison, je me trouvais d'une épouvantable maladresse. Avait-elle appris seule à se contrôler, ou quelqu'un le lui avait-il enseigné ?

— Pardon ? demanda-t-elle en battant des cils.

D'un regard, je désignai le faë. La créature, étendue sur le dos sur le rebord d'une fontaine à plusieurs étages, semblait occupée à savourer les brèves apparitions du soleil. Elle était mince, diaphane, et très jolie. Son visage délicat, semblable à ceux des fées nimbées de mystère si répandues dans l'iconographie moderne, était auréolé d'une masse de cheveux soyeux. Son corps nu et androgyne révélait une poitrine menue, et elle ne s'enveloppait d'aucun voile d'illusion. À quoi bon ? Les humains ne pouvaient la voir et, d'après Barrons, la plupart des faës croyaient les *sidhe-seers* disparus depuis bien longtemps, ou réduits à un nombre insignifiant d'individus.

Je tendis mon journal à ma voisine, ouvert à la page où j'avais esquissé la silhouette de l'apparition. La fille tressaillit, ferma le cahier d'un geste brusque et se tourna vers moi.

— Tu es cinglée ou quoi ? Si tu veux te faire trucher, c'est ton problème, mais fiche-moi la paix !

Elle rassembla son livre, son sac à dos et son parapluie, se leva d'un bond, puis s'élança d'un pas aussi vif que gracieux.

Sans réfléchir, je me ruai à sa suite. J'avais des milliers de questions à lui poser. Comment avait-elle découvert qui elle était ? Qui le lui avait appris ? Où était cette personne ? Il fallait que j'en sache plus sur mon propre héritage, mais je répugnais à me renseigner auprès de Barrons, qui me manipulait sans vergogne. Et puis, pourquoi

m'en cacher ? Même si cette jeune fille était ma cadette de plusieurs années, j'étais seule à Dublin, et j'avais tout simplement besoin d'une amie.

J'avais une bonne foulée, et par chance, je portais des tennis tandis qu'elle était chaussée de sandales. Elle avait beau remonter les trottoirs au pas de course, se faufilant entre les hordes de touristes et les petits vendeurs des rues, je gagnais peu à peu du terrain. Finalement, elle s'engouffra dans une ruelle, s'immobilisa et pivota sur ses talons. Rejetant ses boucles en arrière d'un mouvement de tête rapide, elle me toisa avec défi. Puis, de ses yeux de chat aux lumineuses nuances vert et or, elle parcourut d'un regard fulgurant l'allée, le trottoir, les murs, les toits et, enfin, le pan de ciel qui se découpait au-dessus de nous.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je en levant les yeux, soudain alarmée.

— Putain, je rêve ! Comment tu as fait pour survivre jusqu'à aujourd'hui ?

Elle était bien trop jeune pour être aussi grossière.

— Surveille ton langage, ne pus-je m'empêcher de répliquer. Ma mère t'aurait déjà savonné la bouche pour t'apprendre à parler correctement à tes aînés.

Elle me décocha un regard hostile.

— Et la mienne, riposta-t-elle, t'aurait traînée devant le Conseil pour qu'on t'enferme. Tu te rends compte des risques que tu fais courir aux autres et à toi-même ?

— Le Conseil ? répétais-je. Quel Conseil ?

Était-ce possible ? Nous étions donc si nombreux ? Les nôtres étaient-ils organisés, comme Barrons affirmait qu'ils l'avaient été autrefois ?

— Tu veux dire, un conseil de *sidhe*...

— La ferme ! siffla-t-elle entre ses dents. Tu veux nous faire dézinguer ou quoi ?

— Il y en a donc un ? insistai-je. Un conseil de... tu sais... de personnes comme nous ?

Dans ce cas, il fallait que je rencontre ces gens de toute urgence. S'ils n'avaient pas encore appris l'existence du Haut Seigneur et de son portail entre les mondes, je devais les en informer. Peut-être pourrais-je alors remettre cette sale histoire entre les mains de quelqu'un d'autre – voire du Conseil tout entier –, me désintéresser de tout cela, ne plus avoir à m'occuper que de ma vengeance, et même trouver de l'aide pour l'accomplir... Alina connaissait-elle l'existence de ces *sidhe-seers* ? Les avait-elle rencontrés ?

— Tu vas la boucler, oui ?

De nouveau, elle parcourut le ciel d'un regard rapide. Je n'aimais pas du tout cela.

— Que cherches-tu là-haut ?

Elle ferma les yeux en secouant la tête, comme si elle priait Jésus, Marie, Joseph et tous les saints du Paradis de lui accorder de la patience. Puis elle rouvrit les paupières et, se précipitant vers moi, arracha mon journal de sous mon bras.

— Stylo, ordonna-t-elle.

J'en pris un dans mon sac et le déposai sèchement dans sa paume tendue.

« Toi et moi sommes ici, écrivit-elle, mais le vent est partout. Ne lui lance aucune parole si tu ne veux pas qu'elle se retourne contre toi. »

— Quel mélo ! raillai-je dans l'espoir de chasser l'angoisse qui me serrait le cœur.

— C'est l'une des premières règles qu'on nous apprend, répondit-elle sans cacher son mépris. À trois ans, je pouvais la réciter par cœur. Tu devrais la connaître, toi qui es vieille.

— Je ne suis pas vieille, rectifiai-je en me redressant, piquée au vif. Qui t'a enseigné cette règle ?

— Ma grand-mère.

— Eh bien, justement. Moi, j'ai été adoptée. Personne ne m'a jamais rien dit. J'ai tout découvert par moi-même et je trouve que je m'en suis plutôt bien sortie. Comment crois-tu que tu te serais débrouillée, sans personne pour t'aider ?

Elle esquissa un haussement d'épaules évasif et me jeta un regard de dédain – façon de me signifier, je suppose, qu'elle aurait fait bien mieux que moi, elle qui était si intelligente et si douée. Oh, l'arrogance de la jeunesse ! Et comme mon adolescence me semblait loin !

— Eh bien, qu'y a-t-il de si passionnant, là-haut ? ajoutai-je.

Étais-je bel et bien un rat de laboratoire, survolé en ce moment par des oiseaux de proie ? La rouquine tourna la page pour y tracer des lettres. Malgré la couleur rose de l'encre, les mots prirent un relief sombre et effrayant sur la feuille vierge. *Des Traqueurs*. Le frisson glacé que j'avais tenté en vain de dissiper se transforma soudain en une lame qui me traversa le dos pour se planter dans mon cœur. Les Traqueurs étaient une terrifiante caste d'*Unseelie* ailés dont la principale mission était de chasser et d'abattre les *sidhe-seers*.

Elle referma le cahier d'un geste sec.

On en a observé, précisa-t-elle dans un mouvement de lèvres silencieux.

À *Dublin* ? demandai-je sur le même mode, horrifiée, en scrutant le ciel avec inquiétude.

Elle hocha la tête.

— Comment est-ce que tu t'appelles ?

— Mac, répondis-je dans un souffle, de peur que le vent emporte mes paroles. Et toi ?

— Dani, avec un « i ». Mac comment ?

— Lane.

Elle n'avait pas besoin d'en savoir plus pour l'instant.

— Donne-moi tes coordonnées, Mac.

J'entrepris de réciter mon nouveau numéro de portable, mais elle secoua la tête avec impatience.

— Quand ça commence à chauffer, on s'en tient aux bonnes vieilles méthodes. Ton adresse ?

Je lui indiquai celle de *Barrons – Bouquins & Bibelots*.

— C'est aussi là que je travaille. Pour Jéricho Barrons, précisai-je.

Je guettai sur son visage une réaction.

— C'est l'un des nôtres, ajoutai-je.

Elle me jeta un regard étrange.

— Vraiment ?

En hochant la tête, je tournai une page dans mon cahier.

« Combien sommes-nous ? » écrivis-je.

« Ce n'est pas à moi de répondre à tes questions, griffonna-t-elle. Quelqu'un te contactera bientôt. »

— Quand ?

— Aucune idée. Tu verras bien.

— J'ai besoin de réponses. Écoute, Dani, j'ai vu des choses étranges... Est-ce que votre Conseil sait au moins ce qui se passe dans cette ville ?

Elle roula des yeux furieux. Je poussai un soupir d'exaspération.

— Très bien, mais dis à ce « quelqu'un » de se dépêcher. La situation se dégrade de jour en jour.

J'ouvris de nouveau mon cahier. « Je suis une *null*, écrivis-je. Je connais le Haut Seigneur et le *Sinsar*... »

En un éclair, le journal fut arraché de mes mains et la page déchirée. Dani avait agi avec une telle rapidité que je tenais toujours mon stylo au-dessus de la page qui avait disparu, attendant de former la lettre *D*.

Personne n'était capable d'une telle prouesse. C'était tout simplement inhumain. Intriguée, j'observai son visage effronté.

— Comment as-tu fait cela ?

— Moi aussi, figure-toi, j'ai des talents cachés qui se sont réveillés au bon moment, répondit-elle en me scrutant d'un air de défi. Chaque jour qui passe, on en apprend un peu plus sur ce qu'on était autrefois et sur ce qu'on est en train de devenir.

— Tu m'as laissée te rattraper, dis-je d'un ton accusateur.

Elle aurait pu m'échapper en un clin d'œil. Que j'avais été naïve ! Cette gamine était sans doute capable de sauter par-dessus une

maison.

— Et alors ?

— Pourquoi as-tu fait cela ?

Elle haussa les épaules.

— Bon, j'aurais pas dû, mais j'étais trop curieuse. Rowena a envoyé tout un groupe des nôtres à ta recherche, pour découvrir où tu habitais. Bien entendu, c'est moi qui t'ai vue la première. Elle nous a laissé entendre que tu étais très puissante...

Elle me décocha un regard dédaigneux.

— Franchement, on dirait pas.

— Qui est Rowena ?

Je commençais à en avoir une vague idée, qui ne me plaisait pas du tout.

— Une vieille. Cheveux gris, l'air fragile...

Je l'aurais parié ! Cette Rowena n'était autre que la sorcière qui m'avait agressée le soir de mon arrivée à Dublin, alors que mon regard s'attardait un peu trop à son goût sur le premier faë que je rencontrais. Par la suite, elle avait assisté sans intervenir à la tentative de viol que V'lane m'avait fait subir au National Muséum, puis elle m'avait suivie en me répétant que j'étais une enfant adoptée.

— Mène-moi à elle, dis-je.

J'en avais terriblement voulu à cette vieille femme de saccager mes certitudes, mais aujourd'hui, j'avais besoin qu'elle me dise ce qu'elle savait. Elle m'avait appelée O'Connor et avait cité une personne prénommée Patrona. Connaissait-elle le secret de mes origines ? J'osais à peine formuler les questions qui en découlaient, aussi effrayantes que fascinantes, et dont les accents de trahison envers mes parents, envers tout ce que j'avais été et fait pendant vingt-deux ans, me serraient le cœur : avais-je de la famille en Irlande ? Un cousin, un oncle... ou, qui sait, une autre sœur ?

— C'est Rowena qui choisira le moment, répondit Dani.

Je maugréai et m'apprêtai à protester, mais elle me fit taire d'un geste.

— Stop ! s'écria-t-elle. Pas la peine de te fâcher contre moi. Je suis seulement la messagère, et je t'en ai déjà trop dit. Elle va me remonter les bretelles quand elle apprendra que je t'ai parlé.

Elle me décocha un sourire lumineux.

— Enfin, elle s'en remettra... Elle m'a à la bonne. J'en ai déjà dégommé quarante-sept.

Dégommé ? Quarante-sept ? Elle ne parlait pas de faës tout de même ? Et avec quoi cette gamine effrontée les avait-elle... dégommés ?

En la voyant pivoter, je compris que cette fois-ci, je n'aurais aucune chance de la rattraper. Pourquoi ne possédais-je pas, moi

aussi, cette formidable vitesse surhumaine ? J'en aurais eu l'usage, et plus souvent qu'à mon tour...

— Au fait, Mac, me lança-t-elle par-dessus son épaule. Encore un petit détail – et si tu dis à Rowena que je t'en ai parlé, je nierai en bloc, mais il faut tout de même que tu le saches. Il n'y a pas d'hommes parmi nous. Il n'y en a jamais eu. Je ne sais pas qui est ton boss, mais il n'est pas des nôtres.

Je repartis par Temple Bar District en louvoyant entre les buveurs au verbe haut qui sortaient en titubant des pubs, au son de la musique qui jaillissait à flots des fenêtres ouvertes.

La première fois que j'étais venue dans ce quartier, mon passage avait été salué par des sifflements et des appels gouailleurs, mais je ne m'en étais pas formalisée, bien au contraire. À cette époque, j'adorais attirer les regards et je choisisais mes tenues et mes accessoires en conséquence. Ce soir, avec mon jean *baggy*, mon tee-shirt ample, mes tennis, mon visage dénué de toute trace de maquillage et mes cheveux plaqués par la pluie, je passais parfaitement inaperçue parmi les fêtards qui peuplaient le bruyant sanctuaire du *craic* [2] à mon grand soulagement. La seule foule qui m'intéressait était celle de mes pensées – une multitude de questions qui se bouscullaient dans mon esprit, l'une chassant l'autre, comme avides de capter mon attention.

Jusqu'à présent, Barrons avait été ma seule et unique source d'informations sur ce que j'étais, et sur ce qui se passait autour de moi. Je venais de découvrir qu'il y en existait une autre et qu'elle semblait très bien organisée. D'autres *sidhe-seers*, dont des gamines de quatorze ans qui n'avaient pas froid aux yeux et étaient capables d'agir à une vitesse surhumaine, combattaient les faës et les tuaient.

Jusqu'à présent, je n'avais vu en Rowena qu'une vieille femme acariâtre, vaguement informée de l'existence d'autres de nos semblables, et assez âgée pour avoir quelques notions de l'héritage *sidhe-seer*. Comment aurais-je pu imaginer qu'elle appartenait à la communauté *sidhe-seer*, un réseau bien vivant, doté d'un Conseil et de lois, au sein duquel les mères apprenaient à leurs filles à vivre avec leur don ? L'ancienne caste dont Barrons m'avait parlé au cimetière était encore de ce monde.

J'étais furieuse que cette Rowena ne m'ait pas proposé de rejoindre les siennes – les *miennes* – le soir où j'avais fait sa connaissance et où, apercevant mon premier faë, je me serais trahie si elle n'était pas intervenue.

Non seulement elle ne me l'avait pas proposé mais au lieu de me prendre sous son aile et de m'aider à survivre, moi qui avais tant besoin d'aide, elle m'avait chassée en m'envoyant me faire tuer ailleurs !

C'est d'ailleurs exactement ce qui me serait arrivé si mon chemin n'avait pas croisé celui de Jéricho Barrons.

Sans guide, privée de toute information sur ma véritable nature, j'aurais fini assassinée par l'un ou l'autre des *Unseelie* qui hantaient la grande cité, faute d'avoir compris le danger que représentaient ces créatures. Peut-être aurais-je été victime d'une Ombre, qui m'aurait réduite en lambeaux parcheminés lors de ma première incursion dans la Zone fantôme. Peut-être l'Homme Gris aurait-il anéanti ma beauté – bien plus rapidement et efficacement que ne l'avaient fait le sacrifice de ma chevelure de rêve et l'abandon de mes tenues sexy pour une garde-robe calamiteuse. Peut-être la Chose aux mille bouches m'aurait-elle dévorée toute crue. Peut-être, ayant attiré l'attention du Haut Seigneur, serais-je devenue son nouveau détecteur personnel d'Objets de Pouvoir plutôt que celui de Barrons, un jouet humain qu'il aurait utilisé à loisir... avant de le massacrer, exactement comme il avait détruit Alina.

Quoi que fût Barrons par ailleurs, il était celui qui m'avait sauvé la vie. Il m'avait ouvert les yeux, avait fait de moi une arme vivante. Rowena et sa joyeuse bande de *sidhe-seers* ne pouvaient pas en dire autant. Pour ma part, je préférais une affection un peu rugueuse à un cœur sec.

« Il n'y a pas d'hommes parmi nous, m'avait dit Dani. Il n'y en a jamais eu. »

Eh bien, elle ne savait pas tout. Barrons pouvait voir les faës. C'était lui qui m'avait révélé qui ils étaient, nous les avions combattus côte à côte, et personne, surtout pas Rowena, ne pouvait se vanter d'en avoir fait autant pour moi.

J'en étais certaine, celle-ci ne tarderait pas à réapparaître. Elle avait envoyé ses *sidhe-seers* à ma recherche. Elle savait que je détenais une relique faë. Le jour où V'lane avait tenté de m'imposer ses caprices érotiques, elle m'avait vue le menacer avec la pointe de lance, et lorsque je m'étais enfuie, elle m'avait rattrapée pour tenter de m'entraîner je ne sais où. Seulement, son intervention avait été trop timorée, et bien trop tardive. Ce jour-là, au musée, elle m'avait abandonnée une seconde fois. Je m'étais dévêtue en public pour m'offrir, telle une chatte en chaleur, à un faë de volupté fatale, et elle n'avait pas levé le petit doigt ! Lorsque j'avais voulu connaître la raison de son indifférence, elle m'avait froidement répondu : « Un de trahi, un de perdu. Deux de trahis, deux de perdus. Nous sommes trop peu nombreux pour prendre le risque de nous condamner en intervenant pour aider l'un des nôtres. Chacun d'entre nous est précieux. »

Cette vieille femme était probablement quelqu'un d'important. Elle détenait des informations sur moi et sur mes origines. Voilà

pourquoi, lorsqu'elle m'enverrait chercher, je répondrais à son invitation.

Avec la plus grande méfiance.

Désormais, nous allions inverser les rôles. Lors de notre troisième rencontre, ce serait à elle de faire ses preuves.

Lorsque j'arrivai au magasin, la nuit était tombée. Je contournai l'immeuble pour me diriger vers la porte de derrière, une lampe torche dans chaque main. Au passage, je remarquai que Barrons avait doublé de planches la fenêtre brisée du garage.

N'allez pas croire que ma vigilance envers les Ombres avait viré à la paranoïa. Mais l'ennemi avait installé un camp de base au pied de la porte de service de l'immeuble, et, en soldat consciencieux, j'y jetais régulièrement un coup d'œil, afin de m'assurer qu'il ne s'y passait rien de nouveau.

De fait, je ne notai aucun changement. Les projecteurs extérieurs étaient allumés, les fenêtres fermées. Soulagée, j'essuyai mon front du revers de la main. Depuis la nuit où les Ombres avaient pénétré à l'intérieur du bâtiment, elles hantaient mes pensées, en particulier la plus grande et la plus menaçante d'entre elles, celle qui m'avait défiée dans le salon et qui se trouvait en ce moment même à la lisière de l'obscurité, agitée de mouvements nerveux.

Je réprimai un sursaut.

Elle venait d'étirer de sa masse informe une sorte de bras, dont l'extrémité offrit soudain une furieuse ressemblance avec un poing d'où jaillissait un doigt levé vers le ciel. Où la créature avait-elle appris un si vilain geste ? Pas auprès de moi, parole... d'honneur. Je secouai la tête pour en chasser les nouvelles questions qui naissaient dans mon esprit. J'avais trop de préoccupations pour m'attarder sur de telles réflexions ! D'ailleurs, cela n'avait sans doute été qu'une illusion d'optique, rien de plus.

Je gravis rapidement les marches du perron. Je me trouvais sur la dernière, la main sur la poignée de la porte, lorsque je perçus une présence derrière moi.

Ténébreuse.

Glaciale.

Plus vaste que la nuit.

Je pivotai sur mes talons, irrésistiblement attirée, comme si un trou noir s'était ouvert dans mon dos et que j'étais aspirée par sa formidable puissance d'attraction.

Le spectre se tenait là, parfaitement immobile, m'observant en silence. Les plis couleur d'encre de son ample suaire bruissaient dans la brise nocturne.

Je fronçai les sourcils. La brise nocturne ? Il n'y avait pas un

souffle dans la petite allée ! Aucun de mes cheveux ne bougeait. Je léchai mon doigt et levai la main. L'air était stagnant, presque lourd.

Et cependant, la longue robe à capuche de l'apparition dansait dans le vent, agitée par des rafales qui n'existaient pas.

Très bien. Si je cherchais une preuve que ce spectre n'était qu'une illusion, je la tenais. Manifestement, ce fantôme était le fruit de mon imagination – fantastique condensé d'images puisées dans mes lectures d'enfance et dans les rares films d'horreur que j'avais vus au cours de ma vie. Dans ma banque d'images personnelle, sa cape claquait toujours dans le vent, son visage restait obstinément dissimulé dans l'ombre de sa capuche, et il portait en permanence une sorte de faux constituée d'une lame étincelante fichée dans un long manche de bois couleur ivoire, identique en tout point à celle qu'il brandissait à présent. La ressemblance était parfaite. Beaucoup trop parfaite.

Pourquoi m'infligeais-je cela ?

— Je ne comprends pas, murmurai-je.

Bien sûr, le spectre demeura muet. Il ne parlait pas, et ne le ferait jamais. Pour la bonne raison que la Mort ne se tenait pas dans cette allée devant moi, attendant de poinçonner mon ticket et de reprendre ses jetons. La Camarde ne me tendait pas mon manteau, façon de me faire comprendre sans ambiguïté que la danse était finie, le bal terminé, et que le jour ne se lèverait plus pour moi.

Et s'il me fallait une confirmation supplémentaire que ce spectre n'était rien de plus qu'un fantôme d'opérette, une vision née de mon imagination enfiévrée, je n'avais qu'à me souvenir que ni Barrons, ni Jayne, ni Derek O'Bannion ne l'avaient vu, alors qu'il se trouvait tout près d'eux. L'indifférence des deux derniers n'était pas un élément décisif, mais celle de Barrons, si. Bon sang, cet homme pouvait humer sur moi l'odeur d'un baiser. Rien ne lui échappait !

— C'est parce que j'ai tué Rocky O'Bannion et ses hommes ? demandai-je dans un murmure. C'est pour cette raison que je te vois tout le temps ? Parce que j'ai ramassé leurs vêtements pour les jeter à la poubelle, au lieu de les envoyer à la police ou de les rendre à leurs femmes ?

Comme me l'avaient appris les cours de psychologie que j'avais suivis, l'esprit humain, même en parfaite santé, pouvait se jouer des tours à lui-même. Or, le mien n'était pas en parfaite santé, loin de là. Il portait le fardeau d'innombrables regrets, de projets de vengeance, de péchés de plus en plus fréquents.

— Je sais que ce n'est pas à cause de tous ces *Unseelie* que j'ai abattus, ni du vampire Mallucé que j'ai poignardé. Parce que ça, j'en suis plutôt fière.

J'observai l'apparition quelques instants. Jusqu'où devrais-je être

honnête avec moi-même pour m'en débarrasser ?

— C'est parce que j'ai laissé maman à Ashford, folle de chagrin, et que j'ai peur qu'elle ne guérisse jamais si je ne reviens pas ?

L'inquiétante créature avait-elle commencé à prendre forme dans mon esprit depuis plus longtemps que cela ? Avait-elle semé ses graines de noirceur par un après-midi ensoleillé, alors que j'étais étendue au bord de la piscine, à peaufiner mon bronzage en écoutant de la musique légère, pendant qu'à six mille kilomètres de là, ma sœur agonisait dans une mare de sang, au fond d'une ruelle sordide de Dublin ?

Venait-elle me hanter parce que, semaine après semaine, mois après mois, j'avais passé des heures au téléphone avec Alina sans jamais déceler la moindre fêlure dans sa voix, sans être capable une seule fois de m'extraire suffisamment de mon petit paradis pour m'apercevoir que sa vie à elle était devenue un enfer ? Parce que j'avais laissé tomber mon portable dans l'eau et tardé à le remplacer, ratant ainsi l'ultime appel au secours de ma sœur, ainsi que ma dernière chance de lui parler ?

— C'est parce que je l'ai trahie ? C'est cela, n'est-ce pas ? Je te vois parce que j'ai honte d'être celle de nous deux qui a survécu ?

Les plis de la robe du spectre ondulèrent, voile de ténèbres sans nom, sans conscience, lisse comme la soie, sombre promesse d'oubli. Celui que, à mon insu, je recherchais depuis des semaines ? La vie m'était-elle devenue si insupportable que je n'avais plus qu'une idée : la fuir ? Ne cherchais-je pas du réconfort dans la perspective de quitter cette vallée de larmes ?

Non, tout ceci était bien trop alambiqué pour moi. Je n'avais aucune tendance suicidaire ! J'étais une irréductible optimiste, et aucun fantôme, aucun sentiment de culpabilité au monde n'y changerait rien.

Alors quoi ? Je ne voyais pas ce que j'aurais eu d'autre à me reprocher et je n'étais pas d'humeur à chercher plus longtemps. J'avais autant envie de commencer une psychothérapie que, disons, de me faire arracher une dent saine.

En revanche, je n'avais rien avalé depuis le petit déjeuner, mes pieds me faisaient souffrir le martyre – j'avais marché toute la journée – et j'étais épuisée. Tout ce qu'il me fallait, c'était un bon repas, un bon feu et un bon bouquin.

Au fait, n'étais-je pas capable de bannir mes propres démons ? Refoulant une désagréable sensation de ridicule, je fis un essai.

— Arrière, suppôt de Satan ! m'écriai-je en lui lançant l'une de mes lampes torches d'un geste théâtral.

L'appareil traversa l'apparition et alla heurter le mur de brique derrière elle. Lorsqu'il se fracassa sur le pavé, ma Faucheuse avait

disparu.

Je tentai de me convaincre qu'elle ne reviendrait pas de sitôt.

— Pourquoi le Haut Seigneur ne m'a-t-il pas encore retrouvée ? Cela fait déjà deux semaines !

Lorsque Barrons apparut le lundi soir, une heure plus tôt qu'à son habitude, je lançai à voix haute la question qui m'avait tараudée toute la journée.

Le temps était de nouveau à la pluie, et les clients s'étaient évaporés. Malgré tout, et pour combattre la mauvaise habitude que j'avais prise d'écourter mes journées de travail, j'avais décidé de ne pas fermer boutique avant 19 heures précises. Pour tuer le temps, j'avais rangé les étagères et épousseté les bibelots exposés.

— Je soupçonne, répondit Barrons en refermant la porte derrière lui, qu'on ne nous accorde ce répit que pour convenances personnelles. Notez-le « nous », au cas où il vous prendrait de nouveau la fantaisie de travailler en solo, mademoiselle Lane.

Cela lui plaisait de me rappeler que je serais morte le jour où je m'étais aventurée, seule, dans la Zone fantôme, s'il n'avait pas volé à mon secours. Peu m'importait. Qu'il se gargarise de ses exploits si cela lui chantait ! Cela m'était de plus en plus indifférent.

— Convenances personnelles ? répétais-je.

Cela me convenait certainement, à moi, mais je supposais que ce n'était pas à ma personne qu'il faisait allusion.

— Les siennes. Il est sans doute occupé ailleurs en ce moment. Si, lorsqu'il a disparu à travers ce portail, il s'est rendu en Faery, le temps ne passe plus à la même vitesse pour lui.

— Oui, répondis-je d'un ton distrait, c'est aussi ce qu'affirme V'lane.

Je vidai le tiroir-caisse, rassemblai les tickets, puis commençai à saisir des chiffres sur une calculatrice. Le magasin n'était pas informatisé, aussi la comptabilité était-elle un vrai casse-tête.

Barrons me lança un regard torve.

— Vous êtes sacrément bavards, tous les deux, on dirait... Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ? Que vous a-t-il dit d'autre ?

— Ce soir, c'est moi qui pose les questions, répliquai-je.

Un jour, j'écrirais un livre. Le titre en serait *Comment manipuler un*

manipulateur, ou l'Art de survivre à Jéricho Barrons.

Ce dernier émit un ricanement sarcastique.

— Si cela vous rassure de vous imaginer que c'est vous qui commandez, je vous en prie, faites donc.

— Vantard, répliquai-je en lui jetant un regard directement copié sur le sien.

En le voyant éclater de rire, je le regardai avec incrédulité, avant de détourner les yeux. D'un geste automatique, je finis de placer les bandes de plastique autour des liasses de billets, rangeai celles-ci dans une pochette de cuir et saisis le montant des derniers achats, afin d'obtenir le chiffre d'affaires de la journée. L'espace d'un instant, Jéricho Barrons ne m'avait plus semblé ténébreux, impressionnant et glacial, mais ténébreux, impressionnant et chaleureux. Pour tout dire, je l'avais même trouvé assez... torride.

Je secouai la tête, troublée. Je m'égarais ! J'inscrivis les recettes du jour dans le livre de comptes, rangeai la pochette dans un coffre placé derrière moi, puis sortis de derrière le comptoir et allai retourner la pancarte accrochée à la poignée de la porte. En poussant le verrou, j'adressai un petit salut de la main à l'inspecteur Jayne. À quoi bon feindre de l'ignorer ? Tout ce que j'espérais, c'était qu'il était trempé, glacé et mort d'ennui. Car je me serais bien passée de sa présence qui, toute la journée, m'avait remémoré la disparition du malheureux O'Duffy.

— Au fait, et Mallucé ? demandai-je. Est-il vraiment mort ?

J'avais été tellement occupée par les ennemis que je voyais pratiquement tous les jours que j'en avais presque oublié de me faire du souci au sujet de ceux que j'avais perdus de vue depuis quelque temps.

Mallucé, de son nom de naissance John Johnstone Junior, fils unique d'un richissime financier anglais, avait fort à propos perdu ses parents dans un accident de voiture dont les compagnies d'assurances n'avaient jamais éclairci les circonstances exactes, héritant ainsi d'une fortune qui flirtait avec le milliard de dollars. Il n'avait alors que vingt-quatre ans. Il s'était empressé de se débarrasser de son trop célèbre patronyme, qu'il avait troqué contre celui de Mallucé, avant de réapparaître en société sous l'apparence d'un mort-vivant. Cela avait eu lieu huit ou neuf ans auparavant. Depuis, le vampire *steampunk* aux yeux jaune citron s'était entouré de toute une cour de dévots, qui accouraient du monde entier vers son improbable manoir gothique pour y célébrer un culte à sa personne.

Était-il ou non un vampire ? Barrons n'y croyait guère. Tout ce dont j'étais sûre, pour ma part, c'est qu'il y avait en lui *quelque chose* de plus qu'humain. Malgré sa pâleur malade, sa silhouette filiforme et sa musculature de danseur, tout en légèreté, je l'avais vu projeter

un malabar de deux mètres de haut à travers une pièce d'un seul revers de la main, le tuant net. Quant à moi, je ne savais toujours pas comment j'avais survécu au coup qu'il m'avait assené lorsque je l'avais poignardé avec ma pointe de lance, le jour de la bataille dans la Zone fantôme.

— Un service funèbre s'est tenu dans sa propriété la semaine dernière, déclara Barrons.

Victoire ! Voilà exactement la nouvelle que j'avais espérée. Ses adorateurs le pleuraient !

— Alors, il est mort ? insistai-je.

Je voulais entendre Barrons me confirmer que l'un de mes ennemis n'était plus dans la course.

Il ne répondit pas.

— Allez, dites-le ! Quand on célèbre un office funèbre pour un mort-vivant, c'est qu'il n'est plus vivant, donc qu'il est mort, pas vrai ? Sinon, on aurait célébré son retour à la vie, et pas son éternel départ. Tant mieux. C'est un peu plus larmoyant, mais nettement moins angoissant, si vous voulez mon avis...

— Comme je crois vous l'avoir déjà dit, mademoiselle Lane, un ennemi n'est mort qu'une fois...

— Je sais, je sais, coupai-je sans dissimuler mon agacement. Un ennemi n'est mort qu'une fois qu'on l'a carbonisé, qu'on a soigneusement écrasé ses cendres et qu'on s'est assuré que rien n'en est sorti après un jour ou deux.

Selon Barrons, certains êtres ne peuvent être tués. Il m'avait clairement laissé entendre que les vampires appartenaient à cette catégorie. Dans ce cas, il n'avait pas dû lire *Les Vampires pour les nuls*. D'après les auteurs de ce remarquable ouvrage, qui affirmaient avoir interviewé des centaines de morts-vivants au cours de leur enquête et consacraient un chapitre entier au célébrisime Mallucé, il était relativement aisé de plonger un pieu dans le cœur d'un vampire, lequel était en général facile à faire disparaître et, au demeurant, sujet à toutes sortes de petits bobos et fragilités de constitution.

— Son chargé d'affaires assistait à la vente. Il a enchéri avec insistance sur un certain nombre d'articles, y compris l'Amulette.

Mon optimisme se dégonfla à la vitesse d'un pneu qui vient de rouler sur une poignée de clous.

— Alors, il est vivant ?

— Il serait déraisonnable de faire des hypothèses sur ce point. Peut-être que quelqu'un d'autre utilise son nom et ses représentants légaux comme couverture. Qui sait si le Haut Seigneur n'a pas pris le contrôle de sa fortune et de sa cour de dévots ? Plus rien ou presque ne pourrait l'arrêter...

À cette perspective, un frisson d'effroi me parcourut. Je n'en

doutais pas, le Haut Seigneur était capable de décupler le nombre d'adorateurs et de fanatiques que Mallucé avait rassemblés autour de lui. Je ne l'avais vu qu'une fois, mais son visage resterait à jamais gravé dans ma mémoire. J'avais longuement étudié les photos de lui et de ma sœur dans Dublin et ses environs. Il possédait l'inhumaine beauté des faës, mais n'en était pas un. Ma vision de *sidhe-seer* peinait à me révéler sa vraie nature, de même que celle de Mallucé. Comme celui-ci, le Haut Seigneur était humain... mais pas tout à fait.

Néanmoins, j'avais une certitude. Sur une échelle de séduction allant de un à dix, l'ex-fiancé d'Alina obtenait un onze. Les adorateurs de Mallucé n'auraient aucune chance ; en moins de temps qu'il n'en faut pour s'écrier : « *Vade rétro !* », ils se prosterneraient devant lui. La nuit où j'avais dérobé l'Objet de Pouvoir que Mallucé dissimulait au Haut Seigneur, j'en avais assez vu pour comprendre que les malheureux cherchaient si désespérément une raison de vivre qu'ils étaient prêts à mourir pour parvenir à leurs fins. C'était aussi stupide qu'illogique, mais c'était ainsi.

— Mettez donc ça, dit alors Barrons en me lançant un paquet.

Je considérai le colis d'un regard circonspect. Les choix de Barrons en matière vestimentaire ne correspondaient jamais aux miens. Nous aurions pu aller dans le même magasin, fouiller dans les mêmes rayons pendant des heures, jamais nous n'aurions sélectionné les mêmes tenues. Il préférait le minimaliste à l'accessoirisé, le sombre au lumineux, les tons intenses aux nuances pastel, le voluptueux à l'acidulé. Je ne me reconnaissais pas dans les vêtements qu'il choisissait pour moi. Au fond, je resterais toujours la petite fille rose bonbon de papa.

— Laissez-moi deviner, dis-je un peu sèchement. C'est noir ?

Il haussa les épaules.

— Près du corps ?

Pour la deuxième fois de la soirée, il éclata de rire. Voilà qui ne lui ressemblait vraiment pas... Je le regardai, méfiante.

— Que vous arrive-t-il ?

— De quoi parlez-vous, mademoiselle Lane ?

Il s'approcha d'un pas. Un pas de trop... Louchait-il encore en direction de mon décolleté ? Il me semblait percevoir la chaleur qui émanait de son corps d'athlète, ainsi que ce courant d'énergie qui l'enveloppait en permanence, une étrange vibration électrique qui courait, omniprésente, sous sa peau dorée. En temps normal, Barrons était d'un flegme imperturbable, mais ce soir, il paraissait différent. Il rayonnait d'une sorte de sauvagerie que je ne parvenais pas à identifier, mais qui n'était pas fondamentalement différente de la violence à l'état pur. Et ce n'était pas tout...

S'il avait été un autre homme et moi une autre femme, j'aurais vu

du désir dans sa façon de darder sur moi ses yeux sombres aux paupières lourdes. Seulement, il était Barrons, et moi Mac. En d'autres termes, une flambée de désir entre lui et moi était à peu près aussi probable que, disons, l'éclosion d'une orchidée sur la banquise.

— Je vais me changer, dis-je en me détournant.

Il me prit par le bras pour me retenir. Dans la lueur diffuse des appliques, il ne ressemblait plus au Barrons que je connaissais. La lumière tamisée effaçait l'élégance patricienne de ses traits, noyant le modelé de son visage pour révéler un masque à l'expression brutale et impérieuse. Il me regardait fixement mais il semblait absent, et s'il me voyait malgré tout, ce n'était pas la Mac dont je croisais le reflet chaque matin dans mon miroir qui se dessinait devant lui. Pressée de dissiper la tension qui régnait soudain entre nous, je m'exclamai étourdi :

— Eh bien, Jéricho ! Où allons-nous, ce soir ?

Il tressaillit, comme si je venais de l'arracher à une profonde rêverie.

— Jéricho ? Que vous arrive-t-il, mademoiselle Lane ?

J'émis une petite toux gênée.

— Je voulais dire Barrons, et vous le savez très bien, répliquai-je d'un ton acerbe.

Pourquoi l'avais-je appelé par son prénom ? La seule fois où j'avais commis un tel impair, dans le naïf espoir de placer notre relation sur un plan plus amical (il faut dire à ma décharge qu'il venait de me sauver la vie et que j'étais à demi-consciente et éperdue de gratitude), il m'avait éconduite, avec douceur mais fermeté.

— Oubliez ça, ajoutai-je, un peu guindée. Et lâchez mon bras, vous me faites mal. Je vous rejoins dans une vingtaine de minutes.

Son regard descendit, s'attarda sur mes seins.

Je le repoussai d'un geste impatient.

S'il avait été un autre homme et moi une autre femme, j'aurais juré qu'il cherchait à... passer à l'action. Fiona et lui avaient-ils été amants, malgré leur différence d'âge ? Le désir le torturait-il, à présent qu'elle n'était plus là ? Non seulement cette éventualité était effrayante, mais elle s'avéra diablement difficile à chasser de mon esprit.

Quarante-cinq minutes plus tard, nous étions à bord d'un avion à destination du pays de Galles... et sur le point de perpétrer un nouveau crime. J'avais vu l'inspecteur Jayne, qui nous avait suivis jusqu'à l'aéroport, lever au ciel un poing rageur en constatant qu'il ne pourrait pas monter à bord de notre avion, un jet privé dont l'accès lui était interdit.

En ce qui concernait ma tenue, je ne m'étais pas trompée en

prédisant qu'elle serait noire et très près du corps. Sous un imperméable que j'étais déterminée à n'enlever qu'en cas d'absolue nécessité, je portais un justaucorps si moulant qu'il épousait étroitement la moindre de mes courbes, révélant mon anatomie aussi sûrement que si j'avais été nue. Barrons avait fixé autour de ma taille un large ceinturon équipé d'une multitude de poches de différentes tailles, dans lesquelles il avait glissé ma pointe de lance, des lampes torches, ainsi qu'une demi-douzaine de gadgets en tout genre que j'aurais été bien en peine d'identifier. Tout cela pesait si lourd que j'avais l'impression d'être une plongeuse lestée d'une ceinture de plomb.

— Qu'a-t-elle de si spécial, cette amulette ? demandai-je en prenant place dans mon siège.

J'estimais avoir au moins le droit de savoir pour quoi j'allais mettre ma vie et ma pudeur en danger en jouant les as de la cambriole.

— Vous ne savez vraiment ce que vaut une relique faë qu'une fois que vous l'avez entre les mains, répondit Barrons en s'installant en face de moi. Et même alors, cela peut vous prendre un certain temps avant d'en comprendre l'usage. Les Objets de Pouvoir obéissent à la même règle.

Je haussai un sourcil dubitatif avant de désigner d'un coup d'œil ma pointe de lance. Je n'avais eu aucun mal à en maîtriser le maniement !

— Cet objet n'a rien d'un casse-tête, mademoiselle Lane. Et pour ma part, je ne parierais pas qu'il ne possède pas d'autres emplois à l'usage exclusif des faës. L'histoire de ceux-ci est nébuleuse, pleine d'inexactitudes et délibérément truffée de mensonges.

— Pourquoi ?

— Pour de nombreuses raisons... Pour commencer, ce sont les rois de l'illusion. Ensuite, ils se régénèrent régulièrement, en se délestant chaque fois de leurs souvenirs.

— Pardon ?

On pouvait donc effacer sa mémoire comme celle d'un ordinateur ? Cela s'appliquait-il aussi à moi ? J'avais en « stock » un certain nombre d'« archives » dont je me serais volontiers débarrassée, et qui n'étaient pas toutes liées à la disparition tragique de ma sœur.

— Un faë ne s'éteint pas de mort naturelle. Certains d'entre eux vivent depuis plus longtemps que vous ne pouvez le concevoir. Une telle longévité entraîne inévitablement une déplorable conséquence : la folie. Lorsqu'ils pressentent son arrivée, la plupart d'entre eux choisissent de boire au Chaudron de Clarté, l'un des quatre Piliers de Lumière, afin de faire table rase de leurs souvenirs et de recommencer de zéro. Ils ne retiennent rien de leur existence passée et croient être

nés le jour où ils ont bu la potion d'oubli. Il existe un gardien des registres qui consigne scrupuleusement le nom de chaque incarnation de chaque faë, afin de préserver l'histoire exacte de leur peuple.

— Il ne devient pas fou à son tour ?

— Il, ou elle, boit avant que cela n'arrive, et un autre prend sa relève.

Je fronçai les sourcils, intriguée.

— D'où vous vient tout ce savoir ?

— Voilà des années que j'effectue des recherches sur les faës, mademoiselle Lane.

— Pourquoi ?

— L'Amulette Maléfique, poursuivit-il, ignorant ma question, est l'un des présents forgés par le Roi Noir des Tuatha Dé Danaan pour sa concubine favorite. Celle-ci, qui n'appartenait pas à son peuple, ne pratiquait pas la magie. Il voulait lui offrir la possibilité de créer des illusions pour son propre amusement, comme les siens en étaient capables.

— Si j'en crois le commissaire-priseur, l'Amulette fait bien plus que jeter de la poudre aux yeux, protestai-je. D'après lui, elle peut modifier le cours de l'histoire. Regardez la liste de ses précédents propriétaires ! Bons ou mauvais, ils ont tous exercé un pouvoir hors du commun.

— Les reliques faës ont tendance à transmuter avec le temps, en particulier si elles sont utilisées parallèlement à d'autres formes de magie, ou si celles-ci la corrompent. Elles peuvent s'animer d'une vie propre et devenir quelque chose de radicalement différent de ce qu'elles étaient au départ. Prenez l'exemple des Miroirs de transfert. Lorsqu'ils ont été fabriqués, ils émettaient le même rayonnement argenté que le soleil sur la mer. Dans leurs couloirs sacrés régnait une incomparable harmonie. Ils étaient éblouissants de splendeur et de pureté. Et aujourd'hui, ils ont...

— ... les bords tout noircis, finis-je à sa place, ravie de posséder quelques bribes de connaissance à placer dans la conversation. Comme si une perversité extérieure les avait contaminés et commençait à les dévorer.

Barrons me décocha un regard acéré.

— Comment savez-vous cela ?

— Je les ai vus. À l'époque, j'ignorais leur vraie nature.

— Où ?

— Dans la demeure du Haut Seigneur.

À ces mots, il ouvrit des yeux ronds de surprise.

— Vous n'êtes pas entré à l'intérieur, vous ? demandai-je, un peu étonnée.

— Figurez-vous que j'étais un peu pressé, ce jour-là,

mademoiselle Lane. Je suis allé droit vers l'entrepôt où vous vous trouviez.

Puis, après une pause, il reprit, songeur :

— Alors, c'est comme cela qu'il se rend en Faery et qu'il en revient... Je commence à comprendre.

— Je ne vous suis pas.

— Grâce aux Miroirs de transfert, un humain peut pénétrer incognito dans les royaumes des faës. En possède-t-il beaucoup ?

— Je ne sais pas. J'en ai vu au moins une demi-douzaine.

Je marquai un silence.

— Il y avait des... choses dans ces miroirs, Barrons, ajoutai-je. Des choses qui hantent parfois mes cauchemars.

À ma surprise, il ne me demanda pas de quoi il s'agissait.

— Étaient-ils ouverts ?

— Que voulez-vous dire ?

— Avez-vous eu besoin de dévoiler les miroirs pour regarder dedans ?

Je secouai la tête.

— Avez-vous remarqué des runes ou d'autres symboles à la surface du verre ?

— Non, mais je n'ai pas vraiment fait attention.

Après avoir posé les yeux sur le premier, j'avais évité de regarder les autres, les laissant délibérément à la lisière de mon champ de vision.

— Alors, vous dites que ces objets sont en réalité des portes, ou plutôt des couloirs, vers Faery ? J'aurais pu en emprunter un ?

— Ce n'est pas si simple, mais à certaines conditions, oui. Les Miroirs sont des Objets de Pouvoir *unseelie*. On croit généralement que le premier Pilier des Ténèbres forgé par le Roi Noir était une pièce unique. Peu d'entre nous savent qu'il s'agissait en réalité d'un immense réseau de glaces reliant les dimensions et les royaumes entre eux. Ce réseau a constitué la première méthode de déplacement des Tuatha Dé Danaan entre les différents plans de la réalité, avant qu'ils aient suffisamment évolué pour être capables de voyager par la seule puissance de la pensée. Certains affirment que le Roi Noir créa ces reliques dans un but plus personnel que l'histoire n'a pas retenu. Puis vint le jour où ce fameux Cruce dont tout le monde parle lança une malédiction sur les Miroirs.

Comme je l'invitais du regard à poursuivre son exposé, il secoua la tête.

— Je ne sais pas en quoi elle consistait, ni qui était Cruce et quelle était sa raison d'agir. Ce dont je suis sûr, en revanche, c'est qu'après cet événement, les faës n'ont plus osé s'aventurer dans les Miroirs, même dans les pires circonstances. Lorsque ceux-ci ont

commencé à s'assombrir, ils ont été bannis de Faery par la Reine Blanche, qui ne voulait plus les voir dans son royaume, effrayée par ce qu'ils étaient en train de devenir.

Moi-même, me dis-je alors, j'éprouvais depuis quelque temps une semblable méfiance envers ma propre personne. Je voyais mon âme noircir à vue d'œil, et ma transformation m'effrayait. Et pourtant, à ce moment-là, je ne mesurais pas combien j'étais encore pure et lumineuse... Il en va souvent ainsi : nous ne comprenons la valeur de ce que nous possédons que lorsque nous le perdons.

Je chassai les ombres qu'avait éveillées en moi le récit de Barrons. J'avais besoin de faire entrer un peu de soleil dans ma vie, et rapidement. À défaut des rayons de l'astre solaire, un sujet de conversation plus léger ferait l'affaire.

— Revenons à l'Amulette, suggèrai-je.

— En gros, elle est censée décupler la volonté de celui qui la possède.

— On visualise son projet, et l'Amulette le fait aboutir ?

— En quelque sorte.

— Eh bien, on dirait que ça marche, non ? Vous avez vu comme moi la liste de ses différents propriétaires.

— J'ai aussi remarqué les longs intervalles de temps qui se sont écoulés entre les propriétaires en question. Je soupçonne que seule une poignée d'individus sont dotés d'une volonté suffisante pour que l'Amulette accède à leurs désirs.

— Alors, il faudrait déjà posséder l'étoffe d'un héros, qu'elle ne ferait que renforcer ?

Avais-je l'étoffe d'une héroïne ? ne pus-je m'empêcher de me demander.

— Possible. Nous serons bientôt fixés.

— Il n'en a plus pour longtemps, vous savez.

Je parlais du vieillard. Il n'avait acquis l'Amulette que pour repousser un peu l'heure de sa mort. Lorsque nous la lui prendrions, j'aurais un décès de plus, même involontaire, sur la conscience.

— Et c'est une bonne chose pour lui, commenta Barrons.

Son humour m'échappait parfois, mais je ne m'en formalisais pas toujours. Puisqu'il était d'humeur loquace, j'abordai un autre sujet qui excitait également ma curiosité.

— Contre qui vous battiez-vous, quand je vous ai téléphoné ?

— Ryodan.

— Pourquoi ?

— Il a parlé de moi à des gens à qui il n'aurait rien dû dire.

— Qui est Ryodan ?

— L'homme contre qui je me battais.

Je ne me laissai pas décourager par cette fin de non-recevoir.

- Avez-vous tué l'inspecteur ?
- Si j'étais le genre d'homme à assassiner quelqu'un comme O'Duffy, je serais aussi du genre à mentir à ce sujet.
- L'avez-vous fait, oui ou non ?
- La réponse est non, trois fois non ! Vous posez des questions absurdes, mademoiselle Lane. Écoutez votre intuition. Cela pourrait vous sauver la vie, un de ces jours.
- J'ai entendu dire qu'il n'y avait pas d'hommes *sidhe-seers*.
- Où avez-vous entendu cela ?
- Quelque part.
- Et sur lequel de ces deux points éprouvez-vous des doutes, mademoiselle Lane ?
- Pardon ?
- Doutez-vous que je voie les faës ou que je sois un homme ? Il me semble que pour le premier point, vous avez pu juger sur pièces. Dois-je vous fournir des preuves quant au second ?
- Tout en parlant, il avait posé les mains sur la boucle de sa ceinture.
- Ne vous donnez pas cette peine, répliquai-je avec un soupir de lassitude. Vous portez à gauche, Barrons.
- Touché, murmura-t-il.

Je ne connaissais pas le nom de notre innocente victime, et je ne tenais pas à l'apprendre. Si je l'ignorais, je ne pourrais pas l'inscrire sur la longue liste de mes péchés, et avec un peu de chance, le vieux Gallois dont j'allais dérober l'ultime espoir de survie disparaîtrait de ma mémoire et cesserait de troubler ma conscience.

Nous louâmes une voiture à l'aéroport. Après avoir traversé un paysage de collines basses, nous garâmes le véhicule au bout d'une allée plantée d'arbres. Je me séparai à contrecœur de mon imperméable et, de là, nous finîmes la route à pied. Lorsque nous parvînmes au sommet d'une petite éminence et que je découvris la demeure que nous nous apprêtions à cambrioler, je réprimai un petit cri de stupeur. Certes, j'avais conscience que l'homme était riche, mais c'était une chose de le savoir, c'en était une autre de le constater de mes propres yeux !

La demeure du vieillard était un véritable petit palais, entouré d'élégantes constructions et de jardins illuminés. Éclairée de toutes les directions, la propriété semblait avoir été déposée sur la sombre campagne galloise telle une cité d'ivoire rehaussée de touches d'or pur. Depuis son centre – un vaste porche au toit en forme de dôme –, le reste du bâtiment se déployait dans un foisonnement d'ailerons, de tourelles, de terrasses et de vérandas. Sur le toit, de magnifiques sculptures juchées sur des piédestaux de marbre entouraient une

piscine aux mosaïques lumineuses. D'immenses fenêtres en vitrail encadraient des chandeliers brillants. Parmi les bosquets luxuriants du parc aux pelouses entretenues avec soin, des cascades jaillissaient d'un bassin aux délicats ornements vers un autre, dont les transparences dignes des mers du Sud scintillaient doucement, auréolées de vapeur dans la fraîche brise nocturne. L'espace d'un instant, je me pris à rêver que j'étais la princesse de ce palais, celle qui se faisait bronzer au bord de cette baignade de contes de fées. Puis un autre fantôme chassa celui-là : être la princesse qui partait faire du shopping, armée de la carte de crédit du propriétaire des lieux.

— Prix de vente du bien, cent trente-deux millions de dollars, récita Barrons. L'ensemble a été originellement conçu pour un roi du pétrole saoudien qui est mort avant la fin de sa construction. Avec ses cent vingt-cinq kilomètres carrés de superficie, la propriété est plus vaste que la résidence privée de Buckingham Palace. Treize suites avec salle de bains, une salle de sport, quatre maisons d'invités, cinq piscines, un plancher incrusté d'or, un garage souterrain et une piste pour hélicoptères.

— Combien d'habitants ?

— Un seul.

Quel dommage ! Tant de richesses, et personne avec qui les partager... À quoi bon ?

— En revanche, il y a deux douzaines de gardes du corps surentraînés, le *nec plus ultra* des systèmes d'alarme et une pièce de survie en cas d'attaque terroriste.

Barrons semblait boire du petit-lait. À croire que la perspective de relever un tel défi le réjouissait !

— Et comment envisagez-vous de nous y faire entrer ? demandai-je d'un ton acide.

— On me doit un service. Les gardes ne seront pas un obstacle. Mais ne vous y trompez pas, mademoiselle Lane, ce ne sera pas pour autant une promenade de santé. Il nous faudra désactiver le système de sécurité, et nous aurons cinq ou six alarmes à mettre hors service. En outre, je soupçonne le Gallois de porter l'Amulette sur lui en permanence. Bref, ce n'est pas gagné.

Nous descendîmes la colline. Ce n'est qu'à quelques pas de la maison que j'aperçus le premier cadavre, à demi dissimulé derrière un fourré. Il me fallut un instant pour comprendre de quoi il s'agissait. Puis je regardai l'atroce spectacle avec incrédulité, avant de me détourner, le cœur au bord des lèvres.

Le garde n'avait pas simplement été tué : il avait été effroyablement mutilé.

— Enfer ! tonna Barrons.

Sans me prévenir, il me souleva dans ses bras, me jeta sur son

épaule et s'éloigna de la demeure au pas de course. Il se rua jusqu'à l'une des maisons d'invités les plus éloignées de la propriété, puis me déposa sur mes pieds avant de me pousser dans l'ombre du porche.

— Ne bouge pas d'ici avant que je revienne, m'ordonna-t-il.

— Dites-moi que ce n'était pas ce service-là que vous aviez demandé, Barrons, demandai-je à voix basse.

Si c'était le cas, notre compte était bon. Je savais qu'il ne me dirait pas toute la vérité, mais je refusais de le croire capable de commanditer un tel carnage.

— Ils étaient censés être inconscients, c'est tout.

Le clair de lune éclairait son visage tendu. Alors que j'allais parler, il me fit taire d'une pression de son index sur mes lèvres et s'enfonça dans la nuit.

Je restai blottie dans l'ombre du porche de la petite maison pendant ce qui me parut durer une éternité, mais lorsque j'entendis de nouveau sa voix, dix minutes à peine s'étaient écoulées à ma montre.

— Celui qui a fait le coup n'est plus dans les parages, mademoiselle Lane.

En le voyant émerger de l'obscurité, j'étouffai un soupir de soulagement. S'il y a une chose que je détestais plus encore que les ténèbres, c'était d'y être seule. Non seulement cette crainte était tout à fait nouvelle pour moi, mais ma phobie n'allait pas en s'améliorant.

— Les gardes sont morts depuis plusieurs heures, ajouta-t-il. Le système de sécurité ne fonctionne plus, la maison est libre d'accès. Suivez-moi.

Nous nous dirigeâmes vers l'entrée principale sans prendre la peine de nous dissimuler. En chemin, nous croisâmes quatre autres cadavres. Par les portes ouvertes, je découvris un vaste hall circulaire d'où s'élançait un double escalier. Les volées de marches à l'élégante courbure se rejoignaient sur un palier coiffé d'un dôme vitré d'où pendait un lustre scintillant. Je m'obligeai à regarder droit devant moi. Le sol de marbre à la brillance de perle était maculé d'éclaboussures rouge sombre et jonché de corps sans vie, parmi lesquels je devinai plusieurs femmes. Même le personnel de maison n'avait pas été épargné.

— Percevez-vous l'Amulette... ou quoi que ce soit d'autre, mademoiselle Lane ?

Je fermai les paupières pour faire abstraction de l'effroyable spectacle et déployai mes antennes de *sidhe-seer* avec d'innombrables précautions. J'avais cessé de traiter par le mépris ma capacité de détecter la présence de reliques faës. La nuit précédente, après avoir achevé la lecture d'un nouvel ouvrage consacré au surnaturel – *Les Pouvoirs paranormaux : fiction ou réalité ?* –, j'étais restée étendue dans le noir, incapable de trouver le sommeil, plongée dans une profonde

méditation sur ma véritable nature et la signification de tout cela. Je m'étais posé d'innombrables questions sur l'origine de mes perceptions, sur le fait que certains êtres seulement en étaient dotés, sur ce qui nous différençait, Alina et moi, de la plupart des gens. D'après les auteurs de ce livre, les personnes pourvues de dons extrasensoriels ne faisaient qu'utiliser une zone de leur cerveau restée à l'état latent chez les autres.

Curieuse d'en savoir plus, et désespérée par la stupidité du programme télévisé malgré l'heure tardive, j'avais fait courir mes doigts sur ma pointe de lance tout en explorant mon crâne *de l'intérieur*.

Il ne m'avait guère fallu de temps pour localiser la part de mon esprit qui était différente. Sur le moment, je m'étais demandé comment j'avais pu l'ignorer pendant vingt-deux ans. Lorsque j'avais repéré ce point de mon cerveau, il m'avait paru aussi vieux que le monde, aussi ancien que le temps lui-même, toujours en éveil, toujours sur le qui-vive. En concentrant mon attention sur lui, il m'avait semblé qu'il rougeoyait, telle une braise sur laquelle on souffle. Intriguée, j'avais joué avec lui, et découvert que je pouvais l'attiser jusqu'à ce qu'il s'embrace, bondisse, gagne tout mon crâne... et s'en échappe. À l'image du feu auquel il ressemblait tant, il ne possédait aucun sens moral. Les quatre éléments sont ce qu'ils sont : des forces primitives, au mieux indifférentes, au pire destructrices. Ce brasier intérieur pouvait obéir à ma volonté... ou échapper à mon contrôle.

Le feu n'est ni bon ni mauvais. Il brûle, c'est tout.

Pour l'instant, il couvait sous la braise et je le survolais, tel un galet ricochant à la surface d'une onde placide – une eau profonde et sombre que je n'avais pas l'intention d'éveiller.

J'ouvris les yeux.

— Si l'Amulette est ici, je ne la perçois pas.

— Est-il possible qu'elle se trouve dans la maison, mais que vous n'en soyez pas assez proche ?

J'esquissai un haussement d'épaules évasif.

— Aucune idée, dis-je sans enthousiasme. La propriété est immense. Combien y a-t-il de pièces ? Les murs sont-ils épais ?

— Cent neuf, et très, répondit-il avec son laconisme habituel.

Un muscle de sa mâchoire tressaillit.

— Je dois savoir si cet objet se trouve toujours ici, mademoiselle Lane.

— Que craignez-vous ?

— D'étranges événements se sont déroulés. Peut-être ce massacre est-il la conséquence d'une tentative de vol mise en échec.

À mes yeux, cela ressemblait surtout à une explosion de violence

aveugle d'une sauvagerie bestiale.

Je lui dis la vérité, consciente que cela scellerait mon destin.

— Je n'ai pu percevoir la pierre de Mallucé que quand je me suis retrouvée dans la même pièce qu'elle. Je n'ai remarqué la lance que lorsque je me suis trouvée juste en dessous. Et je n'ai pas détecté la présence de l'Amulette avant de pénétrer dans l'abri antiatomique.

Je fermai les paupières.

— Dans ce cas, mademoiselle Lane...

— Je sais, coupai-je, vous allez me demander d'explorer la maison.

Je rouvris les paupières et relevai le menton. S'il y avait la moindre chance que l'Amulette soit encore là, nous devions la saisir.

Barrons fit en sorte de me rendre supportable la vue des pièces à mesure de notre progression. Il entraînait devant moi, jetait un drap ou une couverture sur chaque cadavre, et lorsqu'il ne trouvait pas de quoi les dissimuler, il les traînait derrière un meuble.

J'appréciais ses efforts, mais j'en avais déjà trop vu, et j'avais toutes les peines du monde à empêcher mon regard d'errer derrière les fauteuils ou les canapés, là où se trouvaient les corps qu'il n'avait pu couvrir. Ils exerçaient sur moi la même fascination morbide que les restes parcheminés laissés par les Ombres après leurs sinistres festins. Comme si je ne sais quelle part irrationnelle de moi-même s'imaginait qu'en les regardant longuement, en m'imprégnant de l'horreur de leur fin, j'en apprendrais assez pour me préserver du même destin...

— Ils ne se sont pas défendus, Barrons, dis-je en sortant de l'une des pièces.

Il m'attendait un peu plus bas dans le couloir, adossé contre un mur, les bras croisés sur sa poitrine. Les cadavres qu'il avait déplacés l'avaient maculé de sang. Je m'obligeai à ne regarder que son visage, afin d'oublier ses mains et ses vêtements souillés d'éclaboussures rouge sombre. Ses yeux brillaient d'un éclat inhabituel. Il paraissait plus solide, plus grand, plus... magnétique que d'ordinaire, et je percevais sur lui l'odeur du sang, cette senteur âcre et métallique si caractéristique. Lorsque nos regards se croisèrent, je tressaillis. S'il y avait un être humain derrière ces iris moi, j'étais une faë ! Deux insondables perles de jais m'observaient, éclats d'obsidienne dans lesquels se reflétait une myriade de minuscules reflets de moi-même. Il me parcourut longuement du regard, s'attardant comme à loisir sur les courbes que révélait mon justaucorps, avant de remonter avec une lenteur exaspérante jusqu'à mon visage.

— Ils étaient inconscients lorsqu'ils ont été attaqués, déclara-t-il finalement.

— Dans ce cas, pourquoi les a-t-on tués ?

— Apparemment, par pur plaisir.
— Quelle brute peut faire cela ?
— Oh, toutes sortes de monstres, mademoiselle Lane. Toutes sortes de monstres...

Nous poursuivîmes notre inspection dans la luxueuse demeure, qui avait cessé d'exercer tout attrait sur moi. En traversant au pas de course une salle d'exposition qui aurait fait se pâmer d'envie le conservateur de n'importe quel musée, je ne songeai qu'à l'amère satisfaction de l'homme qui n'avait acquis cette collection de rêve que pour l'exposer dans une salle aux murs aveugles, où lui seul pouvait l'admirer. Et en arpentant le fameux plancher incrusté d'or massif, je ne vis que le sang qui le maculait.

Barrons trouva le vieillard – qui avait payé plus de cent millions de dollars pour l'Amulette sans se douter que non seulement elle ne l'aiderait pas à repousser son décès, mais qu'il avait dépensé une somme indécente pour en hâter la venue – étendu dans son lit, sans vie. Celui qui lui avait arraché son précieux trésor l'avait à moitié décapité, comme en témoignaient les marques de chaînette profondément imprimées dans la fragile peau de son cou ou, du moins, de ce qui en restait. Ses rêves de longévité avaient fait long feu. En voulant retarder sa mort, il n'avait réussi qu'à la précipiter.

Notre recherche s'avéra infructueuse ; ce qu'avait abrité la maison – Amulette ou quelconque relique faë – avait disparu. On nous avait pris de vitesse. L'Objet de Pouvoir *unseelie* était de nouveau quelque part dans le monde, sur le point de décupler la volonté de celui qui l'avait dérobé, et en ce qui nous concernait, nous nous retrouvions à la case départ, à ma grande frustration. Si l'Amulette était vraiment capable d'agir sur la réalité et si je parvenais à en découvrir le secret, de formidables horizons s'ouvriraient à moi. À tout le moins, elle me protégerait. Et au mieux, elle m'aiderait à assouvir ma vengeance !

— Avons-nous terminé, Barrons ? demandai-je alors que nous descendions par l'escalier de service.

J'éprouvais soudain une irrépessible envie de m'enfuir de ce mausolée de marbre.

— Il nous reste encore toute la partie souterraine à visiter, mademoiselle Lane.

Une fois sur le palier qui donnait sur le sous-sol, nous dirigeâmes nos pas vers une série de portes percées dans un mur.

Au même instant, celles-ci commencèrent à pivoter lentement sur leurs gonds.

Et tout à coup, je m'aperçus que je n'étais plus dans la maison.

Je me trouvais sur une immense plage de sable blanc. Une brise tiède et iodée faisait danser mes cheveux. Le soleil brillait. Des oiseaux d'albâtre au vol rapide jouaient avec les vagues au-dessus d'une mer

aux reflets d'azur.

Et j'étais en tenue d'Ève.

— V'lane ? appelai-je, furieuse.

Puisque j'étais nue, il ne pouvait être loin d'ici.

— Notre heure est venue, MacKayla, répondit une voix qui semblait venir de nulle part.

— Ramenez-moi immédiatement ! ordonnai-je. Barrons a besoin de moi !

Comment m'avait-il fait passer aussi soudainement d'un monde à un autre ? Était-ce moi qu'il avait déplacée, ou les univers ? M'avait-il fait subir un « transfert » ? À aucun moment je ne l'avais vu, ni n'avais perçu sa présence.

— Notre accord prévoyait que je choisirais le moment. Ne feras-tu pas honneur à ta parole ? Dois-je par conséquent annuler ce que j'ai accompli pour toi ?

Était-ce possible ? Avait-il le pouvoir de me faire remonter le temps pour m'abandonner dans la librairie, aux prises avec une Ombre affamée, avec pour seule arme une poignée d'allumettes ? Ou bien allait-il rouvrir la porte aux Ombres, de sorte que dès mon retour du pays de Galles, je devrais de nouveau m'en débarrasser, cette fois-ci sans son aide ? Ces deux perspectives me semblaient plus déprimantes l'une que l'autre.

— Qui parle d'honneur ? Commencez par me rendre mes affaires !

— Il n'était pas question de vêtements dans notre marché. Nous sommes sur un pied d'égalité, toi et moi, susurra-t-il à mon oreille.

Je pivotai sur mes talons, folle de rage.

Lui aussi était nu.

En un éclair, tout disparut de mon esprit : Barrons, les portes du sous-sol qui s'ouvraient, sur le point de révéler je ne sais quel danger... Soudain, peu m'importait de savoir comment j'étais arrivée ici. J'y étais, point final.

Un vertige me saisit. Mes jambes ne me portaient plus. Je me laissai tomber à genoux sur le sable.

Je tentai de détourner le regard, mais mes yeux ne m'obéissaient plus. Ma personne tout entière servait à présent un autre maître que

moi et se moquait éperdument du reste. La volonté ? Qu'était-ce donc ? Et quel rapport avec la situation présente ? Pas le moindre ! Tout ce que j'avais à faire, c'était offrir mon corps au virtuose de l'amour qui se tenait devant moi et qui saurait en jouer comme nul autre pour en tirer les plus émouvantes mélodies, les accords les plus parfaits, en un crescendo savamment maîtrisé que personne après lui ne pourrait jamais égaler...

Un prince faë dans toute la splendeur de sa nudité est pour une mortelle une vision si éblouissante qu'aucun homme, par la suite, ne peut plus trouver grâce à ses yeux.

Lorsqu'il s'approcha de moi, je fus saisie d'un tremblement irrépessible. Il allait me toucher. Merveille des merveilles, il allait poser sa main sur moi !

À la suite de chacune de mes rencontres avec V'lane, j'avais tenté de le décrire dans mon journal. J'avais utilisé des termes tels que « terrifiante beauté », « divine perfection », « séduction inhumaine », « érotisme mortel »... Je l'avais tour à tour trouvé fatal et irrésistible, je l'avais maudit mille fois. J'avais nourri à son sujet d'inavouables rêveries. J'avais comparé ses yeux à deux fenêtres ouvertes sur un paradis de félicité, mais aussi à deux portes donnant directement sur l'Enfer. J'avais griffonné des paragraphes entiers qui par la suite m'avaient semblé tout à fait abscons, constitués de colonnes de contraires. Ange et démon, démiurge et exterminateur, feu et glace, sexualité et mort. Je ne saurais dire pourquoi ces deux derniers termes m'avaient paru opposés ; peut-être en ceci que la sexualité est à la fois la célébration de la vie et le processus par lequel elle se perpétue... J'avais dressé des listes de couleurs afin de cerner dans toute leur subtilité les nuances de l'or et du cuivre, du bronze et de l'ambre. J'avais répertorié les parfums des épices les plus brûlantes, des huiles les plus précieuses, des fragrances les plus suaves enfouies au plus profond de ma mémoire. Je m'étais égarée en d'interminables suites d'alinéas aux allures encyclopédiques... tout cela dans l'unique but de définir le formidable effet qu'exerçait sur moi le prince faë V'lane.

Sans le moindre succès.

Il rayonnait d'une telle beauté qu'une partie de mon âme en pleurait d'émotion. Je ne comprenais pas ces larmes. Ce n'étaient pas les mêmes que celles que j'avais versées pour Alina. Elles n'étaient pas constituées de sel et d'eau, mais, me semblait-il, de mon propre sang.

— Arrêtez... tout... ça ! articulai-je entre mes dents serrées.

— Je ne fais rien.

Il s'arrêta tout près de moi, me surplombant de sa haute taille. La partie de son anatomie que je convoitais tant, cette merveilleuse part de lui que je brûlais d'accueillir en moi afin d'apaiser le brasier de pur désir qui me consumait tout entière, était enfin à ma portée !

Je serrai les poings avec rage. Jamais je ne ferais un geste vers lui. Jamais je ne me donnerais à un faë.

— menteur ! m'écriai-je.

En l'entendant rire, je fermai les yeux et m'étendis sur le sable blanc. Les grains sous ma peau avaient la douceur des mains d'un amant ; la brise qui soufflait sur mes seins déposait des baisers brûlants sur ma gorge. Je priai pour que les vagues ne viennent pas me lécher les jambes – je n'y survivrais pas ! Mes cellules perdraient leur cohésion, ma forme humaine se désintégrerait, et je volerais aux quatre coins de l'univers en une infinité de poussières poussées par un vent faë capricieux...

Je roulai sur moi-même afin de plaquer mes seins contre le sable, mais dans mon mouvement, mes cuisses se frottèrent l'une contre l'autre, attisant l'incendie qui couvait au plus intime de ma chair. Un violent spasme de plaisir me secoua.

— Traître ! Je... vous... hais ! dis-je dans un gémissement.

Tout à coup, je m'aperçus que j'étais de nouveau debout, vêtue de mon justaucorps, ma pointe de lance à la main. J'étais fraîche et détendue ; toute passion avait déserté mon corps, encore brûlant de désir une seconde auparavant. J'avais repris le contrôle de ma volonté.

Sans hésiter, je plongeai vers V'lane.

Il disparut.

— Tout ce que je voulais, c'était te montrer ce que nous pourrions partager, toi et moi, MacKayla, dit-il dans mon dos. N'est-ce pas extraordinaire ? Une femme hors du commun telle que toi ne mérite-t-elle pas cela ?

Dans une prompte volte-face, je m'élançai vers lui une seconde fois. Je savais qu'il se volatiliserait de nouveau, mais c'était plus fort que moi.

— Quand je dis « non », répliquai-je, qu'est-ce que vous ne comprenez pas ? Le « n » ou le « o » ? « Non » ne veut pas dire « peut-être ». Et en aucun cas, ça ne veut dire « oui ».

— Permets-moi de te présenter mes excuses.

Il se trouvait de nouveau devant moi, drapé dans une tunique dont la couleur indescriptible m'évoquait des ailes de papillon dansant dans un ciel irisé, sur fond de milliers de soleils couchants. Ses yeux avaient perdu leurs reflets d'ambre en fusion pour prendre les mêmes nuances diaprées. Il n'aurait pu sembler plus inhumain.

— Je ne vous permets rien du tout. Notre heure est finie. Vous n'avez pas honoré notre accord. Vous aviez promis de ne pas tenter de me séduire, et vous n'avez pas tenu parole.

Il me regarda longuement, et son regard reprit ses nuances d'ambre et de lumière. Il était de nouveau le prince faë au teint mat que je connaissais.

— S'il te plaît, insista-t-il, avec des inflexions si maladroites que je compris que cette formule de politesse n'existait pas dans son vocabulaire.

« Il n'y a pas dans le langage des faës d'équivalents pour "créer" et "détruire", m'avait expliqué Barrons. Il n'existe que "former", avec son corollaire obligé, "déformer". » De même, il n'y avait rien chez ces êtres qui s'apparentât à des excuses. L'océan s'excuse-t-il de recouvrir la tête et d'emplir les poumons de celui qui s'y noie ?

Pourtant, V'lane venait d'employer ce mot devant moi. Peut-être l'avait-il appris pour moi. Il m'avait suppliée. Cela me fit réfléchir, comme il le souhaitait probablement.

— S'il te plaît, répéta-t-il. Écoute-moi jusqu'au bout, MacKayla. J'ai encore commis une erreur. J'essaie de comprendre tes habitudes, tes attentes.

S'il avait été humain, j'aurais dit qu'il semblait embarrassé.

— Jamais personne ne m'a éconduit. Je le supporte assez mal.

— Encore faudrait-il que vous laissiez à vos victimes le temps de vous dire non. Vous les violez sur place !

— Voilà qui est inexact. En quatre-vingt-deux mille ans, jamais je n'ai usé du *Sidhba-jai* sur une femme qui ne fût pas consentante.

Je le regardai, sidérée. V'lane était âgé de... quatre-vingt-deux mille ans ?

— Je vois que j'ai piqué ta curiosité. Tant mieux. Moi aussi, j'ai envie d'en savoir plus sur toi. Viens donc par ici, et parlons un peu de nous.

Il recula en me tendant la main.

Deux chaises longues apparurent entre nous, séparées par une petite table en rotin sur laquelle se trouvaient un pichet de thé glacé et deux verres remplis de glaçons. Dans le sable, au pied du siège le plus proche de moi, il y avait un flacon de mon huile à bronzer préférée, à côté d'une pile de serviettes de bain aux couleurs pastel. Venus de nulle part, deux draps de soie rayés de couleurs joyeuses flottèrent, ondulèrent un instant dans la brise, puis se déposèrent d'eux-mêmes sur les transats.

Un courant d'air marin caressa ma peau. Intriguée, je baissai les yeux.

Mon justaucorps avait disparu, ainsi que ma pointe de lance. Je portais un bikini string rose fuchsia, et ma taille était ceinte d'une chaînette d'or d'où pendaient deux diamants et un rubis.

Je battis des cils, éblouie.

Aussitôt, des lunettes de soleil signées d'un célèbre créateur de mode se matérialisèrent sur mon nez.

— Arrêtez, sifflai-je entre mes dents.

— J’essaie simplement d’anticiper tes désirs.

— Épargnez-moi ça, c’est insultant.

— Reste avec moi au soleil une heure, MacKayla. Je ne te toucherais pas. Je ne ferais pas la moindre tentative de séduction. Nous discuterons, et lors de notre prochaine rencontre, je ne commettrai pas les mêmes erreurs.

— Vous m’avez déjà dit ça la dernière fois.

— Les erreurs que j’ai faites aujourd’hui étaient nouvelles. Elles ne se reproduiront pas.

Je secouai la tête.

— Où est ma lance ?

— Elle te sera remise quand nous nous séparerons.

— Ah, oui ? demandai-je, méfiante.

Pourquoi me rendrait-il cette arme capable de tuer un faë, puisque je comptais manifestement m’en servir ?

— Disons qu’il s’agit d’un gage de bonne volonté de notre part.

— *Notre ?*

— La Reine et moi.

— Barrons a besoin de moi, répétais-je.

— Si tu m’obliges à mettre un terme prématuré à notre heure parce que tu penses que j’ai manqué à ma parole, je ne te ramènerai pas au pays de Galles, et tu ne lui seras toujours d’aucune aide. En outre, MacKayla, je crois que ton Barrons te le dirait lui-même : il n’a besoin de personne.

Cela était exact. Je me demandai comment il connaissait Barrons et lui posai la question. Il devait avoir eu le même maître en réponses évasives que mon mentor, car il me répondit :

— Il pleut à verse, à Dublin. Regarde.

Un petit carré s’ouvrit devant moi dans le paysage tropical, comme si V’lane avait sélectionné une partie du ciel et des palmiers pour y découper une fenêtre sur mon monde. Je vis la librairie, les rues sombres aux pavés luisants. Là-bas, j’aurais été seule.

— Veux-tu rentrer maintenant, MacKayla ?

J’observai l’immeuble, les allées obscures qui le longeaient de part et d’autre, l’inspecteur Jayne assis sur le trottoir en face du magasin, sous un réverbère, et je frissonnai. Était-ce la menaçante silhouette de ma Faucheuse personnelle que je devinais, un peu plus bas ? J’étais lasse des averses, de la nuit, des monstres en tout genre tapis dans l’ombre. La caresse du soleil sur ma peau était un pur bonheur. J’avais presque oublié cette sensation ! Depuis combien de temps n’avais-je pas connu autre chose que la pluie, permanente, insidieuse, désespérante ?

Je m’arrachai à ce sinistre spectacle et me tournai vers le ciel. Le soleil m’avait toujours donné le sentiment d’être plus forte, plus

résistante, comme si j'y puisais des vitamines, et même plus que cela. Ses rayons regorgeaient de je ne sais quel nectar que mon âme buvait avec délices.

— Est-il réel ? demandai-je en désignant l'astre d'un coup de menton.

— Aussi réel que le tien.

La fenêtre se referma.

— Est-ce le mien ?

Il secoua la tête.

— Sommes-nous en Faery ?

Il répondit par l'affirmative.

Pour la première fois depuis mon irruption en catastrophe dans ce monde, je regardai autour de moi avec attention. Le sable était d'un blanc intense, vibrant, et doux comme de la soie sous mes pieds. L'océan était si limpide que j'apercevais des cités entières de coraux aux nuances arc-en-ciel sous la surface de l'eau, ainsi que les bancs de minuscules poissons rose et or qui nageaient autour. Une sirène virevolta sur la crête d'une vague avant de plonger gracieusement sous les flots. La marée repoussait le sable vers la plage dans un roulement d'écume aux reflets d'argent scintillant. Les palmiers bruissaient doucement dans la brise marine, libérant leurs fleurs écarlates sur le rivage. Les épices précieuses, les fleurs exotiques et les embruns embaumaient l'air. Je me mordis les lèvres pour retenir un « Que c'est beau, ici ! » étourdi. À aucun prix je ne louerais ce monde qui faisait tant de mal au mien. Le royaume de V'lane n'appartenait pas à ma planète. Le mien, si.

Pourtant... le soleil avait toujours été ma drogue favorite. Et si V'lane jouait franc jeu – en d'autres termes, s'il ne se livrait pas à une nouvelle tentative de viol sur ma personne –, qui sait si je ne pourrais pas apprendre ici quelque chose d'intéressant ?

— Si vous touchez à un seul de mes cheveux, ou si vous essayez par un quelconque moyen de neutraliser ma volonté, notre tête-à-tête est fini. C'est clair ?

— Tes désirs sont des ordres, répondit-il avec un sourire triomphant.

J'ôtai mes lunettes pour regarder brièvement en direction du soleil, dans l'espoir de chasser l'image persistante qui s'attardait sur mes rétines et dans ma mémoire – un sourire à la beauté ravageuse, presque insoutenable.

Je n'avais aucune idée de la réelle identité de V'lane, mais j'avais une certitude : il était un faë, et probablement l'un des plus puissants. Dans cette guerre où savoir était manifestement synonyme de pouvoir, où une bonne information pouvait me sauver la vie, où Barrons devait une large part de ses capacités d'influence à l'étendue de ses

connaissances, je n'allais pas laisser passer une chance d'interroger un faë. D'autant plus que, pour une raison que j'ignorais, celui-ci semblait disposé à répondre à mes questions.

Peut-être mentirait-il Peut-être dirait-il la vérité sur certains points. Je commençais à savoir faire le tri parmi les affirmations de mes interlocuteurs. Je distinguais mieux les vérités dissimulées dans leurs mensonges, et les mensonges qui émaillaient leurs vérités.

— Avez-vous réellement quatre-vingt-deux mille ans ?

— Bien plus. Ce n'est que le temps qui s'est écoulé depuis la dernière fois où j'ai usé d'un charme pour séduire une femme. Installe-toi et discutons.

Après un instant d'hésitation, je m'assis, le dos bien droit, sur le rebord de ma chaise longue.

— Détends-toi, MacKayla. Profite du soleil. Tu ne le reverras peut-être pas de sitôt.

Pourquoi disait-il cela ? Se considérait-il comme un expert en prévisions météorologiques ? Avait-il le pouvoir de modifier le temps qu'il faisait et, par exemple, de provoquer la pluie ? Oubliant ma méfiance, j'étendis les jambes et m'adossai à ma chaise, tout en laissant mon regard errer vers la mer aux eaux saphir, dans lesquelles de magnifiques oiseaux aux ailes d'albâtre venaient pêcher des poissons.

— Alors, quel âge avez-vous ?

— Cela, nul ne le sait. Dans cette incarnation, je vis depuis cent quarante-deux mille ans. Sais-tu de quoi je parle ?

— Vous avez bu au Chaudron.

Il hocha la tête.

Combien d'années fallait-il vivre, me demandai-je, pour perdre la raison ? Le poids de mes modestes vingt-deux ans me semblait déjà si lourd à porter ! L'oubli devait être un tel soulagement ! Cependant, en songeant à ce que cela impliquait, je compris soudain pourquoi un faë pouvait être tenté de renoncer à « effacer » sa mémoire. Lorsque vous avez consacré cinquante ou cent mille ans à observer, à apprendre, à bâtir des alliances et à vous faire des adversaires, dès lors que vous vous délestez de ce capital de connaissances, vous ne savez plus qui sont vos ennemis.

Eux, en revanche, savent très bien qui vous êtes.

Je me demandai s'il était arrivé que des faës obligent l'un de leurs congénères à boire au Chaudron afin de l'arracher aux steppes arides de la folie... ou pour des raisons moins avouables.

Puis, songeant que V'lane avait su très précisément où me trouver pour m'amener dans son monde, je me demandai s'il avait une responsabilité dans le massacre commis dans la propriété du vieux Gallois.

— Avez-vous volé l'Amulette ?

Il éclata de rire.

— C'était donc ça que tu cherchais ! Je me posais la question. Tu sais bien qu'elle sert à décupler la volonté, MacKayla.

— Et alors ?

— Que veux-tu que j'en fasse ? Je n'en ai nul besoin ! Ma volonté est assez puissante pour façonner des mondes. L'Amulette a été forgée pour l'une de tes semblables, qui en était dépourvue, pour ainsi dire.

— Le fait d'être incapables de manipuler la réalité par la pensée ne fait pas de nous des êtres sans volonté. Peut-être la modifions-nous, nous aussi, mais à une échelle qui vous échappe.

— Possible... D'ailleurs, c'est un peu ce que soupçonne la Reine.

— Vraiment ?

— Oui. C'est pourquoi elle m'a demandé de te prêter assistance, afin que tu nous viennes en aide et qu'ensemble, nous assurions la survie de nos deux peuples. As-tu du nouveau, au sujet du *Sinsar Dubh* ?

Je réfléchis rapidement à ses paroles. Devais-je lui dire la vérité, et si oui, jusqu'à quel point ? Peut-être pouvais-je me servir de ce que je savais comme d'un levier...

— Oui.

Les palmiers cessèrent de se balancer, les vagues se figèrent, les oiseaux s'immobilisèrent en plein plongeon. Malgré la chaleur du soleil, je frissonnai. Cette immobilité était effrayante.

— Vous ne voulez pas remettre le monde en marche, s'il vous plaît ?

D'un seul coup, tout recommença à se mouvoir normalement.

— Qu'as-tu appris ?

— D'abord, dites-moi ce que vous savez de ma sœur.

— Rien.

— Comment est-ce possible ? Vous me connaissez bien, moi !

— Nous t'avons découverte en surveillant Barrons. Ta sœur, dont nous ignorions jusqu'alors l'existence, n'a jamais rencontré celui-ci. Leurs chemins ne se sont pas croisés, aussi n'avons-nous pas entendu parler d'elle. À présent, venons-en au *Sinsar Dubh*.

— Pourquoi observiez-vous Barrons ?

— Parce qu'il a besoin d'être tenu à l'œil. Le Livre, MacKayla.

Je n'en avais pas encore terminé. Ce que j'avais à lui dire au sujet de ce maudit bouquin était une information qui valait bien plus que le peu qu'il m'avait révélé.

— Que savez-vous du Haut Seigneur ? poursuivis-je.

— Qui ?

— Comment, *qui* ? Vous vous fichez de moi ?

— Pas du tout. De qui parles-tu ?

— De celui qui fait entrer les *Unseelie* dans mon monde, enfin ! De leur meneur !

V'lane semblait abasourdi... mais il ne l'était pas autant que moi. Comment Barrons et lui, qui savaient tant de choses, pouvaient-ils ignorer des faits aussi importants ? Je ne m'expliquais pas qu'on pût être aussi savant dans certains domaines, et aussi ignare sur d'autres sujets.

— Est-ce un faë ? s'enquit-il.

— Non.

Il me jeta un regard incrédule.

— C'est impossible. Des faës n'obéiraient pas à un *humain* !

Je n'avais pas dit que le Haut Seigneur était humain. Il était... plus que cela. Seulement, la façon dont V'lane avait prononcé ce mot, comme s'il n'existait pas de forme de vie plus méprisable, me vexa tant que je ne me donnai pas la peine de formuler cette précision à voix haute.

— C'est vous qui êtes censé être omniscient.

— Omnipotent, rectifia-t-il. Pas omniscient. Nous sommes souvent aveuglés par la puissance de notre vision.

— Ça ne veut rien dire ! Comment le fait de voir pourrait-il empêcher de voir ?

— Imagine que tu sois capable de percevoir la structure moléculaire de tout ce qui t'entoure, MacKayla, dans le passé, le présent, et une partie du futur, et que tu doives vivre dans un tel enchevêtrement de formes. Imagine que tu puisses concevoir l'immensité, te représenter mentalement l'infini. Seule une poignée de tes semblables ont atteint un tel niveau d'éveil de la conscience. Imagine que tu puisses voir les ramifications possibles de la plus infime de tes actions, jusqu'au plus léger souffle que tu envoies dans l'atmosphère, dans les différents plans de la réalité, mais que tu sois incapable de les assembler en un objet fixe, car tout être vivant est en perpétuel mouvement. Seule la mort est un état stable, et encore, pas tout à fait.

J'avais déjà assez de mal à voir les choses depuis mon modeste point de vue humain, si terre à terre et étriqué !

— En bref, résumai-je, malgré votre immense supériorité et votre formidable pouvoir, vous n'êtes pas plus malins que nous autres. Peut-être moins.

Il me sembla que le temps suspendait son vol. Puis les lèvres de V'lane s'étirèrent en un sourire contraint.

— Moque-toi de moi si ça te chante, MacKayla. Le jour où tu rendras ton dernier souffle, je serai à ton chevet, et nous verrons bien si tu ne préférerais pas être à ma place plutôt qu'à la tienne. En attendant, où est cet humain assez fou pour se croire maître de quoi

que ce soit ?

— Au 1247 LaRuhe. Dans l'entrepôt situé derrière la maison, il y a un dolmen. C'est par cette porte qu'il fait entrer les *Unseelie*. Dites, vous ne voudriez pas réduire le dolmen en petits cailloux, juste pour me faire plaisir ?

— Tes désirs sont des ordres, me répondit-il pour la seconde fois.

Et soudain, il disparut.

Je regardai sa chaise vide. Était-il réellement parti détruire le colossal portail de pierre par lequel les faës pénétraient dans mon monde ? Allait-il aussi tuer le Haut Seigneur ? Ma vengeance allait-elle se concrétiser de façon aussi simple, presque décevante ? Sans même que j'y assiste ? Il n'en était pas question !

— V'lane ? appelai-je.

Il ne me répondit pas. Il n'était déjà plus là. S'il tuait sans moi celui qui avait tué ma sœur, je le tuerais ! La fièvre noire que j'avais contractée la nuit de mon arrivée à Dublin avait pris une nouvelle forme, celle d'une fièvre rouge – de la couleur du sang que je brûlais de verser en mémoire de ma sœur. Car je voulais la venger, de ma main. La Mac sauvage en moi n'avait pas encore élevé le ton, elle ne parlait pas encore par ma bouche, mais nous nous comprenions, nous étions sur la même longueur d'ondes.

Ensemble, nous allions abattre le meurtrier d'Alina.

— Junior ? appela alors une voix aux douces modulations.

Une voix que je pensais ne plus jamais entendre.

Je fus parcourue d'un frisson. Comprenant que le son provenait de ma droite, je me tournai sur la gauche, vers le large. Pas question de regarder ! Ici, en Faery, il fallait se méfier de tout.

— Junior ? C'est moi, je suis là, insista ma sœur avec un petit rire amusé.

L'imitation était si parfaite que c'en était douloureux. Ce timbre de voix était exactement celui d'Alina : doux, pur, habité par l'écho nostalgique d'interminables étés indiens, d'après-midi de farniente au soleil et de la certitude d'être née sous une bonne étoile...

Le son d'une main qui frappait un ballon de volley m'arracha à mes rêveries.

— Allez, Little Mac, viens jouer avec moi. Le temps est idéal et j'ai apporté des panachés. Tu as pensé à rapporter du citron vert du *Brickyard* ?

Mon nom est MacKayla Evelina Lane. Le sien, Alina MacKenna Lane. Elle avait doublement raison de m'appeler Junior, ou Little Mac. Non seulement j'étais la plus jeune de nous deux, mais je me comportais parfois comme une vraie gamine. Par exemple, il m'arrivait de chaparder des citrons verts au bar où je travaillais. C'est puéril, je sais. Je crois que je n'avais aucune envie de grandir.

Des larmes me brûlèrent les yeux. Je pris de longues inspirations, serrai les poings, secouai la tête, le regard toujours tourné vers l'horizon, niant de toutes mes forces l'existence d'Alina. Elle n'était pas là. Je n'entendais pas les rebonds du ballon sur le sol. Je ne sentais pas son parfum de pêche et de vanille porté par l'air marin.

— C'est le sable parfait, Junior. Fin comme de la poudre ! Allez, viens ! Et tu sais quoi ? Je crois que Tommy va venir tout à l'heure.

Voilà des années que j'avais un faible pour Tommy. Comme il sortait avec l'une de mes meilleures amies, je feignais de le détester, mais Alina n'était pas dupe.

Ne regarde pas. Ne regarde pas ! Les fantômes existent, et d'autres choses encore pires.

Je regardai.

Derrière le filet de volley qu'agitait une légère brise tropicale, ma sœur me souriait, m'invitant à jouer. Elle portait son bikini préféré – le vert clair – et ses cheveux blonds étaient rassemblés en une queue-de-cheval nouée haut sur son crâne et passée à travers le trou de la casquette de base-ball qu'elle avait achetée à Key West pendant les vacances de printemps, deux ans auparavant.

Je réprimai un sanglot.

Aussitôt, une expression alarmée se peignit sur son visage.

— Mac, ma belle, qu'est-ce qui se passe ?

Elle lâcha le ballon et passa sous le filet pour me rejoindre en courant.

— Allons, qu'est-ce qui t'arrive ? Quelqu'un t'a fait du mal ? Dis-moi qui c'est, que je lui botte les fleurs ! Qu'est-ce qu'on t'a fait ?

Les larmes roulèrent sur mes joues. Poignardée par la douleur, je regardai Alina qui s'agenouillait devant moi.

— Mac, tu me tues ! Parle ! Que se passe-t-il ?

J'éclatai en sanglots. Elle m'enlaça alors, et je fus soudain enveloppée dans un nuage où se mêlaient des senteurs de shampoing à la pêche, de parfum à la vanille, de monoï et de chewing-gum, car elle en mâchait toujours un à la plage pour cacher à maman l'odeur de bière du panaché.

Je percevais la chaleur et la douceur de sa peau.

Je pouvais la toucher.

Je pris ses cheveux à pleines mains en sanglotant de plus belle.

Ses beaux cheveux me manquaient. Les miens me manquaient. Elle me manquait. Et moi aussi, je me manquais.

— Dis-moi qui t'a fait ça, insista-t-elle, gagnée à son tour par mon émotion.

Aucune de nous ne pouvait supporter le chagrin de l'autre. Lorsque l'une pleurait, l'autre fondait en larmes à son tour. Puis nous renouvelions notre pacte d'éternelle fidélité et de soutien mutuel

indéfectible. Un pacte que, je le savais maintenant, nous avions contracté pour la première fois lorsqu'elle avait trois ans et moi un et qu'on nous avait abandonnées dans un monde qui n'était pas le nôtre – pour nous cacher, comme je commençais à le soupçonner.

— C'est vraiment toi, Alina ?

— Regarde-moi, Junior.

Elle s'écarta de moi et, à l'aide de l'une des serviettes de bain, essuya mon visage, puis le sien.

— C'est bien moi, parole d'honneur. Calme-toi, je suis là. Si tu savais comme tu m'as manqué !

Elle rit de nouveau, et cette fois-ci, je ris avec elle.

Quand vous perdez du jour au lendemain quelqu'un que vous adorez, vous n'avez qu'une obsession : revoir l'être aimé, au moins une fois, juste une seule ! À Ashford, chaque soir après ses obsèques, lorsque j'étais allée me coucher dans ma chambre en face de la sienne, de l'autre côté du palier, je lui avais souhaité une bonne nuit, même si je savais que jamais elle ne me répondrait.

J'avais serré contre moi des photos d'elle en me représentant ses traits dans leurs moindres détails, m'imaginant que, dès lors que j'aurais recréé l'image parfaitement, rigoureusement exacte de son visage, je pourrais l'emporter avec moi dans mes rêves et l'utiliser comme une carte qui me mènerait jusqu'à elle.

Certaines nuits, ne parvenant plus à la voir, j'avais pleuré, je l'avais suppliée de revenir. J'avais proposé toutes sortes de marchés au Bon Dieu, qui avait fait la sourde oreille. Dans mon désespoir, je m'étais tournée vers qui voudrait bien m'entendre...

On m'avait entendue. Et on m'offrait une chance de la revoir. Je ne voulais pas savoir comment, ni à quel prix. Je voulais seulement profiter de chaque instant, graver chaque détail dans ma mémoire.

Le petit grain de beauté en haut de sa joue gauche, que j'effleurais d'un doigt léger. Les taches de rousseur sur son nez, qu'elle détestait tant. La minuscule cicatrice sur sa lèvre inférieure, là où je l'avais cognée sans le vouloir avec le manche d'une guitare, lorsque nous étions petites. Ses iris d'un vert tendre, semblables aux miens, en plus doré. Sa longue chevelure blonde, aussi somptueuse que la mienne autrefois.

Elle portait les petites boucles d'oreilles d'argent en forme de cœur que je lui avais offertes pour ses vingt et un ans. Je les avais achetées chez *Tiffany*, après avoir économisé pendant six mois.

C'était bien Alina, jusqu'à ses ongles de pied vernis – elle portait sa couleur préférée pour l'été, Pain d'épice, qui jurait pourtant affreusement avec la nuance de son maillot de bain. Comme je le lui faisais remarquer, elle rit de nouveau, se leva et repartit en courant vers le filet de volley.

— Allez, Junior, viens jouer !

Je demeurai immobile un long moment.

Je serais incapable de rapporter toutes les pensées qui me traversèrent l'esprit à ce moment-là. *Ce n'est pas vrai. C'est impossible. Enfin, je crois. C'est peut-être dangereux. Est-ce qu'elle pourrait être ma sœur dans une autre dimension, une autre version de la même personne, mais bien elle tout de même ? Vite, c'est le moment de lui poser des questions sur son journal sur le Haut Seigneur, sur ce qui s'est passé à Dublin ! Non, il ne faut rien lui demander. Elle pourrait disparaître tout à coup.* Toutes ces réflexions défilèrent à une vitesse folle, ne laissant dans leur sillage qu'une seule injonction : *Joue avec ta sœur, là, tout de suite. Prends les choses comme elles viennent.*

Je me redressai et courus sur le sable en faisant jaillir des gerbes de sable blanc sous mes talons. Mes jambes étaient longues et fuselées, mon corps musclé, mon cœur léger.

Je jouai au volley avec ma sœur. Nous bûmes des panachés, assises au soleil. Je n'avais pas apporté de citrons verts, bien sûr, mais nous en trouvâmes au fond de la glacière, dans une boîte de plastique, et nous les pressâmes au-dessus des bouteilles en regardant la pulpe glisser le long des parois de verre embuées. Jamais un panaché n'aura meilleur goût que celui que je bus ce jour-là avec Alina sur une plage de Faery.

Puis nous nous étendîmes sur le sable pour prendre un bain de soleil, les pieds caressés par l'écume qui venait mourir sur le rivage. Nous parlâmes de papa et maman, de l'école, des beaux garçons qui passaient près de nous et nous proposaient de jouer au volley avec eux.

Nous discutâmes de son projet de s'installer à Atlanta et de ma démission, que j'allais devoir donner pour la rejoindre là-bas. Nous évoquâmes la nécessité pour moi de devenir adulte et responsable.

Ce fut cette pensée qui me rendit ma lucidité. J'avais toujours su qu'un jour, je deviendrais adulte et responsable. Et voilà que j'étais de nouveau celle que j'avais été autrefois – celle qui prenait le chemin de la facilité, qui contournait l'obstacle au lieu de l'affronter, qui recherchait la satisfaction immédiate sans se préoccuper des conséquences...

Je roulai sur moi-même et cherchai son regard.

— Est-ce que c'est un rêve, Alina ?

Elle tourna la tête vers moi.

— Non.

— Est-ce que c'est réel ?

Elle esquissa un sourire un peu triste.

— Non plus.

— Alors, qu'est-ce que c'est ?

Elle se mordit les lèvres.

— Ne pose pas de questions. Profite de l'instant présent.

— J'ai besoin de savoir, insistai-je.

— C'est un cadeau de V'lane. Une journée à la plage, toi et moi.

— C'est une illusion, répliquai-je.

Un verre d'eau offert à un voyageur égaré dans le désert. Un présent que l'on ne refusait pas, même s'il était empoisonné. Je savais que cela ne servirait à rien, mais je ne pus retenir la question qui fusait de mes lèvres.

— Et si je te demandais comment tu as rencontré le Haut Seigneur et où je peux trouver le *Sinsar Dubh* ?

Elle eut un haussement d'épaules impuissant.

— Je ne comprends pas de quoi tu parles.

Je n'en fus pas surprise. V'lane devait avoir créé cette version d'Alina à partir de mes propres souvenirs, ce qui signifiait qu'elle ne savait rien de plus que moi et qu'elle ne pourrait répondre à aucune de mes interrogations concernant ma situation présente.

— Depuis combien de temps suis-je ici ?

En tant que création de V'lane, elle devait au moins pouvoir répondre à cette question. Pourtant, elle haussa de nouveau les épaules.

— Plus qu'une heure humaine ?

— Oui.

— Est-ce que je peux m'en aller ?

— Oui.

— Je pourrais rester ici ?

— Oui, et avoir tout ce que tu veux, MacKayla. Pour toujours.

Alina ne m'appelait *jamais* MacKayla. Mes parents et mes amis non plus. Seul V'lane le faisait. Était-ce lui qui se dissimulait derrière ces yeux vert et or ? Malgré cette idée, j'étais tentée de demeurer sur cette plage, de m'abandonner à la douceur de ce sable, à la chaleur de ce soleil, et de revivre cette journée jusqu'à la fin de mes jours. D'oublier la pluie, la peur, le chagrin et l'avenir incertain qui m'attendait dans mon monde. J'aurais pu mourir heureuse, sur un hamac au soleil, soixante-dix ans plus tard, bercée par mes rêves perdus.

— Je t'aime, Alina, murmurai-je.

— Moi aussi, Mac, répondit-elle dans un souffle.

— Je suis désolée de t'avoir déçue. D'avoir raté ton dernier appel.

De ne pas avoir deviné que quelque chose n'allait pas.

— Tu ne me décevras jamais, Mac. C'est impossible.

Mes yeux s'embruèrent de larmes. D'où venaient ces paroles d'absolution ? L'implacable prince faë en comprenait-il plus sur les émotions humaines qu'il ne le laissait paraître ?

Serrant Alina contre moi, je pris une profonde inspiration afin de retenir tous les détails sensoriels que ma mémoire avide pouvait enregistrer.

Puis je fermai les yeux très fort, me concentraï sur cet endroit secret sous mon crâne et alimentai le brasier qui y couvait. Lorsque les flammes s'élevèrent dans un grondement furieux, je murmurai :

— Montre-moi la vérité.

Puis j'ouvris les yeux.

Alina avait disparu.

À sa place, V'lane se tenait devant moi sur le sable.

— Ne me faites plus jamais un coup pareil, menaçai-je d'une voix tendue.

— N'as-tu pas apprécié ce moment avec elle ?

— Ce n'était pas elle.

— Dis-moi que tu n'as pas passé un bon moment en sa compagnie.

J'en fus incapable.

— Dans ce cas, remercie-moi.

Cela non plus, je ne pus m'y résoudre.

— Combien de temps s'est-il écoulé ?

— Je t'aurais bien rappelée, mais j'ai eu des scrupules à l'idée d'interrompre cet après-midi de plaisir. Tu en as eu si peu, récemment...

— Vous m'aviez promis de ne pas me prendre plus d'une heure de mon temps.

— C'était bien mon intention. C'est toi qui as choisi de rester en Faery quand tu as suivi ta sœur sur le sable. Je sais que la liberté est un agrément que les humains apprécient par-dessus tout. Je t'en ai accordé ta part.

Alors que j'allais répliquer, il me fit taire en pressant son doigt sur mes lèvres. Sa main était solide et chaude, mais, comme s'il se contenait pour se mettre à ma portée, il n'y avait rien de faë dans ce geste. C'était celui d'un homme sexy et rassurant, sans plus.

— Certaines blessures ont besoin d'un baume pour guérir. L'illusion est un remède souverain. Dis-moi, ton chagrin à propos de ta sœur est-il plus supportable ?

Je réfléchis à ses paroles et m'aperçus avec surprise que c'était le cas. Je savais que cette Alina avec qui j'avais joué et pleuré, que j'avais serrée dans mes bras et dont j'avais demandé le pardon, n'était pas réelle. Et pourtant, cet après-midi de plage et de soleil auprès d'elle m'avait aidée à comprendre que quelque chose était définitivement terminé, comme rien d'autre auparavant ne l'avait fait. Je savais que celle qui m'avait absoute n'était pas *mon* Alina, mais ses paroles ne m'en avaient pas moins réconfortée.

— Ne recommencez plus jamais, répétais-je.

Si l'illusion était un médicament, elle avait de dangereux effets secondaires, et ma vie était déjà assez risquée comme cela.

V'lane me décocha un sourire dévastateur.

— Comme tu voudras.

Je fermai les paupières pour chasser l'image d'Alina de mes pensées. Le reflet de son visage, des bouffées de son parfum, l'écho de sa voix flottèrent quelques instants dans l'air. Il me semblait qu'une odeur de vanille s'attardait sur ma peau. Plus tard, je revivrais chaque instant de cet après-midi, et j'y puiserais du réconfort. Je rouvris les paupières.

— Au fait, et le Haut Seigneur ?

— L'entrepôt était vide. Il semble que personne n'y soit venu depuis des semaines. J'ai détruit le portail. Je soupçonne le Haut Seigneur de ne pas avoir remis les pieds dans cet endroit depuis qu'il a été découvert. À présent, dis-moi tout ce que tu sais de lui.

— Je suis fatiguée, répondis-je. Notre heure est terminée.

Elle l'était, et de beaucoup !

— Faites-moi rentrer, maintenant.

— Parle-moi du *Sinsar Dubh*. Tu me dois bien ça.

Je lui résumai ce que je savais et lui dis que j'avais perçu le passage du Livre Noir dans les rues de Dublin, à une allure si rapide qu'il devait se trouver à bord d'une voiture, un peu plus de deux semaines auparavant. V'lane me posa de nombreuses questions auxquelles je ne pus répondre, car la seule proximité du Livre Noir m'avait fait perdre connaissance, ce qui parut beaucoup amuser le faë.

— Nous nous reverrons, MacKayla.

Puis il se volatilisa, et je me retrouvai dans un endroit tout différent. Je clignai des yeux. Je n'avais pas quitté V'lane plus tôt que prévu ; pourtant, au lieu de me ramener au pays de Galles, il m'avait déposée dans la librairie. Peut-être pour le seul plaisir d'agacer Barrons.

Il me fallut quelques instants pour recouvrer mes esprits. Changer de monde avec une telle rapidité dépasse les capacités de compréhension de l'esprit humain. Nous n'avons pas été conçus pour un tel mode de déplacement. Pendant un court instant, toute pensée disparaît, un grand blanc vous envahit, comme un écran de télévision que l'on vient d'éteindre. C'est un moment de grande vulnérabilité, où il serait facile de vous attaquer.

Dans un réflexe, je cherchai la pointe de lance. Je constatai avec soulagement qu'elle se trouvait toujours là, glissée dans la ceinture autour de mon...

— V'lane ! grommelai-je, furieuse. C'est malin !

... de mon bikini rose. Pas étonnant que je frissonne de froid !

Puis mon cerveau interpréta l'image que lui envoyaient mes yeux, et je poussai un cri de surprise.

Barrons – Bouquins & Bibelots avait été mis à sac.

Les tables avaient été renversées, les livres arrachés des étagères et jetés sur le sol, les bibelots brisés. Même le poste de télévision miniature sous le comptoir avait été détruit.

— Barrons ? appelai-je, méfiante.

Il faisait nuit, toutes les lumières étaient allumées. Ma fausse Alina m'avait prévenue que plus d'une heure se serait écoulée dans mon monde. Était-ce toujours la nuit de notre tentative de vol, un peu avant l'aube, ou bien la suivante ? Barrons était-il revenu du pays de Galles ? Se trouvait-il encore là-bas, en train de me chercher ? Lorsque j'avais été sauvagement arrachée à la réalité, quelle créature, ou quelle chose, avait franchi les portes du sous-sol ?

J'entendis un bruit de bottes sur le plancher. Impatiente, je me tournai vers le passage donnant sur la partie privée du bâtiment.

Barrons se tenait dans l'encadrement de la porte, me fusillant du regard. Il me regarda longuement de la tête aux pieds.

— Joli bronzage, mademoiselle Lane. Où diable étiez-vous passée, pendant le mois qui vient de s'écouler ?

— Un seul après-midi, répétais-je. Je n'ai pas passé plus de six heures là-bas, Barrons.

— En Faery, innocente ! grommela-t-il. Vous savez que le temps ne s'écoule pas à la même vitesse là-bas. Nous en avons pourtant parlé !

J'avais donc perdu un mois de ma vie, sur une plage au soleil, avec Alina ? Je nageais en pleine confusion. Avais-je vieilli d'un mois, ou seulement d'une demi-journée ? Que se serait-il passé si j'étais restée avec ma sœur pendant une semaine ? Aurais-je été absente une année entière ? Dix ? Qu'est-ce qui avait changé pendant tout ce temps ? Je regardai par la fenêtre. Sur un point au moins, la situation était identique : il pleuvait toujours.

— V'lane m'avait promis que cela ne me prendrait qu'une heure de mon temps. Il s'est joué de moi ! m'écriai-je.

— « V'lane m'avait promis ! Il s'est joué de moi ! » répéta Barrons d'une voix de fausset. Enfin, que croyiez-vous ? C'est un faë, mademoiselle Lane ! Un... comment les appelez-vous... un faë de volupté fatale. Il vous a embobinée et vous avez marché. Que dis-je ? Vous avez couru ! Dans quels autres pièges êtes-vous tombée ? Et d'abord, pourquoi lui avoir accordé une heure en Faery ?

— Je ne lui ai jamais accordé une heure en Faery ! Notre marché était que je passerais une heure avec lui, au moment de son choix. Il n'a jamais précisé où cela devait se dérouler.

— Cela ne me dit pas pourquoi vous avez accepté de passer une heure avec lui ! s'impatienta Barrons.

— Pour qu'il m'aide à chasser les Ombres du magasin !

— J'aurais très bien pu le faire, moi !

— Encore eût-il fallu que vous soyez là !

Une vraie scène de ménage.

— Les pactes avec le Diable finissent mal, en général. C'est de notoriété publique. Vous ne recommencerez pas. Me fais-je bien comprendre ? Si je dois vous enchaîner à un mur pour vous protéger de votre propre naïveté, je n'hésiterai pas !

Il me parcourut d'un regard noir.

J'agitai bruyamment mes chaînes en montrant mes poignets.

— C'est déjà fait, Barrons. Trouvez quelque chose de nouveau.

À mon tour, je fronçai les sourcils. Il voulait m'intimider, m'obliger à baisser les yeux ? Pas question. Même enchaînée et vêtue en tout et pour tout d'un bikini string. J'étais de moins en moins facile à intimider, et je ne baisserais plus jamais les yeux.

— Qui a mis le magasin à sac, Barrons ?

J'avais beaucoup de questions à lui poser, et jusqu'à présent, il ne m'en avait pas laissé le temps. Dès qu'il m'avait vue, il s'était rué vers moi, m'avait jetée sans ménagement sur ses épaules, portée jusqu'au garage, m'avait ôté ma ceinture à outils et enchaînée à une poutrelle métallique. Je n'avais pas opposé la moindre résistance : il y avait plus d'acier en lui que dans la poutre à laquelle j'étais adossée.

Je vis tressaillir un muscle de sa mâchoire. Il se détourna et se dirigea vers un petit établi sur roulettes qu'il approcha de moi. Puis il prit un coffret de bois long et plat sur l'une des nombreuses étagères à outils.

— Que faites-vous ? demandai-je, vaguement alarmée.

Avec des gestes précis, il vida le coffret de son contenu, qu'il déposa sur la table roulante, juste à côté de moi. Deux petits flacons emplis de liquide, l'un rouge, l'autre noir – du poison ? de la drogue ? – puis un couteau très pointu, terminé par une pointe longue et acérée.

— Vous allez me torturer ? demandai-je, incrédule.

Sans répondre, il ôta du coffret une bougie de suif à la longue mèche noirâtre.

— Me jeter un sort ?

En était-il capable ?

— Ce que je m'apprête à faire, mademoiselle Lane, s'appelle un tatouage.

Il ouvrit les petites bouteilles, déroula un étui de cuir repoussé qui contenait tout un assortiment d'aiguilles et alluma la bougie. Puis il entreprit de faire chauffer l'une des aiguilles à la flamme.

Je ravalai un cri de terreur.

— Certainement pas. Maman me tuera !

Les liquides étaient de l'encre, pas du poison, mais je ne savais pas si je devais ou non m'en réjouir. Une drogue finissait toujours par se dissiper. Un tatouage était définitif.

Barrons me lança un coup d'œil sardonique.

— Il serait temps de grandir.

Je ne faisais que cela et, qu'il le croie ou non, je me débrouillais plutôt bien. Il n'y avait rien d'immature à respecter les sentiments de ma mère – je dirais même que c'était l'inverse –, que, d'ailleurs, je partageais. J'avais beau appartenir à une génération abonnée aux

tatouages, piercings et autres mutilations volontaires, je m'étais juré, des années plus tôt, que j'entrerais dans ma tombe dans le même état qu'au jour de ma naissance, à part peut-être quelques rides en plus.

— Vous ne me tatouerez pas, dis-je d'un ton résolu.

— Essayez de m'arrêter.

Devant son sourire de matou gourmand, je me sentis pousser des oreilles grises et un petit museau pointu. Il ne plaisantait pas. Il m'avait enchaîné, et il s'apprêtait réellement à me tatouer. Il allait rester tout près de moi, travailler avec lenteur et précision sur ma peau nue, pendant ce qui risquait bien d'être des heures entières... Rien que d'y penser, j'en avais des sueurs froides.

Je m'efforçai de conserver mon calme. Il devait exister un moyen de négocier avec lui.

— Pourquoi voulez-vous me tatouer, Barrons ? demandai-je de ma voix la plus lénifiante et la plus raisonnable.

— Le dessin contient un sort qui me permettra de vous retrouver la prochaine fois que vous ferez passer vos petits plaisirs égoïstes avant les choses sérieuses.

— Mes petits plaisirs égoïstes ? répétais-je, outrée, parce que vous croyez que j'ai accepté ce marché pour m'amuser ? Vous n'étiez pas là pour m'aider à chasser les Ombres ; j'ai négocié de mon mieux avec celui qui s'est présenté.

— Je ne parle pas de V'lane, mais du fait que vous avez choisi de rester en Faery.

À ces mots, la colère flamba en moi.

— Vous n'avez aucune idée de ce que j'ai vécu ! Ma sœur est morte brutalement, et tout à coup, elle était de nouveau là, devant moi, bien vivante. J'ai pu la voir, la toucher, entendre sa voix ! Savez-vous ce que c'est, de perdre quelqu'un ? D'ailleurs, la bonne question à vous poser, c'est plutôt de savoir si vous avez jamais aimé quelqu'un d'autre que vous-même, aimé au point de ne pas supporter de vivre sans cette personne ! Vous ne savez même pas ce que c'est que l'amour ! Ce n'était pas un petit plaisir égoïste, Barrons, c'était un moment de faiblesse.

Un moment de faiblesse que j'avais dépassé dès que j'avais rassemblé mes esprits. Par la seule force de ma volonté, j'avais fait disparaître le charme et vu au-delà de l'illusion. Je pouvais en être fière.

— Les gens dotés d'un minimum de sensibilité traversent tous des passages à vide, mais vous ne pouvez pas comprendre cela, poursuivis-je avec amertume. Tout ce que vous ressentez, vous, c'est de l'avidité, du mépris, et peut-être une érection occasionnelle – non pas pour une femme, mais pour de l'argent, une pièce de collection ou un livre rare. Au fond, vous n'êtes pas différent de vos rivaux ni de V'lane. Vous

n'êtes qu'un mercenaire froid et sans â...

Sa main se referma sur ma gorge. Puis il se plaqua contre moi, m'écrasant de tout son corps contre la poutre glaciale.

— J'ai aimé, mademoiselle Lane, et même si cela ne vous regarde pas, sachez que j'ai perdu. Bien plus que vous ne pouvez l'imaginer. Je ne suis pas comme mes concurrents, et encore moins comme V'lane. Quant à mes érections, je vous rassure, elles n'ont rien d'occasionnel.

Il se pressa contre moi, m'arrachant un petit soupir de surprise.

— Il arrive même que ce soit pour une gamine insolente qui n'a rien d'une femme. Dernier point, c'est moi qui ai tout cassé au magasin, en ne vous trouvant pas. Vous devrez d'ailleurs vous choisir une nouvelle chambre, la vôtre est inutilisable. Je suis navré que votre gentille petite vie ait été chamboulée, mais vous n'êtes pas la seule dans ce cas, et il faut bien continuer. Alors, autant vous adapter.

Sur ma gorge, la pression de sa main se relâcha.

— Et j'ai bien l'intention de vous tatouer, mademoiselle Lane, que cela vous plaise ou non.

Son regard s'attarda sur ma peau nue – très nue ! – huilée au monoï et gorgée de soleil. Le haut de mon bikini, deux petits triangles d'étoffe rose vif reliés par une fine cordelette qui couvraient fort peu ma gorge, ne m'avait posé aucun problème tant que j'étais sur la plage, mais à présent, pratiquement nue et à portée de main de Barrons, j'avais l'impression d'avoir débarqué à la convention annuelle des requins mangeurs d'hommes après m'être enduite de sang frais.

Je ne pouvais pas le laisser me tatouer. Il fallait impérativement que je maîtrise ma nervosité et que je parvienne à le raisonner.

— Faites-le, Barrons, et je m'en vais d'ici. Vous n'aurez qu'à vous chercher un nouveau détecteur d'Objets de Pouvoir. Vous m'entendez ? Si vous me tatouez de force, nos chemins se sépareront. Définitivement. Je saurai bien trouver quelqu'un d'autre pour m'aider.

Je plongeai dans son regard couleur de ténèbres. Je n'avais pas invoqué le nom de V'lane – on n'agite pas un chiffon rouge devant un taureau en furie –, mais j'étais si déterminée que mes inflexions, d'un calme parfait, parlaient pour moi.

— Je vous somme d'arrêter. Je veux bien ne pas me formaliser de vos façons un peu rustres, mais là, vous allez trop loin. Je vous interdis de me...

J'hésitai, cherchant l'expression adéquate.

— De me marquer au fer rouge comme du bétail. Et cela, Jéricho Barrons, n'est pas négociable.

Il y a des limites que l'on ne peut pas autoriser les autres à franchir. Elles ne sont pas toujours rationnelles, ne paraissent pas nécessairement de la plus haute importance, mais vous êtes le seul à les connaître, et lorsque quelqu'un se heurte à l'une d'elles, vous devez

la faire respecter. Sans compter que, dans ce cas précis, rien ne me garantissait que ce tatouage ne réservait pas de désagréables surprises...

Nous nous observâmes en silence.

Cette fois, si nous eûmes l'une de nos conversations muettes, je n'entendis pas une bribe de ce qu'il disait. J'étais trop occupée à lui envoyer un simple mot, de toutes mes forces : « Non ! » Sur une intuition, je cherchai la zone mystérieuse de mon cerveau que j'avais déjà explorée, soufflai sur les braises du brasier qui y couvait en permanence et m'efforçai d'injecter la formidable énergie qui en émanait dans l'implacable refus que j'opposais à Barrons. Comme si, en quelque sorte, je pouvais amplifier ce « non » par je ne sais quelle magie.

À ma surprise, Barrons me sourit soudain.

Mon étonnement alla croissant lorsqu'il se mit à rire, d'abord doucement, puis de plus en plus fort, jusqu'à être secoué par une véritable crise d'hilarité, qui jaillissait du plus profond de sa poitrine. Sa main passa de ma gorge à mes épaules, tandis que son sourire révélait des dents éclatantes de blancheur que rehaussait encore son teint mat. Il rayonnait d'une énergie magnétique, dont je percevais sur ma peau le bourdonnement et la puissante vitalité.

— Bien joué, mademoiselle Lane. Juste au moment où je commençais à vous trouver aussi décorative qu'inutile, vous sortez vos griffes.

Je ne compris pas s'il faisait allusion à mon refus verbal, ou si mes tentatives maladroites de le repousser en sollicitant la zone *sidhe-seer* de mon esprit avaient été couronnées de succès, mais il passa derrière moi et entreprit de détacher les chaînes qui me liaient à la poutrelle. Quelques instants plus tard, celles-ci tombaient sur le sol de béton dans un cliquetis d'acier.

— Vous avez gagné pour cette fois. Vous échappez au tatouage – provisoirement. En échange, vous allez faire quelque chose pour moi, et si vous refusez, je vous tatoue pour de bon. Et je vous préviens, mademoiselle Lane, si je dois vous enchaîner une deuxième fois aujourd'hui, il n'y aura pas de discussion. D'ailleurs, je vous bâillonnerai.

Il ôta son bouton de manchette, roula sa manche de chemise sur son bras et retira de son poignet un large bracelet d'argent, qu'il me tendit. Une impression de déjà-vu me saisit, et il me sembla voir V'lane et le Bracelet de Cruce, bien que celui-ci fût très différent. J'avais déjà remarqué ce bijou sur Barrons à plusieurs reprises. Docile, je le pris et le tournai entre mes doigts. Il était encore imprégné de la chaleur de son corps. La lourde pièce d'argent ornée de riches entrelacs celtiques, de runes et de symboles divers semblait fort

ancienne, comme si elle sortait de quelque vitrine d'un musée.

— Mettez-le, ordonna Barrons, et ne l'enlevez jamais.

Je levai les yeux vers lui. Il était bien trop près de moi. J'avais besoin d'air. Esquissant un pas de côté par-dessus le tas de chaînes, je quittai mon inconfortable position entre son corps massif et la poutrelle d'acier.

— À quoi sert-il ?

— À vous localiser si vous disparaissiez de nouveau.

— Auriez-vous vraiment pu me retrouver en Faery, si j'avais été tatouée ?

Il détourna les yeux.

— Au moins, dit-il après un long silence, j'aurais su que vous étiez vivante. Je n'en avais aucune idée.

— Pourquoi ne pas m'avoir d'abord proposé ce bracelet, avant d'essayer de me tatouer ?

— Un bracelet est vite ôté, mademoiselle Lane. Ou oublié sur une table de nuit. Avec un tatouage, ce risque n'existe pas. C'est pourquoi je continue à préférer cette seconde solution. Le bracelet est une concession, que je vous accorde pour la seule et unique raison que vous vous êtes enfin décidée à montrer les dents et à explorer vos... petits talents personnels.

Un léger sourire étira ses lèvres.

Tiens ? Ma tentative d'utiliser l'incendie qui couvait sous mon crâne avait fonctionné ! Voilà qui était intéressant. Certes, ce n'était pas aussi spectaculaire que de tordre les petites cuillères par la seule force de la pensée, mais c'était tout de même un début.

— Il n'y a pas moyen de retirer un tatouage, avec un scalpel, par exemple ?

L'encre ne devait pas rentrer bien profondément dans l'épiderme, si ?

— Ce serait dangereux, et terriblement douloureux. De toute façon, j'avais l'intention de le placer à un endroit discret.

Je baissai les yeux sur mon corps.

— Où donc pensiez-vous cacher un... Oh, et puis je ne veux pas le savoir, ajoutai-je.

J'examinai le bijou.

— Possède-t-il d'autres pouvoirs ?

— Rien qui vous intéresse. Mettez-le. Tout de suite.

Une lueur s'alluma au fond de ses yeux, qui disait clairement : « Cette fois, il n'y aura pas de négociations. » Refuser, c'était courir le risque qu'il mette ses menaces à exécution. Une fois qu'il m'aurait tatouée, je n'aurais d'autre solution que de m'en aller, comme je l'en avais averti, et malgré mes bravades, je n'étais pas prête à affronter seule les ténèbres qui m'entouraient.

Je glissai le bracelet autour de mon poignet. Il était trop large. Je le remontai vers mon coude ; il en retomba aussitôt et passa par-dessus ma main. Barrons eut juste le temps de le rattraper avant qu'il ne tombe sur le sol. L'écartant d'un geste ferme, il le glissa autour de mon biceps, avant de le serrer jusqu'à ce que les deux extrémités se touchent. J'étais tout juste assez musclée pour qu'il reste en place.

— Qu'avez-vous fait avec V'lane, en Faery ? demanda Barrons d'un ton trop désinvolte pour être honnête.

Pour toute réponse, j'esquissai un haussement d'épaules évasif. Non seulement je n'étais pas d'humeur à parler d'Alina, mais il risquait de ne pas apprécier que j'évoque le formidable orgasme qui m'avait emportée sur une plage de sable fin, sous le soleil de Faery. Je baissai les yeux vers le sol... et pris conscience que le garage était bien silencieux, ce soir. Son monstre était-il endormi ? Barrons m'avait vue entrer dans la place par effraction, grâce à sa caméra de surveillance. Il savait que je savais.

— Que gardez-vous dans les sous-sols de ce garage, Barrons ? demandai-je.

— Rien qui vous intéresse, répondit-il pour la seconde fois.

Il darda sur moi un regard glacé.

— Et si vous connaissez déjà la réponse, ne me faites pas perdre mon temps. Vous m'avez déjà gâché un mois entier.

— Comme vous voudrez, Barrons. Gardez vos petits secrets, mais soyez sûr d'une chose : je ne me confierai à vous que dans la mesure où vous vous confierez à moi. Vous me laissez dans l'obscurité, j'en fais autant, et résultat, nous nous cognons l'un contre l'autre. Pour ma part, je trouve ça parfaitement stupide.

— Je vois très bien dans le noir. Un conseil, brûlez ce costume de bain, mademoiselle Lane. Méfiez-vous de tout ce que vous offre votre Prince Charmant.

J'émis un petit rire ironique en agitant le bras où il m'avait fixé le bracelet.

— En revanche, je peux avoir une confiance aveugle dans ce que vous me donnez ? Je vous en prie !

— Si vous croyez pouvoir rester entre V'lane et moi et nous monter l'un contre l'autre à votre profit, vous courez au massacre. À votre place, mademoiselle Lane, je choisirais mon camp, et vite.

Le lendemain matin, j'entrepris de remettre la boutique en ordre. Je balayai, dépoussiérai, jetai dans un grand sac-poubelle les bibelots brisés et remis les livres en place sur leurs rayonnages. Barrons m'avait proposé de laisser le magasin fermé, mais je ne pus m'y résoudre. J'avais besoin de ce lieu. Si l'illusion était un baume, se lever chaque matin pour accomplir son travail du jour en était un

autre.

Barrons n'avait pas cassé mon iPod ni mes petits haut-parleurs, que, par chance, j'avais mis en sécurité dans un placard sous le comptoir, de sorte que je pus travailler en musique. Tout en m'activant, je chantai à tue-tête une vieille chanson des Beach Boys :

— *I want to go home. This is the worst trip I've ever been on.*

De temps à autre, je regardais par la fenêtre, vers le ciel chargé de pluie et de vent, en essayant de m'habituer à l'idée que pendant que je me dorais au soleil avec le fantôme d'Alina, l'été avait été chassé par l'automne. Septembre avait passé sans moi ; nous étions en octobre. Je me consolai rapidement. Ces six heures de soleil, je ne les aurais peut-être pas eues en un mois entier à Dublin, de toute façon.

Vers l'heure du déjeuner, le magasin était déjà plus présentable. Je m'attaquai ensuite aux journaux déposés par les livreurs pendant mon absence mais restés invendus. J'apportai deux grands cartons dans lesquels j'entrepris de jeter les quotidiens, que je comptais porter ensuite jusqu'aux poubelles. Rapidement, je m'interrompis, mon attention attirée par les gros titres.

Au cours du mois qui venait de s'écouler, Dublin avait connu un pic de criminalité sans précédent. Les médias épinglaient d'ailleurs les *gardai* à ce sujet. (À titre personnel, j'espérais que l'inspecteur Jayne était désormais trop occupé par d'autres affaires pour continuer à me harceler.) Par rapport à l'année précédente, le taux des agressions et des viols non résolus avait augmenté de soixante-quatre pour cent, celui des homicides de presque cent quarante-deux pour cent. Et ce n'était pas tout. D'après la presse, la brutalité des attaques s'était également intensifiée de manière alarmante.

Je parcourus rapidement les journaux. Les événements qui s'étaient produits pendant le mois de septembre étaient plus inquiétants les uns que les autres. Il ne s'agissait pas de simples assassinats mais de tueries à la violence gratuite, d'authentiques actes de barbarie, comme si la part la plus noire de la société avait émergé au grand jour et faisait déferler sa folie meurtrière sur la ville. Tous les deux ou trois jours, la une annonçait un nouveau massacre en série, qui se soldait régulièrement par un suicide.

Était-il possible que les *Unseelie* qui hantaient la cité aient modifié, à l'insu de tous, le comportement des gens en libérant leurs instincts les plus primaires, le fameux *ça cher* aux psychanalystes ?

Et sur le front de la Zone fantôme, y avait-il eu d'autres développements pendant que j'étais partie ? Mal à l'aise, je tournai la tête vers ma droite... comme si je pouvais voir à travers le mur si le cancer qui rongait le voisinage avait produit des métastases. Si je consultais les cartes de la ville, de nouvelles parties en auraient-elles été rayées ?

— La situation est effarante, dis-je à Barrons ce soir-là, alors que nous roulions à bord de sa seule voiture passe-partout, une berline sombre qui nous avait servi la nuit où nous avions cambriolé Rocky O'Bannion. Vous avez lu les journaux ?

Il hocha la tête.

— Eh bien, vous ne dites rien ?

— Il s'est passé beaucoup de choses en votre absence, mademoiselle Lane. Cela vous incitera peut-être à y réfléchir à deux fois, la prochaine fois que vous aurez envie de passer du bon temps avec V'lane.

J'ignorai cette pique.

— J'ai téléphoné à mon père, aujourd'hui. Il s'est comporté comme si nous nous étions parlés il y a quelques jours.

— Je lui ai envoyé un ou deux e-mails depuis votre ordinateur. Il a appelé une fois, je vous ai inventé une excuse.

— Vous avez fouillé dans mon ordinateur ? Ça ne se fait pas !

J'étais furieuse. En même temps, j'étais soulagée qu'il ait su éviter que papa ne s'inquiète de ma longue absence... et curieuse de savoir comment il s'y était pris pour contourner les blocages d'accès à mon ordinateur et à ma messagerie électronique.

— Comment avez-vous fait ? ne pus-je m'empêcher de lui demander.

Il me jeta un regard navré.

— Votre mot de passe général est « Alina ». Celui de votre messagerie, « arc-en-ciel ».

Je poussai un petit soupir irrité et m'adossai au siège passager. Il était raide et froid. Cette voiture n'était pas équipée de fauteuils chauffants. Je regrettais la Viper, la Porsche, la Lamborghini et toutes les autres, mais apparemment, ce soir, le mot d'ordre était « anonymat ».

— Où allons-nous, Barrons ? lui demandai-je, de mauvaise humeur.

Pour une fois, il ne m'avait donné aucune instruction quant à ma tenue. Laisée à mon propre jugement, j'avais opté pour un jean, un pull, des bottes et une veste.

— Nous allons voir une ancienne abbaye. Nous ne ferons que passer devant ; vous n'aurez pas besoin de la visiter. Cela ne nous prendra pas longtemps, mais elle se trouve à plusieurs heures de route.

— Que pensez-vous qu'elle abrite ? Vous cherchez quelque chose en particulier ?

— Non.

— A-t-elle été construite sur un ancien site *sidhe-seer*, comme le cimetière ?

Barrons n'agissait jamais sans de solides raisons. Pour une raison que j'ignorais, il soupçonnait la présence d'un Objet de Pouvoir dans l'enceinte de cette abbaye, et je voulais savoir ce qu'il espérait trouver.

Il écarta ma question d'un haussement d'épaules indifférent.

— Pourquoi ne voulez-vous pas la visiter ?

— Parce qu'elle est habitée, mademoiselle Lane, et que je doute qu'on nous réserve un accueil chaleureux.

— Ce sont des moines ?

La plupart des monastères obéissaient à des règles très strictes concernant la présence des femmes entre leurs murs.

— Ou peut-être des nonnes ?

Dans ce cas, c'était peine perdue ! Si elles posaient les yeux sur Jérico Barrons, les religieuses croiraient voir le Diable en personne. Mon impossible associé ne se contentait pas de paraître dangereux ; il y avait en lui quelque chose d'indéfinissable qui me donnait, à moi, envie de me signer, et je n'avais rien d'une grenouille de bénitier. J'avais plutôt tendance à voir la présence divine dans un lever de soleil que dans les rituels poussiéreux de la religion, et la seule fois de ma vie où j'avais assisté à un office catholique – assis, debout, à genoux, assis, debout, à genoux – j'avais été si préoccupée par la prochaine posture à adopter que je n'avais rien entendu de ce qui était dit.

Barrons émit un marmonnement indistinct sans doute destiné à me signifier qu'il ne répondrait plus à mes questions et que je pouvais économiser ma salive. Qu'espérait-il apprendre sur cette mystérieuse abbaye s'il se contentait de la longer ? Il savait que j'avais besoin de me trouver à proximité immédiate d'un Objet de Pouvoir pour en percevoir la présence. Cette pensée en amena une autre, que je m'étonnai d'avoir oubliée jusqu'à présent. Je me frappai le front, surprise de cette distraction.

— Au fait, Barrons, vous ne m'avez jamais dit ce qu'il y avait derrière les portes du sous-sol, cette fameuse nuit, au pays de Galles.

À la soudaine tension de tout son corps, je compris qu'il n'en gardait pas un très bon souvenir.

— D'autres saletés de cambrioleurs.

— Pardon ? En plus de nous et de ceux qui ont pris l'Amulette ? Vous voulez dire que nous étions *trois* équipes sur place au même moment ?

— Saleté de nuit !

— Enfin, de qui s'agissait-il ? De personnes présentes à la vente aux enchères ?

— Aucune idée, mademoiselle Lane. Je ne les avais jamais vus. Je n'en avais jamais entendu parler. À ma connaissance, il n'y avait pas

de saletés d'Écossais dans la course. À croire qu'ils sont tombés de cette saleté de ciel.

Il marqua un silence morose, avant d'ajouter :

— Et ils en savaient bougrement trop à mon goût.

Barrons ne m'avait pas habituée à exprimer ses émotions par une telle... saleté de langage. Je ne savais pas qui était cette troisième équipe, ni ce qui s'était passé après que V'lane m'avait transférée en Faery, mais cela l'avait profondément choqué.

— Qui vous dit que ce ne sont pas eux qui ont pris l'Amulette ?

— S'ils avaient été les assassins, il n'y aurait pas eu de massacre.

— Que voulez-vous dire ?

— L'un des hommes maîtrisait la magie noire, et tous deux possédaient un savoir druidique. Un druide s'il doit tuer, le fait proprement, sans effusion de sang. Celui qui a assassiné les vigiles et le personnel cette nuit-là – qui qu'il soit, *quoi* qu'il soit – a opéré avec le détachement sadique d'un psychopathe, ou sous le coup d'une rage folle.

Je concentrai mes pensées sur ces mystérieux voleurs, afin de chasser de ma mémoire l'image des corps effroyablement mutilés.

— Il y a donc encore des druides, de nos jours ? Je croyais qu'ils avaient disparu depuis belle lurette !

— C'est aussi ce que les gens pensent des *sidhe-seers*, répondit-il sèchement. Il serait temps de vous débarrasser de vos préjugés.

— Qu'est-ce qui vous fait dire que l'un d'entre eux pratiquait la magie noire ?

Il me décocha un regard en biais, signe qu'il commençait à se lasser de répondre à mes questions. À vrai dire, j'étais déjà surprise qu'il m'en ait dit autant.

— Il était couvert de tatouages. La magie noire coûte cher à qui la pratique, mademoiselle Lane, mais le prix peut en être réduit en gravant des runes de protection dans la peau.

Je réfléchis quelques instants à cela et tentai d'en saisir la logique.

— Il doit bien arriver un moment où l'on n'a plus un seul centimètre carré d'épiderme disponible ?

— Précisément. On peut reporter sa dette, mais pas indéfiniment. Croyez-moi, on se dit : « Encore un petit sort et j'arrête », mais c'est comme une drogue. Quand on a commencé...

Je lui jetai un regard à la dérobée en me demandant soudain ce que dissimulaient son élégant costume italien et sa chemise blanche amidonnée. Comme je le savais, il possédait tout le nécessaire du parfait petit tatoueur. À quoi ressemblait-il sans ses vêtements ?

— Eh bien, si ces hommes n'assistaient pas à la vente aux enchères, répondis-je en chassant prestement la brûlante vision qui

s'imposait à mon imagination, comment ont-ils appris que l'Amulette se trouvait là ?

— Parce que vous croyez que j'ai pris le temps de papoter avec eux ? Vous veniez de vous volatiliser et je n'avais aucune idée de l'endroit où vous étiez partie. Nous avons réglé la question en vitesse avant de nous séparer.

Renonçant à chercher à comprendre ce qu'il entendait par « régler une question en vitesse », je regardai par la vitre. Nous traversions Temple Bar District. La hausse de la criminalité ne semblait guère avoir changé les habitudes dans le quartier du *craic*, où se pressait toujours la même foule de fêtards et de buveurs.

Ainsi qu'une alarmante proportion d'*Unseelie*.

Il y en avait au moins un pour vingt personnes. Devais-je en conclure qu'ils nourrissaient une prédilection pour les zones touristiques de Dublin, ou toute la cité était-elle envahie dans les mêmes proportions ? Ils étaient nettement plus nombreux que quelques jours... non, *un mois* auparavant, lorsque j'avais foulé pour la dernière fois le pavé de ces rues animées.

— Le Haut Seigneur a encore fait entrer des *Unseelie* pendant mon absence, on dirait.

Barrons hocha la tête.

— D'une manière ou d'une autre, mais pas par le 1247 LaRuhe. Il a dû construire un nouveau portail quelque part. J'ai oublié de vous le dire, mais le dolmen et l'entrepôt du 1247 ont été réduits en miettes. Comme si une bombe avait été larguée dessus.

Je plissai soudain les yeux, intriguée. Tout en l'écoutant, je venais de repérer la fée diaphane que j'avais aperçue, prenant un bain de soleil sur le rebord d'une fontaine, le jour où j'avais fait la connaissance de Dani. Elle se tenait devant un bar, parmi un groupe de jeunes gens. Sous mes yeux, elle devint encore plus transparente, puis elle fit un pas rapide en direction d'une brune pulpeuse au visage souriant, pivota sur elle-même et *entra dans sa peau*, comme si elle enfilait un manteau.

Interloquée, je vis la brune battre des paupières d'un air étonné, puis secouer la tête comme pour chasser quelque chose de son oreille. La fée ne sortit pas de son corps. Pendant que nous la dépassions, je me tournai pour suivre la jeune fille du regard à travers la vitre arrière. La fée ne réapparaissait toujours pas. J'étirai mes antennes de *sidhe-seer* pour tenter de la distinguer à l'intérieur de son hôtesse humaine.

En vain. Je ne pouvais ni la voir ni détecter sa présence. Si mes dons me permettaient d'arracher aux faës leur voile d'illusion, en revanche, je ne pouvais percevoir leur présence sous la peau d'un être humain. En vérité, je n'aurais jamais imaginé qu'ils fussent capables

d'un tel prodige !

J'observai la brune jusqu'à ce qu'elle disparaisse de mon champ de vision. Elle ne souriait plus du tout. De quelle horreur venais-je d'être le témoin ? Je n'étais pas certaine de vouloir le savoir. Il m'était difficile, voire impossible, de sauter de la voiture pour courir là-bas dans l'espoir d'exorciser la malheureuse. Tout le monde autour de nous me prendrait pour une folle, et la fée parasite saurait que je l'avais vue.

— Oui, je sais, répondis-je à Barrons d'une voix distraite. C'est V'lane qui a fait ça pour moi.

Alarmée par le silence tendu qui venait de s'abattre entre de nous, je levai les yeux. Parole d'honneur, il me sembla voir de la vapeur sortir de ses narines.

— Quel dommage qu'il n'ait pas été là pour vous sauver le jour où vous avez failli passer l'arme à gauche ! répliqua-t-il froidement.

— Il m'a aidée à me débarrasser des Ombres. Où étiez-vous cette nuit-là ?

— Il vous a aidée moyennant paiement, précisa Barrons. Moi, je vous accorde mon aide sans rien vous demander en échange. Et je n'essaie pas de vous sauter dessus chaque fois que je vous vois.

— Comment, vous ne me demandez rien ? Vous m'utilisez comme détecteur d'Objets de Pouvoir. Vous m'obligez à me promener en tenue légère. Vous me donnez des ordres. Vous gardez vos informations pour vous, en me dévoilant le strict minimum pour obtenir de moi ce que vous voulez. Et comme lui, vous avez essayé de me passer un bracelet – mais vous, vous avez réussi. Je ne vois pas ce qui vous différencie l'un de l'autre ; vous êtes deux manipulateurs, et vous m'avez sauvé la vie une fois chacun. Égalité, la balle au centre !

Il freina alors si brusquement que ma ceinture de sécurité se plaqua entre mes seins. Si la voiture avait été plus récente, j'aurais reçu un airbag gonflé en plein visage. Puis il descendit, contourna le capot et ouvrit ma portière à la volée.

— Si vous pensez vraiment ce que vous dites, mademoiselle Lane, vous pouvez vous en aller.

Je regardai autour de moi. Nous avions quitté Temple Bar District pour entrer dans un quartier résidentiel dont les rares commerces fermaient à la nuit tombée. Même armée de ma pointe de lance et de mes lampes torches, je n'avais aucune envie de traverser seule les rues sombres et désertes qui s'étendaient alentour.

— Je vous en prie, bougonnai-je, ne soyez pas aussi mélodra...
Aaah !

Je pris ma tête entre mes mains. Il me semblait soudain qu'une myriade de pics à glace chauffés au fer rouge me perforaient le crâne.

Notre visite à l'abbaye devrait attendre.

Je fus secouée d'une violente nausée, tandis que la zone mystérieuse de mon cerveau s'embrasait, gagnait tout mon esprit, puis chaque cellule de mon corps, comme si l'on me jetait de l'essence pour me brûler vive.

Il me sembla que ma peau se couvrait de cloques, se consumait. Je pouvais même sentir l'odeur de ma chair qui brûlait.

Puis je sombrai dans une bienheureuse inconscience.

— Encore le *Sinsar Dubh* ? demanda Barrons lorsque je revins à moi.

J'aurais hoché la tête si je n'avais pas eu aussi mal.

— Ou... oui, répondis-je dans un souffle.

D'une main tremblante, je palpai mon visage, mes lèvres, mes joues, mes cheveux... et constatai avec étonnement que ma peau n'était pas couverte d'horribles brûlures et que mes cheveux, bien que courts et d'un noir déprimant, étaient toujours là.

— Où sommes-nous ?

Il ne me semblait pas être sur un siège de voiture.

— De retour au magasin. Cette fois-ci, mademoiselle Lane, vous n'avez pas repris conscience immédiatement. J'en ai déduit que nous nous trouvions à proximité immédiate du Livre et que celui-ci était immobile. Je suis donc parti à sa recherche.

Il marqua une pause.

— Recherche que j'ai dû interrompre de peur de vous achever.

— Que voulez-vous dire ?

Contre l'évanouissement, il n'y a rien à faire. Le monde continue sa course autour de vous, mais vous n'êtes plus là pour le voir.

— Vous étiez agitée de convulsions. Plutôt violentes.

Je cherchai son regard.

— Vous voulez dire que vous m'avez jetée sur votre épaule pour me promener dans le quartier comme si vous teniez une baguette de sourcier ?

— Que vouliez-vous que je fasse ? La dernière fois que vous avez croisé le *Sinsar Dubh*, vous vous êtes évanouie, mais dès qu'il s'est éloigné, vous avez repris conscience. J'en ai logiquement conclu que si vous ne reveniez pas à vous, c'était que le Livre ne changeait pas de place et que, par conséquent, nous étions tout près de ce maudit bouquin. J'ai supposé que votre état s'aggraverait si nous nous en rapprochions, même si vous restiez inconsciente. Cela a été le cas, et j'ai dû battre en retraite. À quoi diable êtes-vous utile si vous tombez en syncope dès que vous vous trouvez dans le voisinage du *Sinsar Dubh* ?

— Figurez-vous que je me pose la même question. Je n'ai pas choisi de posséder ce don, et encore moins de devoir en supporter les

conséquences.

Un long frisson me parcourut. À présent que l'incendie en moi s'était éteint, j'étais glacée jusqu'aux os et je claquais des dents. J'avais éprouvé la même sensation le jour où le Livre Noir était passé tout près de moi – un froid intense, polaire, comme soufflé par la puissance maléfique du plus redoutable des quatre Piliers des Ténèbres.

Barrons s'approcha du petit poêle à gaz, dont il alluma la flamme, puis il alla me chercher une couverture. Je me drapai frileusement dedans tout en me redressant en position assise.

— Dites-moi ce que vous ressentez quand la crise se déclenche, ordonna-t-il.

Je levai les yeux vers lui. Malgré la sollicitude dont il m'entourait, il ne s'était pas départi un instant de son attitude distante, impersonnelle. Les soins qu'il me prodiguait n'étaient dictés que par l'intérêt professionnel. Combien de temps m'avait-il exposée à des convulsions de plus en plus violentes, avant de revenir sur ses pas ? Quel crève-cœur cela avait dû être pour lui de devoir renoncer, si près du *Sinsar Dubh*, de peur de me tuer avant de l'avoir localisé ! Car il ne pouvait prendre le risque d'endommager définitivement son détecteur d'Objets de Pouvoir, sous peine de perdre son avantage sur ses concurrents.

Et si, d'une façon ou d'une autre, il avait eu des raisons de penser que je mourrais de ma crise, mais pas avant qu'il ait trouvé ce qu'il cherchait, aurait-il un instant hésité à me sacrifier ?

Sur ce point, je n'avais – hélas ! – guère de doutes. Il y avait en lui ce soir-là une froide résolution, une détermination effrayante, presque palpable. J'ignorais pour quelle raison il voulait ce livre, mais j'avais une certitude : le *Sinsar Dubh* était pour lui un aboutissement, le Saint-Graal. Le rechercher était devenu pour lui une telle obsession qu'il en devenait dangereux.

— C'est la première fois que vous l'approchiez d'aussi près, n'est-ce pas ? demandai-je sur une intuition.

— À ma connaissance, oui, répondit-il d'un air un peu pincé.

Tout à coup, il pivota sur ses talons et donna un coup de poing furieux dans le mur. Il avait frappé avec netteté, précision, en une explosion de violence parfaitement maîtrisée. Des éclats de plâtre et des écailles de peinture volèrent sous l'impact et se collèrent sur son poing fermé, qui avait traversé l'épaisseur du mur jusqu'à la brique. Barrons s'appuya contre celui-ci, le souffle court.

— Vous ne pouvez pas savoir depuis combien de temps je pourchasse ce maudit objet. Vous n'en avez aucune idée.

Je me figeai.

— Pourquoi ne me le dites-vous pas ?

Que devais-je comprendre ? Dix ans ?

Dix mille ?

Il laissa éclater un rire sans joie, aussi sec que le raclement de chaînes contre des ossements.

— Eh bien, mademoiselle Lane, vous n'avez pas répondu à ma question. Que ressentez-vous lorsque vous vous approchez du Livre Noir ?

Je secouai la tête... et le regrettai aussitôt. J'étais lasse des manières évasives de Barrons et tenaillée par une sourde migraine, dont les douloureuses pulsations se propageaient jusque sous mes paupières. Je fermai les yeux. Un jour, j'aurais des réponses à mes questions, d'une façon ou d'une autre. Pour l'instant, j'allais lui donner celles qu'il attendait, dans l'espoir qu'il pourrait faire la lumière sur un obstacle de plus en plus gênant : l'impossibilité dans laquelle je me trouvais de m'approcher de l'objet que ma sœur, avant de mourir, m'avait demandé de retrouver.

— Cela me frappe de façon si soudaine et si violente que je n'ai pas le temps d'y réfléchir. Tout ce que je sais, c'est qu'à un moment, je vais bien, et que la seconde d'après, je ressens une souffrance telle que je ferais n'importe quoi pour qu'elle cesse. Si elle se prolongeait et que je ne m'évanouissais pas, je crois que je vous supplierais de m'achever.

Je rouvris les yeux.

— Enfin, c'est plus complexe que cela. J'ai la même sensation que si une malédiction était proférée contre tout ce que je suis. Comme si le Livre et moi étions l'antithèse l'un de l'autre et que nous ne pouvions pas partager un même espace, tels deux aimants qui se repoussent mutuellement... à la différence que le *Sinsar Dubh* m'écarte avec une telle force qu'il m'écrase presque.

— Inversion polaire, murmura Barrons. Je me demande si...

— Oui ?

— Si l'on affaiblit son contraire, ne perdra-t-il pas un peu de sa puissance ?

— Je ne vois aucun moyen de réduire la puissance du Livre Noir, Barrons, ni d'augmenter ma propre force.

Il me regarda d'un air patient. Comme s'il attendait que je comprenne quelque chose...

Je réprimai un hurlement scandalisé.

— Vous voulez dire, m'affaiblir, *moi* ? Ou plus exactement, me rendre mauvaise, afin que le *Sinsar Dubh* cesse de me repousser ? Que voulez-vous qu'il en sorte de bon ? Je deviendrais un danger, j'augmenterais mes chances de m'emparer d'un objet dangereux avec lequel je m'empresserais de faire le mal ! Où est l'intérêt de gagner une bataille, si c'est pour perdre la guerre ?

— Peut-être, mademoiselle Lane, ne menons-nous pas la même guerre, vous et moi.

S'il s'imaginait que céder aux forces du mal était une solution et non un problème, il avait raison : son combat n'était pas le mien.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel, dans l'allée de derrière ?

Je levai les yeux, intriguée. Dani se tenait sur le seuil du magasin. Dans la lumière de ce début d'après-midi d'automne, les rayons du soleil dansaient dans ses boucles cuivrées et nimbaient d'or ses traits délicats. Toujours aussi débordante d'énergie malgré sa silhouette menue, elle portait un uniforme composé d'un pantalon vert pâle et d'une chemise de popeline rayée vert et blanc, dont la poche de poitrine s'ornait d'un trèfle et des lettres PHI. Elle était jolie comme un cœur, l'image même de l'innocence... mais je n'étais pas dupe. Je ne savais pas ce qui me surprenait le plus, de son apparition soudaine ou de celle, tout aussi imprévue, d'un soleil radieux. Plongée dans la lecture du journal du matin, je n'avais vu arriver ni l'une ni l'autre.

Je reportai mon attention sur l'article que je parcourais avant son irruption. Un homme avait tué toute sa famille – sa femme, ses enfants, ses beaux-enfants, et même son chien – avant de foncer à près de cent trente kilomètres-heure à travers la ville au volant de sa voiture, laquelle avait fini sa course encastree dans la pile d'un pont, non loin de là où nous étions nous-mêmes, Barrons et moi, la nuit précédente. Aucun de ses amis, voisins ou collègues de travail ne pouvait expliquer son geste. Tous décrivaient un mari attentionné, un employé modèle de sa société de crédit coopératif, et un père très impliqué dans l'éducation de ses enfants, dont il ne ratait jamais une rencontre sportive ou une réunion scolaire.

— Si tu veux jurer, Dani, va le faire ailleurs.

— Va te faire voir, grommela-t-elle.

— Bel exemple de maturité, répliquai-je sans lever les yeux. Si tu t'imagines qu'il suffit d'être grossière pour passer pour une adulte... Vous êtes tous les mêmes, vous, les ados ! Si tu essayais d'être un peu plus originale que les autres ?

Dans ma vie antérieure, je ne lisais que des magazines légers, et encore, uniquement les articles consacrés aux chiffons et aux dernières tendances du moment. Des faits divers tels que celui de la nuit précédente avaient-ils toujours existé sans que je m'en rende compte ? Avais-je fait preuve d'une coupable ignorance ?

Dani fit passer son vélo par la porte.

— Je suis plus originale que les autres, riposta-t-elle.

Puis, après une légère hésitation, elle ajouta :

— Bon, alors qu'est-ce qui se passe, là-bas derrière ?

Je haussai les épaules d'un geste que j'espérais désinvolte.

— Tu parles des voitures ? Aucune idée.

Je n'avais pas l'intention d'avouer à un membre de la communauté *sidhe-seer* que j'avais volé une relique faë et, ce faisant, envoyé seize personnes à la mort. De mes lectures sur le paranormal, j'avais déduit une règle d'or : ne jamais faire de mal à un innocent — une catégorie à laquelle seuls les êtres humains semblaient appartenir, comme le soulignait avec une cruelle ironie l'article que j'avais sous les yeux.

— Non, je parle du Grug à moitié bouffé.

— Le Grug ?

Elle le décrivit, ou du moins ce qu'il en restait.

— Oh, un rhino-boy ! m'exclamai-je en posant mon journal. Il y en a un derrière ?

— Un demi.

Un sourire amusé étira ses lèvres.

— Les rhino-boys, répéta-t-elle. Bien vu. Ils sont grisâtres, massifs, et ils font ce drôle de raclement avec leur gorge.

— Grug est le nom de leur caste ?

S'agissait-il du terme officiel pour les désigner ? J'étais avide d'en apprendre plus. J'avais tant besoin d'acquérir un vrai savoir *sidhe-seer*, de recevoir des explications, de connaître les règles du jeu ! Il fallait que quelqu'un m'aide à comprendre qui j'étais. Qu'on me fournisse, en somme, un manuel de survie à l'usage des *sidhe-seers*.

Dani esquissa un geste évasif.

— On sait pas grand-chose, sur les *Unseelie*. Ceux-là, on les appelle les Grugs, mais je préfère le nom que tu leur donnes. Alors, tu vas l'achever ou ça te fait kiffer de le torturer ? Et les morceaux, tu comptes en faire quoi ? des conserves ?

Elle jetait des regards curieux tout autour d'elle, d'un air qui exprimait tout à la fois un ennui souverain et une secrète curiosité.

— Parce que tu crois que c'est moi qui... Non, Dani ! Je ne prends aucun plaisir à les faire souffrir. Je ne savais même pas qu'il y en avait un dans l'allée.

Je n'aimais pas du tout l'idée qu'une créature assez vorace pour faire son quatre-heures d'un *Unseelie* rôdait autour de l'immeuble sans que je le sache, et encore moins le fait que Dani me croie assez vicieuse pour me réjouir de la souffrance d'autrui. Sur qui cette gamine prenait-elle modèle ? Où allait-elle pêcher des idées pareilles ? Dans les séries télévisées et les jeux vidéo ? Les enfants, de nos jours,

semblent à la fois dangereusement impressionnables, et dangereusement indifférents. Comme s'ils vivaient dans un dessin animé ou une bande dessinée et qu'ils s'étaient imprégnés de leurs valeurs... ou plutôt, de leur absence de valeurs. Règle d'or ou pas, si j'entendais encore un ado meurtrier expliquer son geste par un « J'sais pas pourquoi j'ai fait ça... C'était comme... vous savez, ce jeu sur Internet... », parole d'honneur, l'espèce humaine allait tâter à son tour de ma pointe de lance !

— Tu ne l'as pas achevé ? demandai-je à Dani.

— Avec quoi ?

D'un geste, elle désigna ses hanches minces.

— Tu vois l'Épée glissée à ma ceinture ? fixée sur mon vélo ?

— L'Épée ? répétais-je, interloquée.

Elle ne faisait tout de même pas allusion à l'épée légendaire ?

— Tu veux dire... l'Épée de Lumière, le Pilier *seelie* ?

J'en avais lu assez sur la fameuse relique pour savoir qu'elle était l'une des deux seules armes capables de tuer un faë, avec la Lance de Longin.

— C'est avec elle que tu as tué tes quarante-sept bonshommes ? Tu la possèdes réellement ?

Une lueur d'orgueil s'alluma au fond de ses yeux.

— Comment te l'es-tu procurée ?

Selon mes récentes lectures, l'arme magique avait appartenu à la souveraine *seelie* en personne !

L'éclat de fierté se ternit légèrement.

Je fronçai les sourcils, saisie d'un soupçon.

— Ce ne serait pas plutôt Rowena qui te l'a donnée ?

Encouragée par son air dépité, je poursuivis mon raisonnement.

— Ou plutôt, confiée ? Elle la garde, et elle ne te laisse pas souvent la toucher. N'est-ce pas ?

Dans un soupir contrarié, Dani appuya son vélo contre le mur.

— Elle me prend pour une gamine. J'ai tué plus de faës que toutes ses autres lèche-bottes réunies, mais elle s'obstine à me traiter comme une môme !

Elle me rejoignit au comptoir en me défiant du regard.

— Je parie que tu ne peux pas tuer le Grug. Rowena se trompe sur toi. Où sont tes fameux superpouvoirs ? Je ne vois vraiment pas ce que tu as de spécial !

Sans un mot, je contournai le meuble derrière lequel je me tenais, franchis la porte de séparation et me dirigeai vers l'arrière de l'immeuble.

Qui pouvait bien croquer de l'*Unseelie* sous les fenêtres de ma chambre ? Cela ne me disait rien qui vaille. J'avais déjà assez de problèmes avec les Ombres et la créature du garage, je n'avais nul

besoin d'un dévoreur de monstres en plus. Sans compter que c'était la deuxième fois qu'un tel événement se produisait à quelques pas de moi. Ce type de macabre festin était-il monnaie courante dans la ville et, question subsidiaire, ces horreurs étaient-elles liées, d'une façon ou d'une autre, à ma présence ? S'agissait-il d'une simple coïncidence, ou avais-je des raisons de m'en alarmer ?

Je poussai la porte de service et observai l'allée, d'un côté et de l'autre.

Il me fallut quelques instants pour repérer le rhino-boy. Il en manquait presque les deux tiers, et ce qu'il en restait – la tête, les épaules et le haut du tronc – avait été jeté dans une benne à ordures. De même que son infortuné collègue du cimetière, il était à l'agonie.

Je dévalai l'escalier, escaladai le monticule de déchets et m'accroupis à ses côtés.

— Qui vous a fait ça ? lui demandai-je.

Cette fois-ci, je n'accorderais pas tout de suite le coup de grâce. D'abord, je voulais des informations.

Il ouvrit la bouche, mais il n'en sortit qu'un sinistre borborygme. En plus des mains et des bras, son tortionnaire lui avait aussi sectionné la langue. Celui qui n'avait pas fini de le dévorer voulait qu'il souffre et l'avait laissé dans l'incapacité de parler, ou de communiquer de quelque sorte que ce soit.

Je sortis la pointe de lance du holster que j'avais bricolé le matin même et fixé sous ma veste, et l'en poignardai. Il rendit l'âme dans un soupir nauséabond.

Lorsque je redescendis de la benne, Dani m'attendait, les yeux écarquillés de stupeur.

— Alors, tu as la Lance, murmura-t-elle avec un respect tout nouveau. Et ce holster ! Énorme ! Il est tellement discret que je pourrais l'avoir sur moi en permanence ! Je pourrais dézinguer du Grug vingt-quatre heures sur vingt-quatre ! Est-ce que tu as aussi le don de rapidité ?

Elle m'observa un bref instant.

— Parce que sinon, il vaudrait mieux que ce soit moi qui aie cette arme, ajouta-t-elle en tendant la main vers la pointe de lance.

Je cachai celle-ci derrière mon dos.

— Bas les pattes ! Si tu touches à ma lance, ma petite, tout ce que tu as vu n'est rien à côté de ce que je te ferai subir.

Je n'avais aucune idée de ce dont je parlais, mais mon intuition me soufflait que si quiconque tentait de m'enlever mon arme, Primitive Mac, celle qui détestait le rose et aurait laissé le rhino-boy agoniser sans aucun état d'âme, serait bien capable de commettre un acte que nous regretterions toutes les deux. En tout cas, que l'une de nous deux au moins regretterait.

Dani allait-elle tenter de m'arracher ma lance, elle qui possédait le don de rapidité ? Si c'était le cas, saurais-je trouver, dans cette zone mystérieuse logée sous mon crâne, le moyen de la combattre ?

— Je ne suis ni ta petite ni petite tout court. Quand est-ce que vous allez vous en rendre compte, vous, les adultes ? répliqua-t-elle en se détournant.

— Quand tu cesseras de te comporter comme une enfant mal élevée. Pourquoi es-tu ici ?

— Mauvaise nouvelle, lança-t-elle par-dessus son épaule. Rowena veut te voir.

Contrairement à ce que j'avais cru, PHI n'était pas la vingt-troisième lettre de l'alphabet grec mais l'acronyme de Post Haste Inc., une société de livraison de courrier où Dani travaillait, ce qui expliquait son uniforme et sa bicyclette.

Vers 14 heures, ce jeudi après-midi, je retournai la pancarte « Fermé » accrochée à la poignée de la porte et tournai la clé dans la serrure.

— Tu ne devrais pas être au lycée, Dani ?

— Je suis des cours par correspondance. Comme la plupart d'entre nous.

— Et que pense ta maman de tes parties de chasse au faë ?

Comment la mère d'une si jeune fille pouvait-elle supporter cela ? Mais je suppose qu'en temps de guerre, lorsqu'on est né soldat, on n'a guère le choix.

— Elle est morte, répondit Dani d'un ton détaché. Il y a six ans.

Je ne m'écriai pas que j'étais désolée et préférai m'abstenir des formules convenues que l'on réserve à ceux qui ont perdu un proche. Au mieux, elles ne servent à rien ; au pire, elles font du mal. Je préférai lui manifester ma sympathie en lui parlant son langage.

— Ça craint grave, commentai-je.

Elle me lança un regard surpris, et toute trace d'insouciance disparut aussitôt de son expression.

— Oui, dit-elle simplement. C'est dur.

— Que lui est-il arrivé ?

Un petit sourire navré étira ses lèvres roses.

— Un faë l'a eue. Un jour, je trouverai ce salaud et je lui ferai payer.

Nous étions sœurs dans la douleur. Je posai ma main sur son épaule et lui souris. Manifestement peu accoutumée aux marques de sympathie, elle tressaillit. Six ans auparavant ? Elle ne devait avoir que huit ou neuf ans à la mort de sa mère.

— Je ne savais pas qu'ils étaient là depuis si longtemps, dis-je en parlant des *Unseelie*. Je croyais qu'ils n'avaient été lâchés dans ce

monde que très récemment.

Elle secoua la tête.

— Ce n'est pas un *Un'* qui l'a eue.

— Ah ? Je pensais que les... les autres – je préférerais rester dans le flou, de peur que le vent n'emporte mes paroles – ne nous tuaient pas à cause de... tu sais...

— À cause du Pacte ? Tu parles ! Ils n'ont jamais cessé de nous tuer. Certains d'entre eux l'ont peut-être respecté, mais pas la plupart.

Nous marchâmes en silence pendant le reste du chemin, Dani tenant son vélo par le guidon. Elle n'aimait pas parler dans la rue. Nous nous éloignâmes de Temple Bar District et traversâmes la Liffey.

La société PHI occupait un immeuble de deux étages dont la façade percée de hautes fenêtres cintrées était peinte dans le même vert pâle que le pantalon de Dani, et soulignée de touches rouge vif. L'enseigne au-dessus de l'entrée arborait le même emblème que celui qui était brodé sur son chemisier, à la différence que le trèfle semblait maladroitement dessiné et mal proportionné. Quelque chose dans son tracé m'intriguait. Si je m'étais retrouvée dans cette rue par hasard et que j'avais été seule, je serais entrée dans cet immeuble sans l'ombre d'une hésitation, poussée par je ne sais quel élan irrésistible.

— Il est chargé d'un sort, m'expliqua Dani en suivant mon regard. Il attire les nôtres. Il y a aussi des pubs dans les journaux. Ça fait un moment qu'elle essaie de nous réunir.

— On dirait que tu as peur de trahir des secrets devant moi, ironisai-je.

À qui allait la loyauté de Dani ? La jeune fille n'était-elle pas la créature de Rowena ? En la voyant soudain hésiter, je cernai un peu mieux sa personnalité. Comme moi, elle ne se fiait à personne. Du moins, jamais tout à fait. J'aurais été curieuse de savoir pourquoi.

— Va tout au fond.

La jeune rouquine sauta sur son vélo.

— Je suis en retard pour ma tournée. À plus, Mac !

La cour du fond abritait tout un parc de bicyclettes vert et blanc, quatre mobylettes et une dizaine de camionnettes ornées du même trèfle au dessin maladroit. Si PHI était une couverture, c'était aussi une affaire qui marchait.

Je gravis l'escalier situé sur l'arrière de l'immeuble et frappai à la porte. Une femme d'une quarantaine d'années, au nez chaussé de lunettes à monture invisible et coiffée à la Louise Brooks, vint m'ouvrir, me fit entrer et m'invita à la suivre. Après avoir gravi deux volées de marches et longé un couloir, elle fit halte devant une porte située tout au bout, puis me laissa sans dire un mot. Mes antennes *sidhe-seers* tressaillirent. Il y avait soit un faë, soit une relique faë de

l'autre côté du battant, mais je penchais plutôt pour la seconde hypothèse. Rowena gardait probablement la précieuse épée de Dani à portée de main, ainsi sans doute que d'autres objets magiques.

Je poussai la porte et me retrouvai dans un élégant bureau agrémenté d'une vaste cheminée. Le sol était en parquet massif, les murs décorés de panneaux de bois. La lumière du soleil pénétrait à flots par les hautes fenêtres encadrées de tentures de velours. Le moindre recoin de la pièce était éclairé par une lampe ou un lampadaire. Je commençais à deviner que la manie de tout éclairer était l'un de nos traits communs, à nous autres *sidhe-seers*. Nous détestions l'obscurité.

Celle que je venais voir était assise derrière un bureau ancien. Elle me sembla moins âgée que dans mon souvenir. Lors des deux occasions où je l'avais croisée, elle portait des vêtements ternes et mal coupés. Ce jour-là, elle arborait un tailleur bleu ciel à la ligne épurée et une chemise blanche qui la rajeunissaient considérablement. Elle ne paraissait plus quatre-vingts ans, mais soixante tout au plus. Ses cheveux, rassemblés en une longue tresse roulée en couronne sur le sommet de son crâne, dégageaient son visage aux traits bien dessinés, et l'éclat des perles qui luisaient doucement à ses oreilles, sa gorge et son poignet s'accordaient idéalement à la nuance argentée de sa chevelure. Malgré sa petite taille, tout en elle exprimait la femme de pouvoir, élégante et décidée – un peu pisse-vinaigre, comme aurait dit papa. En se promenant sous les traits d'une vieille clocharde, elle avait agi de façon tout à fait délibérée. La plupart du temps, on remarque à peine les personnes âgées à la mise négligée. Comme si, en les ignorant, on évitait de voir en soi la même créature qui nous grignote un peu plus à chaque seconde qui passe.

Elle prit les lunettes attachées à une chaînette autour de son cou et les mit sur son petit nez pointu. Aussitôt, ses yeux bleus parurent plus grands, plus vifs, pétillants d'intelligence.

— MacKayla ! Entre et assieds-toi, dit-elle d'un ton sec.

Je lui adressai un bref hochement de tête et fis un pas dans la pièce en regardant autour de moi, curieuse. Où était l'Épée ? Il y avait un objet faë dans ce bureau, j'en étais certaine.

— Rowena.

À son battement de paupières, je devinai que ma façon désinvolte de la saluer lui déplaisait. Tant mieux. Je voulais lui faire comprendre que nous étions des égales, et non un professeur et son élève – ce qui aurait pu être le cas si elle ne m'avait pas tourné le dos lorsque j'avais eu besoin de son aide. Nous nous défiâmes du regard un long moment. Pour ma part, j'étais bien résolue à ne rien dire. C'était la première fois que nous nous livrions à ce duel silencieux, et ce ne serait pas la dernière.

— Assieds-toi, répéta-t-elle en désignant le siège devant son bureau.

Je ne bougeai pas.

— *Och*, pour l'amour de Marie, assieds-toi donc, ma fille ! tonna-t-elle. Nous sommes entre nous, ici.

— Ah, oui ?

Je m'adossai à la porte en croisant les bras sur ma poitrine.

— Là d'où je viens, repris-je, on n'abandonne pas les siens quand ils sont dans le besoin. Non seulement vous m'avez laissée tomber deux fois, mais vous m'avez dit d'aller mourir ailleurs, cette nuit-là, au pub. Pourquoi avez-vous fait ça ? Puisque vous rassemblez les *sidhe-seers*, pourquoi pas moi ?

Elle rejeta la tête en arrière en levant le nez d'un air méfiant, comme pour mieux me jauger.

— La journée avait été difficile ; j'avais perdu trois des nôtres. Et voilà que je tombe sur toi, prête à te trahir en entraînant dans ta perte je ne sais combien d'entre nous – seuls les saints pourraient le dire ! Il fallait absolument t'arrêter.

— Vous n'avez pas vu que je n'avais aucune idée de ce qui m'arrivait ? C'était pourtant évident !

— Ce qui était évident, ma fille, c'est que tu étais fascinée par un faë. Je te l'ai dit, je t'ai prise pour une *pri-ya*, l'une de leurs adoratrices. Comment aurais-je pu savoir que c'était la première fois que tu voyais un faë ? Nous ne pouvons rien pour les *pri-ya*. Une fois qu'elles ont franchi la limite, leur volonté est abolie, elles n'ont plus toute leur tête. Je ne sacrifierais jamais l'une des nôtres pour en sauver une.

— J'avais vraiment l'air d'avoir perdu l'esprit ?

— Pour être franche, oui, répondit-elle sans détour. Tu paraissais à moitié folle.

Je me remémorai cette première nuit à Dublin, le soir de mon arrivée. En proie aux assauts cumulés du décalage horaire, d'un chagrin trop lourd à porter et d'une solitude immense, j'avais eu ce qui ne pouvait être que des hallucinations. Sous mes yeux était apparue une créature dont l'existence contredisait toutes les lois de la logique. Comment s'étonner que j'aie eu l'air un peu stupéfaite... voire parfaitement stupide ?

— Et au Muséum ? poursuivis-je d'un ton accusateur. Là aussi, vous m'avez abandonnée.

Elle croisa les bras à son tour et s'appuya contre le dossier de son fauteuil.

— Tu semblais de mèche avec un prince faë, et plus *pri-ya* que jamais. Dois-je te rappeler que tu t'es dévêtue pour lui ? Qu'étais-je censée croire ? Le regard que je posais sur toi n'a commencé à changer

que quand je t'ai vue le menacer de cette pointe de lance. D'ailleurs, tu vas me montrer cet objet tout de suite.

Elle se leva, contourna son bureau avec l'agilité d'une jeune femme et tendit la main vers moi.

J'éclatai de rire. Elle ne s'imaginait tout de même pas que j'allais lui donner mon arme ? À tout prendre, je préférerais la lui planter dans le cœur !

— Je ne pense pas, répondis-je.

— MacKayla, laisse-moi voir cette lance. Tu es des nôtres. Nous sommes sœurs dans cette guerre.

— Je n'ai qu'une sœur, et elle est morte. Je suppose que vous l'avez croisée, elle aussi ? Qu'elle a eu droit au même jugement sommaire que moi et que vous l'avez également laissée tomber ? Est-ce que vous lui avez dit d'aller mourir ailleurs, à elle aussi ? Dans ce cas, je vous rassure : c'est ce qu'elle a fait. Elle a été taillée en pièces par un faë.

Une expression incrédule se peignit sur le visage de Rowena.

— Ta sœur ? De qui parles-tu ?

— Oh, je vous en prie !

Je commençais à comprendre pourquoi je la haïssais à ce point. Ce n'était pas tant pour m'avoir abandonnée ni pour avoir brisé mes illusions au sujet de mes véritables parents que parce qu'elle n'avait pas trouvé Alina. Malgré ses emblèmes magiques, ses publicités subliminales et ses espionnes qui sillonnaient la ville à bicyclette, elle n'avait pas réussi à attirer ma sœur, à l'avertir, à la sauver.

— Elle a vécu plusieurs mois à Dublin. Elle fréquentait les bars. Comment se fait-il que vous ne l'ayez jamais croisée ?

— Est-ce que je pourrais voir tous les habitants d'une ville comme Chicago en une seule visite ? riposta-t-elle. Dublin n'est pas un village, notre organisation est récente, et en ce qui me concerne, j'ai été occupée ailleurs jusqu'à il y a peu. Combien de temps ta sœur a-t-elle séjourné ici ? Peux-tu me la décrire ?

— Elle est restée huit mois. Et elle était blonde comme... comme moi la première fois que vous m'avez vue. Même couleur d'yeux. Plus grande que moi, et plus athlétique.

Rowena parcourut mon visage, comme pour s'imprégner de mes traits et les imaginer sur une autre personne, puis elle secoua la tête.

— Désolée, MacKayla, mais cela ne me rappelle personne. Dis-moi ce qui lui est arrivé. Toi et moi sommes liées, et pas seulement par ce que nous voyons ou ce pour quoi nous nous battons. Nous sommes aussi sœurs dans le chagrin. Allons, raconte-moi tout.

Si elle s'imaginait qu'elle allait m'attendrir avec ses démonstrations de sympathie, elle faisait fausse route !

— Nous ne sommes sœurs en aucune façon, et je ne vous

donnerai pas ma lance, vieille femme.

À ces mots, son regard se durcit.

— Écoute-moi, MacKayla. La première fois que je t'ai vue, je t'ai effectivement rejetée. La deuxième, c'est toi qui as refusé de venir ici avec moi, alors que je te le demandais. Un point partout. En ce qui me concerne, je ne commettrai plus la même erreur. Et toi ?

— Vous n'avez pas trouvé ma sœur. Vous ne l'avez pas sauvée.

— Si tu savais comme je voudrais l'avoir fait ! Laisse-moi au moins te protéger, toi !

— Je n'ai pas besoin qu'on me protège.

— Si tu fais équipe avec Jéricho Barrons, si.

— Que savez-vous de lui ?

— Qu'il n'y a pas, et qu'il n'y a jamais eu, de *sidhe-seer* mâle. Le don de vision n'est accordé qu'aux femmes.

— Un cadeau dont je me serais bien passée ! Ma sœur en est morte, et moi, je n'ai plus de vie, ironisai-je sans cacher mon amertume. Et Barrons, alors, qui est-il ? Il voit les faës, croyez-moi, et il m'aide à les tuer. Vous ne pouvez pas en dire autant.

— Il suffit de se battre à tes côtés pour gagner ta confiance, MacKayla ? Dans ce cas, viens, allons tout de suite tuer un faë ! Sais-tu ce qu'il y a dans le cœur de Jéricho Barrons ? dans son esprit ? Pourquoi il agit ainsi ? Après quoi il court ?

Je ne répondis pas, parce qu'il n'y avait rien à répondre à cela. La plupart du temps, je n'étais même pas certaine que Jéricho Barrons eût un cœur. Quant à ses pensées, il les gardait jalousement secrètes.

— C'est bien ce qu'il me semblait. Il ne te dit rien, n'est-ce pas ?

— Il m'en a plus appris sur moi-même que vous ne l'avez fait.

— Tu ne m'as pas laissé une seule chance de le faire.

— Je vous en ai donné deux.

— Alors, donne-m'en une troisième, MacKayla. Je suis prête à parler. Es-tu prête à écouter ?

— Savez-vous, oui ou non, ce qu'il est ? insistai-je.

— Je sais ce qu'il n'est pas, et c'est bien suffisant. Il n'est pas l'un des nôtres. Notre cœur est pur et notre guerre est noble. Vois-tu ce trèfle ?

Elle désigna un tableau derrière elle, représentant le fameux trèfle irlandais, peint en vert sur un fond doré en relief.

— Regarde-le bien. Sais-tu qu'il existe depuis des temps immémoriaux ? Et pourquoi on dit qu'il porte chance ?

Je secouai la tête.

— Avant de représenter la Trinité selon saint Patrick, il était notre emblème. Celui de notre ordre. Le symbole que nos sœurs gravaient autrefois sur leur porte et teignaient sur les bannières, il y a de cela des millénaires, lorsqu'elles arrivaient dans un nouveau

village. C'était leur façon de signifier aux habitants qui elles étaient et ce qu'elles venaient faire. Quand les gens voyaient ce signe, ils célébraient l'événement par plusieurs journées de réjouissances. Ils nous accueillaienent en nous offrant leurs meilleurs vins, leurs plats les plus fins, leurs plus beaux hommes. Pour nous séduire, on organisait des tournois.

Elle marcha jusqu'au tableau, prenant au passage un crayon sur son bureau.

— Ce n'est pas un trèfle, reprit-elle. C'est un serment.

Avec le côté gomme du crayon, elle suivit le tracé des deux feuilles latérales, de la gauche vers la droite.

— Vois-tu le huit couché qu'elles dessinent, comme un ruban de Möbius à l'horizontale ? Ce sont des S, le premier dans le bon sens, l'autre renversé, leurs extrémités se rejoignant. La feuille centrale, avec sa tige, est un P.

Voilà pourquoi le trèfle m'avait paru si maladroit ! Je comprenais, à présent, pourquoi la feuille du milieu était aplatie côté gauche, et la tige si raide.

— Les millénaires ont passé, et on nous a oubliées. On a ajouté quelques fioritures à l'emblème, parfois une quatrième feuille, et maintenant, on croit que c'est un porte-bonheur.

Elle émit un petit reniflement de mépris.

— Nous, nous n'oublions rien. Jamais. Le premier S veut dire savoir. Le second, servir. Et le P, protéger. Ce trèfle est le symbole de l'Eire, la grande Irlande. Le ruban de Möbius représente notre promesse d'être des sentinelles, pour l'éternité. Nous sommes les *sidhe-seers*, les gardiennes de l'Humanité. Nous protégeons les hommes contre les Anciens. Nous nous tenons entre ce monde et tous les autres. Nous combattons la Mort, quelles que soient les guenilles dont elle se pare, et aujourd'hui plus que jamais, nous sommes le sel de cette terre.

Si j'en avais connu les paroles, j'aurais entonné *Danny Boy*, ce chant qui tenait lieu d'hymne à la diaspora irlandaise ! À écouter Rowena, il me semblait appartenir à quelque chose d'immense et de glorieux. Elle m'avait donné le frisson, et je détestais cela. Non seulement je n'avais jamais eu l'instinct grégaire, mais je ne voyais pas pourquoi j'aurais voulu rejoindre une communauté qui m'avait rejetée par deux fois. Je suis rancunière, je l'admets, et je ne pardonne pas volontiers. J'allais agir avec elle comme avec n'importe qui d'autre : en détective privé. Une fois que je lui aurais arraché autant d'informations que possible, je prendrais mon journal et m'installerais dans un endroit tranquille pour y consigner ce que j'aurais appris, avant de décider à qui je pouvais faire confiance... ou du moins, avec qui je m'associerais à titre provisoire.

— Je suppose que vous devez avoir une bibliothèque ou des archives, quelque part ?

« Si c'est le cas, je serais ravie de mettre la main dessus », ajoutai-je en mon for intérieur. Rowena hocha la tête.

— En effet. Nous possédons tant d'informations sur les faës qu'il faudrait une douzaine de vies pour les classer. Quelques-unes des moins... douées physiquement d'entre nous ont été chargées de nous faire entrer dans le XXI^e siècle. Elles se sont attelées à la tâche de numériser tout ce savoir. Notre bibliothèque est vaste, mais elle ne suffira bientôt plus.

— Où se trouve-t-elle ?

Elle me décocha un regard méfiant.

— Dans une ancienne abbaye située à quelques heures de route de Dublin.

Une ancienne abbaye à quelques heures de Dublin ? Voilà qui me rappelait quelque chose... La prochaine fois que je croiserais Barrons, je l'étranglerais, me promis-je.

— Aimerais-tu la voir ?

De toutes les fibres de mon être, oui ! Je n'avais qu'une envie : la supplier de m'y emmener pour me la faire visiter sur-le-champ, m'entraîner à travers ses salles, me révéler qui j'étais. Pourtant, je n'en montrai rien. Et si elle projetait de m'attirer là-bas, parmi les collines couvertes de ruines et de troupeaux de moutons, pour me neutraliser avec l'aide de ses plus fidèles suivantes et me voler ma pointe de lance ? Je n'ignorais pas la valeur de cette relique. Il n'existait que deux armes capables de tuer un faë. Rowena en avait une – mais elle avait aussi d'innombrables recrues dont aucune n'était armée. J'avais l'autre, pour moi toute seule. Même à mes yeux, le partage n'était pas équitable. Seulement, je me moquais de la justice comme de mon premier rouge à lèvres. Tout ce qui comptait à mes yeux, c'était de survivre.

— Un de ces jours, pourquoi pas ? répondis-je, faussement désinvolte.

— Laisse-moi te donner une petite idée de ce que tu rates.

Elle retourna à son bureau, ouvrit un tiroir et en sortit un épais volume relié de cuir que fermait une cordelette.

— Viens, ajouta-t-elle.

Elle déposa l'ouvrage sur la table, me fit signe de la rejoindre et ouvrit le livre, dont elle tourna avec précaution les pages tachées par le temps.

— Je crois que cette entrée pourrait t'intéresser.

Du bout du doigt, elle descendit le long de la page. Il s'agissait d'une sorte de dictionnaire *sidhe-seer*, et nous étions à la lettre V.

Je réprimai un cri de stupeur.

*V'lane : prince de la Cour de Lumière, Seelie.
Membre du Haut Conseil de la reine Aoibheal,
parfois prince consort Initiateur de la Grande
Chasse, hautement élitiste, extrêmement porté sur
le sexe. La première rencontre avec ce prince dont
nous ayons trouvé mention remonte à...*

Elle referma le livre d'un claquement sec et le rangea dans le tiroir du bureau.

— Hé ! protestai-je. Je n'ai pas fini de lire. Où a eu lieu cette rencontre, et quand ? Qui vous dit que ces informations sont fiables ? Comment pouvez-vous affirmer qu'il est *seelie* ?

— Le prince faë que tu as éconduit au Muséum est né à la Cour de Lumière ; il est fidèle à sa souveraine depuis la nuit des temps. Rejoins-nous, MacKayla, et nous partagerons avec toi tout ce que nous possédons.

— Qu'exigerez-vous en retour ?

— Allégeance, obéissance et loyauté. En contrepartie, nous t'offrirons un foyer, une famille, un sanctuaire, une noble cause, et nous mettrons à ta disposition la totalité des connaissances que nous avons acquises au fil des âges.

— Qui était Patrona ?

Un pâle sourire éclaira rapidement son visage.

— Une femme sur qui j'avais fondé beaucoup d'espoirs. Elle est morte, tuée par les faës. Tu lui ressembles.

— Vous avez dit que j'avais l'air d'une O'Connor. Y a-t-il des O'Connor dans votre organisation ? Des gens qui pourraient être de ma famille ?

Elle rejeta la tête en arrière et me regarda en plissant les yeux, l'air vaguement approuvateur.

— Je vois que tu as parlé à ta mère. Parfait. Je n'étais pas certaine que tu le ferais. Et alors ?

Je me mordis les lèvres, incapable de me résoudre à admettre qu'elle avait eu raison.

— Je veux savoir qui je suis et d'où je viens. Pouvez-vous me le dire ?

— Je peux t'aider dans ta quête de la vérité.

— Y a-t-il, oui ou non, des O'Connor dans votre organisation ? répétai-je.

Pourquoi personne ne répondait-il jamais franchement à mes questions ?

Une ombre passa sur son visage. Elle secoua la tête.

— La lignée s'est éteinte, MacKayla. Si tu es une O'Connor, ou

une descendante de cette branche, tu es la dernière.

Je me détournai, plus affectée que je ne voulais le montrer. Je ne mesurais que maintenant, alors que Rowena réduisait à néant mes rêves par quelques mots assassins, la force avec laquelle j'avais espéré retrouver des membres de ma famille.

La main que posa Rowena sur mon épaule se voulait compatissante, mais elle avait la froideur de l'acier.

— Nous sommes ta famille, MacKayla.

— Les O'Connor ont-ils été tués par les faës, eux aussi ?

— Tu es sur un seuil, mon enfant. Un pied dedans, un pied dehors. Décide-toi à entrer avant que la porte se referme.

Je me retournai et cherchai son regard.

— Où est le *Sinsar Dubh* ?

— *Och !* Regardez-moi cette petite curieuse !

— L'avez-vous ?

— Tu poses des questions que seul le Cercle a le droit d'entendre.

Je n'y répondrai pas.

— Le Cercle ? répétais-je.

— Notre conseil, que Patrona présidait autrefois. Es-tu une *null* ?

— Oui.

Elle avait changé de sujet avec une telle rapidité que j'avais répondu sans réfléchir. Employant sa tactique, je ripostai aussitôt :

— Que sont les faës qui se glissent dans la peau des humains et qui n'en sortent pas ?

Elle ravala un hoquet de stupeur.

— Tu as vu une de ces créatures ?

Je hochai la tête.

— Décris-la-moi.

Une fois que je me fus exécutée, elle s'écria :

— Par tous les saints ! C'est celle qu'a vue Dani le jour où elle t'a rencontrée ! Alors, c'était vrai ! J'avais entendu parler de l'existence de tels *Unseelie*... Nous ne savons pas ce que sont ces créatures et nous n'avons pas de nom pour les désigner.

— Je l'ai perdue de vue une fois qu'elle est entrée dans l'humaine.

— Elle a échappé à ta vision *sidhe-seer* ? Tu veux dire qu'une fois drapée de son... vêtement humain, elle t'est devenue invisible ?

Rowena semblait aussi désarçonnée que je l'avais été moi-même.

— L'as-tu abattue ? ajouta-t-elle.

— Il aurait fallu tuer la fille en même temps !

Une lueur d'agacement passa dans son regard.

— Alors, tu l'as laissée se promener en liberté sous une apparence humaine ? Cela ne t'a pas traversé l'esprit que je ne sais combien de gens allaient se faire tuer parce que tu étais trop faible pour sacrifier

une seule vie ? Te reprocheras-tu leur mort, *sidhe-seer*, ou feras-tu comme si tu n'y étais pour rien ? La fille a cessé d'être humaine dès l'instant où cette créature est entrée en elle !

Je comprenais l'argument, mais il me faisait horreur.

— D'abord, vous n'en avez aucune certitude. Ensuite, je ne pouvais pas me jeter sur une innocente pour l'assassiner de sang-froid.

— Dans ce cas, donne ton arme à quelqu'un qui en est capable. En la laissant s'enfuir, tu n'as pas seulement refusé d'avoir sur les mains le sang d'une vie, tu as accepté que celui de dizaines d'autres soit versé. Car cette créature va tuer. Comme tous les *Unseelie*.

— Alors, pour vous, c'est tout blanc ou tout noir ?

— Gris ne veut rien dire d'autre que noir clair. Le gris n'est jamais blanc. Seul le blanc est blanc. Il n'y a pas de nuances dans le blanc.

— Vous m'effrayez, vieille femme.

— Toi aussi, petite.

Elle ferma les yeux et prit une longue inspiration. Lorsqu'elle rouvrit les paupières, toute trace de contrariété avait disparu de son regard.

— Allons, accompagne-moi à l'abbaye. Tu connais déjà Dani ; viens rencontrer tes autres sœurs, découvrir qui nous sommes, voir ce que nous faisons, et pourquoi. Les monstres, ce n'est pas nous ; ce sont les faës. Cette guerre ne peut aller qu'en empirant. Si notre main tremble, si nous sommes incapables de répondre à leur cruauté par une égale cruauté, nous perdrons la lutte. Il y a ceux qui agissant, et ceux qui réagissent. Les seconds mourront très vite.

— Connaissez-vous le Haut Seigneur et son projet de libérer tous les *Unseelie* ?

— Je ne répondrai plus à tes questions tant que tu n'auras pas fait un choix. Il n'y a pas de renégates, parmi nous. Je ne le permets pas. Soit tu es avec nous, soit tu es contre nous.

— Croyez-moi, il y a beaucoup de nuances dans le gris, Rowena. Je ne suis ni avec vous, ni contre vous, mais je n'accorde pas ma confiance à ceux que je ne connais pas. Au lieu d'essayer de m'enrôler de force, donnez-moi envie de vous rejoindre.

— Je ne fais que ça. Viens avec moi à l'abbaye.

Je ne demandais pas mieux, mais à mes conditions, au moment où je serais en confiance, et de la façon que je choisirais. Nous en étions encore très loin.

— Je vous recontacterai, dis-je simplement.

— Plus tu attendras, plus tu courras le risque de mourir seule, au lieu d'être en sécurité parmi tes sœurs, MacKayla.

— Ça, c'est mon problème.

Tandis que je quittais la pièce, elle me lança :

— Au fait, pourquoi Dani n'a-t-elle pas pu te trouver pendant un

mois ?

J'envisageai un instant de lui mentir, mais je décidai de jouer cartes sur table.

— J'étais en Faery avec V'lane, répondis-je en franchissant le seuil.

— Si tu es une *pri-ya* qu'il a envoyée pour infiltrer nos rangs... menaçait-elle d'une voix sifflante.

— Je ne suis la marionnette de personne, Rowena, répondis-je sans me retourner. Ni celle de V'lane, ni celle de Barrons, ni la vôtre.

Je me dirigeai vers un box libre, pris place sur l'une des banquettes de cuir et commandai une bière et un whisky.

Pour la première fois depuis mon arrivée à Dublin, j'éprouvais un étrange sentiment de paix – comme si une pièce majeure avait été déposée sur l'échiquier ce jour-là et qu'enfin, la partie pouvait commencer.

D'un côté, il y avait le Haut Seigneur, le chef des méchants. L'incarnation du Mal. Il faisait entrer les *Unseelie* dans notre monde pour le détruire.

De l'autre, moi. Si petite, si insignifiante ! À peine un point au feutre fin dans le déluge de feu et de sang qui allait s'abattre sur le monde. Je voulais venger Alina et, comme aurait dit Dani, virer ces salopards d'*Unseelie* de ma planète. J'étais dans le camp des gentils.

Trois autres pièces maîtresses se trouvaient sur le plateau. V'lane, Barrons, Rowena.

Elles avaient un point commun : elles me voulaient toutes.

Le premier était un faë. J'ignorais totalement la nature du deuxième. Quant à la troisième, j'en étais certaine bien qu'elle ne l'ait pas mentionné et que je ne lui aie pas posé la question, elle était la Grande Maîtresse des *sidhe-seers*.

Chacun avait ses secrets et ses ambitions.

Enfin, je n'éprouvais aucun doute sur ce point, tous me mentaient comme des arracheurs de dents, et aucun n'aurait hésité, en cas de besoin, à plonger un couteau dans le dos de ses deux rivaux.

Je pris mon journal et me mis à écrire.

À tout seigneur, tout honneur : je commençai par V'lane. Si j'en croyais Rowena, il m'avait dit la vérité. Il était bel et bien un prince *seelie*, membre du Haut Conseil de la Reine, et missionné par celle-ci pour empêcher les *Unseelie* d'envahir notre monde. Cela semblait faire de lui l'un de mes alliés naturels, ce qui était assez paradoxal étant donné que ce faë implacable n'avait aucun scrupule à me manipuler pour parvenir à ses fins, tout en essayant au passage de faire de moi son esclave sexuelle.

Il était âgé de cent quarante-deux mille ans au bas mot, voire bien

plus. Comprenait-il les sentiments humains ? Rien n'était moins certain. Par conséquent, les risques qu'il me faisait courir étaient immenses, même s'il tentait de m'épargner toute souffrance.

Ensuite venait Barrons. Doté d'un égoïsme à toute épreuve, il était sans doute, des trois, le plus prompt à la trahison. Lorsque Rowena avait fait allusion à une abbaye située à quelques heures de route de la ville, avant de me laisser entendre que Dani avait tenté de me trouver au magasin au cours du mois précédent, j'en avais aussitôt déduit que Barrons avait suivi la jeune fille – à moins qu'il n'ait filé Rowena elle-même – jusqu'à ce mystérieux sanctuaire.

Dire qu'il avait eu le culot de vouloir m'y emmener, sans doute pour s'assurer que le *Sinsar Dubh* ne se trouvait pas dissimulé dans quelque crypte de l'abbaye – après tout, quelles meilleures gardiennes pour un livre de magie noire faë qu'une horde de *sidhe-seers* capables de voir les monstres susceptibles de venir le reprendre ? –, sans même placer dans la conversation : « Oh, à propos, j'ai découvert le quartier général de vos semblables pendant votre absence. Peut-être celles-ci pourront-elles vous en apprendre plus sur vos origines... » Pas un instant il n'avait songé à partager volontairement avec moi une information utile.

Barrons pouvait traverser une rue grouillante d'Ombres sans être inquiété. Il avait la capacité de voir les faës. Il connaissait les druides. Il était doté d'une force physique et d'une rapidité surhumaines. En outre, bien que j'aie du mal à l'admettre, la créature qui me regardait par ses yeux d'un noir de jais me semblait considérablement plus âgée que les trente et un ans qu'avouait le citoyen Jéricho Barrons sur son état civil. Était-il un homme qui maîtrisait les secrets du temps ? un faë qui échappait à mes perceptions de *sidhe-seer* ? Si c'était le cas, il devait être doté d'une puissance phénoménale ! Ou bien l'une de ces fées diaphanes s'était-elle glissée sous la peau de celui qui avait *autrefois* été Barrons pour prendre le contrôle de celui-ci ? À peine eus-je formulé cette hypothèse que je l'écartai. Rien, pas même un faë, ne pouvait contrôler Jéricho Barrons.

Fiona avait disparu après avoir tenté d'éliminer son détecteur personnel d'Objets de Pouvoir. Un inspecteur qui fourrait son nez d'un peu trop près dans ses affaires avait été assassiné. Les gens qui se mettaient en travers de son chemin s'évanouissaient commodément dans la nature, quand ils ne passaient pas l'arme à gauche. Certes, rien ne me prouvait que Barrons ait la moindre responsabilité dans l'une ou l'autre de ces disparitions... mais tout de même.

S'il ne semblait pas se réjouir de l'invasion des *Unseelie* dans notre monde, il ne paraissait pas non plus très impatient de les en chasser. N'agissait-il que par appât du gain ? Ne voulait-il vraiment le Livre Noir que pour le vendre au plus offrant ?

Je ne voyais d'ailleurs pas comment il comptait le manipuler, si nous le trouvions. Le *Sinsar Dubh* était tellement maléfique qu'il corrompait quiconque le touchait. Barrons s'imaginait-il qu'il lui suffirait de se tatouer sur la peau je ne sais quels sortilèges de protection pour pouvoir le prendre sans en être affecté ?

Je me massai le front et avalai mon whisky cul sec... avant de me frapper la poitrine du plat de la main, le souffle coupé par le brasier liquide qui descendait dans ma gorge.

Je ne savais qu'une chose à propos de Barrons, c'était que je ne savais rien. J'avais à son sujet plus de questions que de réponses, et j'ignorais toujours sur quel bord de l'échiquier le situer.

Je décidai d'accorder à V'lane le bénéfice du doute et de le placer du côté du bien, mais de laisser Barrons en attente. Restait Rowena. Une pièce maîtresse du jeu. Elle aurait dû trouver d'autorité sa place dans mon camp, et si j'en jugeais par son opposition frontale, absolue, aux *Unseelie* en particulier et aux faës en général, elle le méritait amplement. Cependant, si mon critère de jugement était ma sécurité personnelle, je répugnais quelque peu à la considérer comme une alliée.

Barrons et V'lane me préféraient tous les deux vivante, et ils avaient la capacité de me maintenir dans cette condition. La position de Rowena sur ce point était moins claire. Si elle jugeait qu'une autre était plus qualifiée que moi – et plus malléable – pour brandir la lance au nom de sa sainte trinité, Savoir, Servir et Protéger, jusqu'où irait-elle pour m'arracher ma précieuse arme ? Si les humains devenaient capables de répondre à la cruauté des faës par une égale cruauté, en quoi étaient-ils différents d'eux ? N'existait-il pas des critères qui nous distinguaient ? Devais-je vraiment assassiner une femme parce qu'un faë avait pris possession d'elle, sans essayer d'abord de chasser le monstre caché sous sa peau ? Et ce soir, en m'endormant, rêverais-je des morts dont je serais responsable pour l'avoir laissée en vie ?

Ma troisième rencontre avec Rowena, comme les deux précédentes, avait été éprouvante. Je traçai dans la marge un astérisque, que je fis suivre d'une courte note. *Si elle n'est pas la Grande Maîtresse, qui est celle-ci ?*

Ensuite, j'entrepris de rassembler les informations que j'avais sur les pions de mon échiquier, comme par exemple Mallucé, qui travaillait pour le Haut Seigneur tout en le trahissant. Selon Barrons, il n'avait pas refait surface pendant le mois où j'étais restée absente. J'en conclus que son service funèbre n'avait pas été une mascarade et qu'il était bel et bien mort. S'il avait survécu à ce que Barrons et moi lui avions infligé, il serait revenu depuis longtemps parmi ses adorateurs. Tout en me demandant si le Haut Seigneur lui avait trouvé un remplaçant pour accomplir ses basses œuvres, je le retirai

mentalement de la partie. Un de moins !

Je décidai que les McCabe, O'Bannion et autres amateurs plus ou moins éclairés de reliques faës étaient hors jeu. Seuls ceux qui cherchaient le *Sinsar Dubh*, ou leurs associés, avaient le droit de figurer sur une case.

À tous les *Unseelie* entrés par effraction dans notre monde, j'accordai le statut de pions. Leurs principales activités semblaient être de satisfaire leurs appétits malsains, d'épier les humains et de faire régner le chaos. Manifestement, ils s'employaient à installer le désordre pendant que le Haut Seigneur travaillait à ses mystérieux projets et attendaient que celui-ci ait atteint son but pour se mettre entièrement à son service. S'il existait un *Unseelie* plus important que les autres, soit je ne l'avais pas encore croisé, soit il était si habile que je ne l'avais pas démasqué.

Je suspendis mon stylo au-dessus de la page en songeant aux joueurs jusqu'à présent restés dans l'ombre.

La Reine Blanche, écrivis-je. D'après V'lane, elle recherchait le *Sinsar Dubh*, mais pour quelle raison ? En avait-elle besoin pour reprendre le contrôle sur les *Unseelie* ? Trouvait-on dans les pages du fameux ouvrage des sorts pour commander aux frères ténébreux des *Seelie* ? Et d'ailleurs, qu'était le *Sinsar Dubh* ? Je savais qu'il s'agissait d'un livre de magie noire rédigé par le souverain *unseelie*, mais comment *agissait-il* ? Pourquoi tout le monde voulait-il s'en emparer ? Ceux qui le convoitaient avaient-ils chacun une motivation différente ? Quels sombres sortilèges, quels venimeux enchantements pouvaient être tracés sur ses pages pour corrompre quiconque posait la main sur lui ? Des mots et des signes pouvaient-ils convoier tant de pouvoir ? De simples inscriptions sur un parchemin suffisaient-elles à anéantir la fibre morale d'un être humain ? Étions-nous donc si fragiles que cela ?

Je n'étais pas pressée de le savoir. Le *Sinsar Dubh*, les deux fois où je l'avais croisé, m'avait tant fait souffrir que j'en avais perdu conscience. Il m'avait laissée aussi faible qu'un nouveau-né, à regretter amèrement que le destin m'ait embarqué dans ce jeu cruel.

Où donc était le Roi Noir dans tout cela ?

Tirait-il les ficelles dans l'ombre, ou n'était-il qu'un fantoche ?

Si c'était *mon* livre de magie noire qui avait disparu, croyez-moi, je ne serais pas restée assise sur mon trône sans rien faire. Qu'attendait-il pour essayer de le retrouver ? Et pourquoi ne m'avait-il pas fait rechercher ? Il était bien le seul ! En outre, j'aurais été curieuse de savoir dans quelles circonstances son livre avait été volé. Et d'ailleurs, me demandai-je avec un brin de paranoïa – mais dans le monde où je vivais, cela semblait plutôt raisonnable de douter ainsi –, lui avait-on réellement dérobé son trésor ? Et si toute cette histoire

n'était en fait qu'un appât au bout d'un très long fil ? Dans ce cas, quel poisson le souverain *unseelie* espérait-il pêcher ? Le Haut Seigneur n'était-il qu'un pion, manipulé par une main autrement ancienne et ténébreuse ? L'échiquier était-il bien plus vaste que je ne pouvais le voir ? Étions-nous tous des pions dans une partie d'échecs aux dimensions incommensurables ?

Quelque part sur le plateau, le *Sinsar Dubh* se déplaçait. Qui le poussait ? De quelle façon ? Dans quel but ?

Et quel démiurge farceur – cela, je voulais vraiment le savoir – avait pu concevoir une créature telle que moi, capable de percevoir la plus redoutable des reliques faës mais frappée d'une malédiction qui lui faisait perdre conscience dès qu'elle s'en approchait ?

Je commandai un deuxième whisky et l'avalai d'un trait, sacrifiant à un rituel que j'avais maintes fois observé de derrière mon bar : avaler, frémir, soupirer.

— Je peux m'asseoir près de vous ? demanda soudain une voix masculine.

Je levai les yeux. Tiens ! Une connaissance ! C'était le type que j'avais rencontré au département des Langues anciennes du Trinity College, l'Écossais qui m'avait remis l'enveloppe contenant l'invitation à la vente aux enchères. Le monde était petit. Et dire qu'on s'obstinait à me répéter que Dublin était une grande ville !

Je haussai les épaules avec indifférence.

— Faites donc.

— Super, répondit-il d'un ton désabusé.

Sans doute avait-il l'habitude d'éveiller un peu plus d'enthousiasme auprès de la gent féminine. Il avait à peu près le même âge que Beau Gosse, avec qui il travaillait, mais la ressemblance s'arrêtait là. Son collègue était un tout jeune homme à la peau douce et aux yeux rêveurs. L'Écossais, lui, était un homme. Large carrure, corps athlétique, démarche assurée, toute sa personne rayonnait de la force tranquille de celui qui, malgré sa jeunesse, s'est déjà frotté à la vie.

Il devait mesurer un bon mètre quatre-vingt-dix, et ses longs cheveux noirs lui tombaient jusqu'aux épaules. Ses yeux dorés au regard félin s'attardèrent sur moi comme à plaisir. Dans un réflexe venu du fond des âges, je me redressai aussitôt.

— Au bon whisky et aux jolies filles, dit-il en heurtant son verre contre ma chope de bière.

Je vidai celle-ci et la fis descendre à l'aide d'un troisième petit verre de whisky, que je bus aussi sec. Avaler, frémir, soupirer. Le nœud glacé dans mon ventre commençait à se desserrer.

Mon compagnon me tendit la main.

— Christian, dit-il.

Je répondis à son geste. Sa large paume enveloppa mes doigts d'une douce chaleur.

— Mac, répondis-je.

— Mac ? répéta-t-il en éclatant de rire. Ça vous va très mal !

— Encore ? Pourquoi tout le monde me dit ça ? Et comment devrais-je m'appeler ?

— Dans la plupart des pays, Mac est un prénom masculin. Vous n'avez vraiment rien de masculin. Et là d'où je viens, Mac veut dire « du clan de ». J'attends toujours le reste de votre nom.

— Vous êtes écossais.

Il hocha la tête.

— Exact. Du clan des Keltar.

— Christian MacKeltar, alors ? Ça ne manque pas d'allure.

— Merci. Je vous observe depuis que vous êtes entrée. Vous avez l'air soucieuse... et si j'ai bien compté, c'est votre troisième whisky. Je n'aime pas voir une jolie fille boire toute seule. Est-ce que ça va ?

— La journée n'a pas été facile, c'est tout. Merci quand même.

Sa sollicitude me touchait plus que je ne voulais le montrer. J'avais presque oublié qu'il y avait des gens bien dans ce monde ! Il faut dire que je n'en avais pas beaucoup croisé, ces derniers temps...

— Vous écrivez ?

Du menton, il désigna mon cahier, que j'avais refermé lorsqu'il s'était assis sur la banquette en face de moi.

— Je tiens un journal.

— Ah, oui ?

Il haussa un sourcil interrogateur, tandis qu'une lueur d'intérêt s'allumait dans son regard d'ambre. Je réprimai un éclat de rire. Dix contre un qu'il croyait que mes thèmes de prédilection étaient les garçons, les fringues et le héros du dernier feuilleton à la mode pour qui j'avais un petit faible – en un mot, les questions essentielles qui occupaient mes pensées dans une vie antérieure. Un instant, je fus tentée de pousser mon carnet vers lui en lui proposant d'en lire une page ou deux, histoire de voir s'il tenait vraiment à rester en ma compagnie.

Et sur un coup de tête, je suivis mon impulsion.

J'avais bu trois verres de whisky. J'étais lasse de mentir, d'être seule, de me sentir coupée du reste du monde. J'en avais assez de fréquenter des gens à qui je ne pouvais pas faire confiance, et d'avoir envie de faire confiance à des gens qu'il m'était impossible de fréquenter, comme ce jeune homme, par exemple, ou son collègue aux yeux rêveurs. J'étais avide de retrouver une vie normale, et assez en colère pour tuer dans l'œuf toute possibilité que cela m'arrive.

— Lisez, si vous voulez, répondis-je en faisant glisser mon cahier vers l'autre côté de la table.

Il parut surpris, et indécis. Manifestement, il brûlait de connaître mes pensées les plus secrètes – quel homme aurait laissé passer une occasion de découvrir les états d'âme les plus intimes et les moins censurés d'une femme ? –, mais en même temps, il semblait conscient qu'il devait préserver ma dignité si j'étais trop ivre pour y veiller moi-même, et me rendre mon journal. Qui en lui allait gagner : l'homme ou le gentleman ?

L'homme ouvrit le cahier à la première page, où je décrivais les derniers *Unseelie* que j'avais croisés, et qui était suivie d'une autre dans laquelle je spéculais sur leur façon de tuer et les meilleures parades que je pouvais leur opposer.

Je le laissai lire ces deux feuillets et repris mon cahier.

— Bon, dis-je d'un ton léger, maintenant que vous savez que je suis folle à lier...

Je le regardai, méfiante.

— Vous avez bien compris que je suis complètement cinglée, n'est-ce pas ?

Pourquoi me dévisageait-il ainsi ? Je n'aimais pas du tout cela.

— MacKayla, dit-il d'une voix très douce, venez avec moi dans un endroit... plus sûr que celui-ci. Il faut que nous parlions.

Je laissai échapper un petit hoquet de surprise.

— Je ne vous ai pas dit que je m'appelais MacKayla !

Je le regardai, un peu trop éméchée pour maîtriser la peur panique que ce brusque retournement de situation éveillait en moi. En tentant de détruire une chance d'établir une relation normale, je n'avais fait que hâter une alarmante découverte. Christian MacKeltar n'était pas du tout le jeune homme lambda qu'il semblait être.

— Je sais qui vous êtes, et ce que vous êtes, dit-il d'un ton tranquille. J'ai déjà rencontré les vôtres.

— Où ? demandai-je sans dissimuler ma stupeur. Ici, à Dublin ?

Il hocha la tête.

— Et ailleurs.

Ce n'était pas possible ! Et cependant... il m'avait appelée par mon prénom. Que savait-il d'autre à mon sujet ?

— Est-ce que vous connaissiez ma sœur ? m'enquis-je, le souffle coupé.

— Aye, répondit-il d'un ton grave. Je connaissais Alina.

J'en restai bouche bée.

— Vous connaissiez ma sœur ? répétais-je d'une voix blanche.

Comment cela était-il possible ? *Qui* était cet homme ?

— Aye. S'il vous plaît, venez avec moi, dans un lieu où nous pourrions discuter en toute tranquillité.

Mon portable choisit cet instant précis pour sonner. L'appareil avait beau être enfoui tout au fond de mon sac, sa sonnerie était si

puissante qu'elle me fit sursauter et qu'à plusieurs boxes de distance, les clients se retournèrent en fronçant les sourcils. Comment le leur reprocher ? La mélodie était assez agressive – une explosion de trompettes qui évoquaient celles du Jugement dernier – et le volume réglé au maximum. Barrons avait pris toutes les précautions pour que je ne manque pas un seul appel.

Je m'empressai de saisir le téléphone, l'ouvris et pressai un bouton.

— Où êtes-vous encore passée ? grommela mon boss.

— Ça ne vous regarde pas, répondis-je avec froideur.

— J'ai vu deux Traqueurs au-dessus de la ville, ce soir. Il paraît que d'autres sont en route. Beaucoup d'autres. Rentrez immédiatement.

Je n'eus pas le temps de répondre. À peine avait-il délivré son message qu'il avait raccroché.

Je ne saurais expliquer ce qu'éveille en moi le mot « Traqueurs ». Il a le don de me toucher au plus profond de mon être, là où je me suis longtemps crue en sécurité, mais où je ne le serai plus tant que les faës continueront à hanter mon monde. Il me semble parfois que certaines réalités sont programmées dans l'ADN *sidhe-seer*, engendrant en nous des réactions que rien ne peut vaincre, ni même contrôler.

— Vous êtes blanche comme un linge, *lass*. Un problème ?

J'examinai les options qui s'offraient à moi. Je n'en avais guère. Le pub où je me trouvais fermait tôt, les soirs de semaine. J'avais le choix entre courir jusqu'au magasin tout de suite ou attendre plusieurs heures, ce qui ne ferait qu'augmenter le danger si, comme me l'avait annoncé Barrons, d'autres Traqueurs se montraient.

— Non.

Préoccupée, je déposai quelques billets et une poignée de pièces sur la table. Pourquoi Barrons ne venait-il pas me chercher ? Mon téléphone sonna de nouveau. Je le sortis de mon sac.

— Cela ne ferait qu'attirer plus encore l'attention sur nous, et je suis déjà occupé pour l'instant, me dit Barrons. Rasez les murs, restez à couvert. Si vous le pouvez, mêlez-vous à la foule.

Sapristi, il lisait dans mes pensées, à présent ?

— Je peux prendre un taxi.

— Avez-vous vu *qui* les conduit, en ce moment ?

Non, mais puisqu'il en parlait, je me promis d'y faire attention.

— Où êtes-vous ?

Je le lui dis.

— Bon, ce n'est pas trop loin. Vous allez y arriver, mais dépêchez-vous, mademoiselle Lane, avant qu'il en vienne d'autres.

Je rangeai rapidement mon journal et mon portable dans mon sac, puis je me levai.

— Où allez-vous ? demanda Christian.

— Je dois partir. Une urgence.

Quels que fussent les crimes dont Barrons était responsable, j'étais persuadée qu'il saurait me protéger. Si les Traqueurs déferlaient sur la ville pendant la nuit, j'aurais besoin à mes côtés de l'homme le plus dangereux que je connusse. Pas d'un Écossais de vingt et quelques années qui s'était montré parfaitement incapable de protéger ma sœur.

— J'ai des questions à vous poser, repris-je. Est-ce que je peux venir vous voir au Trinity College ?

Il se leva à son tour.

— Je ne sais pas ce qui se passe, Mac, mais laissez-moi vous aider.

— Vous ne feriez que me ralentir.

— Qu'en savez-vous ? Je pourrais vous être utile.

— N'insistez pas, OK ? répliquai-je froidement. Je ne supporte plus qu'on me harcèle.

Il m'étudia d'un long regard, avant de hocher la tête.

— Passez me voir à Trinity. On discutera.

— Je viendrai dès que possible, promis-je.

Tout en quittant le pub, je me demandai comment j'avais pu être aussi stupide. Persuadée que Rowena était la pièce décisive dans la formidable partie d'échecs qui se jouait autour de moi, j'étais restée tranquillement assise sur ma banquette, prenant des notes et échafaudant des hypothèses, très contente de moi... sous le regard d'un nouveau joueur qui, comme les autres, semblait très bien informé sur moi, tandis que je ne savais rien de lui.

J'étais de nouveau dans le brouillard.

De quel côté du plateau étais-je censée placer Christian MacKeltar ?

Irritée, je balayai toutes les pièces de mon échiquier imaginaire et m'aventurai dans la nuit. Au diable toutes ces considérations ! Pour l'instant, je devais rentrer au magasin sans me faire remarquer par mes ennemis mortels, des monstres ailés dont le seul but était de traquer les gens comme moi pour les tuer.

Papa me disait toujours cette phrase lorsque j'essayais de le convaincre que le D que m'avait donné la maîtresse était très proche d'un C : « “Proche”, mon bébé, ça ne compte que pour la pétanque et les grenades à main. »

J'étais vraiment toute proche de la librairie. En fait, j'étais presque arrivée quand le Traqueur me trouva.

Je ne reconnaissais plus la ville. Il me semblait qu'un autre Dublin avait remplacé l'ancien pendant que j'étais dans le pub. Je venais de prendre conscience que, à l'exception de ma brève traversée de Temple Bar District dans la voiture de Barrons, la veille, je n'avais pas mis les pieds dans ce quartier pendant plus d'un mois. Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis la dernière fois où j'avais regardé ce qui se passait autour de moi.

La nuit *leur* appartenait, et ils déferlaient par hordes entières.

Les rhino-boys conduisaient les taxis.

Des membres d'une caste *unseelie* que je ne connaissais pas, d'une pâleur de spectre et d'une maigreur maladive, avec d'immenses yeux avides mais pas de bouche, tenaient les stands des vendeurs de rue.

Qu'étaient devenus ces derniers ? Je ne voulais pas le savoir.

Il y avait un *Unseelie* pour dix humains, au bas mot. La plupart d'entre eux se pavanaient sous une apparence séduisante en compagnie d'humains et hantaient les bars en se faisant passer pour des touristes afin d'attirer de jolies vacancières – bien réelles, celles-ci.

Dans quel but ?

Cela aussi, je préférais l'ignorer. Je ne pouvais pas les tuer tous. Face à une telle invasion, je n'étais pas de taille à lutter. Je m'obligeai à regarder droit devant moi. Il y avait trop d'*Unseelie*, j'avais bu trop d'alcool. Rapidement, je fus secouée de nausées. Il fallait que je quitte ces rues de toute urgence pour trouver un endroit où je pourrais respirer. Et, accessoirement, vider mon estomac.

La communauté *sidhe-seer* me semblait soudain plus attirante. Il faudrait des centaines des nôtres pour combattre le fléau qui s'était abattu sur cette ville. Hélas ! nous n'avions que deux armes. C'était de la folie ! N'y avait-il réellement aucun autre moyen de tuer les faës ?

La tête baissée, je hâtai le pas en me mêlant aux passants, restant autant que possible sous le couvert des avant-toits, tout en me demandant à quoi Barrons était si occupé ce soir.

La présence faë bourdonnait dans l'obscurité. J'avais l'impression de vibrer comme un diapason, tant les *Unseelie* étaient nombreux et proches de moi. Une envie folle montait en moi de hurler à tout le

monde de se sauver, de quitter cet endroit, et de... de... Voyons, que devait-on faire ? Cela m'échappait... Un souvenir rôdait à la lisière de ma mémoire, inscrit de toute éternité dans mes cellules, et pourtant insaisissable... quelque chose que nous avons appris voilà longtemps, très longtemps... un rituel sombre et terrible pour lequel nous avons payé le prix fort... cela restait notre plus cuisant échec... il avait ensuite fallu nous faire oublier.

Je venais de quitter Dreary Lane pour entrer dans Butterfield Avenue lorsqu'un écho de pas derrière moi m'arracha à mes pensées. Je frémis en reconnaissant le fracas lourd et cadencé d'une troupe de fantassins en marche. Je n'osai regarder derrière moi. Si je le faisais et que je sursautais à la vue de ce que je découvrais, j'étais déjà tellement choquée que mon expression risquait de me trahir. Pour l'instant, mon ou mes poursuivants ne pouvaient pas savoir que j'étais *sidhe-seer*, à moins que je ne me démasque. Le plus sage était donc de continuer à marcher comme si de rien n'était.

Enfin, c'est ce qu'il me sembla jusqu'à ce que...

— Humaine, gronda quelque chose derrière moi. Cours. Sauve-toi, bâtarde. Tout de suite. Nous avons envie de chasser.

Cette voix semblait sortir tout droit d'un cauchemar. Ce n'était pas à moi qu'elle parlait... si ?

— Cours, *sidhe-seer*.

Elle savait ce que j'étais.

Elle m'avait reconnue.

Les seuls *Unseelie* à connaître mon visage étaient les valets du Haut Seigneur. Celui-ci était donc de retour. Et il me cherchait.

J'avais cru que les Traqueurs qui survolaient la ville étaient ici par hasard, sans dessein précis. Erreur. Ils étaient là pour moi. Certes, je pouvais me battre – ma lance était sur moi, dans mon holster – mais étant donné le nombre de faës qui rôdaient alentour et vu que je n'avais pas le moindre allié en vue, j'étais fortement tentée de jouer les couardes. Je regardai par-dessus mon épaule.

L'avenue était bondée de rhino-boys, qui progressaient en rangs par deux.

Il y a des occasions où bravoure rime avec suicide. Je m'élançai à toutes jambes. Je descendis la rue, remontai la suivante, traversai une allée, franchis un square, enjambant les bancs et sautant à pieds joints dans les bassins, jusqu'à ce que mes poumons me brûlent et que mes jambes se mettent à trembler. Je dus contourner une vieille brasserie, ce qui m'obligea à faire un détour de cinq ou six rues.

Je poursuivis ma course éperdue, comme si j'étais dotée des pieds ailés de Dani.

Enfin, miraculeusement, le piétinement derrière moi s'évanouit, et je n'entendis plus que le claquement de mes pas sur le bitume.

Je risquai un coup d'œil par-dessus mon épaule.

Je les avais semés. Victoire ! Les rhino-boys possédaient peut-être une certaine force physique, mais avec leurs membres massifs, ils étaient lents et maladroits.

Je bifurquai... et faillis me cogner contre un mur de briques. Dans cette ville, les impasses apparaissaient à l'improviste, de même que les rues en sens unique. Je devais sortir de celle-ci avant qu'on ne me rattrape ! Je levai les yeux : impossible d'escalader le mur ; il mesurait bien quatre mètres de haut et aucune benne à ordures providentielle ne se trouvait placée devant.

Je n'étais qu'à trois pâtés de maisons du magasin. Celui-ci était juste de l'autre côté du mur de briques, deux rues plus loin. Si proche que j'en aurais pleuré.

Je pivotai sur mes talons.

Et je fus parcourue d'un frisson glacé.

Il me semblait qu'un congélateur géant s'était ouvert dans le ciel au-dessus de moi. La température venait de chuter de plusieurs dizaines de degrés, comme en témoignaient les minuscules cristaux de glace qui se formaient à la surface de ma peau.

Il était là. Je savais exactement ce qu'il était. Toutes les fibres de mon être s'en souvenaient, et pas parce que je l'avais croisé au fil de mes lectures, que Barrons m'en avait parlé, ou que j'en avais vu des images.

La bête flottait dans l'air au-dessus de moi, menaçante. Ses ailes gigantesques battaient l'air en un claquement régulier et assourdi. Une puanteur de soufre et de poussière rance emplissait mes narines. S'il y avait des dragons en Enfer et que ceux-ci avaient une odeur, ce devait être celle-ci.

Sidhe-seer, dit-il.

Il ne parlait pas vraiment : sa voix résonnait dans ma tête, au cœur du mystérieux brasier qui occupait une partie de mon cerveau. *Tu nous appartiens, esclave.*

— Fichez le camp, grondai-je.

Je projetai vers lui une langue de feu jaillie de l'incendie qui se réveillait sous mon crâne.

Sa voix s'éteignit, mais il continua de planer lourdement au-dessus de moi. Je percevais les pulsations de l'air, qui m'apportaient par bouffées son effroyable puanteur.

Je tentai d'estimer la distance qui me séparait de l'entrée de l'impasse, et la vitesse à laquelle je devrais courir. Mon prédateur était-il rapide ? D'ailleurs, quelle taille mesurait-il ? Les descriptions que j'avais lues variaient considérablement entre elles. Pouvait-il se glisser entre deux immeubles ? descendre près du sol pour me saisir entre ses serres ? démonter le magasin pièce par pièce pour m'y

retrouver ? appeler ses frères ténébreux pour raser l'immeuble ? Quelqu'un s'en apercevrait-il seulement, si le bâtiment disparaissait, ou les Traqueurs avaient-ils la capacité de jeter un voile sur la réalité et de la changer en Zone fantôme ? Pouvais-je prendre le risque de l'entraîner jusque chez Barrons ? Devais-je au contraire éviter cela à tout prix ? Si je me réfugiais quelque part, où que ce soit, me laisserait-il tranquille ou s'installerait-il à demeure sur le toit, tel le corbeau d'Edgar Poe, en plus macabre et plus inquiétant encore ? Pouvait-il se transformer ? se matérialiser là où je me trouvais ?

— Merde ! maugréai-je.

Quelquefois, il n'y a pas d'autre mot pour qualifier une situation.

Il fallait que je sache à quoi, précisément, je tentais d'échapper. Savoir, c'était pouvoir, comme je l'avais récemment découvert – une maxime qui ne s'est jamais démentie depuis.

J'essayai mon visage couvert de cristaux, levai les yeux...

Et plongeai dans un regard brillant comme les feux de l'Enfer, où se lisait la malveillance à l'état pur, derrière un tourbillon fumant de glace noirâtre.

Certains auteurs n'hésitaient pas à comparer les Traqueurs à la description que l'on fait souvent du Diable.

Ils avaient raison.

Dans un lointain passé, une ou plusieurs *sidhe-seers* avaient dû être employées à consigner certains mythes religieux, ou des passages de la Bible. Ayant vu les Traqueurs, elles avaient utilisé leurs souvenirs pour dépeindre le Malin afin d'effrayer les hommes.

Il me fallut quelques instants pour distinguer l'épouvantable apparition des ténèbres environnantes. Puis mes yeux s'accoutumèrent à l'obscurité, et comme si quelque chose dans ma mémoire cellulaire s'était soudain activé, je vis soudain avec clarté. Mon prédateur était immense et sombre. Ses ailes aux épaisses membranes étaient attachées à un corps massif aux reflets brunâtres. Sa lourde tête n'était pas sans évoquer celle d'un satyre, et comme il se doit, il avait des sabots et une queue fourchus, une langue fendue jusqu'à la moitié et de longues cornes noires incurvées aux extrémités rouges de sang. Il était noir, et plus que cela encore. Il était une absence totale de lumière. Il semblait absorber toute trace de luminosité autour de lui, la dévorer, avant de la faire rejaillir alentour sous la forme d'un halo de ténèbres et de désolation absolue. En outre, il dégageait un froid polaire. Ses longs claquements d'ailes projetaient autour de lui de vastes tourbillons de paillettes de glace. À l'exception de V'lane, il était le seul faë, à ma connaissance, à modifier la qualité de l'air autour de lui. Lors de notre première rencontre, l'arrivée du prince *seelie* s'était également manifestée par une soudaine baisse de la température, mais pas aussi spectaculaire. Le Traqueur était

l'incarnation de la puissance physique... à tel point que j'en avais l'estomac retourné et le souffle coupé.

Son rire résonna sous mon crâne. Je fermai les paupières et l'en chassai de nouveau, avec plus de peine cette fois-ci. À présent, il savait où se trouvait mon sanctuaire intérieur. Était-ce pour cette raison que nous avions si peur d'eux ? Parce que ces faës-là pouvaient entrer dans nos pensées ?

Une *sidhe-seer* moins solide que moi saurait-elle lui résister, ou le Traqueur réduirait-il son esprit en lambeaux, souvenir après souvenir, rêve après rêve, qu'il lacérerait de ses serres avant de détruire son corps dans un dernier assaut de fureur ?

Je rouvris les yeux.

Ma Faucheuse personnelle se tenait dans l'impasse, juste en face de moi, à quelques pas, les pans de sa tunique sombre s'agitant doucement dans le vent surnaturel qui naissait sous les battements d'ailes de l'animal.

Elle me regardait en silence, comme toujours, de sous les plis de son capuchon, bien qu'elle n'eût ni visage ni yeux que je pusse discerner dans les ombres qui la drapaient. C'était une créature de ténèbres et de vide, tout comme le monstre qui planait au-dessus de moi, à la différence que je savais qu'elle n'était pas vraiment là, tandis que le Chasseur Royal était on ne peut plus réel. Si elle était venue me harceler avec mes erreurs passées, elle choisissait mal son moment !

Sans plus lui prêter attention, j'ouvris ma veste, sortis ma lance de son holster et refermai mon poing sur la garde. Je n'avais pas de temps à perdre. J'avais un dragon venu tout droit de l'Enfer à abattre.

Un Enfer polaire, si j'en jugeais par la volée de grêle qui se mit à tomber du ciel en millions de minuscules dards glacés. Le Traqueur était si furieux qu'un froid d'une intensité inouïe figeait l'air autour de nous.

De quel droit oses-tu toucher à l'une de nos reliques sacrées ? gronda sa voix dans ma tête.

— Oh, fermez-la ! répliquai-je. C'est moi que vous voulez ? Venez, essayez de m'attraper !

Je me concentrai sur la zone mystérieuse dans ma tête, attisai l'incendie qui y couvait et fermai mon esprit aussi hermétiquement que je le pouvais. Le grondement de la bête m'avait presque fendu le crâne.

Le Traqueur pouvait-il loger sa vaste carcasse dans l'étroite impasse ? Avait-il le pouvoir de descendre jusqu'à moi ? de changer de taille ?

Si c'était le cas, et je n'allais pas tarder à le savoir, j'attendrais qu'il perde de l'altitude, banderais mes muscles et plongerais la pointe de lance dans le cuir de sa peau.

J'attendis.

Il planait toujours au-dessus de l'allée.

Je levai les yeux... et réprimai un sourire de victoire.

Ses yeux luisaient de fureur, mais il ne faisait pas mine de m'approcher. Il ne voulait pas prendre le risque de tâter de ma lance, et nous le savions aussi bien l'un que l'autre. Je pouvais le tuer, lui ôter son immortalité. Or son arrogance était à la mesure de son envergure, colossale : à ses yeux, aucun maître n'était digne qu'il lui sacrifie sa vie.

Je m'aperçus alors – à moins que ce ne fussent les lambeaux d'une mémoire collective qui remontaient à la surface – que les Traqueurs étaient redoutés même parmi ceux de leur espèce. Ils possédaient... voyons, qu'était-ce ? Quelque chose auquel même leurs frères royaux ne se frottaient pas. Ils appartenaient aux faës... sans en être tout à fait. Ils servaient qui ils voulaient à condition d'y trouver leur compte et reprenaient leur liberté quand bon leur chantait. Ils étaient des mercenaires, dans le sens le plus strict du mot.

Et ils avaient peur de ma lance, à en croire la réaction prudente de celui qui me survolait. Tout n'était pas perdu.

Je m'élançai. Tant que l'armée de rhino-boys ne me trouvait pas, tant qu'aucun autre Traqueur n'apparaissait, il me restait une chance de survivre à cette soirée. J'allais courir jusqu'au magasin, et là, Barrons aurait bien une idée, lui qui n'était jamais à court de ressources. Peut-être pourrions-nous quitter la ville quelque temps, rejoindre les rangs des *sidhe-seers*, si déplaisante que fût cette perspective. Après tout, nous serions plus en sécurité en nous fondant dans la masse.

Au moment où je passais devant le spectre, celui-ci eut un geste aussi inattendu qu'incompréhensible, et que mon esprit ne parvint pas à interpréter.

Il leva sa faux et, de la hampe de son arme, me frappa à la taille.

En esprit, je hurlai : *Mais... tu n'es pas réel !* tandis que la douleur me pliait en deux et que mes poumons se vidaient de leur air.

Je ne savais pas s'il était réel mais son arme, en revanche, l'était bel et bien.

Pour la seconde fois de la soirée, mes repères étaient bouleversés. Ma Faucheuse était donc faite de chair et d'os ?

Impossible ! J'avais lancé une torche à travers elle, j'avais vu la lampe s'écraser sur le mur d'en face. L'apparition n'avait pas de substance !

Dans un rire, elle s'approcha de moi. À présent que je la savais bien réelle, je percevais sa malveillance et, s'échappant par bouffées des plis de son ample cape, la haine viscérale, presque palpable, qui émanait d'elle.

Une haine totalement dirigée contre moi.

Je la regardai, incrédule, cherchant mon souffle. J'avais l'impression qu'il ne me restait plus un atome d'oxygène, que ma poitrine était fermement comprimée, mes poumons vides.

J'avais été bernée. Mon ennemie avait réussi à me faire croire qu'elle n'en était pas une, jusqu'au moment où elle était passée à l'attaque. Depuis combien de temps m'épiait-elle dans l'ombre, guettant l'instant propice ?

Je lui avais parlé. Je lui avais confessé mes péchés ! *Qui* était-elle donc ?

Dans un chuintement rauque, je pris une lente et douloureuse inspiration.

Elle s'approcha, faisant danser autour d'elle les larges plis de sa tunique.

Je perçus une présence faë, puis plus rien. Peut-être pouvais-je la paralyser avec mon don de *null*, peut-être pas.

Elle brandit de nouveau sa faux. Je bondis vers elle, main tendue. Voyant qu'elle tournait sur elle-même pour m'éviter, je me recroquevillai et sautai de côté. Le manche de bois fendit l'air dans un sifflement. Si l'un des coups m'atteignait, je le savais, mes os voleraient en éclats.

Curieusement, ce n'était pas avec sa lame qu'elle me visait, mais avec la hampe de sa faux, comme si elle voulait me pulvériser, me réduire en miettes. Pourquoi ? Avait-elle prévu pour moi une mort particulièrement atroce ?

Alors que nous dansions notre valse macabre, l'allée fut soudain envahie par un flot d'*Unseelie*. La cohorte de fantassins m'avait retrouvée.

Encore quelques secondes et ils m'auraient encerclée. S'ils le faisaient, je n'aurais plus la moindre chance. Grâce à mes pouvoirs de *null*, je pouvais les paralyser, mais ils étaient si nombreux qu'ils finiraient par me submerger. J'avais besoin d'aide. Où était Dani ? Que fichait Barrons ? Dans un instant, la horde allait s'emparer de moi et m'emporter sur sa vague noire pour me déposer aux pieds de son maître.

Consciente que je n'avais plus rien à perdre, je décidai de jouer mon va-tout. Je m'attaquai au loup dominant de la meute – en l'occurrence, la Camarde qui me faisait toujours face. Jusqu'à présent, j'avais largement sous-estimé ses capacités de nuisance, sans doute parce qu'elle s'était contentée de rester à l'arrière-plan, en apparence inoffensive. En apparence.

Je me jetai sur le spectre.

Celui-ci évita ma lance avec une rapidité surhumaine et m'assena un coup du plat de son arme. Sous l'impact, les os de mon poignet se

broyèrent. Je m'effondrai à genoux sur le pavé, mais malgré la douleur fulgurante qui me traversait, je parvins à frapper de mon autre main la tunique de la Mort.

Elle ne fut pas paralysée.

La substance que mes doigts avaient rencontrée n'avait aucune consistance.

L'année de mes cinq ans, j'avais trouvé le cadavre d'un lapin, qui s'était retrouvé piégé dans notre cabane. Je suppose que la pauvre bête était morte de faim. C'était au printemps, les températures étaient encore relativement fraîches, aussi le cadavre ne dégageait-il aucune odeur et ne montrait-il aucun signe de décomposition – du moins, vu du dessus. Il était même plutôt mignon, étendu sur ma couverture, avec son petit nez rose et son pelage soyeux. Croyant qu'il dormait, j'avais voulu le prendre dans mes bras pour le montrer à maman et lui demander si nous pouvions l'adopter. Mes petites mains s'étaient alors enfoncées dans son corps, dans ses chairs tièdes et jaunâtres en cours de décomposition.

Jamais je n'avais oublié cette sensation, ni l'odeur qui l'accompagnait.

Je les retrouvais à présent, aussi effroyables que dans mon souvenir.

Ma main gauche avait plongé dans l'abdomen du spectre, au cœur de ses entrailles. Curieusement, il n'était pas *totale*ment gagné par la putréfaction. D'un bras qui n'avait rien de faible, il enserra ma gorge comme dans un étau.

Je battis des jambes, émis un hurlement étouffé, mais il était d'une force inouïe. Qu'était donc cette créature ? À qui avais-je affaire ? Avec quelle facilité elle avait endormi mes soupçons ! Comme elle avait dû rire en m'entendant confesser mes péchés ! Et où avais-je mis cette maudite lance ?

De nouveau, l'air me manquait. Je ne pouvais plus respirer. Elle m'étouffait.

Je levai les yeux vers le Traqueur et rendis mon dernier souffle.

Comme vous l'avez sans doute deviné, je survécus. Je ne connus pas la même fin tragique et solitaire que ma sœur, tombée sous les assauts d'un monstre dans une impasse sordide des quartiers miteux de Dublin.

Mes parents n'auraient pas à aller récupérer mon cadavre auprès des autorités à l'aéroport. Du moins, pas encore.

Pourtant, j'avais bien cru ma dernière heure venue. Lorsque votre sang reste bloqué dans votre cerveau sous l'effet de la strangulation, vous ne pouvez pas savoir si votre assaillant compte maintenir la pression jusqu'à ce que mort s'ensuive, ou seulement assez longtemps pour vous faire perdre conscience. Sur le moment, il m'avait semblé que le spectre avait la ferme intention de m'achever.

Je n'allais d'ailleurs pas tarder à regretter qu'il ne l'ait pas fait...

Je me réveillai avec, sur la langue, un goût amer aux relents chimiques qui me fit soupçonner que j'avais été droguée, une douleur lancinante dans le poignet droit, lequel était lourd et paralysé, et dans les narines l'odeur de la pierre humide et couverte de mousse.

Gardant les yeux clos, je m'efforçai de conserver une respiration régulière, le temps de faire le point sur mon état physique et sur l'endroit où je me trouvais. Je voulais en savoir le plus possible avant de révéler à un éventuel observateur que j'avais repris conscience.

J'étais pieds nus. Je gelottais. Je n'avais sur moi que mon jean et mon tee-shirt. Mes bottes, mon pull et ma veste avaient disparu. Je me rappelai alors confusément avoir perdu mon sac dans l'impasse... ainsi que le portable que Barrons m'avait donné. À propos de Barrons, que faisait-il ? Grâce à mon bracelet, il aurait déjà dû me trouver et...

Je crus que mon cœur allait s'arrêter de battre. Je ne sentais pas le contact rassurant du bijou sur mon bras. En revanche, mon poignet était enserré par quelque chose de lourd et de rigide. Quand m'avait-on enlevé mon bracelet, et où ? Dans quel lieu me trouvais-je ? Combien de temps s'était écoulé depuis que je m'étais évanouie ? Qui était la Faucheuse ? La seule fois où j'avais vu le Haut Seigneur, il portait une tenue semblable à la sienne, mais de couleur pourpre. Le spectre et lui n'étaient-ils qu'une seule et même créature ? Je réfléchis

un instant à la question, avant d'y répondre par la négative. Ils offraient certes quelques ressemblances, mais la nature de mon agresseur était très différente de celle du Haut Seigneur.

Toujours parfaitement immobile, je tendis l'oreille. Si quelqu'un rôdait dans les parages, il prenait soin de ne pas trahir sa présence.

J'ouvris les yeux. Il y avait un mur de pierres devant moi.

Comme personne ne lançait un menaçant « Ah, ah, te voilà réveillée ! Nous allons pouvoir reprendre notre séance de torture ! », je risquai un coup d'œil en direction de mon poignet. Il était plâtré.

— J'ai failli t'arracher la main, dit soudain une voix d'un ton désinvolte, me faisant sursauter. Tu t'es presque vidée de ton sang. Il a fallu procéder à quelques réparations.

Je m'assis avec une prudente lenteur. La tête me tournait, ma langue avait doublé de volume. Quant à mon poignet, il n'était qu'une boule de nerfs à vif. Une douleur intense remontait jusqu'à mon épaule.

Je regardai autour de moi. Je me trouvais dans une prison de pierres, une ancienne crypte fermée par des barreaux de métal, et j'étais étendue sur un matelas de paille.

De l'autre côté de la grille, le spectre m'observait.

— Où suis-je ?

— Dans le Burren, dit-il en agitant les plis de sa tunique. En dessous, plus exactement. Sais-tu de quoi il s'agit ?

Il me sembla qu'il souriait sous son capuchon. Bon sang, où avais-je entendu cette voix ? Ces inflexions onctueuses, un peu nasillardes, ce sifflement caractéristique m'étaient familiers. Et ce ton fluide, cette élégante désinvolture dans l'élocution... il me semblait les reconnaître.

Je savais aussi ce qu'était le Burren. Je l'avais vu sur des cartes et dans les livres que j'avais dévorés récemment dans l'espoir de combler mes lacunes en matière de culture générale. De l'irlandais *Boireann*, qui signifie « grand rocher » ou « endroit rocheux », il s'agissait d'une formation karstique dans le comté de Clare, une zone calcaire d'environ trois cents kilomètres carrés, dont la partie sud-ouest était bordée par les célèbres falaises de Moher. Son sol de craie sillonné de *grykes*, ou fissures dans la pierre, abondait en tombes néolithiques, dolmens, croix, et comptait environ cinq cents *ring forts*, ces très anciennes habitations fortifiées entourées d'une enceinte circulaire. Son sous-sol creusé par de nombreuses rivières souterraines abritait tout un réseau de passages et de caves labyrinthiques, certains ouverts au public, la plupart inexplorés et bien trop dangereux pour les spéléologues amateurs.

C'était là que je me trouvais.

L'endroit était cent fois plus effrayant que l'abri antiatomique où avait eu lieu la vente aux enchères clandestine. Moi qui déteste les

lieux confinés à peu près autant que l'obscurité, j'avais l'impression d'être enterrée vivante. Le simple fait de penser à la formidable masse de roche dense et lourde qu'il y avait au-dessus de ma tête et qui m'interdisait tout accès à l'air et aux espaces ouverts, déclenchait en moi une véritable claustrophobie. Mon visage dut trahir ma terreur, car mon ravisseur ajouta :

— Oui, je vois que tu le sais.

— Où sont mes affaires ?

Il fallait que j'oublie l'endroit où j'étais, sous peine de perdre conscience. Je devais à tout prix concentrer mes pensées sur un autre sujet. En l'occurrence, mon bracelet. Où était-il ? M'avait-il été enlevé ici ou plus tôt, alors que je me trouvais encore dans l'impasse ? Je n'osai poser la question. Pourtant, j'avais impérativement besoin de le savoir.

— Pourquoi ?

— J'ai froid.

— Si tu veux mon avis, c'est bien le cadet de tes soucis.

Je ne pouvais le contredire. Même si je parvenais à me libérer, comment trouverais-je la sortie de ce dédale ? Sans boussole et sans la moindre idée de la direction à prendre, je devrais longer à tâtons des couloirs obscurs et traverser des grottes inondées. Malgré mon envie de savoir où il avait mis mes affaires, je jugeai plus prudent de ne pas insister, de crainte d'éveiller ses soupçons. Pour rien au monde je ne voulais attirer l'attention du spectre sur un objet susceptible d'avoir échappé à sa vigilance... et par conséquent, de me sauver la vie. Barrons pourrait-il me localiser ici, si loin en dessous de la surface de la terre ?

— Qui êtes-vous ? demandai-je. Que voulez-vous ?

— Retrouver ma vie, répondit-il, mais à la place, je vais devoir me contenter de te prendre la tienne. De la même façon que tu m'as volé la mienne. Morceau par morceau.

— Qui êtes-vous ? répétai-je.

De quoi parlait-il, à la fin ?

En guise de réponse, il leva une main et rabattit son capuchon en arrière.

Une sueur glacée descendit dans mon dos. Pendant quelques instants, je fus si surprise que je ne pus que regarder, muette d'horreur, le spectacle qui s'offrait à moi. Je scrutai le visage du spectre à la recherche d'un indice, d'un trait que j'aurais pu reconnaître. Ce fut dans ses yeux que je finis par le découvrir.

Des yeux froids comme la mort, inhumains, d'un jaune citron étincelant de haine.

Mallucé.

Je l'avais un peu trop vite balayé de mon échiquier. Fatale

erreur ! Le vampire n'était pas mort.

C'était pire que cela.

Chaque fois que j'avais vu le spectre, tard le soir derrière une vitre, ou dans une allée, ou dans ce cimetière, avec Barrons, c'était lui qui m'observait. Chaque fois que j'avais traité par le mépris ma Faucheuse personnelle, la prenant pour le fruit de mon imagination, c'était encore lui. Je frissonnai. Combien de fois l'avais-je croisé, parfaitement inconsciente du danger que je frôlais ! Le soir où les Ombres s'étaient introduites chez Barrons et où j'étais entrée par effraction dans le garage, c'était lui qui se tenait dans l'allée de derrière. Il m'épiait depuis que je l'avais poignardé de ma lance. Ce qui m'intriguait, c'était qu'il ait attendu si longtemps avant de passer à l'action. Pour quelle raison ?

Je m'obligeai à soutenir son regard, ne fut-ce que pour m'empêcher de voir combien le reste de son visage était devenu repoussant. Je comprenais à présent pourquoi il avait toujours obstinément gardé son capuchon sur sa tête. Il se cachait. Je détournai les yeux, incapable de supporter plus longtemps ce spectacle.

— Regarde-moi, sale petite garce. Admire ton travail. Car c'est toi qui m'as fait cela.

— Certainement pas, répliquai-je aussitôt.

J'étais sans doute très ignorante, mais j'avais au moins une certitude : jamais je n'aurais fait subir de tels outrages à qui que ce soit, même à mon pire ennemi.

— Si, c'est toi. Et avant d'en finir avec toi, je vais te faire bien pire que cela. Tu mourras en même temps que moi. Cela nous prendra des semaines, peut-être des mois.

Je le regardai de nouveau et tentai de parler, en vain. Son visage, qui possédait autrefois une certaine beauté gothique à la Lord Byron, était à présent difforme et monstrueux.

— Je n'y suis pour rien, insistai-je. Ce n'est pas possible. Je n'ai rien fait d'autre que vous frapper au ventre avec ma lance. Je ne sais pas pourquoi le reste de votre personne est devenu si... si...

Je laissai ma phrase en suspens, ce qui valait mieux pour lui comme pour moi.

— Êtes-vous sûr que ce n'est pas Barrons qui vous a fait cela ?

Un système de défense qui manquait singulièrement de panache, j'en conviens volontiers, mais en cet instant, je n'éprouvais aucune envie de jouer les héroïnes. J'étais terrorisée et prête aux plus basses concessions. Mallucé me tenait pour responsable de son effroyable transformation, et le spectacle qu'il offrait était plus insoutenable que tout ce que j'avais pu voir dans les pires films d'horreur ou dans mes cauchemars les plus affreux.

— Tu m'as poignardé avec ta lance, garce !

— Mais vous êtes un vampire, protestai-je. Vous n'êtes pas un faë.

— Certaines parties de moi l'étaient ! siffla-t-il entre ses crocs.

Comme sa bouche ne fermait plus complètement, il postillonna sur moi à travers les barreaux de ma cage. Il me sembla recevoir une giclée d'acide. Je me hâtai d'essuyer mon bras sur mon tee-shirt.

— Comment ça, « certaines parties » ? répétei-je sans comprendre.

On ne pouvait pas être à moitié faë ! Pourtant, Mallucé ressemblait effectivement à un être dont les composantes faës auraient été détruites. Comme si ma lance avait tué certaines portions de sa personne. Par endroits, son visage avait conservé sa blancheur d'albâtre à la beauté gothique ; à d'autres, ses chairs étaient rongées par une immonde lèpre. Une veine noirâtre courait le long de sa joue, telle une marbrure malsaine sur un quartier de viande avariée. Au-dessus de son œil gauche, sa peau était grisâtre et suppurante. La quasi-totalité de son menton et de sa lèvre inférieure n'était qu'un amas de pourriture suintante. Une vision à vous donner la nausée... et pourtant, je ne parvenais pas à détacher mon regard de cette macabre transformation. Ses longs cheveux blonds étaient tombés, dénudant un crâne parsemé de boursofflures et parcouru d'un fin réseau veineux.

Je comprenais maintenant pourquoi ma main avait traversé son abdomen, lors de notre affrontement dans l'impasse. Sur son corps aussi, certains endroits devaient se décomposer, ce qui expliquait les changements dans sa démarche et dans sa voix. En outre, sa bouche qui ne fermait plus n'améliorait en rien sa diction. Pourrissait-il aussi de l'intérieur ? Le cœur au bord des lèvres, j'essuyai mes mains moites sur mon jean.

— Regarde-moi, ordonna-t-il, ses yeux jaunes brillant telles des lanternes dans un crâne grotesque. Observe-moi bien. Bientôt, tu connaîtras ce visage aussi bien que le tien. Nous allons devenir intimes, toi et moi. Très intimes. Nous allons mourir ensemble.

Ses yeux se plissèrent jusqu'à n'être plus que deux fentes.

— Sais-tu ce qui est le pire ?

Il n'attendit pas ma réponse.

— Au début, tu crois que c'est le fait de voir se décomposer des parties de toi. De te regarder dans le miroir en appuyant du bout du doigt sur des zones de ta propre chair qui cèdent sous la pression. De te demander si tu dois enlever les parties putréfiées ou t'abstenir d'y toucher, ou encore envelopper tout cela de bandages. De t'apercevoir que rien ne pourra réparer ta joue, ton oreille, ou ce morceau de ton estomac.

» Tu te dissous, pièce par pièce. Tu te dis que tu peux vivre avec cela, mais tu perds encore un peu de toi, et encore un peu, et tu finis par comprendre que le pire, ce ne sont pas les matins où tu découvres

en t'éveillant qu'une nouvelle partie de toi n'est plus vivante, mais les nuits d'insomnie, hantées par la terreur de ce que l'aube révélera. Quel morceau de moi va y passer, cette fois ? Ma main ? Mon œil ? Vais-je perdre la vue avant de mourir ? Ou est-ce que ce sera ma langue qui va se mettre à pourrir ? Mes parties intimes ? Ce n'est pas la réalité qui te mine, c'est l'angoisse de ce qui va se produire. C'est l'attente, les heures où tu restes étendu dans le noir, à te demander à quoi le mal va s'en prendre ensuite. Ce n'est pas la douleur que tu ressens sur le moment, mais la crainte de ce qui te guette. Ce n'est pas la mort qui t'effraie – ce serait plutôt un soulagement – mais le désespoir de continuer à vivre, ce besoin aveugle et grotesque qui fait que tu t'obstines alors que tu as cessé depuis longtemps de supporter ce que tu es devenu. Tu comprendras cela quand j'en aurai fini avec toi.

Ses lèvres – l'une rose et nettement dessinée, l'autre livide, en décomposition – se retroussèrent, révélant une paire de crocs acérés.

— Regarde-moi. Pendant des années, j'ai incarné la Mort. Mon public en redemandait. Je lui offrais la Faucheuse dans ses plus beaux atours, parée de velours et de dentelles, dans les effluves les plus sensuels et les plus enivrants. J'entraînais mes adorateurs dans une danse macabre, je les emmenais vers des sommets bien plus vertigineux que n'importe quelle drogue ! Puis je plantais mes crocs dans leur gorge palpitante pour y boire leur sang, et ils expiraient entre mes bras dans une jouissance infernale. Personne n'en fera donc autant pour moi ? Qui me prendra par la main pour ma dernière valse vers les ténèbres ?

Je le regardai, incapable de trouver une réponse.

Son sourire était effrayant, et son rire, une sorte de raclement de gorge entravé d'humeurs malsaines, encore plus.

Il ouvrit les bras, comme pour m'inviter à valser.

— Tu seras ma cavalière. Bienvenue à mon grand bal dans la Crypte de l'Enfer ! La Mort n'a rien de séduisant. Elle ne vient pas à toi parfumée et drapée de soie, ainsi que je l'incarnais pour mes favoris. Elle est solitaire, cruelle, impitoyable. Elle te prend tout, avant de t'emporter.

Il laissa retomber ses bras.

— J'avais tout, reprit-il avec un calme effrayant. Je tenais le monde par les couilles. Je les baisais tous comme je le voulais, quand je le voulais ! J'étais vénéré, riche à millions, et sur le point de devenir le nouveau maître du monde. J'étais la main droite du Haut Seigneur, et maintenant, je ne suis plus rien. À cause de toi.

Il remonta son capuchon, en ajusta les plis autour de ce qui restait de son visage et se détourna.

— Réfléchis à tout cela, beauté ! lança-t-il par-dessus son épaule.

Songe que bientôt, ta jolie frimousse ne sera plus qu'un souvenir. Pense aux nuits d'angoisse qui t'attendent, à te demander quel monstre tu contempleras dans le miroir en te levant. Essaie de dormir. Imagine par quoi tu vas être réveillée, et fais de beaux rêves... À partir d'aujourd'hui, ils sont tout ce qu'il te reste. Car je suis ton maître, désormais. Bienvenue en Enfer, poupée !

Étendue sur ma paillasse, je regardais sans le voir le plafond rocheux. Je m'étais réfugiée dans le sanctuaire *sidhe-seer* sous mon crâne, où j'avais fait une découverte : j'étais capable de créer une illusion. Non pas le genre d'illusion dans laquelle se drapaient les faës pour berner les humains, mais une illusion bien différente, visible de moi seule. Cela me suffisait. Par la seule puissance de ma pensée, j'avais peint la muraille de ma prison de nuages courant sur un ciel bleu. Déjà, je respirais plus librement.

Dire qu'il ne s'était écoulé que trois mois depuis cet après-midi de farniente où, musardant au bord de la piscine de mes parents dans mon bikini à pois roses préféré, j'écoutais Louis Armstrong chanter *What a Wonderful World* en sirotant du thé glacé !

La chanson qui passait en boucle sur ma bande-son intérieure, désormais, c'était *Highway to Hell*. En vérité, je me trouvais déjà sur cette autoroute pour l'Enfer à cette lointaine époque, mais je ne le savais pas. C'était une voie très rapide, sur laquelle même une formule 1 roulait à une allure d'escargot. J'étais passée du Paradis à l'Enfer en trois mois, dont un gaspillé en une demi-journée à jouer au volley sur une plage de Faery avec un clone de ma sœur...

— V'lane ? appelai-je dans un murmure insistant.

J'invoquai une légère brise tropicale pour chasser les nuages gris qui s'étaient formés sous le plafond.

— Vous êtes là, ou pas trop loin ? Je crois que je vais *vraiment* avoir besoin de votre aide, et vite !

Pendant quelques instants – je n'avais pas la moindre notion du temps, là où je me trouvais –, j'appelai avec ferveur le faë de volupté fatale. Je lui fis des promesses dont je savais déjà que je les regretterais. Je souscrivais d'avance à tout, pourvu que je ne meure pas...

Sans le moindre succès.

Où que fut le prince faë, il ne m'entendait pas.

Qu'était-il donc arrivé à Mallucé ? Qu'avait-il voulu dire en affirmant que certaines parties de lui-même étaient faës ? Comment des morceaux d'une personne – un vampire, en l'occurrence – pouvaient-ils être faës ? À ma connaissance, on était faë ou on ne l'était pas. Un faë et un humain pouvaient-ils se reproduire, et le résultat de leur union était-il un demi-faë ?

Non, ce n'était pas cela. Chaque fois que j'avais croisé Mallucé, j'avais focalisé mon attention sur lui, curieuse de comprendre qui il était. Mes perceptions avaient toujours été confuses, et aujourd'hui, elles l'étaient plus que jamais. Mais j'aurais juré que s'il était partiellement faë, il ne l'était pas de naissance. Il l'était devenu. C'était le fruit d'une transformation... mais laquelle ? Cela fonctionnait-il comme le vampirisme ? Fallait-il être mordu par une autre créature ? être sexuellement possédé par celle-ci ? se livrer à je ne sais quel ignoble rituel ?

Mes nuages avaient disparu. Maintenir l'illusion demandait une intense concentration, et entre la douleur qui me vrillait le poignet et les effets des drogues que mon ravisseur m'avait injectées pour que je reste inconsciente durant le trajet de Dublin au Burren, mon énergie s'épuisait rapidement. Sans compter que j'étais affamée, tremblante de froid et terrifiée.

Je roulai sur le côté et regardai au-delà des barreaux de ma cellule.

Ma prison se trouvait à l'extrémité d'une vaste caverne de forme oblongue éclairée par des torches fixées au mur. À l'autre bout, une lourde porte métallique était encastrée dans la muraille.

Au centre de la caverne se trouvait une dalle de pierre assez basse qui offrait une désagréable ressemblance avec un autel sacrificiel. Dessus, je vis des couteaux, des bouteilles et des chaînes. Trois luxueux fauteuils victoriens recouverts de velours avaient été disposés autour. Apparemment, Mallucé avait emporté dans sa tanière souterraine quelques vestiges de sa splendeur gothique d'autrefois.

Le long des murs suintants d'humidité s'alignaient toute une série de cellules, les unes si exiguës qu'elles étaient à peine plus que des placards de pierre grillagés dans lesquels une personne seule tenait tout juste, les autres assez spacieuses pour accueillir une douzaine de pensionnaires. La mienne se trouvait entre deux autres, vides, dont elle était séparée par des barreaux. Dans certaines, situées à l'opposé de la mienne, j'apercevais parfois un mouvement. J'appelai mes camarades d'infortune, mais personne ne me répondit. Mallucé avait-il créé cet endroit de toutes pièces, ou bien me trouvais-je dans quelque ancienne geôle souterraine datant d'une époque aux mœurs barbares, si profondément enfouie sous terre qu'elle avait sombré dans l'oubli ?

Vite, des nuages ! Je roulai de nouveau sur le dos et en fis apparaître trois, ronds et blancs, signe de beau temps, dans mon ciel imaginaire. J'étais agitée de tremblements. Les mots « profondément enfouie sous terre » m'étaient formellement contre-indiqués. J'avais quelques amis qui pratiquaient la spéléologie à leurs heures perdues ; je m'étais toujours demandé s'ils n'étaient pas un peu cinglés. À quoi bon s'enterrer avant l'heure ?

Après avoir ajouté un soleil brillant et un rivage de sable clair à mon trompe-l'œil, je me vêtis de rose. Puis je fis entrer ma sœur dans le tableau.

Enfin, je parvins à m'endormir.

Je sus qu'il était auprès de moi dans la grotte dès l'instant où je me réveillai.

Faë, mais pas tout à fait. Je percevais sa présence – un chancre gonflé de pus, un concentré de haine et de noirceur.

Une sourde migraine rôdait sous mon crâne, due sans doute à mon inconfortable oreiller de pierre. La douleur à mon poignet n'était plus l'insupportable brûlure de nerfs à vif, mais « simplement » la souffrance normale de chairs tuméfiées. J'étais si faible que le moindre mouvement me semblait un effort au-delà de mes capacités. Mon geôlier envisageait-il de me laisser mourir de faim ? J'avais lu quelque part qu'il fallait trois jours pour se déshydrater totalement. Combien de temps me restait-il avant cette échéance ? Les heures me paraîtraient-elles aussi longues que des journées entières ? des mois ? Combien de temps étais-je restée inconsciente ? Combien de temps avais-je dormi ?

Si j'en jugeais par les vertiges qui me saisissaient, au moins vingt-quatre heures avaient passé, peut-être plus. Mon métabolisme élevé m'obligeait à de fréquents repas. Cela dit, même si mon ravisseur me donnait de quoi boire et manger, à quoi ressemblerais-je après une semaine de ce régime ? après un mois entier ?

En roulant sur le côté avec précaution, j'aperçus une miche et un petit pichet d'eau un peu plus loin dans ma cellule. Je me ruai dessus tel un animal affamé.

Tout en arrachant un morceau de pain sec que je portai avidement à mes lèvres, j'observai Mallucé à travers les barreaux. Il me tournait le dos. Son capuchon était baissé. L'arrière de son crâne chauve et boursoufflé semblait gagné par la gangrène. Les échancrures de sa tunique révélaient les flots de dentelle qui soulignaient son cou et ses poignets gantés de noir. Même en voie de putréfaction, il continuait à s'habiller comme un prince gothique. Il était attablé à la grande dalle et, vu les immondes bruits de mastication qui me parvenaient, il prenait lui aussi son repas. J'aperçus l'éclat de son couteau, puis j'entendis le son de la lame raclant la pierre, et de nouveau le concert de mâchoires. De quoi un vampire à moitié pourri se nourrissait-il ? Si je me fiais à l'auteur des *Vampires pour les nuls*, il n'était pas censé manger mais boire, et exclusivement du sang. Sa position et les autres fauteuils me masquaient la vue de son assiette.

J'engloutis mon pain avec une telle précipitation que bientôt, il me sembla avoir un bloc de pâte compact sur l'estomac. En dépit de la

soif intense qui me tenaillait, je bus mon eau avec prudence. Il n'y avait aucun cabinet de toilette dans ma cellule. Étrange, la gêne que l'on peut concevoir pour des brouilles alors qu'on est aux prises avec des problèmes autrement cruciaux ! Comme si la perspective de se faire tuer par son pire ennemi était moins redoutable que celle de devoir uriner devant lui...

Une fois de plus, je me demandai où était Barrons. Qu'avait-il fait en constatant que je ne rentrais pas au magasin après son appel urgent ? Était-il parti à ma recherche ? Me cherchait-il encore ? Mallucé ou les Traqueurs l'avaient-ils fait prisonnier, lui aussi ? Je refusais de le croire. J'avais besoin d'espoir. À n'en pas douter, si Mallucé l'avait attrapé, il s'en serait vanté devant moi et aurait incarcéré Barrons assez près de moi pour que je le voie. Alors, ce dernier était-il rentré au magasin, furieux contre moi, persuadé que j'avais de nouveau fugué en compagnie de V'lane et que j'allais réapparaître un mois plus tard, vêtue d'un simple bikini, la peau hâlée par un mois de soleil faë ?

Où était son bracelet ?

Et pourquoi, *pourquoi* ne l'avais-je pas laissé me tatouer ? En quoi cela était-il un problème ? Aujourd'hui, je lui aurais volontiers permis de me marquer les f... leurs au fer rouge si cela l'avait aidé à me délivrer de cet enfer ! Quelle mouche m'avait piquée de refuser ainsi ? J'étais vraiment la reine des gourdes.

Un bracelet est vite ôté, mademoiselle Lane... Avec un tatouage, ce risque n'existe pas.

Je payais le prix fort pour apprendre cette leçon. La question était maintenant de savoir si j'y survivrais.

— Où est ma lance ? demandai-je.

Si elle était dans les parages, j'avais des chances que le bracelet le soit aussi.

— Elle n'est pas à toi, répondit le vampire en levant le bras pour porter une nouvelle bouchée à ses lèvres d'un geste délicat.

J'aperçus brièvement sa main. Il portait des gants noirs faits d'une matière rigide et brillante. Je me demandai si ses doigts avaient commencé à pourrir et s'il les couvrait pour leur conserver leur forme. Il mâchonna quelques instants en silence.

— Tu ne l'as jamais méritée. J'ai fait savoir que je la détenais. Quiconque me rendra à moi-même en héritera.

— Parce que vous vous imaginez que vous pouvez vous rétablir ?

Il semblait sorti tout droit de la tombe. Qui aurait pu réparer de tels dégâts ?

Il ne me répondit pas, mais je perçus sa colère. La crypte en était soudain glaciale.

— Puisque vous étiez le bras droit du Haut Seigneur, pourquoi ne

fait-il rien pour vous ? Il doit être très puissant, s'il est le chef des *Unseelie*...

Il cracha, et je vis un morceau rougeâtre et cartilagineux jaillir de ce qui restait de ses lèvres avant de tomber sur le sol, au-delà de la dalle. Que mangeait-il donc ? de la viande crue ?

— Il n'est rien ! C'est d'un vrai faë que j'ai besoin, pas d'un demi-faë ! Peut-être la Reine en personne se manifestera-t-elle pour réclamer la lance. Elle me donnera l'élixir de vie en échange, et je deviendrai véritablement immortel !

— Pourquoi le ferait-elle, alors qu'il lui suffit de vous tuer pour s'emparer de la lance ?

Il pivota sur lui-même et darda sur moi son regard jaune fou de rage. Les nuages étaient mon illusion. La sienne était l'immortalité offerte par la souveraine *seelie*, et je venais de la faire voler en éclats.

Soudain, je fus saisie d'un haut-le-cœur. Mon cerveau venait seulement de décrypter le spectacle qui se déroulait devant mes yeux. Certaines choses n'ont pas besoin de passer par le filtre de la conscience ; elles vous prennent directement aux tripes. Un bout de chair sanguinolente pendait des lèvres en décomposition de Mallucé, et il en tenait un autre à la main. Le morceau était d'un rose grisâtre, parsemé de pustules. Et je voyais à présent ce qu'il y avait derrière lui.

Je savais maintenant de *quoi* était composé son menu.

Un rhino-boy était enchaîné à la dalle. Vivant, mais à l'agonie. Ce qui restait de lui était agité de soubresauts.

Mallucé mangeait de l'*Unseelie*.

Le pain que je venais de dévorer se transforma aussitôt en une indigeste masse de levain qui se mit à gonfler dans mon ventre, menaçant de remonter vers ma gorge. J'avalai vigoureusement ma salive. Il n'était pas question que je rende mon repas ; j'avais trop besoin du peu d'énergie qu'il m'avait procurée. Qui savait quand mon geôlier penserait à me nourrir de nouveau ?

— C'était vous ! m'exclamai-je. Celui qui mutilait les *Unseelie*, c'était vous ! Pourquoi ?

Je comprenais enfin. Ce n'était pas une coïncidence si les corps à moitié dévorés jalonnaient le passage de celui que j'avais pris pour ma Faucheuse personnelle. La nuit où j'avais exploré le cimetière pour Barrons, c'était Mallucé qui avait mangé le rhino-boy sur lequel j'avais failli marcher. Le jour où j'en avais trouvé un autre à demi dévoré sur une benne à ordures tout près du magasin, c'était encore lui. Il était si proche, et je n'en savais rien !

D'un geste délicat, il poussa sa bouchée entre ses lèvres. Le morceau trembla, dans une ultime tentative de résistance. Je pouvais voir la « nourriture » de Mallucé remuer derrière ses joues. La chair dont il s'alimentait n'était pas seulement crue. De même que le pauvre

diable enchaîné à la dalle, elle était encore vivante.

— Tu te poses des questions sur moi, sorcière ? J'en ai autant à ton service. Je suis tombé malade immédiatement après que tu m'as poignardé avec ta lance. Tout d'abord, je n'ai pas compris ce qui m'arrivait. Ce n'est qu'une fois dans mon refuge que j'ai pris la mesure du mal que ta lance m'avait infligé. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à apparaître devant toi et à t'épier. Au début, j'étais trop faible pour faire plus que t'observer en ruminant ma vengeance, mais ma soif de revanche m'a peu à peu rendu mes forces. Cela, et une alimentation roborative constituée d'une bonne part de mes adorateurs.

Un rire sans joie lui échappa.

— Pendant mes nuits sans sommeil où je me regardais me décomposer dans une puanteur effroyable, j'ai eu un nombre incalculable de conversations avec toi, partagé des dizaines de moments intimes en ta compagnie. J'attendais mon heure. Tu finissais toujours par tomber en adoration devant ma personne, avant de rendre ton dernier soupir. Tu te poses des questions à mon sujet ? Tu auras bientôt toutes les réponses. Je serai ton Haut Seigneur.

Tout en mâchonnant, il poursuivit :

— C'est lui qui m'a appris à les manger.

— Ah ? Pour quoi faire ?

Enfin, des informations sur mon pire ennemi !

— Pour les voir.

— Voir qui ? Les faës ? demandai-je, incrédule.

Il hocha la tête.

— Vous voulez dire qu'il suffit d'ingérer de la chair *unseelie* pour développer la capacité de voir les faës ? Même si on est une personne normale ? Ou faut-il déjà être un vampire ?

Il haussa les épaules d'un air évasif.

— J'en ai fait manger à deux de mes gardes du corps. Ça a marché.

Il ne précisa pas ce qu'il avait fait ensuite des deux vigiles, et je m'abstins de lui poser la question. Je l'imaginai assez mal laisser en vie un rival potentiel. Si Mallucé était réellement un vampire, je doutais qu'il ait jamais créé un nouveau mort-vivant.

— Quel intérêt avait le Haut Seigneur à vous permettre de voir les faës ?

— C'était un gage de bonne volonté de sa part. Il avait besoin de mon argent et de mes relations. Je voulais son pouvoir. Et j'étais sur le point de le lui arracher, tout entier, quand tu es arrivée. J'avais gagné à ma cause la plupart de ses adorateurs. Ils me sont d'ailleurs plus utiles que jamais.

Il prit une nouvelle bouchée en fermant les yeux. L'espace d'un

instant, une obscène expression de sensualité passa sur son visage à demi décomposé.

— Tu n'as pas idée de ce que c'est, dit-il en mâchant lentement, un sourire aux lèvres.

Puis ses paupières s'ouvrirent, révélant un regard luisant de dégoût.

— Ou plutôt, de ce que *c'était*, puisque tu es venue tout fiche en l'air ! J'avais atteint l'ultime étape. Cela me donnait le pouvoir de la magie noire et la puissance de dix hommes. Tous mes sens étaient affûtés ; je me remettais de blessures mortelles aussi vite qu'elles m'étaient infligées. J'étais invincible. Maintenant, il ne me reste plus rien de cette ivresse de vivre. Mon régime me donne de la force et me permet de ne pas mourir, à condition que je m'alimente en permanence, mais rien de plus. Par ta faute !

Je comprenais mieux la haine qu'il me vouait. Non seulement je l'avais privé de ce qui faisait le sens de sa vie, mais je lui avais infligé une blessure qu'aucune chair *unseelie* ne guérirait jamais et qui le tuait lentement, attaquant l'une après l'autre les parties faës dont son organisme était constitué – une notion que j'avais toujours du mal à appréhender.

— Est-ce que le fait de manger de la chair *unseelie* finit par vous transformer en faë ? C'était donc votre but, au Haut Seigneur et à vous ? Vous comptiez vous nourrir de faës pour le devenir à votre tour ?

— Au diable le Haut Seigneur, gronda-t-il. C'est moi, ton maître, à présent !

— Il vous a abandonné, n'est-ce pas ? demandai-je sur une intuition. Quand il vous a vu dans cet état, il vous a laissé mourir. Vous ne lui serviez plus à rien.

J'avais visé juste ; il était si furieux que sa rage était presque palpable. Il me tourna le dos pour se tailler une nouvelle tranche de chair. Dans son mouvement, les plis de sa tunique s'écartèrent, révélant un éclat doré et argenté. L'espace d'un instant, j'aperçus un objet incrusté de saphirs et d'onyx suspendu à son cou.

L'Amulette ! C'était *lui* qui nous avait devancés, lors de cette expédition de sinistre mémoire dans la propriété du riche Gallois !

Je n'y comprenais plus rien. Puisqu'il détenait l'Amulette, pourquoi ne s'en était-il pas servi pour se soigner ? À peine cette question m'eut-elle traversé l'esprit que la réponse s'imposa à moi. D'après Barrons, le Roi Noir l'avait forgée pour sa favorite, qui n'était pas faë, et pour invoquer son pouvoir, un humain devait posséder une personnalité exceptionnelle. Mallucé n'était plus tout à fait humain, désormais. Il y avait donc deux possibilités. Soit sa part faë

l'empêchait de bénéficier du pouvoir de la précieuse relique... soit, en dépit de ses machinations pour s'élever aux plus hauts sommets, John Johnstone Junior n'avait rien d'une personnalité exceptionnelle.

Et moi ?

Je devais à tout prix m'emparer de cette relique.

Une pensée moins réjouissante suivit celle-ci. Le responsable du carnage de la propriété du Gallois n'était autre que Mallucé. Comment Barrons avait-il formulé cela, au fait ? *Celui qui a assassiné les vigiles et le personnel cette nuit-là – qui qu'il soit, quoi qu'il soit – a opéré avec le détachement sadique d'un psychopathe, ou sous le coup d'une rage folle.*

À qui, à quoi avais-je affaire ? À un authentique malade mental ou à un simple lunatique ? Aucune de ces deux options ne me réjouissait, mais j'étais peut-être capable de manipuler un lunatique. En revanche, je n'étais pas certaine de pouvoir survivre à un affrontement avec un psychopathe.

Mallucé se leva et, se tournant vers moi, retira des larges plis de sa tunique un mouchoir de fine batiste avec lequel il tamponna délicatement son menton. Puis il me sourit, dévoilant ses crocs.

— Comment va ton poignet, ma belle ?

De fait, il était en bonne voie de guérison. Jusqu'à ce que mon géôlier le brise de nouveau entre ses doigts.

Pour la suite, je préfère m'en remettre à votre imagination.

En dépit des apparences, ceci n'est pas une histoire de ténèbres mais de lumière. Khalil Gibran a écrit : « Plus profondément le chagrin creusera votre être, plus vous pourrez contenir de joie. » Pour qui n'a jamais connu l'amertume, la douceur n'est qu'un agréable parfum. Un jour, c'est sûr, je connaîtrai la joie absolue.

Qu'il vous suffise de savoir que Mallucé n'avait pas l'intention de me tuer. Pas encore. Il connaissait un nombre infini de manières plus inventives les unes que les autres de faire mal sans infliger de blessures définitives ou invalidantes. Au demeurant, sa stratégie consistait surtout à m'obliger à penser aux horreurs qu'il allait me faire subir plus qu'à passer réellement à l'acte. Sans doute pour que je ressente la même terreur que celle qu'il avait endurée. Pendant de longues semaines, il était resté dans son antre, luttant contre le poison qui rongait son corps, préparant ma mise à mort dans les moindres détails, et à présent, il entendait bien prendre tout son temps pour exécuter son plan. Il attendrait de m'avoir fait souffrir le plus possible sans me défigurer avant de commencer à me détruire. Chaque parcelle de lui-même qu'il avait perdue, m'expliqua-t-il, je la perdrais aussi. Il s'était assuré les services d'un médecin afin de réparer les dégâts de sa chirurgie barbare, de sorte que je ne mourrais pas trop vite.

J'aurais perdu la raison avant qu'il en ait fini avec moi.

Au début, il me fit tenir par deux *Unseelie*. Puis il les renvoya, entra dans ma cellule et s'en prit à moi de façon plus personnelle. Il semblait persuadé qu'un lien particulier, intime, s'était tissé entre lui et moi. Pendant nos tête-à-tête, il bavardait à bâtons rompus, me disait des choses que mon esprit embrumé par la souffrance n'enregistrait pas, mais qui refaisaient surface par la suite. Il avait longuement répété ses répliques, durant ces heures passées à tenir des discours imaginaires en ma compagnie, et il les distillait selon un timing calculé pour exercer sur moi un impact maximal. Mallucé le vampire, avec son manoir gothique façon famille Addams, ses tenues éclectiques et sa façon si séduisante d'incarner une Mort aux crocs acérés, était un acteur-né... et j'étais sa dernière spectatrice. Son ultime représentation serait la plus grandiose, il y était résolu ! Avant qu'il en ait terminé avec moi, me promit-il, je me jetterais à son cou pour le supplier de me reconforter, alors même qu'il serait occupé à m'anéantir...

Il y a la torture physique, et il y a la torture psychologique. Mallucé pratiquait les deux à la perfection.

Je tenais le coup. Je ne criais pas trop. Pour l'instant. Dans cet océan de souffrance, je m'accrochais de toutes mes forces à une minuscule bouée de sauvetage gonflée à l'optimisme. Je me répétais que tout allait s'arranger, que même s'il m'avait enlevé mon bracelet, mon tortionnaire ne se débarrasserait pas d'un objet qui pouvait se révéler utile pour lui, d'autant plus qu'il était sans doute fort ancien et valait une petite fortune. Je m'obligeais à croire qu'il avait laissé le bijou dans l'une des cellules alentour et que Barrons finirait par le localiser et me retrouver. La douleur allait bientôt s'arrêter. Je ne mourrais pas ici. Ma vie n'était pas finie.

C'est à ce moment-là qu'il utilisa sa botte secrète.

Les lèvres étirées par un sourire lépreux, le visage si proche du mien que son odeur putride de chairs corrompues me mettait au bord de l'évanouissement, il fit éclater ma bouée de sauvetage, qui sombra aussitôt dans les noires profondeurs de l'océan. Il me conseilla d'oublier Barrons, si je comptais encore sur lui, et si c'était cet espoir qui m'aidait à ne pas céder à la panique. Barrons ne viendrait jamais. Mallucé s'en était personnellement assuré en me dépouillant de mon « habile petit bracelet de localisation » dans l'impasse où il m'avait assailli et où il l'avait laissé, ainsi que mon sac et mes vêtements. Il avait tout abandonné sur place, sur un tas de bouteilles cassées et autres débris.

Il m'expliqua également que les Traqueurs nous avaient emmenés jusqu'ici, ne laissant aucune trace de moi au sol. En bon négociateur, Mallucé avait renchéri sur les tarifs du Haut Seigneur pour louer leurs services temporairement. Les mercenaires qu'ils étaient avaient

accepté son offre. Il n'y avait aucune chance que Jéricho Barrons, ou qui que ce soit d'autre, vienne à ma rescousse. Le monde m'avait oubliée. J'étais seule avec lui, dans le ventre de la terre, pour le pire et pour le pire.

L'expression « le ventre de la terre » faillit avoir raison de mes nerfs. L'image de mon bracelet désormais inutile, jeté sur le pavé de cette impasse, encore plus. J'étais à plusieurs heures de Dublin, enfouie sous des tonnes de roche.

Mallucé avait raison. Sans le bracelet, on ne me retrouverait jamais, vivante ou morte. Au moins, pour Alina, papa et maman avaient récupéré un corps. Le mien resterait perdu à jamais. Comment supporteraient-ils de perdre leur seconde fille, disparue sans laisser de traces ? Cette perspective m'était insoutenable.

Exit Barrons, donc. Quant à V'lane, il était aux abonnés absents. S'il avait été à l'affût, comme il m'y avait habituée, il serait intervenu depuis belle lurette. Jamais il n'aurait laissé Mallucé me faire subir les outrages qu'il m'infligeait. Cela signifiait donc qu'il était occupé ailleurs, sans doute en mission pour le compte de sa souveraine, et qu'il faudrait des mois, selon le calendrier des hommes, pour qu'il réapparaisse. Il ne me restait plus que Rowena et ses troupes soigneusement encadrées, mais la Grande Maîtresse avait été très claire. Elle ne risquerait pas la vie de dix *sidhe-seer* pour en sauver une seule.

Hélas ! Mallucé avait raison. Personne ne me viendrait en aide.

J'allais crever comme une bête dans cette sinistre caverne, sous les coups d'un monstre à demi décomposé. Je ne reverrais jamais le soleil. Je ne sentirais plus jamais sous mes pieds la caresse du sable chaud ou de l'herbe tendre. Je n'écouterais plus jamais une seule chanson, je n'inspirerais plus une seule goulée de l'air moite et parfumé de Géorgie, je ne goûterais plus au poulet aux noix de pécan ni à la tarte aux pêches de ma mère.

Il allait faire de moi une tétraplégique, m'avait-il dit, mais lentement, par degrés infinitésimaux. Quant aux tourments qu'il envisageait d'infliger à ce qui resterait de mon corps, ils étaient tellement insupportables que je ne les entendais plus. Mon cerveau refusait d'enregistrer ses paroles. Je coupais le son. Je faisais la sourde oreille.

L'espoir est aussi vital que l'oxygène. Sans lui, nous ne sommes rien. L'espérance forge la volonté. La volonté forge le monde. Mon optimisme avait été broyé, mais pas détruit. Il me restait encore une furieuse envie de vivre et une ultime chance.

Une chance aux reflets d'or et d'argent, incrustée de saphirs et d'onyx.

Ce jour-là, on m'avait nourrie, on ne m'avait pas encore fait trop

mal et l'un de mes bras était valide. Qui savait dans quel état je serais le lendemain ? Je ne parvenais plus à me projeter dans l'avenir, mais je savais que je ne retrouverais pas de sitôt les maigres forces que j'avais pour l'instant. Peut-être était-ce ma dernière chance. Mon tortionnaire avait-il l'intention de m'administrer des psychotropes, comme il m'en avait menacée ? La seule idée que l'on me prive du contrôle de mon esprit était plus insupportable que celle d'affronter de nouvelles souffrances physiques. Je n'aurais alors même plus la faculté d'essayer de lutter. Je ne laisserais pas cela arriver.

C'était maintenant ou jamais. Il fallait que je sache si j'étais ou non dotée d'une personnalité exceptionnelle, et je n'aurais sans doute pas d'autre occasion de le découvrir. La prochaine fois, il prendrait peut-être à Mallucé la fantaisie de m'enchaîner. Voire pire.

Il était toujours en train de parler, n'ayant apparemment pas remarqué que j'étais sourde à ses paroles et ne répondais même plus par des sursauts ou des tressaillements à ses vantardises. Il jouait enfin le rôle de sa vie. Un éclat halluciné brillait au fond de ses yeux jaunes.

Lorsqu'il s'approcha de nouveau de moi, je me jetai à son cou, feignant de solliciter une étreinte. Pris au dépourvu, il hésita. Je profitai de sa surprise pour plonger ma main valide sous sa tunique, cherchai fébrilement l'Amulette et refermai mes doigts autour lorsque je l'eus trouvée. Il me sembla que je tenais un glaçon dans ma paume. Le métal était si froid qu'il me brûla, et j'eus l'impression qu'il me rongerait jusqu'aux os. Ignorant la douleur, je demeurai immobile. Pendant quelques instants, il ne se passa rien. Puis une flamme sombre, une lumière bleutée commença à émettre des pulsations sous les plis de sa tunique, entre mes doigts.

J'avais ma réponse.

MacKayla Lane avait l'étoffe d'une héroïne !

Je n'aurais rien eu contre un peu de force supplémentaire et une bonne carte pour me sortir de ce labyrinthe, mais c'était déjà un encouragement. Je tirai mais la chaînette était constituée de solides maillons. Impossible de l'arracher. Je me souvins du vieux Gallois à moitié décapité. La chaîne avait-elle été renforcée par quelque sortilège ? Rassemblant toute mon énergie, je tirai dessus, quitte à déchirer les chairs à moitié putréfiées du cou de Mallucé. La pierre translucide enchâssée dans l'Amulette se mit à lancer des éclairs, baignant la grotte d'une lumière irréelle.

— Traîtresse ! s'exclama le vampire, incrédule.

J'avais deviné. Il n'avait jamais été capable d'obtenir semblable réponse de l'Amulette. Je lui décochai un sourire dédaigneux.

— Désolée, Mallucé. Vous n'avez pas le profil du poste.

— C'est impossible ! Tu n'es personne ! Tu n'es *rien du tout* !

— Une rien du tout qui va quand même te botter les fesses,

vampire à la manque.

Du bluff, rien que du bluff. En priant pour qu'une part de vérité s'y cache. Lorsque la chaîne céda enfin, je faillis tomber en arrière. Je reculai en trébuchant et me cognai contre le mur, l'Amulette toujours serrée entre mes doigts aux jointures blanchies par l'effort.

Pendant quelques secondes, Mallucé me considéra d'un regard vide. En le voyant porter une main gantée à son cou d'un geste hésitant, je compris qu'il se demandait comment j'avais pu lui arracher la chaîne, alors que pour sa part, il avait presque dû décapiter son précédent propriétaire pour la lui retirer. Puis une grimace de rage tordit ses traits. Il bondit sur moi, les poings fermés, retroussant ses lèvres sur ses crocs, et tenta de me reprendre la précieuse relique avant que j'aie réussi à m'en servir.

Je me recroquevillai autour de mon trésor pour le protéger et concentrai toute mon attention sur lui.

Rien ne se passa.

Je me réfugiai alors dans le sanctuaire *sidhe-seer* sous mon crâne et ordonnai : « Détruis-le. Réduis-le en lambeaux. Massacre-le. Sauve-moi. Je veux vivre ! Dis-lui d'arrêter de me frapper, dis-lui d'arrêter ! »

Les coups continuèrent à pleuvoir sur moi. Ni mes ordres ni mes supplications n'avaient le moindre impact sur la réalité.

Entre mes doigts, l'Amulette était froide comme la mort. Son étrange lumière remontait le long de mon bras, me communiquant sa terrible puissance. Elle était animée d'une sorte de conscience ténébreuse et répandait autour d'elle un froid polaire. Je percevais les pulsations qu'elle émettait, semblables à de féroces battements de cœur. C'était manifeste, elle *voulait* être utilisée par moi, elle était avide de servir. Mais un point m'échappait encore : ce que j'avais à faire pour me l'approprier. Puis une autre révélation s'imposa à moi. Je n'avais pas brisé la chaîne. C'était elle qui s'était cassée, volontairement, en accord avec ses obscurs desseins. L'Amulette avait choisi de venir à moi, ayant sans doute perçu que je saurais faire usage d'elle.

À moi d'accomplir le reste... à commencer par en deviner le fonctionnement. Sans son aide.

Nom de nom, qu'étais-je censée faire ?

Mallucé avait planté ses dents dans mon cou et tirait de toutes ses forces. De ses poings gantés de cuir rigide il me martelait les côtes pour m'obliger à me relever, afin de me reprendre l'Amulette. Rapidement, la douleur absorba toute mon attention.

Le Pilier des Ténèbres ne m'était d'aucun secours.

Si j'avais eu le temps d'apprendre à m'en servir, j'aurais peut-être eu une chance...

Dans le cas présent, ma seule réussite était d'avoir fait exactement

ce qu'il fallait pour irriter Mallucé.

Tandis qu'il recommençait à me rouer de coups, je compris soudain qui il était vraiment. En définitive, sous le masque de vampire, derrière le personnage cynique et cruel, il n'y avait qu'un enfant tyrannique et gâté. En aucun cas un psychopathe, mais un enfant mal élevé, égoïste et querelleur, incapable de supporter que le voisin ait un plus beau jouet que lui, c'est-à-dire plus d'argent, de pouvoir ou, dans mon cas, de force de caractère que lui. S'il ne pouvait posséder ce qu'avait l'autre, faire comme l'autre, être comme l'autre, il fallait qu'il le détruise.

Je songeai aux cadavres qu'il avait semés sur son passage dans la propriété du vieux Gallois. À la mort atroce qu'avaient connue les malheureux.

Personne ne me venait en aide. Je ne parvenais pas à faire fonctionner l'Amulette. Je n'étais pas de taille à lutter contre Mallucé, malgré son état de décomposition avancée. Je devais me résoudre à l'évidence : je ne m'en sortirais pas.

Quand le contrôle que vous exercez sur votre environnement vous est retiré, ne vous laissant pas d'autre option que la mort – votre seule marge de manœuvre étant de choisir entre une fin rapide et une lente agonie –, la vie n'est plus qu'une pilule amère. La souffrance que j'endurais la rendait d'autant plus facile à avaler.

Je ne le laisserais pas me briser les quatre membres.

Je ne le laisserais pas me faire perdre l'esprit. Il est des choses pires que la mort.

Mallucé était dans une rage aveugle, plus violente que tout ce que j'avais jamais vu chez lui. Je le sentais sur le point de perdre le peu de maîtrise de soi qu'il lui restait. Très bien. J'allais jeter un peu d'huile sur le feu.

Je me souvins alors des paroles de Barrons au sujet de la jeunesse de John Johnstone Junior, du mystérieux accident qui avait coûté la vie à ses parents et de la rapidité avec laquelle Mallucé s'était désolidarisé de tout ce qu'ils avaient représenté. Je n'avais pas oublié la façon dont Barrons avait provoqué Mallucé en faisant allusion à ses origines, ni la réaction immédiate du vampire, qui était entré dans une rage folle en entendant son nom de naissance, auquel il semblait vouer une haine sans bornes.

— À quel moment es-tu devenu complètement cinglé, J.J. ? articulai-je avec peine entre deux coups. Quand tu as assassiné tes parents ? Ou encore avant ?

— Je m'appelle Mallucé ! éructa-t-il. Pour toi, Haut Seigneur ! Mon imbécile de père n'a eu que ce qu'il méritait. Il se prenait pour un philanthrope. Il était en train de dilapider mon héritage. Je lui ai dit d'arrêter ; il ne m'a pas écouté.

Barrons avait déclenché la colère de Mallucé en l'appelant Junior, le même surnom qu'Alina m'avait donné. Je ne pouvais pas le salir en l'utilisant pour lui, mais j'avais une autre idée.

— C'est toi qui mérites la mort. Tu es une grossière erreur de la nature, *Johnny*.

— Ne m'appelle pas comme ça ! Je te l'interdis ! hurla-t-il.

J'avais mis le doigt sur un point sensible. Le vampire détestait encore plus ce surnom que celui de Junior. Parce que c'était le petit nom que sa mère lui donnait ? le diminutif un peu méprisant qu'utilisait son père ?

— Ce n'est pas moi qui ai fait de toi un monstre. C'est toi, *Johnny*.

J'avais si mal que j'en perdais presque l'esprit. Je ne sentais plus l'un de mes bras. Mon visage et mon cou ruisselaient de sang.

— *Johnny, Johnny, Johnny !* chantonnai-je. *Johnny, petit Johnny !* Tu ne seras jamais qu'un...

Le coup suivant atterrit sur ma pommette. Je tombai à genoux. L'Amulette glissa de ma main.

— *Johnny, Johnny,* continuai-je dans un murmure de supplication que j'entendais à peine. Tue-moi... Tue-moi tout de suite...

Un dernier uppercut m'envoya contre le mur du fond. J'entendis le craquement des os de mes jambes, puis plus rien. Je sombrai dans une bienheureuse inconscience.

J'ignore où se forgent nos rêves. Parfois, je me dis que ce sont des souvenirs inscrits dans notre mémoire cellulaire, ou encore des messages que nous envoient je ne sais quelles instances supérieures. Des avertissements. Peut-être notre esprit est-il doté d'une sorte de mode d'emploi que nous sommes trop obtus pour déchiffrer, car nous le considérons comme un résidu négligeable de la pensée rationnelle. Quelquefois, je me dis que toutes les réponses dont nous avons besoin sont enfouies dans les limbes de notre inconscient, au creux de nos rêves. Le mode d'emploi est là, sous nos yeux, et ses pages s'ouvrent chaque nuit quand nous posons la tête sur l'oreiller. Les plus sages d'entre nous le lisent et en font bon usage. Les autres, c'est-à-dire la plupart, déploient des efforts considérables à leur réveil pour oublier toute révélation gênante qu'ils auraient pu y trouver.

Quand j'étais petite, je faisais souvent le même cauchemar. Ce rêve prenait quatre variantes subtiles. Si deux d'entre elles étaient encore supportables, les deux autres instillaient en moi un tel dégoût que je me réveillais, le cœur au bord des lèvres.

Exactement comme en cet instant précis.

Une puissante amertume s'attardait sur ma langue, dans mon palais, me faisant faire la grimace. Je compris pourquoi je n'étais jamais parvenue à mettre un nom sur ce goût. Ce n'était pas celui d'un aliment ou d'une boisson, mais celui d'une émotion. Le regret. Ce chagrin violent, intense, qui jaillit de la source de notre âme et se répand sur les erreurs que nous avons commises dans le passé, inonde les chemins que nous aurions dû prendre ou éviter, bien longtemps après les faits, une fois que tout est consommé et qu'on ne peut plus revenir en arrière.

J'étais vivante – ce que je ne regrettais pas.

Barrons était penché au-dessus de moi – ce que je ne regrettais pas non plus.

Ce que je regrettais, c'était le regard qu'il posait sur moi et qui m'annonçait plus sûrement qu'un diagnostic médical que je ne m'en sortirais pas. J'étais vivante, mais plus pour longtemps. Mon sauveur était arrivé, mon chevalier sur son blanc destrier était enfin venu à

mon secours.

Trop tard.

J'aurais peut-être pu survivre, si seulement je n'avais pas perdu tout espoir.

Je pleurai – du moins me semble-t-il. Je ne sentais plus mon visage. Que m'avait-il dit, la nuit où nous avions cambriolé le musée personnel de Rocky O'Bannion ? J'avais bien écouté ses paroles, que j'avais trouvées d'une grande sagesse. *Un sidhe-seer qui a renoncé d'avance est un sidhe-seer mort, car le doute est une arme qu'il retourne contre lui. Moralité, il n'y a que deux options : l'espoir ou la peur. Le premier lui donne des ailes, le second l'enterre vivant.*

Je comprenais, à présent.

— Vous êtes... réel ?

Ma langue avait été lacérée par mes dents. Elle avait doublé de volume, était chargée de sang et de regrets. Je savais très bien ce que je voulais dire, mais je n'étais pas certaine d'être intelligible.

Il hocha la tête d'un air grave.

— C'était... Mallucé... pas mort, articulai-je avec difficulté.

Ses narines frémissèrent, ses yeux se plissèrent.

— Je sais, répondit-il d'une voix tendue. Son odeur est ici, partout. L'endroit est imprégné de sa puanteur. Ne parlez pas. Enfer et damnation, que vous a-t-il fait ? Et vous, qu'avez-vous fait ? Vous vous êtes amusée à le provoquer ?

Barrons commençait à me connaître.

— Il m... m'a dit que vous ne... viendriez pas.

J'avais froid, si froid ! À part cela, curieusement, je n'avais pas très mal. Cela signifiait-il que ma moelle épinière avait été touchée ?

Barrons jeta autour de lui des regards rapides, comme pour chercher quelque chose. S'il avait été n'importe qui d'autre, j'aurais juré qu'il perdait son sang-froid.

— Et vous l'avez cru ? Non, ne répondez pas. J'ai dit, taisez-vous. Par tous les diables de l'Enfer, restez tranquille, Mac !

Il m'avait appelée Mac. J'avais trop mal pour sourire mais je souris quand même, intérieurement.

— B... Barrons ?

— Je vous ai dit de vous taire, grommela-t-il.

Au prix d'un effort surhumain, je poursuivis :

— Ne... me laissez pas... mourir là-dessous.

« Mourir là-dessous », murmura l'écho.

— S'il vous plaît... Emmenez-moi... au soleil.

« Enterrez-moi dans un bikini, pensai-je. Et faites-moi reposer aux côtés de ma sœur. »

— Tonnerre ! rugit-il. Je n'ai pas ce qu'il me faut !

Il se redressa et parcourut de nouveau la caverne d'un regard

frénétique. Vraiment, j'aurais juré qu'il perdait son calme. De quoi avait-il besoin ? Qu'espérait-il donc trouver ici ? Il ne me guérirait pas avec des attelles, cette fois-ci ! Je tentai de le lui dire, mais les mots ne voulaient plus franchir mes lèvres. J'essayai aussi de lui expliquer que j'étais désolée. Cela aussi refusa de sortir.

Je dus cligner des yeux car aussitôt, son visage réapparut tout près de moi. Sa main était dans mes cheveux. Son souffle chaud caressait ma joue.

— Je ne trouve rien dont je puisse me servir, Mac, dit-il d'une voix blanche. Si nous étions ailleurs, si j'avais ce dont j'ai besoin, je pourrais... tenter un rituel, mais nous n'avons pas assez de temps.

Un long silence s'ensuivit. Ou peut-être Barrons continua-t-il à parler, mais je ne l'entendais plus. Le temps n'existait plus. Je flottais.

Une fois de plus, son visage d'ange des ténèbres se pencha au-dessus de moi. Basque et picte, m'avait-il dit un jour. Des barbares et des criminels, avais-je ironisé. Malgré sa sauvagerie, ou à cause d'elle, il était d'une beauté fascinante.

— Vous ne pouvez pas mourir, Mac.

Sa voix était dure, implacable.

— Je ne le permettrai pas.

— Essayez de... m'en empêcher ! balbutiai-je !

À vrai dire, l'ironie de ma réplique ne devait guère être perceptible. Ma voix n'était plus qu'un souffle ténu. Au moins, je n'avais pas perdu mon sens de l'humour. Mallucé n'avait pas réussi à faire de moi un monstre. C'était le bon côté de la situation. J'espérais que mon père saurait prendre soin de ma mère, et que quelqu'un s'occuperait bien de Dani. J'aurais aimé avoir le temps de la connaître mieux. Derrière ses vantardises et ses grossièretés se cachait une âme généreuse.

Mais je n'avais pas vengé Alina. Qui s'en chargerait, à présent ?

— Ce n'est pas ce que je voulais, dit Barrons. Ce n'est pas ce que j'aurais choisi. Il faut que vous le sachiez. C'est important.

De quoi parlait-il ? Cela m'échappait. Une idée rôdait à la lisière de ma conscience... une intuition que je ne parvenais pas à cerner... un choix qui m'était encore offert.

Des doigts effleurèrent mes paupières. Barrons me fermait les yeux.

« Je ne suis pas encore morte ! » eus-je envie de protester.

Son autre main s'était glissée sous ma nuque, chaude et délicate. Ma tête roula sur le côté.

Ne me laissez pas... mourir là-dessous... L'écho continuait à résonner sous mon crâne. Comme ma voix était faible ! C'était celle d'une gamine naïve et sans défense. D'une petite chose aussi mignonne qu'inoffensive. En un mot, j'étais désespérément pathétique.

L'autre affreux goût de mon cauchemar était à présent sur ma langue. J'aspirai mes joues et fis rouler ma salive dans ma bouche comme on goûte un vin. Cette fois-ci, je reconnus le poison avant de le boire. C'était la couardise.

Voilà l'erreur que je m'apprêtais à commettre une fois de plus. Renoncer avant la fin du combat.

Tout n'était pas fini. Je n'aimais pas l'option qui se profilait devant moi, émergeant lentement des brumes de mon subconscient – en fait, je risquais même fort de la trouver répugnante –, mais je n'avais pas encore jeté l'éponge.

« Cela me donnait le pouvoir de la magie noire et la puissance de dix hommes, avait dit Mallucé. Tous mes sens étaient affûtés ; je me remettais de blessures mortelles aussi vite qu'elles m'étaient infligées. »

Je voulais bien faire une croix sur la magie noire. En revanche, je prenais la force et l'acuité sensorielle, et j'étais particulièrement intéressée par la guérison des blessures mortelles. J'avais laissé passer une chance de ne pas mourir aujourd'hui, je ne referais pas la même erreur. Barrons était là, maintenant. Ma cellule était ouverte. Il pouvait aller jusqu'à la dalle pour me rapporter de quoi me nourrir.

— Barrons ?

Je m'obligeai à ouvrir les yeux. Mes paupières étaient lourdes, pesantes. Barrons avait enfoui son visage au creux de mon cou et sa respiration était saccadée. Me pleurait-il ? Déjà ? Je comptais donc, même un peu, aux yeux de l'énigmatique et impitoyable Jéricho Barrons ? À ma grande surprise, je m'aperçus que lui, en tout cas, était devenu quelqu'un d'important pour moi. Qu'il fût bon ou mauvais, qu'il eût raison ou tort, il était un phare dans ma nuit.

— Barrons... répétais-je, cette fois-ci avec plus de force, faisant appel au peu d'énergie qui me restait.

Je parvins enfin à attirer son attention. Dans la lueur vacillante des torches, son visage semblait taillé à la hache. Son expression était effrayante, ses yeux sombres deux puits sans fond.

— Je suis désolé, Mac.

— Ce n'est pas... votre faute.

— Si, et bien plus que vous ne pouvez le savoir, ma belle.

Ma belle ? Apparemment, j'avais pris du galon. Cela n'allait peut-être pas durer, étant donné ce que je m'apprêtais à lui dire.

— Je suis désolé de ne pas être venu vous chercher. Je n'aurais pas dû vous laisser rentrer seule à la maison.

— Écoutez, dis-je.

Si mon bras me l'avait permis, j'aurais agrippé sa manche avec énergie. Barrons approcha son oreille de mes lèvres.

— *Unseelie*... dalle ? demandai-je dans un souffle.

Il haussa les sourcils, jeta un regard par-dessus son épaule, puis se tourna vers moi.

— Il y est, si c'est ce que vous voulez savoir, me dit-il d'un ton intrigué.

D'une voix résolue, j'articulai :

— Donnez-m'en... un morceau.

Il ouvrit des yeux ronds de surprise, considéra de nouveau l'*Unseelie* toujours agité de soubresauts et parut réfléchir.

— Vous... Que... Est-ce que Mallucé...

Sa voix s'étrangla.

— Qu'est-ce que vous racontez, Mac ? Vous voulez vraiment en manger ?

J'entrouvris les lèvres, mais ne parvins pas à parler.

— Nom de nom, vous n'y pensez pas ! Avez-vous seulement idée de ce que cela pourrait vous faire ?

Je poursuivis notre échange sur le mode silencieux, comme à notre habitude.

Une assez bonne idée, oui. Cela pourrait me sauver la vie.

— Je parle du mauvais côté. Il y en a toujours un.

Je lui répondis que le véritable mauvais côté, ce serait de mourir.

— Il y a des choses pires que la mort.

Ce n'est pas le cas. Je sais ce que je fais.

— Même moi, je ne sais pas ce que vous faites, et pourtant, je sais tout ! répliqua-t-il d'un ton agacé.

J'aurais éclaté de rire si j'en avais été capable. Son arrogance était sans limites.

— C'est un faë noir, Mac. Vous voulez manger de l'*Unseelie*. Vous ne vous rendez pas compte !

Je suis en train de mourir, Barrons.

— Je n'aime pas du tout cette idée.

Vous en avez une meilleure ?

Il prit une longue inspiration. Je le regardai, incapable d'interpréter les expressions complexes qui se succédaient sur son visage tandis qu'il semblait écarter les idées à mesure qu'elles se présentaient à son esprit.

En le voyant hésiter quelques secondes de trop, puis secouer violemment la tête, je compris qu'il avait bien une autre idée, mais pas meilleure que la mienne.

— Non, répondit-il.

Soudain, une lame de couteau brilla dans sa main. Il m'adressa un petit sourire ironique et se dirigea vers la dalle.

— L'aile ou la cuisse ? Oh, j'ai peur que nous n'ayons plus de cuisse à vous proposer.

Il tailla une tranche de chair. Il n'y avait pas d'aile non plus, mais

son humour, bien qu'assez noir, me réchauffait le cœur. Barrons ne voulait qu'atténuer l'horreur du terrible festin qui m'attendait.

Refusant de savoir quel morceau de la « bête » j'allais manger, je fermai les yeux lorsqu'il en porta une première bouchée à mes lèvres. Je n'aurais pas supporté de voir. C'était déjà assez difficile d'ignorer les parties les plus croquantes – du cartilage ? – de cette viande qui remuait encore sous mes dents, et qui ne cessa pas de bouger lorsque je l'avalai. Il me sembla que les minuscules morceaux continuaient à s'agiter une fois arrivés dans mon estomac.

La chair *unseelie* avait un goût encore plus immonde que celui de mes quatre cauchemars réunis. J'espère que notre mode d'emploi n'est valable que dans ce monde, et non en Faery. Je n'aimerais pas avoir à goûter, même en rêve, les saveurs les plus infectes de ces royaumes.

Je continuai à mâcher en réprimant des haut-le-cœur.

MacKayla Lane, alias Glam'Mac, serveuse de bar blonde et sophistiquée, me criait d'arrêter avant qu'il ne soit trop tard. Avant que nous ne puissions plus jamais redevenir la jeune Belle du Sud heureuse et sans histoires que nous étions autrefois. Elle ne comprenait pas que cette époque était depuis longtemps révolue.

Primitive Mac, accroupie dans la boue, sondait le sol de la pointe de la lance en hochant la tête et en s'écriant : « Aaah ! Enfin, le pouvoir, le vrai ! Encore ! »

Quant à moi, qui tentais de faire cohabiter les deux, je me demandais quel serait le prix à payer pour mon ignoble festin. Les inquiétudes de Barrons étaient-elles fondées ? Le fait de manger de la chair *unseelie* aurait-il des conséquences néfastes pour moi ? Cela me rendrait-il mauvaise ? Ne fallait-il pas porter *déjà* en soi les germes du mal pour passer dans le camp des ténèbres ? Peut-être le fait de n'en consommer qu'une seule fois ne changerait-il rien du tout pour moi. Mallucé en ingérait constamment. Le vrai risque était sans doute là. Il y a de nombreuses drogues que l'on peut prendre de temps en temps sans réels dommages. Il était tout à fait possible que la chair faë vivante me guérisse et me rende mes forces, sans autres séquelles.

Au fond, tout cela n'était peut-être pas important. Ce qui comptait, c'était que ce jour-là – ou ce soir-là, je n'en savais rien –, j'avais commis l'erreur de renoncer trop tôt. Je n'étais pas près de recommencer. À partir de maintenant, j'allais me battre pour vivre avec les moyens à ma disposition, et quel qu'en soit le prix, je le paierais sans barguigner. Plus jamais je n'accepterais de mourir. Je ferais reculer la mort jusqu'à la dernière seconde. À présent, j'avais honte d'avoir perdu l'espoir.

« Tu ne peux pas aller de l'avant si tu regardes en arrière, Mac, disait toujours papa. Tu te cognes contre les murs, c'est tout. »

J'abandonnai mes regrets ; c'était un fardeau inutile. Bien décidée

à aller de l'avant, j'ouvris la bouche.

Plusieurs fois de suite, Barrons alla couper un autre morceau de chair et revint me donner la becquée. Bientôt, je mâchai avec plus de vigueur, j'avalai plus énergiquement. Une onde de chaleur commençait à se diffuser dans mon corps et je me mis à trembler, comme sous le coup d'une brutale montée de fièvre. Quelques bouchées plus tard, je compris que mon organisme venait d'entamer un douloureux processus d'autoréparation. La sensation était effrayante. Je laissai échapper un hurlement. Aussitôt, Barrons me bâillonna de sa main, puis il referma ses bras autour de moi pour me plaquer avec force contre lui. J'étais agitée de convulsions, et un gémissement plaintif monta malgré moi de mes lèvres. Devant les efforts qu'il déployait pour m'apaiser, je compris que Mallucé était dans les parages ou, du moins, certains de ses zéloteurs.

Une fois que le plus douloureux fut passé, je recommençai à manger, et de nouveau, ma température grimpa en flèche. Le même épisode se répéta plusieurs fois. Je guéris peu à peu, contre la chaleur du corps de Barrons. Solidement entourée de ses bras, j'endurai tremblements et convulsions, tandis que mon corps se reconstituait. Les lacérations à l'intérieur de ma bouche cicatrisèrent, laissant ma peau lisse et unie. Mes os se redressèrent avant de se souder. Mes tendons et mes chairs déchirées se reformèrent. Mes contusions disparurent. C'était un supplice. C'était un miracle. La chair *unseelie* vivante agissait en moi. Je sentais qu'elle modifiait ma structure interne, l'affectant à un niveau cellulaire, instillant en moi une énergie très ancienne et très puissante. Elle dissipait tous mes maux et, poussant sa mystérieuse action bien au-delà d'une simple guérison, opérait sur mon organisme une régénération d'ordre surnaturel.

Lentement, une vague d'euphorie se forma en moi, puis déferla avec puissance, me submergeant sous un flot de pure félicité. Mon corps était jeune, plus vigoureux que jamais, et doté d'une force inouïe !

Je m'étirai, d'abord avec prudence, puis avec un ravissement croissant. Toute trace de douleur avait disparu. Au moindre mouvement, mes muscles vibraient de puissance contenue. Mon cœur battait avec énergie, irriguant mon cerveau d'un sang enrichi de pouvoir faë.

Je me redressai sur mon séant. C'était incroyable ! Quelques instants plus tôt, je m'apprêtais à rendre l'âme, et voilà que j'étais revenue à la vie. Mieux que cela, même ! Émerveillée, je palpai mon visage et mon corps.

Barrons s'assit près de moi. Il me regardait comme s'il allait me pousser une deuxième et monstrueuse tête. Les narines frémissantes, il approcha son visage de ma peau et inhala.

— Votre odeur a changé, commenta-t-il sans aménité.

— C'est *moi* qui ai changé, mais je vais très bien, affirmai-je. En fait, je suis dans une forme olympique. Je ne me suis jamais sentie aussi bien ! C'est extraordinaire !

Je me levai, étirai mon bras et refermai ma main. Puis je donnai un coup de poing dans la muraille de pierre. Je sentis à peine le choc. Je recommençai avec plus d'énergie. La peau se déchira aux jointures de mes doigts... et se répara instantanément. Le sang n'avait pas eu le temps de perler que la plaie avait disparue.

— Vous avez vu ça ? m'exclamai-je. Je suis forte. Comme vous, comme Mallucé. Je vais pouvoir me faire respecter, maintenant !

L'air sombre, il se leva et s'éloigna. Il s'inquiétait trop, et je ne me privai pas de le lui dire.

— Et vous, vous ne vous inquiétez pas assez, rétorqua-t-il.

Pourquoi me serais-je fait du souci ? Quelques instants auparavant, j'étais à l'article de la mort, et voilà que j'avais soudain l'impression d'être immortelle ! Je venais de passer à une rapidité vertigineuse d'un extrême à l'autre, des profondeurs d'un désespoir absolu à une ivresse euphorique, de l'anéantissement à une force surhumaine, de la terreur à la toute-puissance. Qui pourrait me faire du mal, désormais ? Personne !

Être *sidhe-seer* avait enfin ses avantages ! J'étais à présent dotée d'une force physique inégalable, plus enviable encore que la rapidité surnaturelle de Dani. J'étais impatiente de tester mes toutes nouvelles capacités. J'éprouvais une telle sensation de totale confiance en moi que c'en était grisant. Oui, j'étais littéralement enivrée par mon propre pouvoir et par le plaisir qu'il me procurait.

Tel un boxeur, je me mis à sautiller sur place autour de Barrons.

— Frappez-moi.

— Il n'en est pas question.

— Allez, Barrons, tapez !

— Ne soyez pas ridicule.

— Je vous dis de me... Aïe !

D'une brusque détente, il venait de me faire perdre l'équilibre. Ma tête partit en arrière dans une vibration sonore, avant de revenir en place aussi vite. Je la secouai. Pas la moindre douleur. J'éclatai d'un rire triomphant.

— C'est dingue ! m'écriai-je. Vous avez vu ça ? Je n'ai pratiquement rien senti !

Je dansai d'un pied sur l'autre tout en feignant de lui donner des coups de poing.

— Allez, demandai-je. Tapez-moi encore.

Un courant électrique courait dans mes veines ; mon corps tout entier était insensible à la douleur.

Barrons secoua la tête.

Je le frappai à la mâchoire. Sous l'impact, il rejeta la tête en arrière.

Lorsqu'elle retrouva sa position initiale, son regard semblait dire :
« Je vous laisse en vie, mais n'insistez pas. »

— Satisfaite, maintenant ?

— Je vous ai fait mal ?

— Non.

— Je peux réessayer ?

— Achetez-vous un punching-ball.

— Battez-vous contre moi, Barrons. Je veux savoir à quel point je suis forte.

Il se massa la mâchoire.

— Vous êtes forte, répondit-il d'un ton sec.

J'éclatai de rire, ravie. La poupée sudiste était désormais une partenaire avec laquelle il faudrait compter. C'était extraordinaire ! J'avais du pouvoir... et j'en aurais encore plus une fois que j'aurais récupéré ma lance. Je devenais une pièce majeure sur l'échiquier. La partie qui m'opposait aux forces du Mal commençait à devenir plus équilibrée.

À propos de forces du Mal, où était le vampire ? J'allais le tuer. Tout de suite. Il avait brisé ma volonté de vivre. Il était le cuisant souvenir de ma faiblesse et de ma honte.

— Avez-vous vu Mallucé, en venant ? Au fait, comment m'avez-vous retrouvée ? Il m'a menti au sujet du bracelet, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas vu Mallucé, mais ce n'est pas lui que je cherchais. Le réseau souterrain du Burren est immense. Je vais vous guider jusqu'à la sortie.

Il consulta sa montre.

— Avec un peu de chance, nous serons dehors dans une heure.

— Après avoir abattu Mallucé.

— Je reviendrai pour m'occuper de lui.

— Je ne crois pas, répondis-je d'un ton glacial.

D'un regard, je le mis au défi de me contredire. J'étais gonflée à bloc, dopée à l'adrénaline. En aucun cas je ne laisserais un autre livrer ce combat à ma place. C'était le mien. Je l'avais payé de mon sang.

— Donnez un peu de pouvoir à une femme... maugréa-t-il avec un soupir fataliste.

— Il m'a brisée, Barrons, insistai-je d'une voix qui trahissait ma tension.

— N'importe quel être de valeur est brisé un jour ou l'autre. Une seule fois. Ce n'est ni une tare ni une honte, si on y survit. Vous avez survécu.

— Vous semblez parler d'expérience, dis-je, surprise.

J'aurais été curieuse de savoir par qui, ou par quoi, Jéricho Barrons avait été brisé.

Il me scruta longuement dans la faible lumière qui baignait la caverne. La lueur des torches dansa sur son visage, creusant ses joues, allumant dans ses yeux des charbons ardents.

— Oui.

Plus tard, me promis-je, je lui demanderais comment. Par qui. Pour l'instant, j'avais une autre question.

— Avez-vous tué celui qui vous a fait cela ?

Je ne sais comment appeler le mouvement qui étira ses lèvres ; je suppose qu'il s'agissait d'un sourire.

— De mes mains nues. Après avoir abattu sa femme.

D'un geste, il désigna la porte de ma cellule.

— Après vous, mademoiselle Lane. J'assure vos arrières.

Tiens ? J'étais de nouveau « mademoiselle Lane ». Apparemment, je n'étais « Mac » que grièvement blessée, ou à l'article de la mort. Encore un point que nous devrions éclaircir à tête reposée.

— Il est à moi, Barrons. N'intervenez pas.

— Sauf si vous perdez le contrôle de la situation.

— Aucun risque !

Le réseau souterrain était effectivement colossal. Comment Barrons m'y avait-il retrouvée ? Après avoir décroché des torches des murs pour nous éclairer, nous nous engageâmes dans un dédale dont les boyaux montaient et descendaient, suivîmes des tunnels, traversâmes des grottes, selon un parcours dont le plan m'était incompréhensible. J'avais vu des photos de certaines parties du Burren ouvertes aux touristes. Cet endroit ne ressemblait en rien à cela. Nous nous trouvions bien plus profondément sous terre, loin des circuits empruntés par les visiteurs, dans l'une des zones inexplorées du Burren. Je songeai que si des spéléologues imprudents venaient à s'égarer par ici, Mallucé devait régler le problème en les mangeant.

Jamais je n'aurais trouvé mon chemin seule dans ce labyrinthe souterrain.

Bien que je n'eusse pas de chaussures, soit les cailloux ne me coupaient pas, soit mes pieds guérissaient aussi vite qu'ils se blessaient. En temps normal, les espaces confinés m'oppressaient autant que l'obscurité, mais la chair *unseelie* que j'avais ingérée m'avait débarrassée de cette phobie. Je ne ressentais pas la peur, et cela éveillait en moi une sourde excitation. Mes sens avaient atteint un degré d'acuité inimaginable. Dans les faibles lueurs mouvantes des torches, j'y voyais aussi bien qu'en plein jour. J'entendais les créatures de la nuit fureter dans l'obscurité. Je humais plus d'odeurs que je ne pouvais en identifier.

Mallucé avait installé ses quartiers ici. Je reconnus un certain nombre des meubles victoriens qui ornaient autrefois son manoir. Dans une cave dont il avait fait un somptueux boudoir gothique, je découvris ma brosse à cheveux sur la table de chevet d'un lit dont la courtépointe de satin était maculée de taches. À côté se trouvaient une bougie noire, quelques cheveux à moi et trois petites ampoules.

Barrons en ouvrit une et la porta à ses narines.

— Il vous épiait en se projetant dans votre environnement immédiat. Vous n'avez jamais eu l'impression d'être observée ?

Je lui parlai alors du spectre, tout en glissant la brosse dans la poche arrière de mon jean. Toucher un objet que Mallucé avait eu entre les mains me faisait horreur, mais je refusais de laisser quoi que soit qui m'ait appartenu dans son antre maléfique, au cœur des entrailles de la terre.

— Et vous ne m'en avez jamais rien dit ? rugit Barrons. Combien de fois l'avez-vous vu ?

— J'ai lancé une lampe torche à travers lui. Je pensais qu'il n'était pas réel.

— Comment voulez-vous que je vous garde en vie si vous ne me dites pas tout ?

— Comment voulez-vous que je vous dise tout si vous ne me dites jamais rien ? Je ne sais absolument rien de vous !

— Je vous sauve la vie. Cela ne vous suffit pas ?

— Non. Vous le faites parce que vous avez besoin de moi. Parce que vous cherchez à m'utiliser.

— Pour quelle autre raison voudriez-vous que je vous sauve la vie ? Parce que je vous *aime* ? Réjouissez-vous d'être utile plutôt qu'aimée. L'amour est une émotion. Et les émotions...

Il leva une main et serra le poing avec force dans le vide.

— Les émotions sont comme l'eau. Lorsque vous rouvrez la main, il n'en reste plus une goutte. Croyez-moi, mieux vaut être une arme qu'être une femme.

Pour l'instant, songeai-je, j'étais les deux. Et je voulais la peau de Mallucé.

— Vous philosopherez une autre fois, Barrons.

Nous trouvâmes la pointe de lance dans une boîte capitonnée de velours, près de l'ordinateur de Mallucé. Comment cet appareil pouvait-il fonctionner ici ? En regardant de plus près, je m'aperçus que tous ses témoins lumineux brillaient de la même froide lueur bleu nuit que l'Amulette. Mallucé rechargeait son portable à la magie noire !

— Un instant.

Barrons entra quelques commandes sur le clavier, rallumant l'écran. Une page de texte apparut quelques secondes, puis une pluie

d'étincelles glaciales jaillit en crépitant de l'appareil, qui s'éteignit.

— Vous avez pu lire quelque chose ?

— Il a plusieurs enchérisseurs pour la lance. J'ai pu lire deux des noms.

Il consulta de nouveau sa montre.

— Prenons l'arme et fichons le camp.

Je tendis la main vers la relique nichée dans le velours. J'étais sur le point de la retirer de son écrin lorsque je m'immobilisai, frappée par un désagréable pressentiment.

D'un geste vif, je rabattis le couvercle de la mallette, que je glissai sous mon bras. Barrons me jeta un regard étrange. Je haussai les épaules, et nous partîmes.

Après avoir quitté le boudoir, nous entrâmes dans une nouvelle caverne, remplie de livres, de boîtes et de pots dont le contenu défie toute tentative de description. Apparemment, Mallucé touchait à la magie noire déjà bien avant sa rencontre avec le Haut Seigneur. Parmi la collection de potions, poudres et mixtures diverses du vampire se trouvaient les trésors enfantins de John Johnstone Junior. Pour un peu, j'aurais pu voir le petit Anglais, invisible dans l'ombre de ce père à la personnalité écrasante qu'il avait tant haï. Il se rebellait. Se prenait de fascination pour le monde gothique, si différent du sien. Se lançait plus tard dans l'étude de la magie noire. Préparait, à l'âge de vingt-quatre ans, le meurtre de ses parents. Mallucé avait été un monstre bien avant d'être un vampire.

Cette grotte ouvrait sur un vaste tunnel éclairé par des torches. Dans le mur était encastrée une porte verrouillée à double tour. Comme nous ne parvenions pas à la pousser, Barrons posa ses paumes dessus. Après un long silence, il s'écria « Ah ! » et récita à toute vitesse un chapelet de mots incompréhensibles. Le battant pivota sur ses gonds, révélant un étroit couloir long d'au moins cinq cents mètres jalonné de cellules emplies d'*Unseelie*. Le garde-manger personnel de Mallucé. Comment avait-il pu en attraper autant ?

Tout à coup, je perçus sa présence, un maelström de rage et de putréfaction qui remontait le tunnel dans notre direction.

— Il vient par ici, murmurai-je. Je crois qu'il a besoin de s'alimenter. Il m'a dit qu'il devait manger tout le temps.

Barrons me jeta un regard furieux. Je savais très bien à quoi il pensait.

— Pas parce qu'il est en manque, protestai-je, mais parce qu'à force d'ingérer de la chair *unseelie*, certaines parties de lui le sont devenues. Le coup de lance que je lui ai donné a empoisonné cette part-là de son organisme.

Il haussa des sourcils incrédules.

— Il est devenu en partie faë ? La lance l'a empoisonné ? résuma-

t-il. Vous saviez tout cela et ça ne vous a pas empêchée de manger de la chair *unseelie* ?

— N'oubliez pas quelle était mon alternative, Barrons.

— C'est pour cette raison que vous avez laissé la lance dans sa mallette et que vous portez celle-ci sous le bras ! Vous avez peur de toucher l'arme, n'est-ce pas ?

— Autrefois, j'avais une arme. Maintenant, je *suis* une arme.

Je fis volte-face et quittai le couloir. Certes, j'avais acquis la puissance d'un faë, mais j'en avais également pris les faiblesses, et je n'avais pas envie d'admettre devant Barrons le désarroi dans lequel cela me plongeait. Plus jamais je ne pourrais toucher la lance. Si je me piquais accidentellement, commencerais-je à me décomposer, moi aussi ? Qu'étais-je devenue ? En quoi étais-je différente de mes ennemis, à présent ?

— Il approche, dis-je par-dessus mon épaule. Je préférerais qu'il reste à jeun.

Barrons me rejoignit et referma la porte du « garde-manger ». En le voyant sortir une ampoule de sa poche, je compris qu'il avait « emprunté » un certain nombre d'affaires au maître des lieux. Il ouvrit l'ampoule, en projeta quelques gouttes sur le battant et parla de nouveau dans ce langage que je ne comprenais pas. Puis il regarda autour de lui, et manifestement, ce qu'il vit ne le satisfit pas.

— Un bon général choisit le terrain où il va livrer bataille. Vous vous êtes nourrie de la même chair que lui. Si vous pouvez le percevoir, nul doute que la réciproque est vraie. Il va nous suivre.

— Que cherchons-nous ?

— Un endroit sans issue. Je veux en finir avec tout cela au plus vite.

La grotte que nous choisîmes était petite, étroite, hérissée de stalactites et de stalagmites. Elle n'avait qu'une entrée, que Barrons verrouillerait dès que Mallucé serait à l'intérieur. Je lui tendis la boîte qui contenait la lance ; il me fit signe de la dissimuler derrière un tas de débris. Pour rien au monde je ne voulais prendre le risque que Mallucé utilise l'arme contre moi. Par ailleurs, même si j'étais consciente que celle-ci ne pouvait tuer que certaines parties de lui, cela ne me suffisait pas. Je le voulais *entièrement* mort.

— Que dois-je faire pour tuer un vampire ? demandai-je à Barrons.

— Espérez qu'il n'en soit pas un.

— Je n'aime pas du tout votre réponse.

Il haussa les épaules, fataliste.

— Je n'en ai pas d'autre à vous proposer, mademoiselle Lane.

Mallucé approchait. Barrons avait raison : le fait de consommer la

même chair avait créé un lien entre lui et moi. Nul doute que le vampire percevait ma présence aussi nettement que je percevais la sienne.

Il était furieux, et affamé. Il n'avait pas réussi à ouvrir son garde-manger. Je ne savais pas ce qu'avait fait Barrons, mais la porte en était hermétiquement scellée. Une fois de plus, mon énigmatique associé prouvait qu'il avait plus d'un tour dans son sac... Où avait-il appris tout cela ?

Mallucé était tout proche, à présent. Si proche que j'en tremblais.

Sa silhouette s'encadra dans l'entrée de la grotte. Son capuchon était rejeté en arrière, révélant son visage barré d'un effrayant rictus.

— Te voilà ! Tu croyais m'échapper, garce ?

Je ne le voyais qu'à contre-jour, son ample vêtement se découpant sur la lueur vacillante des torches. Le fumet de chairs putrides qui montait de lui me parvenait par bouffées. Sans doute convaincu de sa supériorité sur moi, il ne manifestait pas la moindre crainte. Moi non plus, je n'avais pas peur ! Plissant les yeux, je le dévisageai. Malgré ses fanfaronnades, il ne comprenait pas comment je m'étais enfuie, et cela le tracassait. Je compris alors qu'il ne se déciderait pas à entrer dans la petite grotte tant qu'il ne saurait pas par quel moyen j'avais réussi à m'échapper de ma prison.

— Attrapez-moi, si vous le pouvez ! répliquai-je d'un ton volontairement provocateur.

— Comment t'es-tu sauvée de ta cellule ?

— Vous n'aviez pas fermé à clé, mentis-je.

Il réfléchit quelques instants.

— Tu ne pouvais en aucune façon te déplacer. Je t'ai brisé les deux jambes, ainsi que les bras. Comment as-tu atteint l'*Unseelie* ?

— De la même manière que j'ai verrouillé votre garde-manger. Avouez que je ne me débrouille pas trop mal. Vous n'avez pas pu l'ouvrir, n'est-ce pas ? Moi aussi, je connais quelques tours de passe-passe. On dirait que vous m'avez sous-estimée, mon vieux.

Il me dévisagea, intrigué. Il savait que le sort interdisant l'accès à son garde-manger était très puissant. Si j'étais capable d'une telle maîtrise de la magie noire, je prenais soudain une valeur nouvelle à ses yeux. Il se détendit imperceptiblement.

— Tu commences à devenir intéressante... Figure-toi que c'est une idée qui m'avait déjà traversé. Eh bien, nous allons pourrir ensemble, toi et moi. Je vais te donner à manger, et je te transpercerai avec ta maudite lance.

Apparemment, il n'avait pas remarqué qu'elle avait disparu de ses affaires.

— Il faudra d'abord m'attraper, susurrai-je.

Il défit sa tunique et la laissa tomber sur le sol. Sa chemise de

dentelle était souillée de taches. Il portait un pantalon fait dans le même cuir noir rigide que celui des gants qui couvraient ses mains, sans doute pour les mêmes raisons. Il fallait absolument que je le convainque d'entrer dans la grotte. Barrons pourrait alors jeter un sort lui interdisant d'en sortir.

Sur une intuition, je me mis à sautiller d'un pied sur l'autre.

— Allez, Johnny, viens ! Montre-moi que tu es un homme !

Tout à coup, il s'élança vers moi avec une rapidité foudroyante et referma l'une de ses mains autour de mon cou. Voyant Barrons apparaître derrière lui, je l'avertis en silence. *Laissez-le-moi.*

Puis je saisis Mallucé par le poignet et lui donnai un coup de genou à l'entrejambe, avec la puissance musculaire de dix hommes. Ses chairs étaient si molles que ma cuisse s'enfonça de quelques centimètres dans son corps.

— Je ne sens plus rien, ici, sorcière ! cracha-t-il.

— Et là ?

De toutes mes forces, je le frappai à la tempe. Du sang jaillit de son crâne tandis qu'il reculait en trébuchant, mais sa plaie se cicatrisa aussi vite qu'elle s'était ouverte. Mon corps serait-il capable du même prodige ?

Je ne tardai pas à avoir la réponse. Il me brisa le nez. Celui-ci se redressa aussitôt. Je lui arrachai presque le bras. Son membre se balançait pendant quelques secondes, puis se ressouda à son épaule... et Mallucé s'en servit pour me donner un coup de poing d'une vigueur inouïe.

— Quand je t'aurai réglé ton compte, poupée, j'irai à Ashford. Tu te souviens de tes confessions ? Tu m'as parlé de ta maman. Mais j'y pense... Je devrais peut-être te laisser vivre assez longtemps pour que tu puisses assister à ce que je vais lui faire subir.

En guise de réponse, je martelai son visage hideux jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une masse de chairs sanguinolentes. Il fallait que cela cesse. Que Mallucé ne sorte jamais vivant de ces caves. Je ne pouvais pas continuer à le tuer jusqu'à la fin des temps ! Il tenta de me déchirer l'oreille. Je faillis le mordre mais je me retins au dernier instant, saisie d'un doute. Quels étaient les risques, avec un vampire ? Mieux valait éviter que son sang passe à portée de mes lèvres. Alors, je lui donnai un coup de pied dans la rotule. L'os se brisa dans un craquement, puis Mallucé roula à terre. Je me jetai sur lui, toutes griffes dehors, ivre de fureur, de violence et de sang.

Quelque chose en moi était en pleine régression animale, et j'y prenais un plaisir féroce.

J'avais perdu toute notion du temps. Nous étions deux machines de guerre, virtuellement indestructibles. Nous nous déchirions l'un l'autre, insensibles à la douleur, en un combat aussi cruel qu'absurde.

Je ne vivais que pour un but : le jeter à terre et l'y maintenir, jusqu'à ce qu'il ne bouge plus jamais. J'avais oublié qui il était. Je me fichais de qui j'étais. Tout se réduisait à une opposition simpliste, pour ne pas dire primitive. Mallucé n'avait plus de nom ni de visage. Il était l'ennemi ; j'étais celle qui devait le détruire. Je ne ressentais rien d'autre que l'impérieuse nécessité de combattre, qu'une inextinguible soif de meurtre.

Je le fracassai contre le mur de la caverne. Il m'écrasa contre une stalagmite aussi grande qu'un homme. Sous le choc, tous mes os vibrèrent. Je me ressaisis et nous roulâmes de nouveau dans la poussière en nous frappant de plus belle.

Tout à coup, Barrons s'interposa et nous sépara de force.

Je me tournai vers lui, furieuse.

— Qu'est-ce que vous fichez ? grommelai-je.

— Vous ! s'écria Mallucé, visiblement stupéfait. Comment êtes-vous arrivé ici ? J'ai laissé le bracelet dans l'impasse ! Vous n'aviez aucun moyen de la retrouver !

Je regardai Barrons, éberluée. Moi aussi, j'étais soudain curieuse de savoir par quel miracle il avait remonté ma piste jusqu'au Burren.

— Restez en dehors de tout ça, Barrons. C'est mon combat.

Pour toute réponse, il se mit à me marteler de ses poings, me frappant à la tête et au ventre avec une rapidité phénoménale. Prise de court, je ne ripostai pas et me pliai en deux dans un gémissement de douleur.

J'entendis Mallucé éclater de rire.

Pendant de longues secondes, je demeurai ainsi, le souffle coupé, tandis que mes côtes brisées se ressoudaient les unes après les autres. J'éprouvais une vive brûlure dans la poitrine, comme si l'un de mes poumons avait été percé.

Puis le rire de Mallucé s'acheva dans un gargouillis étranglé.

Lorsque je me redressai, Barrons avait passé un bras autour du cou du vampire. De sa main libre, il me frappa de nouveau. Sous la violence de l'impact, je tombai en arrière. Lorsqu'il m'avait labourée de ses poings, compris-je, il s'était retenu. Ses coups n'avaient été que d'amicales bourrades, comparés à celui qu'il venait de m'assener.

Il recommença à trois reprises. Chaque fois, je tentai de me remettre debout. Chaque fois, il me flanqua un nouvel uppercut avant que j'aie eu le temps d'achever mon geste. Il me semblait que mon cerveau tremblait sous ma boîte crânienne.

Lorsque je me relevai pour la énième fois, Mallucé était à terre, immobile. Je compris vite pourquoi. Sa tête n'était plus attachée à son cou. Barrons l'avait tué.

Il m'avait volé ma vengeance. Il m'avait privée du plaisir de détruire celui qui avait failli m'anéantir.

Je me tournai brusquement vers lui. Couvert de sang, essoufflé, la tête rentrée dans les épaules, il me regardait en fronçant les sourcils, vibrant d'une fureur presque palpable. De quel droit osait-il être en colère contre moi ? C'était tout de même moi qui étais lésée ! Mon combat avait été interrompu. Ma soif de sang restait intacte, rien ne viendrait l'étancher.

— Le vampire était à moi, Barrons !

— Jetez donc un coup d'œil à ses dents, mademoiselle Lane, répondit-il d'un ton tendu. Ce ne sont que des accessoires de farces et attrapes. Mallucé n'a jamais été un vampire.

Je lui donnai une bourrade à l'épaule.

— Je me fiche de savoir ce qu'il était ou non. C'était ma vengeance, salaud !

Il répondit à mon geste avec une force contrôlée.

— Vous ne faisiez que discuter, c'était bien trop long. Vous n'en auriez jamais fini.

— Qui êtes-vous, pour décider de ce qui est trop long ou pas ? ripostai-je en le bousculant de nouveau.

En retour, il me cogna de nouveau l'épaule.

— Vous vous amusiez !

— Pas du tout !

— Vous aviez le sourire aux lèvres, vous sautiez d'un pied sur l'autre, vous le provoquiez !

— J'essayais de mettre un terme à ce combat !

Je le frappai encore, avec plus de force.

— Bien au contraire, répliqua-t-il en me poussant si fort que j'en perdis l'équilibre. Vous le prolongiez. Parce que vous y preniez un plaisir fou.

— Arrêtez de parler de ce que vous ne connaissez pas ! hurlai-je.

— Je ne voyais même plus la différence entre vous et lui ! rugit-il.

Je le frappai au visage. Les mensonges jaillissent aisément. Ce sont les vérités que nous gardons le plus jalousement.

— Alors, vous ne regardiez pas assez ! Moi, je suis celle qui a des seins !

— Je le sais fichtre bien ! Je les ai sous les yeux en permanence !

— Il faudrait apprendre à contenir votre libido, Barrons !

— Allez au diable, péronnelle !

— J'y suis déjà, merci ! Grâce à vous, ma vie est devenue un enfer !

— Serait-ce ma présence qui vous enflamme, mademoiselle Lane ?

— Je vous en prie, épargnez-moi vos vantardises.

— Vantardises ? répéta-t-il d'un ton offensé. Je vous prouve le contraire quand vous voulez.

— Essayez, et je vous tue.

Il m'attrapa par mon tee-shirt et m'attira à lui jusqu'à ce que nos visages se touchent.

— Je vais faire plus qu'essayer, mademoiselle Lane. Et souvenez-vous que c'est vous qui m'avez défié. Ne vous imaginez pas qu'il vous suffira de crier : « Pouce ! » pour interrompre la partie.

— Vous avez entendu quelqu'un demander grâce, Barrons ? Pas moi.

— Très bien.

— Parfait.

Il lâcha mon tee-shirt, me prit par les cheveux et écrasa ses lèvres sur les miennes.

Il me sembla alors qu'une digue cédait en moi.

Je l'attirai à moi de toutes mes forces. Il en fit autant et me plaqua fiévreusement contre lui. Je lui tirai les cheveux, il m'imita aussitôt. Il ne jouait pas les gentlemen. En fait, il ne jouait pas du tout. D'une certaine façon, il n'avait jamais été aussi honnête.

Je lui mordis les lèvres. Il me fit un croche-pied et me renversa sur le sol de la grotte. Je lui envoyai un coup de poing. Il s'assit à califourchon sur moi.

Je déchirai le devant de sa chemise et la laissai retomber en lambeaux de ses épaules.

— C'était ma préférée, grommela-t-il.

Il se pencha au-dessus de moi tel un démon de la nuit, sa peau dorée luisant dans la lueur des flammes, emperlée de sang et de sueur. Son torse était couvert de tatouages qui disparaissaient sous sa ceinture.

Il referma ses deux mains sur le bas de mon tee-shirt, tira d'un coup sec pour le déchirer jusqu'au cou, puis il prit une longue inspiration.

Je le frappai encore une fois. Je ne saurais dire s'il en fit autant : je ne sentais plus rien. Sa bouche était de nouveau sur la mienne. Plus rien n'existait que le feu brûlant de sa langue forçant la barrière de mes lèvres, la pression de ses dents sur les miennes dans un crissement de nacre, la chaleur de son souffle saccadé contre ma peau assoiffée de caresses. Un torrent de désir – probablement amplifié par la tornade faë qui courait dans mes veines – monta soudain en moi, me faisant perdre pied, menaçant de me submerger. Dans ces eaux tumultueuses, je n'avais rien à quoi me raccrocher, pas de bouée de sauvetage, et aucun phare ne brillait dans les ténèbres pour m'indiquer de ses reflets ambrés des rivages plus sûrs. Barrons et moi n'étions plus qu'un ouragan animé d'une force aveugle, indifférent aux ombres qui nageaient peut-être dans les troubles profondeurs environnantes.

Il se plaqua contre moi et entama une danse sauvage, imprimant

à son bassin une série de mouvements d'un érotisme brûlant. *Un adolescent seul au monde. Un homme solitaire. Errant dans le désert sous une lune rouge sang. Partout, la guerre. Toujours la guerre ! Le souffle puissant du sirocco balayant un paysage de dunes de sable trompeuses. Une faille dans la muraille d'une falaise. Un refuge ? Non. Il n'existait plus le moindre sanctuaire dans ce monde.* Barrons avait glissé sa langue entre mes lèvres ; j'avais pénétré dans le secret de sa mémoire. Ces images lui appartenaient.

Soudain, un bruit se fit entendre. Nous nous séparâmes d'un bond, aussi rapidement que nous nous étions jetés l'un sur l'autre, et rampâmes chacun vers l'un des murs de l'étroite caverne.

Pantelante, je le cherchai du regard. Lui aussi avait le souffle court, et ses yeux n'étaient plus que deux fentes étroites.

Le sort est encore actif ? articulai-je en silence, tout en désignant l'entrée du menton.

On ne peut qu'entrer dans la grotte. Pas en sortir.

Eh bien, invoquez-en un autre !

Comme si c'était facile !

Il se fondit dans l'obscurité derrière une stalagmite.

De mon côté, je focalisai mon attention sur l'entrée en essayant de percevoir la nature du nouvel arrivant. Je tressaillis.

Faë... mais pas tout à fait. Suivi d'une dizaine d'*Unseelie*.

Les nerfs tendus à se rompre, je regardai l'entrée, au-delà du cadavre de Mallucé. Soudain, un éclat d'or et d'argent attira mon regard dans la lueur tremblante des torches.

L'Amulette ! Comment avais-je pu l'oublier ? Elle gisait sur un tas de chaînes, entre le corps sans vie de mon tortionnaire et le seuil de la petite grotte.

Les pas approchaient.

Je m'élançai en direction de la relique.

Au moment où je l'atteignais, un pied botté se posa dessus.

Je levai les yeux... et croisai le regard du meurtrier d'Alina.

Le Haut Seigneur détacha son attention de moi pour se tourner vers Mallucé, qu'il gratifia d'un rapide coup d'œil.

— Et moi qui venais pour lui régler son compte, murmura-t-il d'un ton satisfait. Il commençait à devenir encombrant. Tu m'as épargné cette peine. Comment as-tu fait cela ?

Il me scruta avec un intérêt nouveau, s'attardant sur mon visage et mes mains souillées de sang, mais manifestement indemnes de toute blessure. Un sourire éclaira lentement ses traits à la beauté surhumaine.

— Tu as goûté à la chair *unseelie*, on dirait ?

Je ne répondis pas. Je suppose que mon regard était assez éloquent. Derrière lui, dans l'encadrement de la porte, je pouvais voir une douzaine d'*Unseelie* appartenant à une caste que je ne connaissais pas, vêtus d'uniformes noirs ornés d'un blason rouge. Sa garde personnelle, si je ne me trompais pas.

Il éclata de rire.

— Tu es surprenante ! Aussi jolie que ta sœur, mais bien plus douée. Jamais Alina n'aurait fait cela.

À ces mots, une bouffée de rage monta en moi.

— Je vous interdis de prononcer son nom. Elle ne vous appartient pas. Elle ne vous a jamais appartenu !

Si Barrons me volait aussi ce combat, me promis-je en mon for intérieur, je le tuerais.

Hélas ! Ma vengeance n'était pas pour ce soir-là.

La voix du Haut Seigneur s'éleva et roula dans les airs avec la puissance d'un grondement de tonnerre. Son écho se répercuta sous ma voûte crânienne en un long murmure devant lequel tout mon être se plia, tel un champ de blé sous la bourrasque.

— Donne-moi l'Amulette. Allons !

Je la ramassai et la lui tendis, tout en me demandant pourquoi j'obtempérais avec une telle docilité. Lorsque mes doigts se posèrent sur la relique, celle-ci scintilla d'un éclat bleu-noir, comme si elle me reconnaissait. Une imperceptible lueur de surprise passa dans le regard du Haut Seigneur, qui m'arracha prestement l'Amulette de la

main.

— De plus en plus surprenante... murmura-t-il.

« Exact, ordure. J'ai la carrure pour posséder l'Amulette, alors surveille tes arrières ! » lui aurais-je volontiers répondu... si mes cordes vocales avaient bien voulu m'obéir. Force m'était de reconnaître que pour l'instant, je ne maîtrisais plus rien.

— Debout ! tonna-t-il.

L'Amulette s'embrasa d'une lueur polaire entre ses mains, éclipçant la maigre étincelle que j'avais été si fière d'allumer en elle.

Je bondis sur mes pieds avec la raideur d'une marionnette. Mon esprit me hurlait de me rebeller, mais mon corps semblait incapable de la moindre résistance. Je me balançai d'un pied sur l'autre devant la haute silhouette drapée de pourpre, levai les yeux vers son visage à l'effrayante beauté et attendis ses ordres. Alina avait-elle subi la même domination ? Avait-elle été non pas bernée, ainsi que je l'avais cru, mais dépouillée de toute volonté, tout comme moi en cet instant ?

— Viens.

Il se retourna. Tel un automate, je lui emboîtai le pas.

Ce fut le moment que choisit Barrons pour jaillir de l'ombre. Il se rua sur moi, me fit rouler avec lui sur le sol et se plaqua sur moi de tout son corps.

Le Haut Seigneur pivota sur ses talons dans un tourbillon de pourpre.

— Elle reste avec moi, déclara Barrons.

Ses paroles s'élevèrent dans la caverne avec la puissance d'un millier de voix dont l'écho se répercuta longuement dans ma tête. Bien entendu, je restais avec lui. Que m'étais-je imaginé ?

La réaction du Haut Seigneur fut incompréhensible. Il jeta un long regard à mon énigmatique mentor, puis, d'un coup de menton, donna le signal du départ à sa garde.

Il était parti depuis plusieurs secondes que je considérais encore le seuil désert d'un regard stupéfait, n'osant croire le témoignage de mes yeux.

Nous rentrâmes à Dublin dans la Maybach volée à Rocky O'Bannion. Je n'essayai pas de faire la conversation, et Barrons non plus.

J'avais été trop éprouvée par ma détention, dont j'ignorais alors la durée, pour soutenir la moindre discussion. En l'espace de vingt-sept heures, comme je l'apprendrais par la suite, j'avais affronté un Traqueur, découvert que mon spectre était non seulement bien réel mais représentait une menace autrement dangereuse que les *Unseelie* qui me pourchassaient ; j'avais été enfermée dans une grotte, torturée, battue à mort et étais revenue à la vie *in extremis* ; j'avais mangé de la chair *unseelie* vivante, acquis une force et un pouvoir surhumains, perdant au passage Dieu seul savait quoi, lutté à mains nues contre un vampire, livré avec Barrons une bagarre qui avait pris un tour des plus inattendus, abandonné un puissant Objet de Pouvoir entre les mains du meurtrier de ma sœur et, pire, perdu toute volonté en présence de celui-ci. Si Barrons n'avait pas été là pour, une fois de plus, me tirer de ce très mauvais pas, j'aurais docilement trottiné derrière mon formidable ennemi, ensorcelée par ce joueur de flûte de Hamelin en robe pourpre.

Puis, alors que je me croyais revenue de tout et imperméable à toute surprise, j'avais vu le Haut Seigneur tourner les talons devant Jéricho Barrons sans même tenter de discuter.

Je n'aimais pas cela. Pas du tout. Si le Haut Seigneur s'inclinait devant Barrons, quel danger côtoyais-je chaque jour en toute inconscience ? Je m'étais crue invincible jusqu'à ce dernier événement, dans les profondeurs ténébreuses du Burren. Jusqu'à ce que l'un des deux hommes présents dans la petite grotte anéantisse ma volonté d'un simple mot et que l'autre le mette en fuite d'un seul regard, à l'issue d'un duel aussi fulgurant que titanesque.

Je jetai un coup d'œil en direction du vainqueur. J'avais mille questions à lui poser. Il me regarda. Je renonçai.

Par je ne sais quel tour de force, il me dévisagea pendant d'interminables secondes sans ralentir un instant. Nous fendions la nuit à vive allure, et la brise nocturne qui s'engouffrait dans

l'habacle était lourde de tout ce que nous ne disions pas. Cette fois-ci, nous n'eûmes pas l'une de nos conversations silencieuses. Aucun de nous n'avait envie de trahir la moindre pensée, le moindre sentiment.

Nous nous regardions comme deux étrangers qui s'éveillent après une nuit d'amour et, ne sachant que se dire, s'éloignent chacun de leur côté sur la promesse de se téléphoner. En général, lorsque ces amants-là posent les yeux sur le téléphone dans les jours qui suivent, ils se souviennent avec embarras de l'impudeur dont ils ont fait preuve devant un parfait inconnu, et ne rappellent jamais.

Ce qui s'était passé entre Barrons et moi ce soir-là était plus que de l'impudeur, c'était un accès de folie érotique dont le seul souvenir me faisait rougir. Nous avions partagé une intimité soudaine, brutale, dans laquelle certains secrets s'étaient dévoilés.

J'étais sur le point de détourner les yeux lorsqu'il tendit soudain la main vers moi. Je me figeai. Avec une douceur dont je ne l'aurais jamais cru capable, il caressa mon visage de ses longs doigts fuselés.

Recevoir une marque de tendresse de la part de Jéricho Barrons est une expérience unique et inoubliable. Cela vous donne le sentiment d'être la personne la plus extraordinaire au monde. Imaginez-vous marchant droit vers le lion le plus puissant, le plus sanguinaire de la jungle, vous étendant devant lui, plaçant votre tête dans sa gueule... et, alors que vous vous attendez à être dévoré, l'entendre ronronner comme un gros chat avant de vous lécher affectueusement la joue. Voilà à peu près ce que je ressentis en cet instant.

Enfin, je détournai les yeux.

Barrons reporta son attention sur la route.

Et nous terminâmes notre trajet dans le même silence tendu.

— Tenez-moi ça, dit Barrons avant de verrouiller la porte du garage.

Il avait fait installer un système d'alarme, sur le clavier duquel je le vis saisir une série de chiffres.

L'aube était sur le point de se lever. À la lisière de mon champ de vision, je pouvais voir les Ombres s'agiter aux limites de la Zone fantôme, aussi nerveuses que des mouches prises sur du papier collant.

Je tendis les mains pour prendre la délicate boule de verre. Aussi fine et fragile qu'une coquille d'œuf, elle se parait de couleurs indéfinissables, aussi changeantes que les tuniques qu'arborait V'lane sur la plage de Faery. Consciente de ma force prodigieuse, je la manipulai avec le plus grand soin. Quelques instants auparavant, j'avais tordu la portière de la Maybach en la fermant. Barrons était furieux. On ne claquait pas les portières comme une brute, avait-il grommelé.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— L'Orbe de D'Jai. Une relique sacrée de l'une des maisons royales *seelie*.

— Impossible. Ce n'est pas un Objet de Pouvoir.

Il leva les yeux vers moi.

— Je vous assure que si.

— Et moi, je vous dis que non. Auriez-vous oublié que je sens ces choses-là ?

— Pourtant, insista-t-il, c'est bien un Objet de Pouvoir.

— Non, non et non.

Combien de temps allions-nous continuer cet échange aussi stérile que ridicule ? Nous nous défiâmes du regard, chacun bien décidé à ne pas céder un pouce de terrain.

Puis je le vis ouvrir de grands yeux, comme sous l'effet d'un soudain éclair de lucidité.

— Veuillez prendre la lance, mademoiselle Lane, ordonna-t-il soudain d'un ton sec.

— Je n'en vois pas l'intérêt, et je préférerais éviter.

La vérité, c'était que pour rien au monde je n'aurais accepté de poser la main sur la relique sacrée. J'étais douloureusement consciente de la chair *unseelie* que j'avais ingérée, et dont j'ignorais jusqu'à quel point elle m'avait transformée. Tant que je n'aurais pas mesuré mes nouvelles limites, j'étais résolue à éviter avec soin tout objet susceptible de blesser un faë.

— Ouvrez au moins la mallette, grinça-t-il entre ses dents.

Cela me semblait acceptable, même si je ne comprenais toujours pas où il voulait en venir. Ayant retiré la mallette de sous mon bras, j'en soulevai le couvercle pour regarder son contenu. Il me fallut un moment pour comprendre ce qui se passait... ou, plus exactement, ce qui ne se passait pas.

Je ne percevais plus la vibration de la lance.

Plus du tout !

Pas plus, à présent que j'y songeais, qu'un peu plus tôt, dans le boudoir de Mallucé. Je l'avais seulement *vue*, rangée dans son écrin.

Je concentrai mon attention sur l'objet. En vain. Mes perceptions *sidhe-seers* m'avaient abandonnée. Elles n'avaient pas seulement faibli ou diminué : elles avaient complètement disparu !

Atterrée, je m'écriai :

— Que m'arrive-t-il ?

— Vous avez mangé de la chair faë. Réfléchissez un instant.

Je fermai les paupières, comme pour ne pas voir la réalité en face.

— Un faë ne peut percevoir les Objets de Pouvoir faës, murmurai-je.

— Exactement. Vous comprenez ce que cela signifie, mademoiselle Lane ? Tout simplement que vous n'êtes plus capable de déceler la présence du *Sinsar Dubh*. Malédiction !

Pivotant sur ses talons, il s'engouffra dans la librairie.

— Malédiction, gémis-je en écho.

Cela voulait également dire que je n'offrais plus le moindre intérêt aux yeux de mon associé. Ou à ceux de V'lane. Malgré tous mes nouveaux superpouvoirs, je n'étais plus d'aucune utilité dans la course au Livre Noir !

Barrons m'avait pourtant mise en garde. Il y avait toujours un mauvais côté.

Celui-ci était une véritable catastrophe.

Je restai au lit toute la journée du dimanche, et je dormis la plupart du temps. Non seulement les horreurs que j'avais vécues m'avaient brisée, mais je payais le prix de ma guérison trop rapide, pour ne pas dire surnaturelle. L'organisme humain n'est pas conçu pour se régénérer à une vitesse aussi vertigineuse. D'ailleurs, j'aurais été bien incapable d'expliquer ce qui m'était arrivé à un niveau cellulaire. Malgré mon épuisement, les fibres faës en moi faisaient courir sous ma peau une énergie agressive, presque belliqueuse.

Mon sommeil lourd et parfois peuplé de rêves fut entrecoupé de moments de somnolence. À plusieurs reprises, je fis des cauchemars. Je me trouvais dans un endroit très froid, dont je ne pouvais m'échapper. De hauts murs de glace m'entouraient, m'interdisant toute tentative de fuite. Des créatures avaient creusé des grottes dans la falaise verticale au-dessus de moi. Elles m'observaient. Au loin, il y avait un château, une colossale forteresse de glace noire qui m'attirait irrésistiblement. Pourtant, je savais que si j'en trouvais le chemin et que j'en franchissais les hautes portes, je ne serais plus jamais la même.

À mon réveil, j'étais secouée de frissons. Je me fis couler une douche brûlante et restai sous le jet, immobile, jusqu'à ce que la réserve d'eau chaude se vide. Puis je me blottis de nouveau sous les couvertures et allumai mon ordinateur portable. Je tentai de répondre aux e-mails de mes amis outre-Atlantique, mais je ne parvins pas à m'intéresser à leurs préoccupations. Les soirées, les cocktails délirants, les fâcheries mesquines et le petit jeu du qui-couche-avec-qui ne signifiaient plus rien pour moi.

Je me rendormis. En rêve, je retournai dans ma prison de glace. À mon réveil, j'allai de nouveau me réchauffer sous une douche brûlante. Puis je m'aperçus qu'il était 9 heures. Nous étions lundi matin. J'avais le choix entre rester cachée toute la journée au fond de mon lit et trouver un peu de réconfort dans la routine du travail.

Je choisis la seconde solution. Parfois, il vaut mieux ne pas trop prendre le temps de réfléchir et continuer d'avancer, vaille que vaille.

Je m'obligeai à me pomponner. Gommage et masque pour le visage, rasoir et mousse à raser pour les jambes. Après la douche, comme je m'étais coupée au genou avec la lame, j'appliquai un peu de pâte dentifrice sur la coupure – un truc que m'avait appris Alina lors de mes premières tentatives maladroites. En voyant le sang rougir le gel bleu pâle, je fondis en larmes. Si j'avais eu la possibilité de m'évader en Faery pour passer un nouvel après-midi avec ma sœur, je n'aurais pas eu le courage de refuser.

Le sang rougissait le gel bleu pâle.

Je regardai mon genou, abasourdie.

Je saignais. Ma peau ne cicatrisait pas ! Que se passait-il ? Je frottai le dentifrice sur la plaie ; le sang jaillit de plus belle, se mêlant aux gouttes d'eau sur ma jambe.

Incrédule, je fermai le poing et frappai l'encadrement de la porte de toutes mes forces... avant de pousser un hurlement de douleur.

C'était impossible ! Je recommençai. Non seulement je me fis encore plus mal, mais je m'éraflai les doigts, qui se mirent à saigner à leur tour.

Ma force surhumaine avait disparu. Mon corps avait perdu ses capacités surnaturelles de régénération.

Un vertige me saisit. Mallucé m'avait laissé entendre qu'il mangeait de la chair *unseelie* en permanence, même avant que je ne le poignarde avec la lance. Sur le moment, j'avais cru que cet aliment créait une sorte d'addiction.

À présentée comprenais. Si l'on cessait d'en consommer, on retournait à son état humain, ce que Mallucé voulait absolument éviter.

Je me regardai saigner dans le miroir. L'image m'en rappelait une autre, un jour où je m'étais tenue devant cette même glace, examinant une tache rouge et noir sur ma peau.

Il n'est guère facile de savoir par quel processus de la pensée – ou de l'intuition – certains faits s'assemblent à un moment donné dans un éclair de lucidité, mais le fait est que tout à coup, une série d'événements me revinrent en mémoire...

Une tache d'encre rouge et noir sur mon avant-bras. Les tatouages qui couvraient le torse de Barrons. La rage de Mallucé, hurlant qu'il avait laissé le bracelet dans l'impasse et s'étonnant que Barrons m'ait retrouvée. La poutrelle du garage à laquelle je m'étais retrouvée enchaînée, un kit de tatouage juste à côté de moi.

En un éclair, les pièces du puzzle s'assemblèrent.

— Espèce de salaud ! murmurai-je. Ce n'était qu'une mise en scène, n'est-ce pas ? Tu avais peur que je m'aperçoive que tu l'avais

déjà fait !

Une ruse emboîtée dans une autre ruse, façon poupées russes. C'était du Barrons tout craché.

J'entrepris d'examiner chaque centimètre carré de ma peau dans le miroir. « J'avais l'intention de le placer à un endroit discret », avait-il dit.

Je palpai mon corps d'une main impatiente. Je regardai sous mes seins. Je cherchai entre mes fesses en m'aidant d'un petit miroir, avant de laisser échapper un soupir de soulagement en constatant qu'il n'y avait rien à cet endroit. J'observai l'intérieur de mes oreilles, puis l'arrière.

Je finis par trouver le tatouage dans ma nuque, à la naissance de mon crâne, presque invisible sous mes cheveux. Un motif de lourds entrelacs tatoué à l'encre rouge et noir entourait un Z étrangement luminescent. Une sorte de code-barres celtique, un marquage au fer rouge druidique.

Barrons avait dû le réaliser la nuit où il m'avait ramenée de la Zone fantôme, après avoir placé l'attelle à mon bras, voire *avant* – cette même nuit où il m'avait dit de dormir avant de m'embrasser. J'étais restée longtemps inconsciente.

Par la suite, il avait dû craindre ma réaction si je découvrais le tatouage. Il n'avait pas tort, j'aurais été hors de moi. Aussi ma « fugue » en Faery lui avait-elle fourni un prétexte idéal pour feindre de me tatouer « dans mon intérêt ». Si j'avais accepté, sans doute se serait-il contenté de retoucher l'ancien, saisissant cette occasion pour y ajouter je ne sais quel sort supplémentaire.

Lorsque je l'avais convaincu que j'étais fermement résolue à le quitter si, ignorant mes protestations, il s'obstinait à vouloir me tatouer, il s'était trouvé dans une situation impossible – n'osant insister de peur que je m'en aille, mais sachant que je m'en irais également si je découvrais qu'il l'avait déjà fait.

Il m'avait tatouée à mon insu, sans mon accord, comme si j'étais un objet, sa propriété personnelle. J'étais marquée de son Z à l'arrière de mon crâne.

Du bout du doigt, j'en suivis le tracé. Il était plus chaud que ma peau tout autour. Je me souvins alors de ma rage et de mes regrets lorsque, étendue sur la paille de mon cachot, j'avais songé que j'avais interdit à Barrons de me tatouer.

S'il ne l'avait pas fait, je serais morte à l'heure qu'il était.

Quelle ironie... Le seul point sur lequel je n'avais pas transigé, pour lequel j'avais été déterminée à quitter Barrons s'il ne m'écoutait pas, était précisément celui qui m'avait sauvé la vie.

J'étudiai mon visage dans le miroir. Comme j'aurais voulu que le reste de mon existence eût le dixième de la clarté de mon reflet !

Rowena se trompait. Il n'y a que des nuances de gris. Le noir et le blanc ne sont que des vues de l'esprit, des critères selon lesquels nous tentons de juger les choses afin de nous situer par rapport à elles. Le Bien et le Mal en tant qu'idéaux sont aussi insaisissables et impalpables pour nous qu'un voile d'illusion faë. Nous ne pouvons que tendre vers eux, aspirer à les atteindre, en espérant ne pas nous égarer dans l'ombre au point de ne plus pouvoir nous tourner vers la lumière.

Le pouvoir, en revanche, est une réalité. Si vous ne l'utilisez pas, un autre le fera à votre place. Avec lui, vous pouvez créer ou détruire. La création est un bien ; la destruction, un mal.

Derrière moi, les vibrations de la lance agaçaient légèrement mes sens de *sidhe-seer*.

Certes, j'avais perdu ma force surhumaine et mes capacités de régénération, mais je pouvais de nouveau percevoir les Objets de Pouvoir. J'étais redevenue MacKayla Lane à cent pour cent, ni plus, ni moins.

J'étais de retour, et je m'en réjouissais. Avec un peu de chance, la chair faë avait traversé mon organisme sans lui infliger de dommages.

La vie n'est pas noire ou blanche. Au mieux, nous pouvons arborer ces couleurs, mais nous ne les incarnerons jamais.

Je m'habillai, descendis au rez-de-chaussée et ouvris la librairie.

Ce fut une journée chargée. Un peu pluvieuse, mais plutôt agréable.

Je découvris, rangé sur le comptoir à côté de mes bottes, de ma veste et de mon sac, le portable que Mallucé avait jeté dans l'impasse avant de m'enlever. Barrons avait dû le retrouver lorsqu'il était parti à ma recherche. Constatant que la batterie était presque à plat, je mis l'appareil en charge. Je ne serais plus jamais négligente avec mon téléphone. Toute ma vie, je resterais hantée par la vision d'un portable flottant à la surface des eaux bleues d'une piscine, et par le souvenir de la petite fille trop gâtée que j'avais été autrefois.

J'allai jeter les bottes et la veste dans la benne à ordures de l'allée de derrière, ainsi que toutes les affaires que j'avais sur moi durant ma captivité sous le Burren. Mallucé les avait touchées. Elles portaient son odeur putride ; leur contact me révoltait.

En revanche, je ne vis le bracelet nulle part.

J'étouffai un petit rire amer. Barrons se doutait que j'avais compris, en entendant l'exclamation de Mallucé, qu'il avait un autre moyen de me localiser. Parfait. Il ne me sous-estimait pas. Il n'avait d'ailleurs pas intérêt...

Vers 16 heures, alors que le soixantième client de la journée venait de partir, je m'apprêtais à retourner ma pancarte pour m'accorder une pause lorsque je perçus une présence de l'autre côté de

la porte.

Faë, mais pas tout à fait.

Je tressaillis.

Le panneau vitré en bois de cerisier s'ouvrit, faisant tinter la clochette suspendue au-dessus.

Et Derek O'Bannion entra, suintant la haine et l'arrogance.

Comment avais-je pu le trouver séduisant ? Ce n'était pas un beau ténébreux, c'était un brun à l'air obtus. Sa façon de se mouvoir n'avait rien de viril, c'était celle d'un saurien. Il m'adressa un sourire carnassier. Dans l'éclat de ses dents de requin, je vis le reflet de ma propre mort.

Je savais ce qu'il ressentait : je venais d'en faire l'expérience moi-même. Il était dopé à l'*Unseelie*.

Mes capacités d'observation et de déduction s'étaient considérablement améliorées depuis que j'avais débarqué de mon avion en provenance des États-Unis, et je continuais à progresser de jour en jour.

Derek O'Bannion n'était pas un *sidhe-seer*. Il ne pouvait pas voir les *Unseelie*. Par conséquent, il ne pouvait pas non plus les manger. Si vous croisez un humain non *sidhe-seer* nourri de chair *unseelie*, c'est que quelqu'un d'autre – quelqu'un qui est capable de voir les faës – lui a donné de cette viande si particulière, l'introduisant volontairement dans le royaume des ténèbres, comme l'avait fait le Haut Seigneur pour Mallucé. Un être humain normal ne peut se transformer de sa propre volonté en un être hybride, mi-humain, mi-faë. Le rite macabre doit lui être révélé par un initié qui le convie au festin barbare, l'entraînant dans un univers jusqu'alors insoupçonné de lui.

— Sortez de mon magasin, dis-je froidement.

— Tu ne manques pas d'air pour un futur macchabée.

— Qui vous *en* a fait manger ? Un bellâtre en robe rouge ? Il vous a parlé de ce qui est arrivé à Mallucé ?

— Mallucé était un crétin. Pas moi.

— Est-ce qu'il a pensé à vous informer que Mallucé a littéralement pourri sur pied ?

— Il m'a surtout appris que tu avais tué mon frère et que tu lui avais volé une pièce de valeur. Il m'envoie la chercher.

— Vous voulez dire qu'il vous envoie à la mort. Ce qu'il cherche à récupérer est une arme capable de tuer un *Unseelie* – ce que vous êtes maintenant en partie. C'est à cause de cet objet que Mallucé s'est décomposé vivant. Je le sais, c'est moi qui le lui ai plongé dans les entrailles.

Je lui adressai un sourire mielleux.

— Votre nouveau copain a pensé à vous raconter tout ça ? Vous n'avez aucune idée de ce dans quoi vous mettez les pieds.

Était-ce bien moi qui venais de prononcer cette phrase ? Je croyais entendre Barrons ! Avais-je vraiment répété mot pour mot au frère du gangster l'avertissement que m'avait donné Barrons à l'époque où j'avais fait mes premiers pas dans le royaume faë ? La personnalité de mon mentor avait-elle commencé à déteindre sur moi ? Finissons-nous par devenir, en grandissant, les adultes que nous trouvions autrefois si imbus de leur savoir ?

Je sortis la lance du holster sanglé à mon épaule et la fichai dans le comptoir. Elle s'enfonça dans le bois avec une vibration surnaturelle, projetant une lueur d'albâtre presque aveuglante.

— Allez-y, O'Bannion. Venez la chercher. Je suis lasse des imbéciles de votre espèce, et rien ne me ferait plus plaisir que de vous voir vous décomposer et mourir dans d'horribles souffrances. Pour l'instant, vous êtes gonflé à bloc par vos nouveaux pouvoirs, mais laissez-moi vous prévenir : je ne suis pas qu'une jolie frimousse. Je suis *sidhe-seer*, et moi aussi, j'ai mes spécialités maison. Si vous approchez à moins de dix pas de moi, je plante ma lance dans votre graisse. Vous n'aurez aucun moyen de m'en empêcher. Alors, faites un pas de plus et vous saurez ce que c'est que de se décomposer vivant. Voulez-vous que je vous dise par quels organes commence le processus de putréfaction, chez les messieurs ?

Une lueur d'indécision passa dans son regard reptilien.

— Votre frère n'a pas compris que j'étais dangereuse. Il en est mort, et quinze de ses hommes avec lui. Réfléchissez-y.

Il posa les yeux sur la lance, toujours baignée d'un halo surnaturel. Rocky n'avait rien vu des forces ténébreuses à l'œuvre autour de lui. Derek, qui venait de les découvrir, ne commettrait pas les mêmes erreurs, je le devinais à son expression. Cet O'Bannion-là ne se précipiterait pas aveuglément vers la mort. Il saurait battre en retraite. Provisoirement. Le temps de rassembler ses troupes et de revenir, mieux préparé au combat...

— Je ne renonce pas, maugréa-t-il. Tant que tu ne seras pas morte, je ne te lâcherai pas !

— Tant que l'un de nous deux ne sera pas mort, rectifiai-je. Maintenant, fichez le camp.

Je retirai la lance du comptoir et ajustai ma prise sur la garde.

Comme je regrettais de ne pas l'avoir laissé s'égarer dans la Zone fantôme, ce fameux soir ! Au lieu de quoi, je lui avais sauvé la vie, mue par je ne sais quel besoin de racheter mes crimes... Quelle idiote j'avais été !

Je regardai sans vraiment la voir la porte qui venait de se refermer sur Derek O'Bannion. Mon rythme cardiaque ne s'était pas accéléré un seul instant. Je retournai la pancarte, me rendis aux toilettes puis rouvris la boutique. Ma journée de travail n'était pas

terminée.

Barrons ne rentra pas le lundi soir, ni le mardi. Le mercredi, toujours aucun signe de lui. Le jeudi, cela faisait cinq jours que je ne l'avais pas vu. Jamais il n'était resté absent aussi longtemps.

Je commençais à m'impatisser. J'avais des questions à lui poser, des accusations à formuler. Et j'étais hantée par le souvenir d'une lutte qui, sur la fin, avait pris une tournure aussi troublante qu'inattendue... Chaque soir depuis mon retour du Burren, j'étais restée des heures dans le coin lecture du fond, devant le poêle à gaz allumé, faisant semblant de lire, attendant son retour.

Dans l'immense et silencieuse librairie, je me sentais seule, désespérément loin de chez moi.

Au cinquième jour, n'y tenant plus, je pris le portable que Barrons m'avait offert et sélectionnai JB dans le répertoire de numéros. Il ne répondit pas.

Je fis défiler sur le petit écran la brève liste de contacts qu'il y avait entrés. JB, SVNPPMJ et SVEETDM.

Estimant qu'il était prématuré d'essayer le dernier des trois, je tentai le deuxième.

— Ryodan, aboya une voix mâle dans le combiné.

Je raccrochai, coupable et mal à l'aise.

Aussitôt, un tonnerre de trompettes célestes jaillit de l'appareil. J'avais beau m'y être attendue, et même l'avoir espéré, je ne pus réprimer un sursaut d'effroi.

Sur l'écran s'était inscrit SVNPPMJ.

Dans un soupir fataliste, je pris la communication.

— Mac, tout va bien ? Répondez-moi ! tonna la voix rocailleuse.

Ryodan. Le mystérieux personnage qui avait parlé de Barrons à des gens avec qui il n'était pas censé discuter. L'adversaire contre qui Barrons se battait le jour où je m'étais rendue à l'appartement d'Alina.

J'hésitai.

— Mac ? rugit-il.

— Je suis là. Je vais bien. Excusez-moi.

— Pourquoi avez-vous appelé ?

— Je ne sais pas où est passé Barrons.

Il laissa échapper un rire profond, doux et grave à la fois.

— C'est comme ça qu'il se fait appeler, en ce moment ? Barrons ?

— N'est-ce pas son nom, Jérico Barrons ?

Un nouvel éclat de rire accueillit ma question.

— Il a un deuxième prénom ?

— Je n'en connais que l'initiale : Z.

Je l'avais vue sur son permis de conduire.

— Ah, l'Oméga. Toujours aussi cabotin.

- Et l'Alpha ? ne pus-je m'empêcher de demander.
- Il dirait sans doute en être un parfait exemple.
- Quel est son vrai nom ?
- Demandez-le-lui vous-même.
- Il ne me répondra pas, comme d'habitude. Qui êtes-vous ?
- Celui que vous appelez quand vous ne pouvez pas joindre...

Barrons.

- Merci du renseignement. Qui est Barrons ?
- Celui qui vous sauve régulièrement la vie.

La ressemblance entre eux était frappante, du moins sur le plan du langage. Ils maîtrisaient aussi bien l'un que l'autre l'art des réponses évasives !

- Êtes-vous frères ?
- En quelque sorte.

Inutile d'insister plus longtemps : Ryodan, à l'instar de Barrons, ne me dirait que ce qu'il voulait et ferait la sourde oreille à toutes mes questions, à moins qu'il n'ait un message à me communiquer.

— Je m'en vais, Ryodan. Il me ment, il me manipule. Il ne me dit jamais rien. Il m'a trahie.

- Ça, je ne peux pas le croire un seul instant.
- Croire quoi, exactement ? Qu'il soit menteur ? manipulateur ?
- Qu'il vous ait trahie. Le reste est du... comment l'appellez-vous, déjà ? du Barrons tout craché. En revanche, il ne trahit jamais.
- Vous ne le connaissez pas aussi bien que vous le croyez.

— Ouvrez les yeux, Mac. On peut faire dire ce qu'on veut aux mots ; on peut tromper quelqu'un avec de belles promesses qui séduisent l'âme et bercent le cœur. Au bout du compte, les paroles ne signifient rien. Elles ne sont que des étiquettes que nous collons sur les choses, nous autres, pauvres d'esprit, dans une vaine tentative d'en percevoir la nature profonde, mais dans quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas, la réalité est radicalement différente. L'homme sage garde le silence. Plutôt que les paroles de Barrons, considérez ses actes, et jugez-le d'après ça. Il pense que vous avez l'âme d'une guerrière. Il croit en vous. Croyez en lui.

— En ce mercenaire ? Il ne veut le Livre que pour le vendre au plus offrant ! Les Traqueurs aussi sont des mercenaires !

— À votre place, j'évitais de dire ça devant lui. Et qui êtes-vous, pour parler de lui en ces termes ? Vous pensez vraiment que vos motifs sont purs ? Que vous n'obéissez qu'à de nobles intentions ? Foutaises ! Vous voulez du sang pour assouvir votre vengeance. Vous vous fichez bien du sort de l'humanité. Tout ce qui vous intéresse, c'est que votre petite vie tranquille reprenne comme avant. Les gens qui vivent dans des maisons de verre...

Il n'acheva pas sa phrase, apparemment persuadé que j'en

connaissais la fin.

— Eh bien ? demandai-je. Que leur arrive-t-il ?

— Nom de nom, vous êtes si jeune que ça ? s'exclama-t-il dans un éclat de rire. Ils ne devraient pas lancer de pierres, Mac. Les gens qui vivent dans des maisons de verre ne devraient pas lancer de pierres.

Sur ce, la communication fut coupée.

Au même instant, la clochette de l'entrée tinta et le propriétaire des lieux entra dans la librairie.

— Barrons, le saluai-je en dissimulant prestement le téléphone entre les coussins.

— Mademoiselle Lane, répondit-il avec un hochement de tête.

— Vous m'avez tatouée, espèce de salaud !

À quoi bon tourner autour du pot ?

— Et alors ?

— Vous n'aviez pas le droit !

— Vous préféreriez que je ne l'aie pas fait ?

— Non, mais cela ne change rien.

— Si, et cela vous contrarie au plus haut point. J'ai ignoré vos exigences. Je vous ai protégée comme un homme protégeait une femme autrefois, avant que le monde ne devienne un endroit où les enfants poursuivent leurs parents en justice pour pouvoir quitter le foyer familial. Si je ne vous avais pas tatouée, vous seriez morte à l'heure qu'il est. Allez-vous prétendre que vous préféreriez cela ? Je commence à vous connaître. Vous avez un appétit de vivre féroce, et vous êtes ravie d'être encore de ce monde. Si vous cherchez un public devant qui jouer les vierges qui préfèrent se sacrifier plutôt que de perdre leur pureté, ne comptez pas sur moi. Allez-vous faire dépendre votre vie de valeurs qui n'en sont pas ? Lorsque vous étiez trop naïve pour comprendre les dangers auxquels vous vous exposiez, je vous en ai préservée, au risque d'encourir votre colère. Fâchez-vous si cela vous amuse. Vous me remercirez quand vous aurez grandi.

Je changeai de sujet. Parfois, il me noyait sous un tel flot d'arguments que je préférais battre en retraite et choisir un nouveau terrain pour mieux reprendre l'offensive.

— Comment se fait-il que le Haut Seigneur ait tourné les talons dès qu'il vous a vu ? Qui êtes-vous exactement, Barrons ?

— Celui qui ne vous laissera jamais mourir. Ce qui est bien plus que quiconque ait jamais fait pour vous, mademoiselle Lane. Bien plus que quiconque soit capable de faire pour vous.

— V'lane...

— V'lane n'est pas venu vous chercher dans cette fichue grotte ! Où était-il, votre prince doré sur tranche, pendant que vous agonisiez ? Aux abonnés absents !

— J'en ai jusque-là de votre manie d'esquiver mes questions !

Je me levai, me dirigeai vers lui à grands pas et lui donnai une bourrade à l'épaule.

— Qui êtes-vous ? Répondez-moi ! ordonnai-je.

D'un geste sec, il repoussa ma main.

— Je viens de le faire ; il faudra vous contenter de cette réponse. C'est à prendre ou à laisser. Si ça ne vous convient pas, je ne vous retiens pas.

Nous nous défiâmes du regard. Cela devenait une habitude... Mais je n'étais pas vraiment d'humeur combative, et il le devina.

Lorsque je revins m'asseoir sur le canapé, il détourna les yeux.

— Je suppose que vous êtes de nouveau vous-même, dit-il en observant les flammes.

— Comment le savez-vous ?

— Ces jours-ci, j'ai effectué quelques recherches sur les conséquences possibles de ce que vous avez fait, afin de savoir si cela était réversible. D'après ce que j'ai appris, les effets de la consommation de chair *unseelie* sont temporaires.

— Si vous aviez daigné rentrer plus tôt, je vous l'aurais dit moi-même dès lundi soir.

Il pivota sur ses talons.

— Cela dure si peu de temps ?

Je hochai la tête.

— Avez-vous pleinement retrouvé votre état normal ? Pouvez-vous percevoir de nouveau la présence de la lance ?

— Pas de panique, Barrons, votre détecteur d'Objets de Pouvoir est en parfait état de marche, répondis-je sans cacher une certaine amertume. Au fait, il y a du nouveau. On dirait que le jeune O'Bannion assure la relève de Mallucé pour le compte du Haut Seigneur.

Je lui racontai la visite du frère cadet de Rocky et l'informai qu'il avait consommé de la chair *unseelie*.

Pendant que je parlais, Barrons prit place à l'autre extrémité du canapé... ce qui était encore beaucoup trop proche de moi, malgré l'espace qui nous séparait. Je n'avais pas oublié la sensation de son corps vibrant d'énergie étendu sur le mien, ni le contact brûlant de sa peau contre la mienne, dénudée par mon tee-shirt déchiré de haut en bas. Je détournai le regard.

— J'invoquerai une protection contre lui tout autour de l'immeuble. Tant que vous resterez à l'intérieur, vous serez en sécurité.

— Puisque j'étais déjà tatouée, pourquoi n'avez-vous pas pu me retrouver lorsque j'étais en Faery ?

Cette question me taraudait depuis plusieurs jours.

— Je savais où vous étiez, mais je n'avais aucun moyen de vous y

retrouver. Les royaumes se déplacent en permanence, ce qui rend impossible d'y localiser un signal avec précision.

— Pourquoi m'avoir fait porter le bracelet, puisque j'avais déjà le tatouage ?

— Afin de pouvoir justifier le fait que je vous aie retrouvée, le cas échéant.

J'émis un petit rire blasé.

— Un peu tordues, vos combines, Barrons. Est-ce que ce bijou permet vraiment de retrouver quelqu'un, au moins ?

Il secoua la tête.

— Alors, à quoi sert-il ?

— À rien qui vous concerne.

— Comment a fait le Haut Seigneur pour que je lui obéisse aussi facilement ?

— On appelle ça la Voix ; c'est un vieux truc de druide.

— Un truc que vous connaissiez vous-même. Quelqu'un d'autre pourrait l'apprendre ? Moi, par exemple ?

— Je doute que vous viviez assez longtemps pour le maîtriser.

— Vous y êtes bien arrivé, vous.

— Vous n'avez aucun entraînement.

— J'aimerais essayer quand même.

— J'y réfléchirai.

— Vous en êtes-vous servi sur mon père ? Est-ce comme cela que vous l'avez persuadé de s'en aller le matin de son départ, alors que j'avais passé la nuit à essayer de le convaincre de rentrer chez nous, sans aucun résultat ?

— Vous auriez préféré qu'il reste ?

Je commençais à comprendre ses méthodes.

— Vous en êtes-vous servi de nouveau quand il a téléphoné ici et que j'étais en Faery ?

— Qu'aurais-je dû faire, mademoiselle Lane ? Le laisser prendre le premier avion pour qu'il vienne se faire tuer ici ?

— Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé de l'abbaye ?

— Un repaire de sorcières. Elles vous auraient raconté les pires mensonges afin de vous gagner à leur cause.

— Voilà qui me rappelle quelqu'un d'autre.

En vérité, cela me rappelait à peu près *n'importe qui* dans mon entourage, depuis quelque temps.

— Je ne vous fais pas de promesses que je ne pourrai pas tenir, et je vous ai donné la lance. Là-bas, on n'aura qu'une idée : vous la prendre. Donnez-leur la moindre chance et vous verrez de quoi cette engeance est capable, mais ne venez pas pleurer quand on vous aura trahie.

— Je vais aller leur rendre visite dans quelques jours, Barrons.

C'était un défi. Une façon de revendiquer ma liberté. Après les épreuves que j'avais endurées, je ne portais plus le même regard sur notre tandem. Lui et moi étions désormais égaux. Nous étions deux partenaires, et non plus un chef tout-puissant et son docile détecteur de reliques faës.

— Je compte y passer un peu de temps afin de voir ce que les *sidhe-seers* ont à m'offrir.

— Parfait. Je vous attendrai. Et si la vieille touche à un seul de vos cheveux, je la tuerai.

Je faillis murmurer des remerciements, mais je me ravisai.

— Il n'y a pas d'hommes parmi les *sidhe-seers*, Barrons.

Il parut sur le point de protester, mais je l'interrompis.

— Laissez tomber, grommelai-je pour couper court à toute tentative de justification. Je sais que vous êtes un homme et que vous pouvez voir les faës. Pas la peine d'y revenir. Je sais aussi que vous êtes doté d'une force physique exceptionnelle, et j'ai remarqué que vous touchiez la lance le moins possible. Je vous pose donc la question : depuis combien de temps mangez-vous de la chair *unseelie* ?

Il ouvrit des yeux ronds, puis une lueur d'amusement pétilla au fond de ses iris noirs, et enfin, il fut secoué d'un formidable éclat de rire qui jaillissait du plus profond de sa poitrine.

— C'est une conclusion qui s'impose, ajoutai-je, sur la défensive.

— Oui, admit-il. C'est même d'une logique imparable... mais c'est faux.

Je le regardai, méfiante.

— C'est peut-être pour cela que les Ombres ne s'attaquent pas à vous. Elles ne sont pas cannibales et ne voudraient pas risquer de manger la chair de leurs semblables que vous avez ingérée.

— Si vous avez un doute, prenez la lance et poignardez-moi, suggéra-t-il avec flegme.

Je glissai ma main sous ma veste et refermai mes doigts sur la garde de l'arme. Je bluffais. Nous savions tous les deux que je ne le frapperais pas.

Derrière le comptoir, le téléphone sonna. Le regard rivé sur celui de Barrons, j'écoutai la sonnerie retentir sans réagir. Je me souvenais de ses baisers brûlants, et des images qui m'étaient venues. Le désert, le souffle chaud du sirocco, l'adolescent solitaire, et cette guerre qui n'en finissait pas. Si je l'embrassais de nouveau, retournerais-je dans son esprit ? La sonnerie résonnait, insistante. Je songeai alors que c'était peut-être mon père. Au prix d'un effort de volonté, je détournai les yeux, me levai et allai décrocher le combiné.

— Allô ?

Ce n'était pas mon père.

— Christian ? Bonsoir... Oui, avec plaisir... Non, non, je n'ai pas

oublié. J'ai été retenue.

Je l'avais été, au sens strict du terme. Six pieds sous terre, dans une geôle dont j'avais failli ne jamais sortir.

Tout allait mieux, à présent. La vie reprenait son cours normal. J'étais de nouveau MacKayla Lane, *sidhe-seer*, armée jusqu'aux dents puisque j'avais la lance, quelques couteaux et une collection de lampes torches. Barrons était... eh bien, fidèle à lui-même. La chasse au *Sinsar Dubh* allait reprendre.

Et j'avais une soirée passionnante en perspective, en compagnie d'un bel Écossais qui avait connu ma sœur et avait certainement beaucoup de choses à m'apprendre.

— Je serai là dans une quarantaine de minutes.

J'avais besoin de me rafraîchir et de me changer.

— Non, pas la peine de passer me chercher. Je préfère marcher.

— Un rendez-vous, mademoiselle Lane ? demanda Barrons une fois que j'eus raccroché.

Il était d'une fixité de marbre. L'espace d'un instant, je me demandai même s'il respirait encore.

— Pensez-vous vraiment que ce soit une bonne idée, vu notre situation actuelle ? Il y a des Traqueurs, dehors.

Je haussai les épaules d'un geste insouciant.

— Ma lance les tiendra à distance.

— Vous semblez oublier le Haut Seigneur.

Je lui adressai un sourire froid.

— Je ne vois pas pourquoi je m'inquiéteraï puisque vous êtes toujours là pour me protéger.

L'ombre d'un sourire plus glacial encore que le mien passa sur son visage.

— Il doit valoir le coup, pour vous faire traverser Dublin en pleine nuit.

— Effectivement.

Je ne lui révélai pas que Christian avait connu ma sœur. Barrons ne partageait ses informations qu'au compte-gouttes ? J'en faisais autant. Et tant qu'il s'amuserait à me laisser errer dans ce flou artistique, j'agirais de la même façon à son égard.

— Je devrais peut-être instaurer un couvre-feu ? suggéra-t-il d'un ton ironique.

— Essayez.

Je me dirigeai vers la porte qui menait à la partie arrière de l'immeuble. J'allais faire une toilette de chat, me remaquiller et choisir une jolie tenue. Rose, de préférence. Pas parce que je considérais cette soirée comme un vrai rendez-vous ; ça n'en était pas un. Christian avait peut-être connu ma sœur, il savait peut-être qui nous étions, mais il n'y avait pas de place pour lui dans ma vie. Celle-

ci était beaucoup trop risquée pour un homme normal, même très bien informé.

J'allais porter du rose parce que je savais qu'il n'y en avait pas un soupçon dans l'avenir qui m'attendait. Je choisirais mes accessoires avec soin et je mettrais des chaussures sexy – ce serait ma réponse à la laideur qui avait envahi mon monde.

J'allais porter du rose parce que je détestais le gris, que je ne méritais plus le blanc et que j'étais lasse du noir.

Alors que je m'apprêtais à franchir la double porte, je m'immobilisai.

— Jéricho ? dis-je sans me retourner.

— Mac ?

J'hésitai.

— Merci de m'avoir sauvé la vie.

Je me remis en marche et, avant de refermer le battant derrière moi, j'ajoutai doucement :

— Une fois de plus.

Pour me rendre au Trinity College, où je devais retrouver Christian, il me fallait traverser Temple Bar District.

En chemin, je croisai l'inspecteur Jayne. Avec deux autres *gardai*, il tentait d'interrompre une querelle entre des buveurs que l'alcool rendait agressifs. Il me jeta un regard courroucé, façon de me signifier qu'il ne m'oubliait pas et recherchait toujours l'assassin de son beau-frère. Je n'en doutais pas, je n'allais pas tarder à le revoir. Je ne le blâmais pas. Moi aussi, je traquais un meurtrier ; je savais ce qu'il ressentait. Le seul problème, c'était qu'il se trompait de coupable. Pas moi.

On aurait pu croire qu'après tout ce que j'avais vécu, j'aurais développé une phobie de la nuit, mais ce n'était pas le cas. La nuit n'est que l'autre face du jour. Ce n'était pas l'obscurité qui m'effrayait, c'étaient les spectres qui la hantaient, mais je les attendais de pied ferme.

Je possédais une lance à laquelle les Traqueurs ne voulaient pas se frotter. Je portais à l'arrière du crâne un tatouage que Barrons pourrait utiliser pour me localiser dès que cela lui chanterait, où que je sois. Si j'étais transférée en Faery, il y avait de fortes chances pour que la nouvelle de mon arrivée parvînt aux oreilles de V'lane à la vitesse de l'éclair, portée par de rapides vents faës, et je savais que le prince *seelie* me voulait vivante. J'avais peut-être de puissants ennemis, mais j'avais aussi de puissants protecteurs. Enfin, il y avait Ryodan – un homme capable de survivre à une lutte contre Barrons ! – que je n'avais qu'à appeler si celui-ci ne répondait pas. En dernier ressort, il me restait SVEETDM. Si j'en jugeais par ce que je connaissais de Barrons, nul doute que celui-là aussi ferait un allié de choc.

Et si les choses tournaient vraiment très mal, je n'aurais qu'à mordre dans le premier *Unseelie* venu au lieu de le tuer, et à mâcher.

À propos d'*Unseelie*, ils grouillaient littéralement dans le quartier branché de Dublin, ce soir. Toutefois, je refusai de m'intéresser à eux. Je ne voulais voir que les humains.

Ceux-ci étaient les miens.

J'avais maintenant une meilleure idée de ma mission. Ma sœur m'avait chargée de retrouver le *Sinsar Dubh*, mais je savais à présent que jamais Alina n'avait pensé que le combat s'arrêterait là. J'avais interprété son dernier message d'un point de vue égoïste et réducteur.

« Tout en dépendra, tu m'entends ? m'avait-elle dit. Il ne faut pas le leur laisser ! Nous devons mettre la main dessus avant eux. »

À force de me répéter son appel au secours, je le connaissais par cœur. Si nous devions trouver le Livre Noir avant les autres, c'était pour en faire quelque chose. Quoi, je n'en avais aucune idée, mais, je n'en doutais pas, ma mission serait loin d'être accomplie lorsque j'aurais mis la main dessus.

Question : dans quelle mesure le fait d'être l'une des rares personnes capables de régler un problème fait-il de vous le responsable de sa résolution ?

Réponse : c'est la façon dont vous répondez à cette question qui vous définit.

Je traversai la foule bruyante et animée dans ma robe rose et or, mes mèches aux reflets de jais dansant sur mes épaules, mes yeux brillants de plaisir, regardant autour de moi avec curiosité, humant les senteurs avec appétit, m'étourdissant de l'ambiance musicale. J'avais retrouvé toute mon énergie. Jamais je ne m'étais sentie aussi vivante, aussi proche de toute cette humanité joyeuse qui m'entourait. Je décidai de m'arrêter sur le chemin du retour dans un café Internet ouvert toute la nuit pour m'imprégner de l'atmosphère nocturne de la ville et télécharger quelques nouveaux morceaux pour mon iPod. Maintenant que je touchais un salaire, j'avais le droit de dépenser un peu d'argent.

Moi qui venais d'échapper à la mort, je m'enivrais du bonheur d'être en vie, quel que soit l'état catastrophique du monde, quel que soit le gâchis de mon existence.

Je croisais les regards avec intérêt, ravie de découvrir tant de visages nouveaux. Je souriais, et je récoltais plus d'une marque d'attention en retour, ainsi que quelques sifflements admiratifs. Parfois, les petits plaisirs sont les plus doux.

Tout en marchant, je me représentai mentalement l'état de mon échiquier. Mallucé était définitivement hors jeu, tour noire décapitée gisant sur le bord du plateau. Derek O'Bannion avait pris sa place dans l'ombre du Haut Seigneur, qui régnait en maître sur le camp des ténèbres.

J'espérais toujours garder Rowena avec moi, du côté de la lumière, et je comptais sur Christian MacKeltar pour trouver sa place dans le jeu. Un peu de renfort ne serait pas de trop, car malgré ses vantardises, Dani faisait probablement une médiocre guerrière.

Barrons ? Je me demandais parfois si ce n'était pas lui qui avait

forgé ce maudit échiquier et lancé la partie...

Je n'étais plus qu'à trois pas du Trinity College, dans une petite rue que j'avais empruntée pour raccourcir mon chemin, lorsque cela arriva.

Je me pris soudain la tête entre les mains et poussai un gémissement.

— Non ! hurlai-je. Pas maintenant ! Non !

Je tentai de revenir sur mes pas pour m'arracher à la souffrance, en vain. Mes pieds étaient soudain de plomb.

Sous mon crâne, la douleur devint rapidement insoutenable. J'entourai mon visage de mes bras en un réflexe de protection dérisoire.

Il n'existe rien de comparable au supplice que me fait endurer le *Sinsar Dubh*. Je rentrai ma tête entre mes épaules, car avant quelques secondes, je serais sur le pavé, roulée en boule, tremblant de tous mes membres. Puis je perdrais conscience, et je serais à la merci de tout ce qui rôde dans la nuit.

La pression s'éleva brutalement, et alors que j'étais persuadée que le sommet de ma tête allait exploser, projetant des éclats d'os sur le trottoir, un millier de pics à glace chauffés à blanc me perforèrent le crâne, apaisant la tension... qui fut aussitôt remplacée par une véritable fournaise, un enfer de flammes et de braises.

— Non ! gémis-je en vacillant. Par pitié... Non !

Les pics à glace s'étaient mis à pivoter sur eux-mêmes tels des tournebroches ébréchés portés à incandescence. Dans un cri silencieux, je m'effondrai à genoux sur le trottoir, avant de tomber à plat ventre dans la rigole puante. Adieu, le rose et l'or... Une rafale polaire s'engouffra soudain dans la ruelle, me glaçant jusqu'aux os. De vieux journaux roulèrent comme des fétus de paille humide par-dessus les cadavres de bouteilles, les vieux emballages et les gobelets de plastique qui jonchaient le sol.

Je griffai le sol de mes ongles, dont les extrémités déchiquetées se coincèrent entre les rainures des pavés.

Au prix d'un effort surhumain, je redressai la tête. La rue était vide. Un vent noir et glacial avait chassé la foule, me laissant seule... avec eux.

Muette d'horreur, j'observai le spectacle qui se déployait devant mes yeux.

Après ce qui me parut durer une éternité, la souffrance commença à refluer. Le souffle court, encore tout endolorie, je sortis mon menton de la rigole qui charriait une eau grasse.

Encore quelques minutes, et je réussis à ramper hors du caniveau... avant d'être secouée par une violente nausée.

Je savais à présent où se trouvait le *Sinsar Dubh*.

Je savais également qui le déplaçait à travers la ville.

Cependant, si ahurissante que fût cette révélation, j'avais un autre sujet de préoccupation.

J'étais passée à moins de cinquante mètres du Livre Noir, c'est-à-dire bien plus près que je ne l'avais jamais été, je l'avais vu de mes yeux... *et je n'avais pas perdu connaissance.*

« Si l'on affaiblit son contraire, avait dit Barrons, ne perdra-t-il pas un peu de sa puissance ? »

Le *Sinsar Dubh* existait depuis plus d'un million d'années. Même si, comme me l'avait expliqué Barrons, les reliques faës subissaient une subtile métamorphose au fil du temps, j'étais à peu près certaine que le Livre Noir ne changerait pas en bien. En vérité, j'étais même persuadée qu'il ne cesserait jamais de devenir plus maléfique.

Auparavant, il m'avait repoussée avec une telle violence que j'avais perdu connaissance en quelques secondes. Ce soir, j'étais restée consciente tout le temps, alors que je ne m'étais jamais trouvée aussi près de lui. Je ne voyais à ce phénomène qu'une explication.

Ce n'était pas le Pilier des Ténèbres qui avait changé.

C'était moi.

Fin du tome 2

Glossaire

Extraits du journal de Mac

***Amulette :** Pilier des Ténèbres ou relique faë *unseelie* forgée par le Roi Noir pour sa concubine. Ornée d'or, d'argent, de saphirs et d'onyx, la « châsse » dorée de l'amulette accueille une énorme pierre de couleur claire de composition inconnue. Il faut posséder une stature d'exception pour en faire usage afin de modifier la réalité. La fabuleuse liste de ses anciens propriétaires mentionne entre autres l'enchanteur Merlin, la reine Boadicee, Jeanne d'Arc, Charlemagne ou Napoléon Bonaparte. Récemment achetée par un Gallois dans une vente aux enchères illégale pour un montant frôlant les cent millions de dollars, elle est actuellement en possession du Haut Seigneur, après un passage trop bref entre mes mains. On ne peut l'utiliser sans avoir installé avec elle une sorte de lien, ou avoir payé je ne sais quelle dîme. Malgré ma volonté, n'ai pas réussi à la faire obéir.

Barrons, Jéricho : pas l'ombre d'un indice. Il me sauve régulièrement la vie. Je suppose que c'est suffisant en soi.

Bracelet de Cruce : bracelet d'or et d'argent serti de pierres rouge sang. Cette ancienne relique faë est censée doter l'humain qui la porte d'une « protection contre la plupart des *Unseelie* et... contre d'autres êtres indésirables » (selon un certain faë de volupté fatale. Comme si on pouvait faire confiance à cette engeance !).

Cercle : haut conseil des *sidhe-seers*.

Charme : voile d'illusion projeté par un faë pour dissimuler sa véritable apparence. Plus le faë est puissant, plus son charme est difficile à percer. La plupart des humains ne voient que ce qu'il veut leur montrer. Afin de ne pas être bousculé ni même effleuré par les mortels, celui-ci s'entoure d'un léger périmètre de distorsion spatiale qui fait partie du charme et écarte les humains sans même qu'ils en aient conscience. (Définition J.B.)

***Chaudron de Clarté :** Pilier de Lumière, ou relique *seelie*, auquel tous les *Seelie* finissent par boire afin de se libérer du poids de souvenirs devenus trop lourds à porter. Selon Barrons, l'immortalité a un prix : une inéluctable folie. Lorsqu'un faë en pressent l'approche, il boit au Chaudron et renaît à lui-même, sans mémoire d'une existence antérieure. Un archiviste tient un registre des incarnations successives de chaque faë, mais l'endroit précis où se tient ce clerc n'est connu que de quelques-uns, et lui seul sait où sont rangés les livres. Serait-ce le problème des *Unseelie* : le fait de ne pas avoir un chaudron auquel boire, eux aussi ?

Chose aux mille bouches : créature *unseelie* dotée d'innombrables orifices buccaux, de douzaines d'yeux et d'organes génitaux masculins hypertrophiés. Caste *unseelie* : indéfinie à ce jour. Capacité de nuisance : encore indéterminée, mais peut probablement tuer d'une façon à laquelle je refuse de penser. (D'après mon expérience personnelle.)

Addenda à l'entrée originelle : est toujours là. J'aurai sa peau.

Cruce : un faë. J'ignore s'il est *seelie* ou *unseelie*. Un certain nombre de ses reliques continuent à passer de main en main. Il a maudit les Miroirs de Transfert. Je ne sais pas ce qu'était cette malédiction.

Dani : adolescente *sidhe-seer* pourvue du don de vitesse. Elle compte à son actif – comme elle aime à le rappeler – quarante-sept faës assassinés au moment où j'écris ces lignes. Nul doute que son tableau de chasse s'allongera. Sa mère a été tuée par un faë ; nous sommes sœurs dans la vengeance. Elle travaille pour Rowena comme employée de Post Haste Inc.

Détecteur d'Objets de Pouvoir : moi. *Sidhe-seer* ayant la capacité de percevoir la présence d'OP. Alina en était aussi une, et c'est pour cela que le Haut Seigneur l'utilisait.

Dolmen : tombe mégalithique à une chambre, composée de deux pierres dressées, ou plus, supportant une vaste dalle plate disposée à l'horizontale. Les dolmens sont fréquents en Irlande, en particulier dans le Burren et le Connemara. Le Haut Seigneur en utilisait un lors d'un rituel de magie noire destiné à ouvrir un passage entre les royaumes afin de faire entrer des troupes d'*Unseelie*.

Druide : dans la société celtique préchrétienne, les druides

présidaient aux cérémonies rituelles, réglaient les questions législatives et judiciaires, enseignaient la philosophie et éduquaient les jeunes élites destinées à intégrer leur ordre. Les druides étaient considérés comme étant dans le secret des dieux, et on leur prêtait notamment des connaissances en matière de manipulation de la matière, de l'espace et du temps. D'ailleurs, le vieil irlandais *drui* signifie à la fois mage, sorcier et devin. (*Mythes et légendes d'Irlande.*)

Addenda à l'entrée originelle : ai vu Jéricho Barrons et le Haut Seigneur utiliser tous les deux un pouvoir druidique appelé la Voix, une façon de parler à laquelle il est impossible de désobéir.

***Épée de Lugh :** relique *seelie* également connue sous le nom d'Épée de Lumière. Ce Pilier de Lumière peut tuer des faës, *seelie* ou *unseelie*. Actuellement en possession de Rowena, qui la prête ponctuellement à ses affidées de PHI lorsqu'elle le juge bon. Dani l'utilise souvent.

Faë [faj], n.m. : voir également Tuatha Dé Danaan. Les faës se répartissent en deux clans, les *Seelie*, qui appartiennent à la Cour de Lumière, et les *Unseelie*, qui relèvent de la Cour des Ténèbres. Les deux tribus comprennent chacune différentes castes, dont la plus élevée comporte les quatre maisons royales. La Reine de Lumière et le prince consort, qu'elle choisit, règnent sur la Cour de Lumière. Le Roi Noir et sa concubine du jour président aux destinées de la Cour des Ténèbres. (Définition J.B.)

Faë de volupté fatale (par exemple, V'lane) : faë doté d'une telle puissance sexuelle qu'il tue toute humaine avec qui il a des relations, à moins qu'il ne décide de la protéger de son érotisme mortel. (Définition en cours de révision.)

Addenda à l'entrée originelle : lorsqu'il a posé les mains sur moi, V'lane a fait en sorte que j'aie l'impression d'être avec un homme extraordinairement sexy, sans plus. Ces faës peuvent museler à volonté leur puissance létale.

Haut Seigneur : celui qui a trahi ma sœur et l'a assassinée ! Faë mais pas tout à fait, chef des armées *unseelie*, à la recherche du *Sinsar Dubh*. Il utilisait Alina pour trouver le Livre Noir, de même que Barrons se sert de moi comme détecteur d'Objets de Pouvoir.

Homme Gris : être *unseelie* d'une repoussante laideur qui se nourrit de la beauté des femmes humaines. Capacité de nuisance : peut tuer, mais préfère généralement laisser en vie sa victime, horriblement défigurée, afin de jouir de sa souffrance. (D'après mon

expérience personnelle.)

Addenda à l'entrée originelle : considéré comme le seul de son espèce. Barrons et moi l'avons éliminé.

***Lance de Longin** (aussi connue sous le nom de Sainte Lance, Lance du Destin, ou Lance Brillante) : lance avec laquelle aurait été percé le flanc du Christ après la crucifixion. Origine surnaturelle. Ce Pilier de Lumière des Tuatha Dé Danaan est l'une des rares armes mortelles pour les faës, quel que soit leur rang ou leur pouvoir. (Définition J.B.)

Addenda à l'entrée originelle : tue tout ce qui est faë. Chez une créature partiellement faë, ne corrompt que les zones faës de son organisme. Horrible.

MacKeltar, Christian : travaille au département des Langues anciennes du Trinity College. Sait ce que je suis et connaissait ma sœur ! N'ai aucune idée de sa place dans tout ceci, ni de ses motivations. En saurai bientôt plus.

Mallucé [mal-lu ?] : né John Johnstone Junior. Après le mystérieux décès de ses parents, a hérité de centaines de millions de dollars, puis a disparu quelque temps avant de refaire surface sous l'identité du vampire Mallucé. Au cours de la décennie qui a suivi, s'est entouré d'une cour d'adorateurs venus du monde entier, et a été recruté par le Haut Seigneur pour sa fortune et son carnet d'adresses. Teint livide, cheveux blonds, yeux jaune citron, le vampire a une prédilection pour le *steampunk* et le gothique victorien.

***Miroirs de transfert**, ou Miroirs : labyrinthe complexe de miroirs, autrefois la principale voie empruntée par les faës pour passer d'un royaume à un autre, jusqu'à ce que l'un d'entre eux, Cruce, jette une malédiction sur le dédale argenté. Désormais, plus aucun faë ne s'y aventure. (Définition J.B.)

Addenda à l'entrée originelle : le Haut Seigneur en possédait un certain nombre dans sa maison de la Zone fantôme et s'en servait pour se rendre en Faery et en revenir. Si l'on brise un Miroir, cela détruit-il ce qui se trouve à l'intérieur ? Cela laisse-t-il un passage permettant d'entrer dans un royaume faë ou d'en sortir, telle une déchirure dans l'étoffe de notre monde ? Quelle était exactement cette malédiction, et qui était Cruce ?

Null [noël] : *sidhe-seer* doté du pouvoir de paralyser un faë de façon temporaire, d'un simple contact de la main (par exemple, la mienne). Plus le faë est puissant et de haute caste, plus son

immobilisation est brève. (Définition J.B.)

O'Bannion, Derek : frère cadet de Rocky et nouvelle recrue du Haut Seigneur. Aurais dû le laisser entrer dans la Zone fantôme ce fameux jour.

Ombres : l'une des castes les plus basses des *Unseelie*. Sont à peine dotées de sensations. Agissent sur l'impulsion du moment : elles ont faim, elles mangent. Ne supportant pas la lumière du jour, elles chassent à la nuit tombée. Elles volent la vie de la même façon que l'Homme Gris vole la beauté, en vidant leurs proies de leur substance vitale avec l'avidité d'un vampire, et ne laissent derrière elles qu'une pile de vêtements et des restes humains parcheminés. Capacité de nuisance : mortelle. (D'après mon expérience personnelle.)

OP : acronyme d'Objet de Pouvoir. Désigne une relique faë dotée de propriétés magiques. (Définition Mac.)

Orbe de D'Jai : aucune idée de ce dont il s'agit, mais Barrons la possède. Il affirme que c'est un OP. Je n'ai rien ressenti lorsque je l'ai tenue entre mes mains, mais à ce moment précis, j'avais perdu mes perceptions *sidhe-seer*. Où l'a-t-il eue et où l'a-t-il mise ? Se trouve-t-elle dans sa mystérieuse crypte ? Quels sont ses pouvoirs ? D'ailleurs, par quel moyen entre-t-on dans sa cave souterraine ? Où est l'accès aux trois niveaux de sous-sol situés sous son garage ? Existe-t-il un tunnel reliant celui-ci à l'immeuble ? À vérifier.

Patrona : mentionnée par Rowena. Il paraît que je lui ressemble. Était-elle une O'Connor ? Dirigea pendant un temps le Cercle des *sidhe-seers*.

PHI : Post Haste Inc., service de livraison de courrier dublinois, couverture des activités de la communauté *sidhe-seer*. Rowena en serait la directrice.

Piliers : ensemble de huit reliques d'une grande ancienneté au pouvoir formidable, quatre dites « de Lumière » et quatre dites « des Ténèbres ». Les Piliers de Lumière sont la Pierre Blanche, la Lance Brillante, l'Épée de Lumière et le Chaudron de Clarté. Les Piliers des Ténèbres sont le Livre Noir, ou *Sinsar Dubh*, la Cassette Obscure, l'Amulette Maléfique et le Miroir Sombre. (*Guide officiel des reliques sacrées – Légendes et vérité.*)

Addenda à l'entrée originelle : je ne sais toujours pas grand-chose au sujet de la Pierre Blanche et de la Cassette Obscure. Confèrent-elles

des pouvoirs qui pourraient m'être utiles ? Où se trouvent-elles ?
Correction à la définition ci-dessus : le Miroir Sombre n'est autre que les Miroirs de Transfert. Voir Miroirs de Transfert, ou Miroirs. Le Roi Noir a forgé tous les Piliers des Ténèbres. *Quid* des Piliers de Lumière ?

Pri-ya [prija], n. f. : femme humaine atteinte de dépendance sexuelle aux faës. (Si j'ai bien compris. Définition à préciser.)

Quatre Pierres : pierres translucides de couleur bleu-noir couvertes de signes en relief ressemblant à des runes. La clé qui permet de déchiffrer l'ancien langage dans lequel est écrit le *Sinsar Dubh* et d'en percer le secret se trouve dans ces quatre pierres magiques. Isolément, une pierre permet d'éclairer un passage du Livre Noir, mais pour que la totalité de celui-ci soit révélée, il faut que les quatre pierres soient réunies. (*Mythes et légendes d'Irlande.*)

Rhino-boys : gros bras *unseelie* de caste inférieure essentiellement employés comme gardes du corps pour faës de haut rang. (D'après mon expérience personnelle.)

Addenda à l'entrée originelle : ont un goût infect.

Rowena : dirige une communauté de *sidhe-seers* organisée en société de livraison de courrier, Post Haste Inc. En est-elle la Grande Maîtresse ? La congrégation se réunit dans une ancienne abbaye située à quelques heures de route de Dublin, dans laquelle se trouve une bibliothèque que je dois *impérativement* visiter.

Ryodan : associé de Barrons. Correspond à SVNPPMJ sur mon portable.

Seelie [sili] : qui relève de la Cour de Lumière des Tuatha Dé Danaan, gouvernée par la Reine Blanche, Aoibheal. (Définition J.B.)

Shamrock : représentation en apparence maladroite du fameux trèfle irlandais, dessiné à l'aide des lettres S, S et P. Ancien symbole des *sidhe-seers*, lesquelles font vœu de Surveiller, Servir et Protéger.

Sidhe-seer [fi-sir] : humain imperméable aux pouvoirs magiques des faës, capable de discerner la véritable nature de ceux-ci au lieu de se laisser tromper par la puissante séduction qu'ils exercent. Certains *sidhe-seers* peuvent aussi voir les *Tabh'rs*, passages cachés permettant de passer d'un royaume à un autre. Il n'y a pas deux *sidhe-seers* identiques, car chacun possède un degré différent de résistance aux

faës. Certains sont relativement peu puissants, tandis que d'autres sont dotés de nombreux pouvoirs spéciaux. (Définition J.B.)

Addenda à l'entrée originelle : il n'y aurait pas de *sidhe-seers* hommes. Certaines *sidhe-seers*, comme Dani, sont dotées de la rapidité de l'éclair. Par ailleurs, il y a sous mon crâne une zone qui n'est pas comme le reste de moi-même. La possédons-nous toutes ? Qu'est-ce exactement ? Comment sommes-nous devenues ainsi ? D'où viennent ces inexplicables réminiscences d'un ancien savoir qui ressemblent à de véritables souvenirs ? Existerait-il quelque chose qui s'apparente à un inconscient collectif génétique ?

***Sinsar Dubh** [ʃi-sœ-du], n. m. : Pilier des Ténèbres, possession de la tribu légendaire des Tuatha Dé Danaan. Rédigé dans un langage connu seulement des plus anciens d'entre ceux-ci, il est censé contenir la plus redoutable des magies noires dans ses pages à l'écriture cryptée. Il aurait été apporté en Irlande par les Tuatha Dé pendant les invasions citées dans le récit mythologique *Leabhar Gabhala*, puis dérobé en même temps que les autres Piliers des Ténèbres. Il circulerait depuis ce moment dans le monde des hommes. Censé avoir été écrit il y a plus d'un million d'années par le Roi Noir des *Unseelie*. (Guide officiel des reliques sacrées – Légendes et vérité.)

Addenda à l'entrée originelle : maintenant, je l'ai vu. Les mots ne peuvent le décrire. C'est bien un livre, mais *vivant*. Il est doté d'une conscience.

Tabh'rs [tavr], n. f. : passages ou portes entre les royaumes, souvent dissimulés dans des objets courants appartenant aux humains. (Définition J.B.)

Transfert (opérer un) : méthode de déplacement propre aux faës aussi rapide que la pensée. (Je l'ai vu de mes yeux !)

Addenda à l'entrée originelle : V'lane m'a fait opérer un transfert sans même que j'aie conscience qu'il était là. J'ignore s'il a réussi à s'approcher de moi drapé de je ne sais quelle illusion avant de me toucher au dernier moment, si rapidement que je n'ai rien vu, ou si ce n'est pas moi qu'il a transférée mais les royaumes qu'il a fait basculer autour de moi. En est-il capable ? Jusqu'où s'étend sa puissance ? Un autre faë pourrait-il me transférer sans que j'en sois avertie à l'avance ? Danger inacceptable ! Se renseigner sur ce point.

Traqueurs : aussi appelés Chasseurs Royaux. Caste moyenne des *Unseelie*. Avides de sensations fortes, ils ressemblent à l'image d'Épinal du Diable, avec sabots fourchus, cornes, visage de satyre, ailes de cuir, longue queue, pupilles orange vif. Hauts de deux à trois mètres, ils se

déplacent à une vitesse phénoménale, sur leurs sabots ou avec leurs ailes. Leur fonction essentielle est d'exterminer les *sidhe-seers*. Capacité de nuisance : maximale. (Définition J.B.)

Addenda à l'entrée originelle : en ai rencontré un. Barrons n'est pas omniscient. La bête était considérablement plus grande qu'il ne me l'avait laissé entendre, avec une envergure de dix à douze mètres, et de réels pouvoirs télépathiques. Ces créatures sont mercenaires dans l'âme et ne servent un maître qu'aussi longtemps qu'elles y trouvent un bénéfice. Je ne suis pas certaine qu'elles appartiennent à une caste intermédiaire, et d'ailleurs, je ne jurerais pas qu'elles soient entièrement faës. Elles craignent ma lance et je les soupçonne de ne pas être prêtes à donner leur vie pour quelque cause que ce soit, ce qui me donne un avantage tactique sur elles.

Tuatha Dé Danaan [twa dej dana], ou **Tuatha Dé** [twa dej] : voir aussi *faë*. Peuple très évolué issu d'un autre monde, venu sur Terre à une époque reculée. (Définition en cours.)

Unseelie [œnsili] : individu appartenant à la Cour des Ténèbres des Tuatha Dé Danaan. Selon les légendes de ces derniers, les faës *unseelie* sont enfermés depuis des centaines de milliers d'années dans une forteresse dont on ne peut s'échapper. (Tu parles !)

V'lane : selon les archives de Rowena, prince *seelie* de la Cour de Lumière, membre du Haut Conseil de la Reine Blanche et parfois prince consort. Ce faë de volupté fatale a tenté de me faire travailler pour le compte de sa souveraine, Aoibheal, afin de localiser le *Sinsar Dubh*.

Zone fantôme : quartier conquis par les Ombres. De jour, on dirait un quartier « normalement » délabré. À la nuit tombée, il se transforme en un piège mortel. (Définition Mac.)

*Signale un Pilier des Ténèbres ou un Pilier de Lumière.

[1] Policier, en irlandais. (N.d.T.)

[2] Terme d'argot irlandais désignant la fête. (N.d.T.)